
A
0
0
0
1
9
1
9
6
9
5
UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY


SEAL OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868



HISTOIRE GÉNÉRALE
DE L'INDE
ANCIENNE ET MODERNE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON,
Rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE L'INDE

ANCIENNE ET MODERNE,

DEPUIS L'AN 2000 AVANT J. C. JUSQU'A NOS JOURS ;

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE GÉOGRAPHIQUE

ET DE TRAITÉS SPÉCIAUX SUR LA CHRONOLOGIE, LA RELIGION, LA PHILOSOPHIE, LA LÉGISLATION, LA LITTÉRATURE, LES SCIENCES, LES ARTS ET LE COMMERCE DES HINDOUS.

PAR M. DE MARLÈS,

AUTEUR DE L'HISTOIRE DE LA DOMINATION DES ARABES EN ESPAGNE, DE PIERRE DE LARA OU L'ESPAGNE AU ONZIÈME SIÈCLE, ETC.

AVEC UNE CARTE DE L'INDE ANCIENNE ET MODERNE.

TOME PREMIER.



PARIS,

EMLER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE GUÉNÉGAUD, N° 23.

A. JOHANNEAU, LIBRAIRE,

RUE DU COQ SAINT-HONORÉ, N° 5.

1828.

INTRODUCTION.



C'ÉTAIT s'imposer une longue et pénible tâche que d'entreprendre l'histoire de l'Inde. Il semble que pour décrire un pays où la nature toujours féconde couvre le sol de moissons éternelles, où une végétation active étale de toutes parts des tableaux magiques, où la fleur se pare de couleurs brillantes, pures comme le soleil qui l'échauffe, où les arbres élèvent jusqu'aux nuages des voûtes immenses de verdure, il faut une imagination vive, féconde et riche de coloris; que pour peindre aux yeux ces temples creusés dans le roc, créations gigantesques de l'industrie et de la puissance, ou ces pagodes majestueuses dont les tours pyramidales défient par leur hauteur les montagnes voisines, on doit pouvoir rendre par la parole les sensations profondes que leur aspect fait naître; pouvoir surtout exprimer ce sentiment vague, indéfinissable, qui, devant des monumens vieux de quarante siècles, se compose à la fois d'admiration pour l'ouvrage et d'orgueil pour l'homme, du plaisir d'être et des pressentimens d'un avenir lointain, de recueillement pour l'observateur et

d'un retour douloureux sur lui-même, à la voix qui lui dit que tout doit périr, que le temps doit tout dévorer.

Il semble que, pour renfermer dans un cadre régulier et intéressant tout ce que l'Inde présente, pour montrer sous un aspect naturel et dans leurs rapports sociaux ces hommes si différens de nous par les mœurs, les préjugés ou les habitudes; ces institutions pleines de vie, traversant les âges sans altération; cette religion qui, pour la pureté de ses dogmes, n'aurait point de rivale, si nous n'avions celle de l'Évangile; cette mythologie vivante qui, sous une enveloppe quelquefois grossière, souvent délicate et pleine de grace, cache une morale sublime; ces principes de gouvernement qui, transmis de génération en génération, ont résisté à tous les orages, survécu à toutes les conquêtes, triomphé de toutes les intolérances; ces connaissances philosophiques qui supposent les progrès antérieurs dans la science; ces richesses poétiques et littéraires qui abondent dans des écrits déjà vieillis par le temps, quand naquirent Homère, Platon et Aristote: il faut unir au jugement, à l'esprit d'ordre et d'analyse, un goût sûr, un style animé, la justesse de l'expression, toutes les qualités d'un grand écrivain.

J'avoue qu'en commençant cet ouvrage j'ai

moins consulté mes forces que je n'ai cédé à l'invincible attrait qui, croissant à chaque découverte historique ou littéraire que j'ai faite, m'a insensiblement poussé vers des découvertes nouvelles; de sorte qu'une fois engagé dans la carrière des recherches, excité sans cesse par le prix que je recueillais de mes peines, je n'ai plus été le maître de m'arrêter. J'avais d'abord cherché à voir au berceau ce peuple extraordinaire; j'ai voulu ensuite le suivre dans sa marche à travers les âges: je n'ai pu me résoudre à redescendre sans lui vers l'époque actuelle.

D'un autre côté, j'ai cru pouvoir compter sur l'indulgence du public. En lui présentant ce fruit de mes longues veilles, j'ai dû espérer qu'il me saurait gré de l'intention que j'ai eue, et qu'il ne porterait pas sur l'exécution un jugement trop sévère. J'ai consulté bien des ouvrages et recueilli bien des matériaux; mais il n'était pas aisé de fondre en un seul corps des notions éparses dans mille volumes, d'être exact sans sécheresse, précis sans raideur, sobre dans le choix des faits sans diminuer l'intérêt. Assurément je ne me flatte point d'avoir réussi; ce que je puis dire, c'est que je n'ai rien négligé de ce qui était en moi, et je penserai que mes efforts ne seront point perdus, s'ils paraissent dignes de quelque bienveillance.

L'histoire de l'Inde parle aux sens, à l'esprit, à l'imagination ; elle plaît, elle attache : et cette histoire était connue à peine il y a quarante ans. Quinze siècles de notre ère s'étaient écoulés, et nous n'avions encore que les écrits d'Hérodote, d'Arrien, de Strabon, de Pline, de Ptolémée, et de quelques autres auteurs moins anciens, tels que le voyageur Cosmas Indico-pleustes, le Juif Benjamin de Tolède, ou le Vénitien Marc-Paul. Mais les anciens, qui n'avaient guère pénétré au-delà du Sind, ou qui n'avaient vu l'Inde que dans les rapports des Égyptiens ou des marchands de Phénicie, ne pouvaient connaître ce pays et ses habitans que d'une manière incomplète. Les voyageurs du moyen âge, à l'exception de Marc-Paul, avaient peu ajouté aux notions de l'antiquité, et les Indiens furent longtemps pour l'Europe un peuple ignoré, ou dont l'existence, regardée presque comme fabuleuse, ne devait exciter qu'un faible intérêt.

Sur la fin du quinzième siècle, les Portugais se frayèrent vers l'Inde des routes nouvelles. La chute de l'empire grec de Constantinople avait opéré une grande révolution dans le commerce de l'Asie et de l'Europe; les Vénitiens et les Génois avaient été tour à tour les facteurs de l'Orient, et les richesses produites par cette espèce de courtage avaient excité la jalousie des autres

peuples. Des navigateurs sortis des bouches du Tage traversèrent le vaste océan, doublèrent l'Afrique et abordèrent sur la côte de Malabar. Mais, sans amour pour la science, uniquement guidés par la soif de l'or, ils s'attachèrent à s'assurer la possession exclusive du commerce, et s'embarrassèrent fort peu de l'histoire du peuple auquel ils apportaient l'esclavage. Les écrivains qui publièrent la relation de leurs voyages, crurent faire assez pour la science que de mêler aux récits des conquêtes de leur nation des fables recueillies sur les lieux parmi les Maures qui s'y trouvaient, ou chez les Hindous des dernières classes que la misère avait retenus dans le pays envahi. Aussi, loin d'ajouter aux connaissances que l'Europe tenait des anciens, ils les altérèrent en y attachant leurs fausses observations.

Sous prétexte d'alliance et d'intérêts commerciaux, les Portugais envahirent la terre hospitalière qui les avait reçus ; les Hindous tentèrent vainement de repousser par les armes cette agression injuste : les Portugais triomphèrent et jetèrent les vaincus dans les fers. Mais une puissance fondée par les armes s'écroule au moment où cesse l'action, heureusement peu durable, de la force et de l'injustice ; celle qui avait tenu l'Inde sous un joug désastreux durant plus

de cent ans, périt tout d'un coup de langueur et de faiblesse, ne laissant, pour marques de son passage sur cette terre de délices et d'abondance, que d'ignobles ruines, des échafauds renversés et des bûchers éteints. Les Portugais n'avaient fait aucun bien à l'Inde, et ils lui avaient donné l'inquisition! Plus d'une fois sans doute, les sanglans holocaustes offerts par l'intolérance monacale au Dieu de paix, d'amour et de miséricorde que leur bouche annonçait, durent faire regretter aux brahmines proscrits les lois bienfaisantes de Vischnou-Avatar, descendant du ciel sur la terre pour prohiber, au nom du Grand Être, les sacrifices humains.

Les Français, les Hollandais, les Anglais, les Danois s'étaient à leur tour engagés dans les routes ouvertes par les Portugais; mais toutes ces entreprises maritimes, qui ne tendaient qu'à obtenir des établissemens de commerce, apportèrent peu de clartés nouvelles dans l'histoire de l'Hindoustan. Cependant on avait, à diverses époques, écrit en France, en Espagne, en Italie, deux ou trois cents ouvrages qui, tous copiés les uns sur les autres et n'ayant que leur titre en rapport avec l'histoire de l'Inde, répétaient assez mal ce que quinze ou seize cents ans plus tôt Strabon et Ptolémée avaient dit beaucoup

mieux (1). On y trouvait, de plus que chez les anciens, quelques détails empruntés à Marc-Paul et aux voyageurs qui l'avaient précédé; les contes grossiers rapportés par les Portugais y avaient aussi une place. Croirait-on que les Anglais eux-mêmes, si riches aujourd'hui en documens précieux, furent réduits, dans le dernier siècle, à traduire le livre de l'abbé Guyon, qui n'est pas plus l'histoire de l'Inde, bien qu'il en porte le titre, qu'un recueil d'anecdotes inexactes n'est l'histoire d'un pays ou d'une nation? Il est facile d'expliquer cette longue disette de bons ouvrages sur la situation politique et morale de l'Inde, et principalement sur l'histoire de ses souverains ou de ses conquérans.

Avant Alexandre, ces vastes régions ne furent connues que par des traditions égyptiennes et par les récits fabuleux des marchands de Tyr,

---

(1) Les anciens, dit Rennel, ont eu sur l'Inde des notions aussi justes, aussi exactes que toutes celles qu'ont pu acquérir les Européens jusqu'au milieu du dernier siècle. Les écrits des premiers ont été pendant long-temps l'unique source de nos connaissances en cette partie. Les *Antiquités géographiques* de d'Anville, dit le docteur Vincent, sont même loin de ses autres ouvrages. Il a pris le Chélum, ou *Hydaspes*, pour l'Indus d'Alexandre, et, par suite, il a mal placé toutes les rivières du Penjâb.

qui, traversant la mer Rouge et côtoyant l'Arabie et la Perse, arrivaient jusqu'aux bouches du Sind. Quelques-uns des officiers qui accompagnèrent ce prince recueillirent des faits, dressèrent des mémoires, tinrent un journal de leurs observations; de là, les connaissances que les Grecs acquirent de l'Inde, transmises à leurs neveux par les fragmens d'Arrien et de Mégasthènes. La décadence et la chute de l'empire romain ne favorisèrent pas l'esprit de découverte; et l'Europe, subjuguée par les barbares, perdit jusqu'au souvenir d'un peuple que l'éloignement tenait hors du cercle de ses intérêts. Mais lorsque Vasco de Gama eut rapporté dans sa patrie les marchandises de l'Inde, et prouvé à l'Europe que les barrières de l'Océan étaient levées, des voyageurs, des commerçans de tous les pays se jetèrent en foule vers la contrée où de riches moissons les attendaient; les missionnaires ne furent point les derniers à braver les hasards d'une longue navigation.

Les uns ne cherchaient dans les Hindous que des hommes faciles à dépouiller ou à soumettre; les autres, dans les pieux élans de leur zèle, ne voulaient que des idolâtres à convertir; mais des commerçans, des missionnaires qui tous observaient avec des préjugés d'éducation ou d'état, qui prenaient souvent des particularités pour

des faits généraux et des exceptions pour des règles, ou bien des erreurs populaires pour des principes ou pour des dogmes; qui, éloignés par leur caractère ou par les circonstances de l'esprit d'observation, ne jugeaient les Hindous que sur l'impulsion de l'orgueil ou d'un zèle aveugle, d'une défiance injuste ou d'une puérile crédulité, et, pour apprécier leur croyance religieuse ou leurs principes de gouvernement, s'arrêtaient à des points isolés de morale ou d'administration, et n'interrogeaient que les coutumes étranges ou les pratiques superstitieuses dont le hasard les avait faits témoins; qui, incapables peut-être de se livrer à des études approfondies, dédaignaient de triompher des obstacles qui les séparaient des connaissances historiques: de tels hommes sans doute ne pouvaient servir la science par leurs travaux (1).

Mais, quand des rives de la Tamise l'Inde a reçu de nouveaux maîtres, quand le Gange a coulé sous les lois d'Albion, tout a soudain changé de face; et si plus d'une fois les Anglais ont teint de sang hindou les eaux du fleuve sacré; si, pour

---

(1) Il faut excepter pourtant quelques missionnaires, dont les relations peuvent encore, sur certains points, être consultées avec fruit.

fonder leur empire, ils ont violé envers leurs rivaux les lois de la guerre et le droit des gens; si dans leur politique, souvent étroite et cruelle, ils ont imité les peuples barbares qui à diverses époques ont ravagé les deux continens, d'autant plus à blâmer qu'ils avaient sur eux l'avantage des lumières et de la civilisation, ils ont au moins bien mérité de la science par les efforts qu'ils ont faits pour en étendre les domaines. Une société académique se forma dans Calcutta; la religion, les mœurs, la philosophie, l'histoire devinrent des objets de recherche pour les savans qui la composèrent. Sir William Jones, son président, Charles Wilkins et quelques autres membres acquirent du sanscrit une connaissance tellement profonde, qu'ils étonnèrent les brahmines eux-mêmes et les doctes pandits qu'ils avaient associés à leur travaux. L'Europe ne tarda pas à jouir de trésors littéraires dont elle n'avait pas jusque-là soupçonné l'existence.

L'un des premiers ouvrages qui parurent à Londres, traduits du sanscrit, fut l'*Hitopades* (Instructions amicales). Ce livre, que M. Jones appelle sinon le plus ancien, du moins le plus magnifique recueil d'apologues qu'il y ait au monde, fut écrit, il y a environ onze cents ans, par un brahmine qui prit le nom de Vischnou-Sarma. Il a été traduit en plus de vingt langues, tantôt sous

le nom de *Pilpay*, tantôt sous d'autres titres. Mais il a souffert beaucoup de mutilations ; souvent même il a été altéré : ce n'est que dans la version littérale qu'en a donnée M. Wilkins, en 1787, qu'on peut prendre une juste idée des beautés de l'original.

On doit au même savant une traduction du *Bhagvat-Gita*, ou Dialogues de Krichṇa et d'Arjoun. C'est un épisode du poème de la Grande Guerre ou *Mahabarat*, qui passe pour avoir quatre mille ans d'antiquité ; il contient le développement de tous les mystères de la religion. On y voit que le système théologique de Brahma offre la plus grande ressemblance avec celui de Zoroastre, surtout en ce qui regarde le culte du feu ou du soleil. Le *Mahabarat* lui-même a été traduit en anglais : c'est la guerre des bons et des mauvais génies, *Sours* et *Asours*. L'*Ayin-Akbéri* parut en 1783, traduit par Gladwin. Le major Rennel appelle ce livre un vaste répertoire de toutes les matières qui concernent l'Hindoustan. Il fut composé par ordre de l'empereur Akber, par Aboulfazil, son ministre et son secrétaire, digne par ses talens de la confiance de ce grand prince. Le même Aboulfazil a laissé une traduction persane du Mahabarat.

Le *Sacontala*, ou l'Anneau fatal, traduit par William Jones, est un drame très-animé, ou pour

mieux dire, un tableau vivant des mœurs et des coutumes des Hindous, telles qu'elles existaient il y a deux mille ans, ou même trois mille; car ce drame, écrit par Calidas qui vivait un siècle avant J. C., a pour principal personnage le prince Douschmanta, qui régnait, suivant les brahmines, mille ans environ avant Calidas, et il est probable que le poète a voulu peindre les mœurs de l'âge de son héros.

Vers le même temps, M. Halhed publiait le code Gentou, ou *Recueil de lois anciennes et modernes*, compilé à Bénarès par de savans brahmines. Cet ouvrage, dont quelques parties offrent les marques de la plus haute antiquité, a été extrait de tous les traités de législation ou de jurisprudence, renfermés dans les bibliothèques de Bénarès et des autres grandes villes de l'Inde. Il ne sert pas seulement à faire connaître les anciennes lois des Hindous, il éclaircit encore plusieurs points de leur histoire, principalement en ce qui touche les coutumes.

Tandis que ces savans se livraient à ces importans travaux, que le colonel Dow traduisait l'*Histoire de l'Hindoustan* du Persan Férischta, que M. Holwell écrivait les principaux événemens du siècle qui s'écoulait, que M. Wilson, acquérant du sanscrit une connaissance que les brahmines lui enviaient, préparait son vocabulaire ou pour

mieux dire son répertoire alphabétique, plusieurs volumes qui, sous le nom de *Recherches asiatiques*, contenaient des dissertations critiques sur divers points d'histoire, de religion, de gouvernement ou de sciences naturelles, vinrent augmenter la masse des lumières. La carrière une fois ouverte, une foule de savans et de voyageurs s'y précipitèrent, et de ce louable concours sortirent des histoires particulières, des descriptions topographiques, des relations, des fragmens, des essais sur toutes sortes de matières.

Il faut dire pourtant que les documens historiques pour les premiers temps sont encore en bien petit nombre, et les brahmines, qui se vantent d'une antiquité sans limites, n'appuient jusqu'ici leurs prétentions orgueilleuses que sur les preuves imparfaites, pour ne pas dire suspectes, qu'ils empruntent à leurs anciens poëmes ou à leurs livres sacrés, dont l'intelligence est devenue si difficile qu'ils ne peuvent eux-mêmes l'acquérir que par de longues études. Mais, sur tout autre matière, les sources sont nombreuses et riches, la difficulté n'est que dans le choix; car si d'une part on doit se garder d'adopter les opinions exagérées, les hypothèses qui n'ont pour mérite que leur hardiesse, les systèmes qui choquent ou qui renversent toutes les idées reçues, de l'autre on

se trouve souvent placé entre des assertions opposées qui font des Hindous, tantôt un peuple de sages et de philosophes, et tantôt des hordes sauvages d'idolâtres impurs et grossiers.

C'est que, en entrant dans des voies peu fréquentées, où l'œil aperçoit de toutes parts un horizon sans fin, où le vague même de l'incertitude tient le champ ouvert à l'imagination, chaque écrivain, apportant d'avance ses préjugés à cette recherche, a voulu expliquer les faits par ses opinions au lieu de former ses opinions sur les faits; et que ne pouvant appuyer ses explications sur des preuves, il s'est jeté dans les probabilités et les suppositions arbitraires. Sur vingt exemples qu'on pourrait citer, qu'il suffise d'en indiquer un; il sera d'autant plus frappant, que le reproche tombe sur deux hommes très-instruits, et qu'il leur est adressé par un homme non moins éclairé qui ne s'est pas garanti lui-même des écueils qu'il a signalés. Je veux parler de MM. Holwell, Dow et Halhed.

Le premier a vu dans les brahmines des hommes extraordinaires, et, regardant leurs institutions comme le fruit admirable des conceptions du génie, forcé pourtant de convenir que leur mythologie et la religion du vulgaire s'éloignent souvent de la pureté des doctrines primitives, il a imaginé un système allégorique, dans lequel

il prétend tout expliquer. Il est possible en effet que plusieurs de ces explications soient fondées, il est même probable qu'elles le sont; mais il est évident aussi qu'un grand nombre sont purement hypothétiques.

Le second, dans son introduction à l'histoire traduite de Férischta, se livre sur la nature des Védas, ainsi que sur la supputation des âges, à des suppositions souvent ingénieuses, mais rarement soutenues par des faits non contestés. Si, par exemple, il vante l'excellence de ces livres, il ajoute qu'ils sont écrits en vers harmonieux et d'un style où la poésie déploie toutes ses richesses; il cite en preuve quatre stances sanscrites, qu'il assure appartenir aux Védas; or c'est là une erreur que M. Halhed a démontrée : non-seulement les quatre stances ne font point partie des Védas, mais ces livres sont écrits en prose, et d'un style qui n'a pas la moindre ressemblance avec celui des stances.

Mais Halhed qui censure si justement ces deux écrivains, et qui prouve, en reconnaissant dans Holwell d'excellentes observations, et dans la traduction de Dow de l'exactitude et de l'élégance, que ses jugemens ont été dictés par l'impartialité la plus franche; Halhed ne craint pas la critique pour lui-même, lorsqu'il attribue aux Hindous une antiquité prodigieuse, dont l'ori-

gine se perd dans les temps de beaucoup antérieurs à la création de la Génèse.

D'autres causes ont contribué à ces contradictions qu'on remarque parmi les écrivains qui, à diverses époques, se sont occupés de l'Inde.

Les uns ont pris à des sources peu sûres; ils se sont adressés à des brahmines dégénérés, ou même à des hommes des castes inférieures; ceux-là sont peu capables de nous fournir des renseignemens exacts. Les autres, favorisés par des liaisons plus intimes avec des brahmines éminens en savoir, ont pénétré plus avant dans les mystères de leur législation politique et religieuse. D'un autre côté, les brahmines se sont toujours montrés fort jaloux de leurs dogmes et de leurs livres; ils ont refusé d'initier les étrangers aux secrets de leur religion. Pour opérer en eux un changement de mœurs et d'idées qui les rendît plus communicatifs ou d'un accès plus facile, il n'a pas fallu moins que l'effet prolongé de la domination européenne.

Il y a plus; les brahmines sont partagés en plusieurs sectes, et quoique toutes se rattachent au même principe fondamental, c'est-à-dire l'unité de Dieu et sa manifestation à l'homme dans ses trois grandes facultés de créer, conserver et détruire, toutes diffèrent entre elles par le culte et les cérémonies. Enfin la simplicité de la reli-

gion primitive a été plus ou moins altérée par la succession des temps, dans certaines parties de cette vaste contrée; ce qui a dépendu quelquefois des circonstances locales, et plus souvent de l'invasion étrangère. En quelques lieux, le culte s'est converti en idolâtrie; les images de la divinité ont été prises pour la divinité même, et les fictions d'une mythologie, créée pour donner au vulgaire une religion qui parlât aux sens, ont usurpé la place des vérités éternelles.

Pour faire disparaître les contradictions, les antinomies, il faut donc remonter au point d'où sont parties toutes les sectes, rechercher le principe, l'exprimer dans sa pureté, et montrer ensuite les aberrations qu'on lui a fait subir.

Il est toutefois un point sur lequel tous les brahmines s'accordent : celui de l'antiquité de leur nation; et, quelque exagérés que soient leurs calculs, ils n'ont pas laissé de trouver des défenseurs parmi les savans européens. Mais les mêmes causes qui ont fait diverger les opinions sur les matières religieuses et philosophiques, c'est-à-dire l'entraînement produit par une première mpression reçue et le désir de tout rapporter à cette première idée, ont exercé pareillement leur influence lorsqu'il a fallu discuter les preuves de l'antiquité des Hindous : les savans se sont divisés en antiquistes et en modernistes.

Les premiers n'ont voulu admettre aucun fait qui, par ses conséquences, aurait contrarié leur système. Un savant français avait trouvé près des glaces polaires le berceau du genre humain : ils l'ont cherché dans l'Inde; ils ont fait des Hindous les premiers habitans de la terre, et renversant la chronologie vulgaire, ils ont poussé leurs dates bien au-delà de l'époque assignée à la création. Ils ont appuyé leurs argumens sur des recherches géologiques; la physique est venue au secours du raisonnement, et le monde leur a paru si ancien que six mille ans d'existence ont à peine mérité d'être comptés; les quatre âges des Hindous ont perdu à leurs yeux leur nature, évidente pour d'autres, de calculs ou fictions astronomiques; ils ont donné un corps à des ombres; ils ont admis sans difficulté les douze mille ans que les brahmines accordent à leurs grandes pagodes.

Les seconds, tombant dans un autre excès, retranchent de l'histoire de ces peuples tous les temps antérieurs à l'expédition d'Alexandre; ils n'ont vu en eux que des colonies scythes ou tartares, arrivées dans l'Inde à diverses époques assez modernes; leurs plus vieux monumens, leurs livres sacrés ne comptent que peu de siècles; l'enfance de leur nation se montre dans leurs institutions mêmes.

Chacun de ces systèmes s'étaie de raisons plus

ou moins fortes et toujours spécieuses. Pour marcher entre deux écueils également dangereux sans tomber dans l'un ni dans l'autre, il était nécessaire de suivre un guide éclairé, et d'accroître, pour ainsi dire, les résistances de la raison, qui d'elle-même répugne à ces deux extrêmes, de la conviction qui peut naître de l'examen impartial des faits reconnus, de la comparaison des conséquences produites par des opinions contraires, de l'admission des seuls résultats que la bonne foi peut avouer et défendre.

Ce guide éclairé, d'autant moins suspect que son attachement à la cause des Hindous ne fut jamais douteux, je l'ai vu dans sir William Jones, qui, après avoir consacré la meilleure partie de sa vie à la recherche des documens historiques de l'Inde, a doté sa patrie d'une riche moisson de découvertes (1). Il fut au reste puissamment

---

(1) Ce fut par les soins du gouverneur général d'Hastings que fut créée et organisée, en 1784, la société académique de Calcuta. On voulait par reconnaissance l'en nommer président ; mais il déclara que cette place n'était due qu'à celui qui la méritait le mieux par ses connaissances : sir William Jones fut élu à l'unanimité. Pour se rendre plus digne encore de l'honneur qu'il recevait, M. Jones se livra de plus fort à l'étude des langues orientales ; et par son caractère doux et conciliant il sut gagner la confiance des plus savans brah-

secondé par divers membres de la société savante qu'il présidait. MM. Wilkins, Wilson, Ward, Vincent, Wilford, Colebrocke, Crawfurd, et plusieurs autres, non moins recommandables par leurs talens que par leur zèle à propager les lumières, ont tous augmenté du fruit de leurs veilles la masse des trésors littéraires de l'Inde; et, si en composant cet ouvrage, j'ai eu besoin moi-même d'une grande persévérance pour braver les difficultés; si je suis parvenu par de

---

mines. Malheureusement sa carrière a été courte, et au bout de six ans la mort est venue le frapper au milieu des plus importans travaux. Il connaissait vingt-huit idiomes; il possédait parfaitement l'anglais, le français, l'italien, le grec, le latin, l'arabe, le persan et le sanscrit. Il en savait huit moins bien; quant aux douze autres, parmi lesquels on trouve le thibétien, le pâli, le palâvi, le déri, le syriaque, l'éthiopien, le copte et le chinois, il les entendait avec le secours d'un dictionnaire. On a appris ces détails par une note écrite de sa main, et trouvée après sa mort parmi ses papiers. Les pandits les plus instruits étaient effrayés de voir en lui tant de connaissances, et ils le regardaient comme un homme prodigieux. Ses compatriotes lui ont rendu la même justice, et ses nombreux ouvrages, tous fruit de la science et de l'érudition la plus vaste, prouvent qu'il n'avait point usurpé sa réputation. M. Wilkins, qui est lui-même un très-savant orientaliste, appelle William Jones *l'Oracle des connaissances de l'Orient.*

longs travaux à donner aux autres le moyen de jouir sans fatigue d'une foule de livres, réduits à leur substance; si le public, appréciateur toujours juste des efforts qu'on fait pour lui plaire, daigne se montrer indulgent pour les miens; je ne demanderai point d'autre prix, et je me trouverai amplement dédommagé de ma peine.

Il ne me reste qu'à exposer succinctement le plan de l'ouvrage; j'indiquerai en passant les sources principales où j'ai puisé.

Il est peu de lieux remarquables dans l'Inde qui n'offrent des traces du passage des conquérans, ou qui ne se recommandent par d'attachans souvenirs. J'ai pensé qu'une notice géographique, à laquelle s'uniraient des détails statistiques et des descriptions intéressantes, ne piquerait pas seulement la curiosité, mais qu'elle faciliterait l'intelligence de l'histoire. Il m'a semblé, d'autre part, que ma tâche serait incomplète si des essais historiques sur l'origine et la chronologie des Hindous, sur la religion et la philosophie des brahmines, sur la littérature et la législation de l'Inde, ne servaient d'introduction à l'histoire politique et au récit des faits.

La notice géographique formera environ la moitié du premier volume. On y trouvera une description générale du sol, des montagnes, des

fleuves, du climat, et des notions positives sur la connaissance que les anciens ont eue de l'Inde, sur la marche d'Alexandre, etc.; les divisions anciennes et les révolutions qu'elles ont subies; les divisions du moyen âge, l'état moderne; des chapitres spéciaux sur la population et les élémens dont elle s'est composée, sur le commerce ancien et moderne, sur le gouvernement et sa nature avant et depuis la conquête, sur l'organisation militaire, les mœurs, les coutumes, etc. Cette notice sera terminée par la description particulière de l'Inde et de ses provinces, et celle de quelques monumens célèbres.

La partie ancienne a été traitée d'après l'auteur du *Périple* et les commentaires du docteur Vincent, Strabon, Pline, Ptolémée, notre immortel d'Anville, le major Rennel, Robertson, etc. Les détails sur les temps moyens sont empruntés à l'*Ayin Akbéri*, et à divers géographes arabes cités par Aboulfazil. Pour la partie moderne, j'ai consulté Rennel, William Jones, Forster, Thomas Maurice, Tavernier, Valentia, Sonnerat, les observations de Langlès, Legoux de Flaix, etc.

L'essai sur la chronologie remplira la seconde moitié du volume. L'antiquité des Hindous et leur origine, la réfutation des systèmes qui les font descendre des Arabes, des Tartares, des

Chinois et des Persans; leur manière de diviser le temps; l'âge des dieux, les quatre âges du monde, les Avatars ou incarnations de Vischnou, l'époque de l'apparition de Bouddha, l'ère fameuse du Kali Youga; la concordance de la chronologie hindoue avec la chronologie vulgaire; des dates précises assignées au déluge de Menou, aux temps de Rama fondateur présumé de la première monarchie hindoue, à l'apparition des deux Bouddha; des tableaux chronologiques comparatifs : telles sont les matières traitées dans cet essai.

Le second volume sera consacré en entier à l'essai sur la religion et la philosophie des Brahmines. Nous y parlerons successivement de la création et de la cosmographie hindoue; de la nature et des principaux caractères de la religion brahminique; de la trinité des Hindous, et des rapports de leur doctrine, sur ce sujet, avec celle des Hébreux, des Persans, des Égyptiens, des Grecs, des Romains, des Thibétiens, des Tartares et des Chinois; du culte du feu et du soleil; de la mythologie hindoue; des dieux et des objets du culte; de la métempsycose et de la vie future; des sacrifices humains et autres; des sacrifices volontaires de la vie; des pénitences extraordinaires que les Hindous s'imposent; des diverses espèces et sectes de brahmines; des péle-

rins, des prêtres, etc. Un chapitre qui n'est pas sans doute le moins intéressant, montre la mythologie de l'Inde comparée avec celle des autres peuples, et les rapports qui existent entre la religion de Brahma et celle des Grecs, des Égyptiens, des Persans, des Scythes, des Druides et des Hébreux. Le volume se termine par un traité substantiel sur la philosophie des brahmines, leurs diverses écoles, leurs règles de morale; on y trouvera un extrait du Pancha-Tantra, livre de maximes et sentences, dont un grand nombre n'auraient point été désavouées par La Rochefoucauld.

Un traité spécial sur la littérature de l'Inde, les sciences, les arts et la législation, formera la moitié du troisième volume. Des notions sur la langue sanscrite et les langues vivantes, sur les Védas ou livres sacrés, sur la poésie épique et dramatique; des analyses d'ouvrages; l'histoire des sciences physiques et naturelles, et des sciences abstraites, de l'astronomie, des mathématiques, etc.; la description des progrès et de l'état actuel des beaux-arts et des arts mécaniques; l'histoire de la législation, l'analyse des *Institutes de Menou*, ouvrage auquel on ne saurait contester quatre mille ans d'existence, des détails sur le code actuel des Hindous, sur les épreuves judiciaires, etc. : tout ce qui peut enfin intéresser les lecteurs qui veulent connaître à fond

les Hindous, se trouvera rassemblé dans cet essai, non moins curieux qu'instructif. Avec quel étonnement, par exemple, n'y verra-t-on pas que les Hindous ont connu positivement et enseigné dans leurs écoles, long-temps avant l'ère chrétienne, le système complet de l'attraction newtonienne?

Il serait beaucoup trop long de nommer ici tous les écrivains auxquels j'ai emprunté mes matériaux pour la composition de ces divers traités. A tous les noms que j'ai déjà cités, qu'on ajoute ceux d'Anquetil Duperron dans ses *Notes* sur le père Tieffenthaler, de Bryant dans son *Analyse de la mythologie ancienne*, de d'Hancarville dans ses *Recherches sur les monumens de l'Inde*, de Bayer dans ses *Élémens de littérature brahminique*, de Banier dans sa *Mythologie expliquée par l'histoire*, de Bailly dans son ingénieuse *Histoire de l'astronomie ancienne*, de Richardson dans son *Essai sur la littérature de l'Asie*, etc. Qu'à tous ces noms estimés on ajoute encore ceux des divers membres de la société de Calcuta, et de tous les savans qui ont enrichi la précieuse collection des *Asiatic Researches;* et l'on aura une idée assez exacte des guides qui m'ont dirigé.

La seconde moitié du troisième volume renfermera la première partie de l'histoire de l'Inde, c'est-à-dire l'histoire de l'Inde, depuis les pre-

miers temps, que nous fixons avec le commencement de Kali-Youga à l'an 2000 avant J. C., jusqu'à l'invasion des sultans Ghaznevides, vers l'an 1002 de l'ère chrétienne. On y verra des esquisses historiques tirées d'un livre composé en 1808 par un brahmine, et dont la traduction se trouve dans l'ouvrage de M. Ward, imprimé à Sérampour dix ans plus tard ; des notions sur Rama, l'expédition d'Alexandre, les établissemens des Séleucides dans la Bactriane, l'ère brillante de Vicramaditya qui vivait un demi-siècle avant J. C., les événemens qui ont suivi le renversement de sa dynastie et préparé ou facilité l'invasion étrangère.

L'histoire des dynasties ghaznevides, ghaurides, chilligies, afghanes et mogoles, depuis le conquérant Mahmoud jusqu'au règne du fameux Akber, descendant de Timur, vers le milieu du seizième siècle, composera le quatrième volume. L'irruption de Gengiz-Khan, celle de Timur, la fondation des premiers établissemens portugais y figurent à leur date.

Les volumes suivans montreront l'empire mogol dans toute sa gloire. On y lira aussi l'histoire de sa décadence ; la terrible invasion de Nadir-Schah et ses suites déplorables ; la puissance nouvelle des Abdallis, des Sicks et des Mahrattes ; le royaume fondé à Maïssour par

Héder-Ali, et sa chute sous Tippou-Saïb ; la ruine de l'empire, celle des divers établissemens européens ; l'accroissement extraordinaire de l'influence anglaise ; les changemens opérés dans l'état politique de l'Inde par les armes *d'une compagnie de marchands ;* les royaumes *indépendans*, qui se sont formés sous la *protection* des dominateurs du Bengale, fourniront les derniers traits du tableau.

L'histoire du premier âge et surtout celle des siècles antérieurs à la conquête de Mahmoud, offrent nécessairement de grandes lacunes. Quelques règnes dans les annales hindoues sont pleins d'événemens, d'autres sont mentionnés à peine. La source incertaine des traditions, qui tiennent ici lieu de documens écrits, ne saurait fournir des lumières bien sûres ni bien abondantes ; nous devons donc chercher l'histoire de l'Inde ancienne dans les récits pompeux des poètes, ou dans les arides nomenclatures des livres sacrés. On voit dans certains *Pouranas* ou commentaires des Védas, de très-longues listes de souverains des familles de Souria et Chandra (le soleil et la lune), et des dynasties qui leur ont succédé ; mais on y trouve absence totale de documens historiques.

Pour l'époque de l'invasion des Grecs on a le secours des historiens de leur nation, et même

quelques chroniques persanes, telles que l'*Histoire des anciens rois de Perse*, par Mirkhond; mais les annales hindoues sont de la plus grande stérilité; elles n'offrent quelques ressources que pour le temps de Vicramaditya. Quant à l'histoire des siècles postérieurs, elle se trouve dans les *Dynasties* d'Aboulfarage, les *Annales* d'Aboulféda, l'*Histoire des Arabes* de El Makin, et surtout dans celle *de l'Inde* de Férischta. L'*Ayin Akbéri*, la *Vie de Timur* de Scheriffeddin, les *Institutions de Timur* du docteur White, l'*Histoire de Nadir-Schah* de William Jones, les *Recherches historiques* de Robertson, les *Transactions militaires* d'Orme, l'*Histoire de Jéhanghire* de Gladwin, celle des *Rohillas* par Hamilton, les *Événemens historiques* de Holwell, l'*Histoire des Sicks* de Malcolm, l'*Histoire de l'Hindoustan* de Thomas Maurice m'ont fourni encore un grand nombre de documens utiles. D'un autre côté, je n'ai pas négligé les livres publiés en France: l'*Histoire de Mysore*, par M. Michaud; celle de l'Inde, par M. Collin de Bar; les *Monumens* de Langlès, les *Essais* de Legoux, etc. Je puis même dire qu'il existe bien peu d'ouvrages qui aient échappé à mes recherches; j'ai voulu tout voir et tout comparer, depuis les relations portugaises de Castagnéda jusqu'aux derniers cahiers des *Recherches asiatiques*.

Je n'ai conduit cette histoire que jusqu'à l'an 1823, époque à laquelle je l'ai commencée. Un appendice, placé à la fin du sixième volume, rendra compte des événemens qui auront eu lieu jusqu'à la fin de 1826 (1).

Je finirai par une observation relative à l'orthographe des noms propres hindous. Cette orthographe est très-difficile à déterminer, parce que les mêmes mots sont bien souvent écrits de plusieurs manières. La prononciation du sanscrit offre aux Européens de grandes difficultés, et chacun d'eux se sert, pour peindre le son qui le frappe, des signes par lesquels sa propre langue exprime un son de ce genre. Ainsi les Anglais écrivent *Veeshnu* le mot que les Français écrivent Vischnou ou Vichnou; mais quand les uns et les autres le prononcent, le son est à peu près le même.

Le savant Wilson a cherché, dans son *Dictionnaire sanscrit*, à déterminer par des règles générales et positives la manière d'écrire les mots hindous; mais s'adressant à des Anglais, il a dû adopter tous les signes de la prononciation anglaise.

---

(1) Un traité spécial sur le commerce actuel de l'Inde avec l'Asie, l'Afrique et l'Europe fait partie de cet appendice, ainsi qu'une notice sur Tippou-Saïb, etc.

Forcé de choisir entre les diverses méthodes et de me tenir à celle que j'aurai une fois choisie, j'ai cru devoir suivre l'orthographe anglaise des ouvrages les plus modernes ; mais écrivant pour des Français, j'ai toujours cherché à peindre le mot par des signes équivalens à ceux que les Anglais emploient. C'est ainsi, par exemple, qu'en écrivant le nom que j'ai cité plus haut, je n'ai pas balancé à mettre Vischnou ; c'eût été, je crois, tomber dans une affectation puérile que de conserver l'anglais *Veeshnu*.

HISTOIRE GÉNÉRALE
DE L'INDE
ANCIENNE ET MODERNE.

NOTICE GÉOGRAPHIQUE
DE L'HINDOUSTAN.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION GÉNÉRALE DE L'INDE ANCIENNE ET MODERNE.

§ I. — De la situation, de l'étendue et des noms de l'Inde.

Il est assez ordinaire, en Europe, d'appeler Indes-Orientales ces vastes régions de l'Asie qui s'étendent de l'est à l'ouest, depuis le 67me degré de longitude jusqu'au 107me; qui ont au midi l'Océan pour limites, embrassent les deux presqu'îles que forme le golfe du Bengale, remontent au septentrion jusqu'aux frontières de la Perse, et touchent les hautes chaînes du

Thibet et les provinces occidentales de la Chine.

Toutefois le nom d'Hindoustan ne doit proprement s'appliquer qu'au seul pays que bornent le cours du Sind et les montagnes du Thibet, et par extension à la presqu'île en deçà du Gange. Les royaumes de Népaül, de Boutam, d'Asam, ceux dont l'empire birman s'est formé: le Camboge, le Laos et la Cochinchine n'ont jamais été considérés par les Hindous comme faisant partie de l'Hindoustan. Leurs géographes ne donnent ce nom qu'aux seules contrées qui s'étendent du Sind à la Nerboudha; ils désignent sous le nom particulier de Dekhan toute la portion méridionale de la péninsule.

Le major Rennel, dans ses *Mémoires sur la carte de l'Hindoustan*, adopte cette division; il veut qu'on s'en tienne sur ce point aux idées reçues dans le pays même. Sir William Jones donne au contraire à l'Hindoustan une étendue de quarante degrés en tous sens; comme les anciens géographes, il renferme dans ce carré immense, dont les côtés auraient mille lieues de long, le Candahar, le Caboul, le Thibet et les deux presqu'îles.

Sur quelques argumens que ce dernier s'appuie, on ne saurait s'empêcher de trouver son opinion exagérée; celle du major Rennel semble

ici préférable ; mais, comme l'Hindoustan et le Dékhan ont eu constamment entre eux des liens communs d'intérêt, de religion et de mœurs, on peut, sans inconvénient, comprendre ces deux pays sous une seule dénomination, et admettre pour cette désignation générale le nom classique d'Hindoustan.

Ainsi considéré, l'Hindoustan est borné à l'ouest par la mer d'Oman ou golfe d'Arabie, qu'on appelle aussi golfe du Sind ; au nord-ouest, par le cours du Sind ou Indus, depuis son embouchure dans la baie de Kutch jusqu'aux montagnes du Petit-Thibet, où il a sa source ; au nord, par une haute chaîne de montagnes qui porte le nom d'Hindo-Koï ou Kou-Hindo, le *Paropamisus* de Ptolémée ; à l'est, mais à une latitude moins élevée, par la chaîne d'Himmalek, l'*Immaus* ou *Emodus* des anciens, et par les royaumes de Népaül ou Neypal, de Boutam et d'Arakan. Au sud-est, au sud et au sud-ouest, l'Océan l'entoure et le presse de ses flots.

Sa plus grande longueur, depuis le cap Comorin, la pointe la plus méridionale de la presqu'île vers le 8me degré de latitude, jusqu'à l'Hindo-Koï par le 36me, peut être portée à six cent soixante-quinze lieues ; il n'en a guère que cinq cent trente dans sa plus grande largeur,

prise sous le 25me degré de latitude, depuis le 66me degré de longitude du méridien de Paris jusqu'au 90me.

Les anciens, d'après Strabon et Ptolémée, divisaient l'Inde en deux grandes portions, séparées par le cours du Gange; et cette division semble assez conforme aux indications de la nature, qui a pris soin elle-même de poser des limites éternelles à la portion occidentale: les eaux rapides du Sind, les rochers du Caucase, le Gange et la mer. Ptolémée, au surplus, n'assigne pas l'Indus comme limite occidentale; il étend l'Inde jusqu'aux pays des *Paropamisades*, l'Afghanistan moderne, l'*Arachosie* ou Zablestan, et la *Gérdosie* ou Mokran. Pline va plus loin, car il considère ces dernières provinces comme appartenant à l'Inde, plutôt qu'à la Perse; William Jones partage l'opinion de Pline. Ce qui est certain, c'est que dans les beaux siècles de l'Hindoustan le Caboul et le Zablestan dépendirent du royaume fondé par les Ghaznevides, et passèrent successivement avec lui au pouvoir des Afghans et des Mongols.

« Il est d'usage en Asie, dit le savant Anglais, qu'on donne un nom commun aux contrées qui se trouvent sur les deux rives d'un grand fleuve. Ainsi le Sindi est traversé par le Sind, le Charazm par l'Oxus, la Palestine par le Jourdain,

l'Inde orientale par le Gange. » Et il est à présumer que si Ptolémée, qui fait du Gange la limite orientale de l'Inde, avait eu connaissance du Brahmapoutre ou Burrampouter, il aurait reculé jusqu'aux bords de ce fleuve les bornes de cet empire.

L'Ayin-Akbéri plaçait, comme Pline, les limites occidentales de l'Hindoustan au-delà des déserts de Moultan; mais il est évident que l'auteur de cet ouvrage n'a fait en cela que suivre la règle ordinaire, de comprendre sous un seul nom tous les pays soumis au même prince. Ce ne furent que les successeurs d'Akber, qui, poussant leurs armées au midi de la Nerboudha, étendirent leur domination sur quelques provinces du Dékhan; aussi restreint-il au cours de ce fleuve les frontières méridionales de l'empire, tandis que vers le nord il pose ses limites sur les confins de la Perse.

Les Grecs ont emprunté aux Persans le nom d'*India*, mais ils lui ont donné une extension extraordinaire. Leurs écrivains, et les Romains après eux, ont désigné sous le nom d'Indo-Scythie une portion considérable de la Tartarie, et sous celui d'Inde même, l'Éthiopie propre. La mer Rouge s'appelait souvent chez eux mer des Indes, et les contrées qu'elle baigne à l'occident et à l'orient portaient indifféremment le nom

d'Inde ou d'Éthiopie ; encore aujourd'hui les Persans appellent les Abyssins *Siah Hindous.* Quand Alexandre arriva sur les bords du Sind, Arrien. il crut avoir découvert les sources du Nil ; il pensait qu'après avoir traversé l'Éthiopie le fleuve, entrant en Égypte, changeait de nom comme de climat ; et ce qui le confirma dans cette étrange conjecture, ce fut de voir des crocodiles dans les eaux du Sind, et de remarquer sur ses bords la même espèce de fèves qui croît naturellement sur les rives du Nil.

Quelques savans ont prétendu que le nom d'Inde n'était qu'une altération du mot Sind ou Indus ; d'autres pensent que ce dernier mot n'est lui-même que le sanscrit *Shindou* latinisé, et ils se fondent sur ce que Pline, en parlant du Sind ou Indus, dit expressément que ce fleuve est appelé *Sinthus* par les indigènes. Quant au nom d'Hindoustan, il se compose, suivant l'Ayin Akbéri, d'Hindou et de Stan qui signifie région. C'est ainsi que la Perse a été appelée Farsistan, le pays des Afghans Afghanistan, la Susiane Chuzistan, etc.

M. Dow a eu sur ce point une opinion que d'autres savans avaient d'abord adoptée, mais qui, vue de près, paraît dénuée de fondement. Il prétend que le mot *Hindou* signifie en sanscrit la lune ; qu'une ancienne dynastie de souverains

devait à cet astre son origine, ce qui est vrai; que le peuple a pris le nom de ses radjahs, et l'a communiqué dans la suite au fleuve, au lieu de le recevoir de lui. Mais le savant Halhed soutient que ce mot Hindoustan, d'origine toute persane, n'a jamais appartenu au sanscrit; que le nom sanscrit de l'Inde est *Bhertekhund*, dérivé de *Bherrut* l'un des plus anciens radjahs mentionnés dans les annales hindoues, et de *kund* qui signifie continent ou portion de terre. On peut ajouter à ce que dit M. Halhed, que s'il existe une dynastie d'enfans de la lune, il existe aussi une dynastie d'enfans du soleil; que quelque vénération que les anciens habitans de l'Inde eussent pour la lune, ils en montraient bien davantage pour l'astre brillant du jour; que pour donner à leur pays un nom qui rappelât l'origine céleste de leurs princes, ils auraient dû naturellement choisir celui du soleil; qu'au surplus le mot par lequel les Pouranas désignent communément la lune est *Chandra*, de sorte qu'il aurait fallu dire *Chandrastan* au lieu d'Hindoustan.

D'autres écrivains prétendent que par le mot Hindou on entend une espèce de chacal ou de chien sauvage qui se tient caché tout le jour, et ne sort que la nuit de sa tanière. Mais d'après M. Halhed, le nom sanscrit de ce chacal est

Jumbou, et comme il est extrêmement commun dans cette contrée, l'Hindoustan est souvent désigné par le mot *Jumbou-Dip*. Dip signifie grand espace de terre entouré d'eau. Ce n'est, ajoute cet écrivain, que depuis l'établissement du gouvernement tartare que les naturels ont pris le nom d'Hindous, pour se distinguer des Musulmans leurs oppresseurs. A l'appui de ces *Wilkins.* assertions on peut dire que les mots *Hindou* et *Hindoustan* ne se trouvent dans aucun dictionnaire sanscrit.

William Jones. Les naturels appelaient leur pays Bharata-Khund, de Bharat dont le père régnait sur tout l'univers, et qui eut lui-même en partage un royaume situé au centre du *Jamboudouipa*, le Jumbou-Dip d'Halhed (1). Cette situation prétendue du Bharatakhund au centre de la terre a fait donner à l'Inde le nom de *Médhyama*, pays du milieu. A ce nom de Médhyama, M. Langlès ajoute celui de *Ponyadhoûmi*, pays des vertus.

Quant au nom de *gentou* dont on se sert aussi pour désigner les Indiens, il est à remarquer que ce terme ne s'applique ni à une tribu ou caste des Hindous, ni à la nation elle-même : il

---

(1) Ce mot de *jambou* se donne aussi à un fruit délicieux de l'Inde, une sorte de pomme de pin.

veut dire animal, dans un sens générique, bien qu'un usage assez suivi l'ait restreint à la race humaine. Il est vraisemblable qu'à leur arrivée dans l'Inde, les Portugais entendant souvent prononcer ce mot de Gentou l'ont pris pour celui des habitans; peut-être ont-ils eu l'intention, en l'adoptant, de faire ressortir son analogie apparente avec le mot *gentil* ou idolâtre. *Thom. Maurice.*

§ II. — Des montagnes de l'Hindoustan.

Nous ne parlerons point ici des chaînes immenses du Caucase de Ptolémée, qui, sous le nom de *Coronus* et de *Sariphi*, forment le prolongement du mont Taurus, depuis la mer Caspienne jusqu'au Paropamisus (1) et au Caucase indien, se dirigent vers le sud-est, et prenant le nom d'Émodus et d'Imaüs, séparent l'Inde de la Scythie. Ces montagnes n'appartiennent qu'ac-

(1) Le capitaine Wilford pense que ce nom de *Paropamisus* est une altératio du mot sanscrit composé *para-vami*, ville éminente de ami : il y a en effet une ville de ce nom très-ancienne, entre Caboul et Balhac, que les Bauddhistes prétendent avoir été autrefois le chef-lieu de la résidence de leurs ancètres. Cette ville est presque entièrement détruite aujourd'hui. Ce qui en reste ne consiste guère qu'en grandes excavations dans la montagne; elle porte le nom de *Bamiyan*.

cessoirement à l'Hindoustan, puisque suivant l'expression de Pline c'est du pied de ces montagnes, toutes liées entre elles, que l'Inde s'étend vers le midi, *se déroulant en plaine, comme l'Égypte*.

Nous nous bornerons à recueillir une observation importante du major Rennel. « Ptolémée, dit-il, assure que la chaîne du Taurus va s'unir au Paropamisus, à l'Émodus et à l'Imaüs aujourd'hui connus sous le nom d'Hindo-Kou et d'Himmaleck; mais les modernes ont long-temps ignoré si la chaîne du Taurus se joint réellement au Caucase indien. Le voyageur Forster, remontant du Candahar à la mer Caspienne, n'a dû traverser aucune chaîne, ce qui serait nécessairement arrivé si les bras du Taurus s'étaient dirigés vers l'occident. C'est donc avec raison que d'Anville a supposé qu'ils s'inclinaient vers le sud-est, ainsi que Ptolémée l'avait annoncé; d'où l'on peut conclure que le Paropamisus répond aux montagnes de Gaür, et l'Immaüs à l'Hindo-Kou. »

Les montagnes de l'Hindoustan sont toutes composées de roches primitives et de couches de granit, qui reposent horizontalement les unes sur les autres, ce qui semble prouver qu'elles n'ont jamais été tourmentées par ces déchiremens intérieurs qui bouleversent et changent la

face du globe. On n'y voit ni bitume, ni charbon de terre; les métaux y sont même extrêmement rares; la mer n'y laisse point de traces d'infiltration, et la terre végétale a presque partout de huit à douze pieds d'épaisseur.

Si l'origine des volcans était mieux connue, la composition de ces montagnes, l'aspect du noyau qui les forme pourraient nous dire pourquoi on n'y trouve presque jamais de vestiges volcaniques; mais ce serait hasarder une pure hypothèse que d'établir même une probabilité sur un fait dont on ignore la cause. Plus d'une fois, d'ailleurs, on a vu des éruptions souterraines se faire jour à travers des masses de granit et de roches primitives.

La chaîne des Gauts ou Gattes prend naissance au cap Comorin, d'où elle remonte directement vers le nord sur un espace de trente ou quarante lieues; mais parvenue à la hauteur du onzième degré de latitude, elle se divise en deux branches qui, suivant les contours du rivage, l'une à dix ou douze lieues de distance de la mer, l'autre à quarante ou cinquante lieues, semblent destinées par la nature à protéger les deux côtes contre les envahissemens de l'Océan.

La branche occidentale s'élève, dans toute sa longueur, à quatorze ou quinze cents toises, et présente aux communications de l'intérieur de

la péninsule, une barrière qu'elles ne peuvent franchir que par quelques passages assez rares et toujours difficiles. Elle ne s'ouvre que vers le 21me degré de latitude, pour laisser couler les eaux de la Nerbhouda qui vient de l'orient. Au-dessus de cette rivière, elle se tourne vers le nord-est, et va mêler ses derniers chaînons à ceux de l'Hindokou.

La branche orientale remonte vers le nord-est, traverse plusieurs provinces de la côte de Coromandel, diminue sensiblement de hauteur par les dix-sept degrés, s'abaisse, disparaît, se reproduit ensuite en masses isolées, et finit par se perdre dans la plaine sous le tropique. Elle semble, au coup d'œil, avoir moins de hauteur que la branche principale; mais cela ne tient qu'à la plus grande élévation du terrain qui entoure ses bases; car la hauteur des cimes sur le niveau de la mer est à peu près la même partout.

Les pluies périodiques qui tombent sur ces deux chaînes entraînent les terres mouvantes, et les charrient vers la plaine qui les sépare; aussi voit-on ces contrées intermédiaires former un plateau beaucoup plus élevé que les rivages de la mer; les débris des montagnes s'y amoncèlent comme dans un bassin, et leur dépôt successif ajoute chaque année à l'exhaussement du fond. Sur la côte de l'est, les résultats sont presque

semblables, parce que la distance de la chaîne à la mer est considérable, et que les torrens qui tombent des montagnes durant la saison pluvieuse, ayant un long trajet à parcourir, ont le temps de déposer une grande partie de leur limon. Sur la côte opposée, les pluies sont beaucoup plus fortes, durent plus long-temps, et la chaîne des Gattes touche pour ainsi dire au bord de la mer; d'où il résulte que le sol, exposé naturellement à de plus grands ravages, n'a pas l'avantage de retenir les terres qui, emportées par les eaux pluviales, se précipitent avec elles dans l'Océan.

Des chaînes secondaires, courant parallèlement aux branches principales, forment de riantes vallées, où la nature semble se plaire à prodiguer ses richesses. Le flanc et le sommet des montagnes (1) sont partout couverts d'arbres superbes. Le plus commun est le teck, espèce de chêne magnifique, dont le bois est propre à la construction. On trouve dans les veines du rocher des cristaux, des stalactites, quelquefois du silex; on n'y rencontre jamais de matières sulfureuses. Le seul volcan dont la tradition ait conservé le souvenir était sur la pointe de la côte méridio-

---

(1) Quelques-unes ont, dit-on, jusqu'à 2200 toises d'élévation.

nale; son ancienne existence y est d'ailleurs indiquée par la présence de quelques laves mêlées au débris du sol. On prétend même que l'île de Ceylan fut autrefois séparée du continent par suite d'une éruption violente de ce volcan. Les montagnes, dit-on, s'entr'ouvrirent, le sol fut horriblement bouleversé, et la mer coulant dans les nouveaux abîmes qui lui furent offerts, forma le canal qui porte le nom de détroit de Manare ou Manaar.

§ III. — Des fleuves de l'Inde.

Célèbre depuis trente siècles, le Sind ou Indus naît dans les montagnes du Petit-Thibet; et, après un cours d'environ cinq cents lieues, enrichi du tribut de sept grandes rivières, de douze rivières moins considérables, de quatre cent trente-sept plus petites, mais parmi lesquelles il s'en trouve d'aussi fortes que la Seine à Rouen, le fleuve entre dans la mer par deux grands canaux longs de cinquante lieues, formant par leur écartement un angle de quarante-cinq degrés.

Wilkins nous apprend (1) que le nom sanscrit de l'Indus est *Seendhooo* (Sindou), et qu'on le prononce communément Seend (Sind). Par là se trouve pleinement confirmée l'assertion de

(1) Traduction de l'Hitopades.

Pline rapportée plus haut. Quant au lieu précis où il prend sa source, l'*Ayin Akbéri* ne l'indique que d'une manière assez vague. Rennel croit qu'elle se trouve dans le revers occidental de l'Immaüs, vers le 38[me] degré de latitude; d'autres la placent entre Kaschmire et Caschgur, quelques-uns dans le Cathai ou la Tartarie.

Son cours se dirige d'abord à travers le pays de Caschgur qui n'est qu'un désert de sable noirâtre, et, comme il s'en charge en passant, ses eaux prennent une teinte un peu sombre; c'est probablement de là que lui vient le nom de *Nilab* ou rivière bleue qu'il porte en sortant des montagnes. Ce nom de Nilab fait croire à William Jones que le fleuve des Égyptiens a pris son nom du sanscrit *nila*, bleu; les anciens géographes appelaient le Nil *le fleuve Azur* (1). C'est au-dessus de Tatta que les eaux du Sind se divisent; outre les deux canaux qui forment le Delta, il conserve une branche qui descend directement vers la mer, sous le nom de Méhran.

---

(1) Le Satelouje ou Setleje est une rivière qui tombe dans le Sind, et qu'on peut même considérer comme l'une de ses sources; mais il ne faut pas le confondre avec le Nilab, comme l'ont fait les voyageurs Bernier et Forster, et le père Tieffenthaler; il en est même très-éloigné, comme on le verra dans l'un des chapitres suivans.

La largeur du Sind vers Attok est de trois quarts de mille, suivant Forster; son cours est rapide et tumultueux; ses eaux sont très-chaudes. Hamilton et Rennel, qui l'ont vu l'un et l'autre au-dessous d'Attok, lui donnent un mille de large, six brasses de profondeur, et une vitesse de quatre milles par heure pendant l'été ou saison sèche. Le Sind est comme le Nil sujet à des débordemens périodiques, qui, couvrant la terre d'un limon bienfaisant, remplacent les pluies, très-rares dans l'Hindoustan-Supérieur. Ces inondations arrivent dans les mois d'avril, mai et juin.

Le Delta formé par le Sind a cent cinquante milles d'ouverture, sur une profondeur d'environ cent vingt. La partie inférieure, coupée de mille canaux, n'est à proprement parler qu'un vaste marécage impropre à la culture; mais la partie haute, aux environs de Tatta, produit d'abondantes moissons.

Le fleuve est navigable depuis Tatta jusqu'au-dessus de Lahor pour les navires de deux cents tonneaux; mais après la saison des pluies, la navigation y est difficile à cause de l'impétuosité du courant; la passe est surtout dangereuse à ses embouchures, par le refoulement de ses eaux poussées par les marées.

Le Gange est appelé par les Hindous Poudda

ou Padda, nom sanscrit qui signifie *pied :* une ancienne tradition, perpétuée par les brahmines, le fait sortir du pied de Vischnou. Suivant une autre opinion, rapportée dans l'*Ayin Akbéri*, il coule de la chevelure de Mahadéo, ou Schivah; et ces origines célestes ont rendu ce fleuve l'objet de la vénération des Hindous. On lui donne aussi le nom de Burra-Gonga, *la grande rivière*, ou simplement de Gonga, *la rivière*, par antonomase. C'est de ce dernier mot que les anciens formèrent celui de Gange.

Son existence était ignorée au temps d'Hérodote; mais Strabon, postérieur à l'invasion d'Alexandre, en parle dans sa géographie; il le fait même venir de l'Émodus. On sait aujourd'hui qu'il a sa source dans les montagnes du Thibet, sous le 33e degré de latitude. Il coule d'abord de l'est à l'ouest, jusqu'à ce que rencontrant la chaîne d'Himmalek il est forcé de descendre vers le midi. Après avoir erré dans ces contrées sauvages par un cours d'environ trois cents lieues, il entre ou plutôt il se précipite dans l'Hindoustan par le Gangotri. On appelle ainsi l'énorme fente d'un rocher, dont les formes bizarres ont, aux yeux des naturels, l'apparence d'une tête de vache; les Européens qui ont visité les lieux affirment qu'il n'y a pas la moindre ressemblance. Quand Timur envahit l'Hindoustan, il y trouva

une multitude prodigieuse d'Hindous qui se purifiaient dans les eaux du fleuve en contemplant la tête de vache prétendue, et, s'il faut en croire Shériffeddin, le farouche Timur laissa égorger par ses Tartares les dévots Hindous.

En s'éloignant de Gangotri, le fleuve parcourt les âpres vallées du Sirinagar; parvenu à Hurdwar il force les monts Séwalick qui servent de limites à la province de Délhi, et moins impétueux qu'à Gangotri il traverse majestueusement des plaines immenses, répand sur ses rivages la beauté, l'abondance, la fraîcheur, reçoit près d'Allahabad le riche tribut des flots de la Djumna, arrose le Bahar, le Bengale, se grossit d'un nombre infini de rivières dont *Rennel.* quelques-unes égalent le Rhin et surpassent la Tamise, et, comme l'Indus, se divise en deux bras immenses à quatre-vingts lieues de la mer.

Le premier, qui prend son cours par l'Occident, baigne les murs d'Hougli dont il prend le nom, passe à Chandernagor et à Calcuta, et se jette par diverses bouches dans le golfe de Bengale. Le second, qui est le plus fort et le plus large, se dirige à l'Orient vers Dacca, et, vingt lieues au-dessous de cette ville, s'unit au Mégna ou Brahmapoutre.

Nul fleuve de l'ancien continent n'égale le

Gange, ni par l'étendue de son lit, ni par le volume de ses eaux, ni par la longueur de son cours; nul n'a de plus beaux rivages, et ne traverse des contrées plus riches ou plus fertiles. C'est véritablement sur les bords du Gange que la nature se montre dans tout son éclat, dans toute sa variété. Sur un espace de quatre ou cinq cents lieues, l'œil n'aperçoit que de riants bosquets, de vertes prairies, des jardins parfumés, des hameaux, des cités populeuses, les sites les plus pittoresques. Le fleuve est lui-même couvert de barques et de navires de toutes grandeurs, depuis dix jusqu'à deux cents tonneaux; les vaisseaux de guerre remontent le canal d'Hougly jusqu' à soixante-dix ou quatre-vingts lieues de son embouchure.

L'entrée du bras oriental est très-difficile, parce qu'elle est sans cesse obstruée par des bancs de sable que l'océan pousse vers la terre, et que le fleuve rejette vers la mer par la force presque irrésistible de son courant. L'Hougly est plus commode et plus fréquenté; c'est ce qui contribue à l'importance de Calcuta. Les vaisseaux marchands sont toutefois obligés d'employer le ministère des pilotes côtiers, toujours en grand nombre à l'entrée du fleuve; au confluent de la rivière de Tamlouk la passe est périlleuse, parce qu'elle y est pour ainsi dire mo-

bile ; la marée y porte avec violence, refoule les eaux du Tamlouk, et déplace les bancs de sable.

La largeur du Gange varie suivant les lieux et les saisons ; elle est d'un mille et un quart à trois milles. M. Rennel a mesuré sa profondeur à cinq cents milles de la mer ; il l'a trouvée de trente pieds à l'époque des plus basses eaux. Quant à la vitesse du courant, elle est à la même époque d'environ deux ou trois milles par heure ; dans le temps des pluies, la vitesse augmente avec le volume des eaux, et quand la fonte des neiges de l'Himmaleck s'opère, le courant devient si rapide qu'il parcourt jusqu'à huit milles par heure (1).

Les fortes crues sont de trente à trente-deux pieds. Le décroissement commence vers le mois d'août. Il est d'abord de deux ou trois pouces par jour, et il va diminuant par degrés, jusqu'à ce que les eaux soient descendues au niveau qu'elles conservent toujours dans la belle saison. On a calculé que ce fleuve verse dans la mer quatre-vingt mille pieds cubes d'eau par seconde dans les temps ordinaires, et jusqu'à quatre cent cinq mille dans les grandes crues.

---

(1) M. Rennel rapporte qu'il a fait lui-même cinquante-six milles dans huit heures, en descendant le Gange dans son bateau.

Le delta du Gange a deux ou trois fois plus d'étendue que celui du Nil; à sa base sur le rivage, il a deux cents milles de largeur; on y compte huit embouchures considérables qui, chacune à leur tour, ont formé vraisemblablement le canal principal du fleuve. Ce delta, bien différent de celui du Sind, n'est qu'une vaste forêt que les Anglais n'ont pas encore exploitée, et qu'ils tiennent en réserve comme un magasin inépuisable de bois de construction. Ces forêts, au surplus, sont pleines de bêtes fauves; on y voit surtout l'espèce dangereuse des tigres connus sous le nom de *tigre royal* ou *du Bengale*. Ces animaux courageux et féroces vont souvent, à la nage, attaquer les bateaux à l'ancre des bûcherons et des sauniers, et plus d'une fois ces derniers périssent victimes de leur imprudence.

Le Brahmapoutre, dont l'existence n'est guère connue en Europe que depuis 1765, époque à laquelle il a été visité par de savans voyageurs, égale ou même surpasse le Gange par la longueur de son cours, et la masse de ses eaux est encore plus considérable. Son nom, qui est sanscrit, signifie *fils de Brahma*, et il paraît digne de cette noble origine. Il naît dans les mêmes montagnes que le Gange, mais sur le revers opposé; de là s'élançant directement vers l'est, il parcourt avec rapidité les vastes contrées du Thibet,

où il porte le nom de *Sanpou* (la rivière). Après avoir traversé d'immenses déserts et fécondé le pays de Lassa, où réside le Grand-Lama, il descend de l'est au midi, se rapproche des frontières de la Chine, tourne subitement à l'ouest, parcourt le royaume d'Assam, entre dans le Bengale, fait le tour des monts Garrows, reprend la direction du midi, reçoit les eaux de la petite rivière de Mégna qui par une assez étrange singularité lui fait prendre son propre nom, rencontre le bras oriental du Gange, et mêlant ses eaux avec celles du fleuve sacré dans un canal large d'environ cinq milles, forme une multitude d'îles considérables, et présente le plus vaste courant qui soit sur la terre. Il se décharge dans l'océan par une vaste embouchure, un peu au-dessous de Luckypour. La force du courant est telle, surtout dans la saison des pluies, qu'elle se fait sentir dans la mer à plusieurs lieues du rivage.

Maj. Rennel.

La péninsule n'a point, comme l'Hindoustan propre, de ces fleuves majestueux qui semblent les rivaux plutôt que les tributaires des mers ; elle a toutefois des rivières qui passeraient en Europe pour des fleuves considérables. Elles coulent presque toutes de l'ouest à l'est, à l'exception de la Nerboudha; celle-ci vient des montagnes du Gundwana, qui sont une masse détachée de la chaîne orientale des Gattes, et pre-

nant sa direction vers l'occident, elle va se jeter dans le golfe de Cambaye, un peu au-dessous de Baroach.

Le Godavéry et le Kischnah sont les principaux courans qui, nés sur le revers oriental de la grande chaîne des Gattes, vont, à travers les vallées et les plaines de la presqu'île, se décharger dans le golfe de Bengale. Le premier traverse la Soubabie du Dékhan, entoure de ses flots le pays de Biznagar, reçoit la Moussi où se pêchent les plus belles agathes orientales, traverse les Gattes de Télinga, et aboutit à la mer par deux branches, à l'extrémité de la côte d'Orissa. Le second, fleuve révéré des Hindous, a un cours à peu près parallèle à celui du Godavéry, se grossit de plusieurs rivières, parmi lesquelles se distingue la Toumandra que la mythologie lui donne pour épouse, passe à Pendalcota, ville renommée pour ses fabriques d'acier, coule paisiblement à travers des plaines couvertes de manguiers et de citronniers, rencontre la chaîne orientale des Gattes et s'y fraye un passage pour entrer dans le Télinga. Là ses eaux, coulant par mille canaux, vont répandre au loin la fertilité; mais il s'épuise tellement par les saignées qu'il souffre, qu'il arrive à la mer presque inaperçu.

Comme la chaîne occidentale des Gattes s'é-

loigne très-peu du bord de la mer, toutes les rivières qui naissent dans ces montagnes ne sont guère que des torrens qui, dans leur cours tortueux, parcourent à peine quinze ou vingt lieues. La Soubrémany est la plus forte de ces rivières; elle prolonge son cours pendant cinquante lieues à la faveur de ses nombreuses sinuosités. Rien n'est comparable à la riante beauté de ses rivages. Ses eaux coulent en quelque sorte sous un dais de verdure, formé par les orangers et les citronniers qui croissent naturellement sur ses bords.

La Tapti, qui baigne les murs de Burhampour et tombe dans la mer au-dessous de Surate, mérite une mention particulière; elle naît dans les montagnes du Bérar, à une distance à peu près égale des deux rivages de la presqu'île, coule à l'ouest comme la Nerboudha, et n'entre dans la mer qu'après un cours d'environ trois cents lieues.

Les rivières de l'Hindoustan, sujettes à se déborder, changent souvent de lit. Lahore se trouve aujourd'hui à un quart de lieue du Rauvy, l'une des branches du Sind. Gaur, l'ancienne capitale du Bengale, autrefois sur le Gange, en est à plus d'une lieue, et une grande partie de ses ruines se voit à une distance triple. Le Sone, qui se déchargeait dans le Gange au pied de Patna, a maintenant son embouchure à vingt-deux milles au-

dessus. Le Sind, au dire de Strabon, passait déjà de son temps pour s'être éloigné de plusieurs lieues de son ancien lit.

§ IV. — Du climat de l'Inde, des moussons, etc.

Dans un pays aussi étendu que l'Inde, un pays où se trouvent des plaines immenses et des contrées montagneuses, des pluies périodiques et des fleuves qui se débordent, des sables déserts et des champs couverts de moissons, des campagnes nues et de sombres forêts, des plateaux élevés et des plages basses que la mer couvre souvent de ses vagues, la température ne saurait être ni partout ni toujours égale, et le climat varie suivant les accidens du sol plus encore qu'en raison de la latitude. Tout ce qu'on peut dire c'est qu'en général, les chaleurs sont plus fortes dans le Bengale et dans le Dékhan, que sur les bords du Sind, où de hautes montagnes, dont les sommets se couvrent de neige, répandent dans les vallées des eaux fraîches et abondantes. La différence des saisons ne consiste guère que dans le plus ou le moins d'intensité des chaleurs; on les divise communément en temps de sécheresse et en temps de pluie.

L'été du Bengale commence en mars, et dure trois mois; le thermomètre s'y élève parfois jusqu'à cent dix degrés de Fareinheit ou trente-

trois de Réaumur; mais la chaleur est souvent tempérée par des orages qui rafraîchissent l'atmosphère. L'hiver ou saison des pluies commence en juin et finit en septembre; les mois de janvier et de février amènent assez fréquemment des brouillards épais et malsains. Dans la péninsule, les saisons suivent une autre marche, et les Gattes qui la traversent du sud au nord par une double chaîne produisent le phénomène de deux températures contraires à de petites distances et sous la même latitude, en déterminant diversement l'action des moussons.

On appelle ainsi des vents réguliers qui soufflent constamment dans la même direction, savoir : du nord-est au sud-ouest, depuis octobre jusqu'en mars, et du côté du midi le reste de l'année. Ces vents, par leur impulsion uniforme, chassent devant eux les nuages qui se trouvent sur la route qu'ils parcourent; et ces nuages, rencontrant pour barrière la chaîne occidentale des Gattes lorsqu'ils viennent du midi, et la chaîne opposée quand ils descendent du nord, s'arrêtent, se condensent, se pressent, se brisent par le choc, et versent des torrens de pluie en deçà des montagnes. Ainsi, durant les moussons du sud, où la côte de Malabar s'inonde, le plus beau soleil luit sur la côte opposée de Coromandel; le contraire arrive avec les moussons du

nord. A l'orient des Gattes, les pluies commencent lorsqu'elles finissent au Bengale, c'est-à-dire en octobre; ce n'est qu'en mai, juin et juillet qu'elles tombent sur la côte de Malabar: par où l'on voit que l'effet des moussons ne se fait sentir sur l'un ou sur l'autre rivage qu'environ deux mois après qu'ils ont commencé de souffler.

Il arrive pourtant quelquefois que, durant les moussons du sud, il pleut par rafales à Coromandel. C'est en quelque sorte un phénomène pour le pays; on peut l'expliquer de la manière suivante: la branche occidentale des Gattes présente vers le milieu de sa longueur une large coupure d'environ cinq ou six lieues de front; c'est ce qu'on nomme la vallée de Palicande-Chéry. Comme la côte de Malabar est partout fort étroite depuis le cap Comorin jusqu'aux environs de Surate, les nuages poussés par les vents s'engouffrent dans cette vallée avant d'avoir eu le temps de se décharger de leurs eaux. Dès qu'une fois ils ont franchi cette barrière, ils courent librement jusqu'à la chaîne orientale; quelques-uns s'y résolvent en pluie; les moins chargés sont portés au-delà de cette seconde barrière, et causent ces courtes rafales qui tombent sur la côte de l'est. Si un effet du même genre ne se voit pas dans le Malabar durant les moussons du nord, c'est que cette côte de l'est est large et spacieuse, et que

les nuages, ayant un plus long trajet à parcourir pour arriver à Palicande, ne peuvent transporter aussi loin leurs masses lourdes et humides.

Alexandre ignorait sans doute que l'Inde fût sujette à des pluies périodiques. Il commença son expédition au printemps, à une époque où les pluies des montagnes et la fonte des neiges avaient déjà rendu très-difficile le passage des rivières. Ce ne fut qu'au milieu de la saison pluvieuse qu'il traversa l'Hydaspe. Tamerlan, mieux instruit, ne fit point cette faute, mais Nadir-Shah ne sut pas l'éviter; aussi son armée eut-elle beaucoup à souffrir dans le Pendjaab, quand il voulut la ramener en Perse.

La profondeur de la terre végétale explique en partie la prodigieuse fertilité de ces heureuses contrées. Le nombre infini de fleuves et de rivières qui les arrosent n'y contribue pas moins (1). Mais si peu de peuples jouissent d'un sol plus riche, il faut convenir aussi qu'il n'en est pas qui, mieux que les Hindous, sachent favoriser la végétation par une méthode d'agriculture plus sage, et approprier avec plus d'intelligence les secours de l'art aux besoins de la terre.

(1) Les calculs les moins exagérés portent ce nombre au-dessus de dix mille.

D'un autre côté, la constante uniformité des saisons permet de regarder les récoltes comme assurées. Les changemens subits de température ne viennent jamais détruire l'espoir du laboureur, et quand sa main confie le grain à la terre, il sait d'avance que la terre le lui rendra.

On commence ordinairement à préparer les champs ou les rizières par l'application du feu. Le feu ne détruit pas seulement les plantes parasites jusqu'à leurs racines, il procure encore à la terre un excellent engrais et il fait périr les insectes. Quelquefois le laboureur répand sur la surface du sol, légèrement sillonné, du sel marin ou de l'eau de mer. Sa charrue, présent d'un de ses dieux, porte un soc long d'un pied et demi, de cinq pouces de diamètre au talon, et fait en forme de pyramide carrée. A l'extrémité de la charrue est un cercle armé de pointes de fer; ces pointes sont destinées à briser les mottes que le soc soulève.

Les Hindous arrosent fréquemment leurs champs; de nombreux canaux, qu'ils font dériver des rivières, leur fournissent l'eau en abondance. De son côté, la terre répond aux soins du cultivateur; elle fournit ordinairement trois récoltes, ou bien cinq en deux ans; il est rare qu'elle n'en donne que deux. De même les arbres portent du fruit deux fois l'an; il en est

plusieurs espèces qui en sont chargés en tout temps. Les habitans de l'Inde s'attachent particulièrement à la culture du riz et à celle du cotonnier. Le premier leur fournit un aliment sain et abondant, le second la matière dont ils font leurs vêtemens. Le superflu des récoltes devient l'une des principales branches de leur trafic intérieur.

§ V. — De quelques productions de l'Inde dans les trois règnes de la nature.

I. Règne animal.

Je ne répéterai point ici que le sol de l'Inde offre de toutes parts à l'observateur les tableaux les plus riches ; que d'une végétation que tous les élémens favorisent naît l'ensemble le plus varié des productions de la terre ; que partout la puissance créatrice de la nature montre ses ressources, ses pompes et ses merveilles : qu'il me suffise de dire que le naturaliste qui voudrait tout peindre ou tout analyser verrait à chaque pas s'ouvrir devant lui des carrières non encore explorées. Déjà plus d'un savant a tenté d'y entrer ; déjà l'histoire naturelle de l'Inde a été l'objet de vastes recherches ; mais les travaux de ce genre sont encore loin d'offrir des cadres complets. Toutefois les matériaux sont assez abondans pour remplir un grand nombre de volumes.

Ce serait sortir de mon sujet que de vouloir en faire une analyse exacte; je dois me borner à parler de quelques productions remarquables, qui sont particulières à ces contrées.

Parmi elles on distingue, dans le règne animal, la gazelle de Ceylan, l'éléphant nain, le Siaï-goste, l'oiseau qu'on appelle boulboul, le baya, et les pigeons d'Agra et de Délhy.

La gazelle de Ceylan est un très-petit animal, en qui toutes les proportions sont d'une délicatesse admirable. Son corps est svelte et élancé, son poil rouge-brun; ses jambes ont la grosseur d'un tuyau de plume; ses yeux, noirs et vifs, brillent sous deux paupières à longs cils; deux traits prononcés au-dessous des yeux, garnis de cils comme les paupières, lui ont fait donner le nom de petit cerf à quatre yeux. Cette gazelle se nourrit de fleurs et de brins d'herbes, ne va que par sauts et par bonds, et se soustrait par sa légèreté aux poursuites des bêtes fauves; elle est d'un naturel très-doux et se laisse apprivoiser aisément.

L'éléphant nain se trouve dans plusieurs parties de l'Inde; il n'a dans sa conformation aucun vice qui puisse le faire regarder comme provenant d'une race dégénérée. Il ne diffère de l'éléphant ordinaire que par la taille; on croit pourtant qu'il a moins d'intelligence.

Le siaïgoste est une espèce de chien sauvage de taille moyenne, ami de l'homme, ennemi déclaré des animaux féroces, surtout des tigres, qu'il poursuit et qu'il attaque avec tant de courage et d'adresse, que presque toujours il obtient la victoire. Il a le poil long et soyeux, l'œil vif et perçant, les mouvemens prompts et justes. Il se nourrit de fruits et de graines. Dès qu'il aperçoit un tigre, il court à sa rencontre, et tourne autour de lui en poussant des cris aigus; au moment où le tigre s'élance en rugissant pour le saisir, l'agile siaïgoste se couche le ventre à terre, mesurant si bien l'intervalle qui le sépare du monstre que celui-ci saute toujours au-delà de son ennemi; alors il se retourne brusquement sur lui-même par une culbute sur le dos, saisit de ses pattes de devant la queue du tigre, et s'en sert comme d'un levier pour lui monter sur le dos. Là, fortement cramponné de ses quatre pattes, armées de griffes longues et crochues, il mord et déchire la nuque du tigre, qui, pour s'affranchir de ce terrible assaut, se renverse et se roule à terre. Si, par cette manœuvre, le siaïgoste est contraint de lâcher prise, il fait un écart et se place hors d'atteinte. A peine le tigre s'est-il relevé, que le combat s'engage de nouveau et se termine de la même manière, pour être suivi d'une troisième lutte. Le plus souvent

le siaïgoste laisse son ennemi mort ou mourant sur la place, sans avoir lui-même d'autre mal que de légères contusions. Après la victoire, il reste quelque temps en arrêt devant le tigre, afin de s'assurer qu'il est mort.

Parmi les oiseaux de toute espèce et de tout plumage qui peuplent les forêts et les jardins de l'Hindoustan, on remarque le boulboul, qui surpasse nos rossignols par la douceur et la mélodie de ses chants, et s'en distingue encore par l'éclat des couleurs dont il est paré; il a sur la tête une huppe d'un vif incarnat. Le baya est un petit oiseau de la grosseur d'un moineau à plumage brun-jaune, la tête et les pieds jaunes, la poitrine d'un rouge vif, le bec gros et long pour son corps. Il est très-commun dans l'Hindoustan; il est d'un naturel doux, fidèle, docile, ne s'éloignant jamais volontairement des lieux où il est né, mais ne fuyant pas la société de l'homme comme d'autres oiseaux. Dans l'état de nature, il fait son nid sur les arbres les plus élevés; il choisit de préférence ceux qui se trouvent près d'un ruisseau; il le construit avec des brins d'herbe qu'il tresse en tissu fort serré, et lui donne la forme d'une large bouteille; il le suspend ensuite à une branche d'arbre où il l'attache très-solidement, et pour se garantir des oiseaux de proie, il n'y laisse qu'une petite ou-

verture adroitement ménagée dans le fond. Ce nid contient d'ordinaire deux ou trois petis compartimens. Le peuple croit qu'il se sert pour les éclairer de vers luisans qu'il prend tout vivans à l'entrée de la nuit, et qu'il attache avec de la terre glaise ou de la bouze de vache. Cette opinion est fondée sur ce qu'on trouve presque toujours dans ses nids de ces vers et de ces matières; mais comme apparemment il n'a pas besoin de s'éclairer, il est vraisemblable qu'il ne prend ces insectes que pour en faire sa pâture. Il apprend très-facilement à aller chercher un morceau de papier ou tout autre chose de ce genre, au premier signal qu'on lui fait; ce qui est positif, c'est que si on jette devant lui un anneau dans un puits profond, il part comme l'éclair, saisit l'anneau avant qu'il touche l'eau et revient triomphant l'apporter à son maître. Pour l'envoyer à une maison étrangère chercher un papier, on n'a besoin que de lui montrer la maison une fois ou deux. L'auteur de cette notice, Athar-Alikhan, de Délhi, qui l'a communiquée à la société de Calcuta, rapporte d'autres preuves de l'admirable instinct de ce petit animal, que la nature a bien dédommagé, en le douant d'intelligence, de la privation d'un chant mélodieux comme elle l'a donné au boulboul.

Les pigeons d'Agra et de Délhy sont de la plus

plus belle espèce, et faciles à dresser. L'empereur Schah Moddin avait fait construire dans son palais de Lahor deux vastes colombiers où il en avait réuni un grand nombre. Il leur avait fait apprendre à se ranger en bataille, à faire des évolutions diverses et même à combattre entre eux. Ce prince qui durant un assez long règne eut le mérite, rare dans l'Hindoustan, de conserver sans altération la paix de son empire, s'amusait des exercices militaires de ses pigeons, qu'il dirigeait lui-même de la voix ou par les mouvemens d'un drapeau qu'il tenait dans ses mains.

II. Règne végétal.

L'Hindoustan, fertile en végétaux de toute espèce, abonde surtout en arbres fruitiers. L'abricot de Kaschmire, l'ananas de Patna, la grenade, le raisin sans pepins, l'orange rouge du Bengale, l'orange verte d'Arcatte sont des fruits délicieux; mais aucun n'égale en saveur et en parfum les pamplemousses de Bernagor sur l'Hougly; ce sont de grosses oranges dont la chair est verte, blanche ou rose, et souvent panachée de ces deux dernières couleurs.

Parmi les arbres qui méritent le plus de fixer l'attention des naturalistes, il faut distinguer le badamier, espèce d'amandier dont les branches sont disposées par étages; le palmier-pomme des

îles Nicobar, dont le fruit est rempli d'une substance farineuse très-saine et agréable au goût; le chélipé de Ceylan, qui donne des fruits du poids d'environ une livre dont la pulpe, fraîche, ressemble à nos marrons. Le cocotier est trop connu pour que nous en parlions.

Le teck est un arbre à haute futaie, très-commun dans les Gattes; son bois, d'excellente qualité, s'emploie à toute sorte de constructions. On s'en sert aussi pour faire des meubles. Aussi fort que le chêne, moins cassant et plus souple, il est presque aussi léger que le sapin.

Le bois rouge de teinture, que les Portugais appelaient *sapan*, croît en abondance dans les Gattes de Malabar. Il vient aussi dans quelques cantons de l'Hindoustan; il y est même d'une qualité supérieure et remplace très-bien le bois de Brésil.

Le sandal ou santal est un arbre de moyenne hauteur, dont le tronc n'a guère que douze ou treize pouces de diamètre. Son bois dur et pesant fournit beaucoup d'huile essentielle; on l'emploie comme spécifique dans plusieurs maladies. Il croît sur toute la côte occidentale. Le sandal citrin est plus estimé que le rouge. Les Hindous en fabriquent de petits meubles qu'ils vendent aux Chinois. L'huile qu'ils en tirent est très-odorante; ils s'en servent pour leurs onctions;

elle entre aussi dans la fabrication des couleurs pour teindre le coton.

L'arbre à vernis, espèce de teck particulière aux contrées du Dékhan, produit une huile aromatique qui sert à teindre le bois, soit qu'on l'emploie pure soit qu'on y mêle quelque substance colorante. Cette huile sèche très-promptement, et elle a la propriété de garantir le bois de la piqûre des insectes. Les vaisseaux qu'on construit à Surate et dans l'Hindoustan en sont enduits avec soin. On l'extrait de l'arbre en y appliquant le feu. La chaleur fait couler l'huile par les incisions qu'on a pratiquées d'avance sur le tronc et sur les branches.

Le benjoin est un petit arbre d'environ dix ou douze pieds de hauteur, qu'on ne trouve guère que dans la presqu'île en-deçà du Gange. Il s'élève en forme pyramidale; il a les feuilles d'un vert très-foncé, le bois dur et compacte, de couleur rouge-jaune. La résine en découle par des incisions faites aux jeunes branches; elle se fige peu à peu, et devient d'un jaune clair et brillant.

Le savonnier, *siaikai*, est un arbre dont les baies ont une vertu singulière. Infusées dans l'eau bouillante, elles rendent une écume savonneuse très-propre à dégraisser les étoffes de laine et de soie, sans altérer leur couleur.

L'agolocum, que les Hindous nomment pérempalk, renferme dans son écorce un parfum délicieux que les Chinois recherchent avec empressement : c'est le bois d'aigle, qui se vend quelquefois au poids de l'or. L'aubier produit par extraction une substance gommo-résineuse que l'on emploie comme cordial et fébrifuge. La partie intérieure du tronc donne le bois de rose qu'on emploie dans l'ébénisterie. On en fabrique des meubles qui sont très-estimés pour leur couleur d'un beau rouge rosé, et pour l'odeur suave qui s'en exhale.

Le cannellier est originaire de Ceylan; il y en a plusieurs espèces. La plus estimée est celle dont l'écorce mince et légère exhale une odeur douce et suave. Cet arbre, de la classe des lauriers, est tout aromatique. On trouve beaucoup de cannelliers sauvages sur les Gattes occidentales. La fleur rend une odeur fétide, mais les feuilles sont chargées de parfum; l'écorce est inodore quand elle est fraîchement cueillie.

L'arbrisseau à encens croît dans les sables du Bérhar et du Gundwana; les naturels l'appellent abir-kuajar. Les gerçures ou crevasses de l'écorce laissent couler une résine odoriférante, qui s'endurcit par le contact de l'air et s'arrondit en larmes de la grosseur d'une noisette. Elle a les mêmes qualités que l'encens de l'Arabie;

l'odeur qu'elle répand, quand on la brûle, est forte et pénétrante.

L'arecque est une sorte de noix que porte le *catchou* ou arequier. Cette noix fournit la substance dont on extrait le cachou. Les Hindous en font une grande consommation; ils mêlent l'arecque avec le bétel.

Le bétel est une plante aromatique, dont les habitans de l'Inde font un usage presque continuel; il n'est point de privation qu'ils ne supportassent plutôt que de manquer de bétel. Ils disposent ses feuilles en rouleaux; ils y ajoutent des lanières très-minces d'arecque, du cardamome, des épiceries, et ils humectent toutes ces substances avec un peu d'eau de chaux. Ils ont toujours quantité de ces rouleaux, et ils en mâchent continuellement; ce qui fait prendre à leurs lèvres une couleur rose très-vive. Le bétel, disent-ils, facilite la digestion, préserve de la migraine, rétablit la transpiration, affermit les gencives, corrige la mauvaise haleine, guérit les maux de nerfs, suspend la faim. Il n'est pas de vertu que le bétel ne possède: c'est le remède universel des Hindous.

Le cardamome, qu'on ne connaît en Europe que depuis peu d'années, est une graine aromatique d'un goût piquant et sucré. La plante qui la porte ressemble au bananier par la tige et par la forme des feuilles.

Le tabac, que les Hindous n'aiment pas moins que le bétel, se cultive avec succès à Guzerat. Le peuple se sert pour ses besoins d'une espèce qui croît naturellement dans cette partie de l'Inde. La feuille de celui qu'on cultive est petite, couleur jaune doré, d'un parfum balsamique et d'un goût suave. Sa fumée répand une odeur agréable de violette. Les Hindous mêlent au tabac du sucre, de la muscade, des bananes; ils pilent ces matières dans un mortier, en y ajoutant de l'eau rose. C'est ce tabac ainsi préparé qu'ils mettent dans leurs pipes; ils en aspirent délicieusement la fumée.

Le paroul est une plante précieuse dont les feuilles prises en infusion ou même le fruit mangé mûr sont considérés comme un spécifique contre le calcul; ses effets sont généralement connus au Bengale.

Le bombax produit un duvet qu'on nomme *ouate;* c'est une espèce de coton, dont les filamens sont courts, mais soyeux et très-fins. Quant au cotonnier, il vient partout dans l'Hindoustan; on en compte trois variétés, qui se distinguent dans le pays par la couleur blanche, rousse ou jaune de leur laine. Les cotons les plus recherchés sont ceux du Guzerat et du Bengale.

La soie qui, de tout temps, a formé l'une des

branches principales du commerce de l'Inde, doit sa qualité supérieure à plusieurs causes naturelles, et principalement à l'excellente espèce des mûriers dont se nourrit l'insecte qui la produit. On trouve dans le Lahor et les contrées voisines une sorte de frêne sur lequel habitent des vers qui donnent une soie moins fine, mais plus forte que celle des vers ordinaires; on l'emploie au Bengale pour faire des tissus à claire-voie pour se garantir des moustiques. Il est probable que l'opinion des anciens que le *séricum* était la mousse ou le duvet d'un arbre avait sa source dans quelques notions inexactes, sorties de ces provinces après que l'expédition des Grecs les eut fait connaître.

L'Inde, a dit Strabon, fournit à la teinture diverses substances admirables. Pline, après lui, a beaucoup vanté l'*indicum* qui n'est vraisemblablement que notre indigo. Les anciens connaissaient encore la gomme-laque, produit d'un *Robertson.* petit insecte qui s'attache aux branches tendres du babéla, et les couvre d'une matière glutineuse dans laquelle il se loge lui-même. D'autres pré- *Legoux de Flaix.* tendent que la gomme-laque n'est rien autre chose que la sève de l'arbre, extravasée par la piqûre de l'insecte.

Le nopal croît en abondance dans la province de Lahor. Il n'y a pas encore beaucoup d'années

que les naturels recueillaient la cochenille qu'ils trouvaient sur ses feuilles; ils l'employaient à teindre les étoffes de laine du Kaschmire, bien qu'en général ils préférassent d'autres substances. Le docteur Anderson, parcourant la côte de Coromandel en 1787, découvrit la cochenille sur le nopal qui vient naturellement sur toute cette plage. Il fit divers essais qui réussirent, et depuis cette époque la culture du nopal a été répandue et encouragée; on y élève maintenant le mestèque, qui est la plus belle espèce de cochenille.

L'anil ou herbe à indigo n'est pas moins précieux que le nopal. On le trouve dans toute la presqu'île. Celui d'Agra est le plus estimé à cause de sa couleur brillante et foncée; on l'appelle *nilbodi*. Celui de la côte orientale porte le nom de *névriom*, et n'est pas moins recherché.

La chaie est une plante graminée, vivace, des provinces méridionales. La décoction de sa racine a l'admirable propriété de fixer les couleurs de la teinture et de les rendre ineffaçables. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que l'eau qui a servi à la décoction ne colore point les étoffes malgré sa forte teinte rougeâtre; ses propriétés se bornent à donner plus d'éclat et de permanence aux couleurs déjà existantes.

La principale récolte des Hindous est celle du riz;

ils en ont deux espèces également bonnes. Le riz du Bengale est très-blanc et répand, quand il est cuit, une odeur assez forte de rose. Celui du Pendjaab est inodore et moins blanc, mais plus productif. Son grain est rond; on peut le cultiver dans des rizières sèches; quand on veut le pousser promptement à sa maturité, on l'arrose de temps en temps. Les naturels préfèrent le riz au blé, parce que sa culture donne moins de peine et plus de profit. Chaque grain rapporte sept à huit talles, quelquefois treize ou quatorze, qui toutes se couronnent d'un épi d'environ soixante grains.

M. Legoux parle d'un singulier phénomène. Le riz, dit-il, n'est jamais submergé par les eaux, quelle que soit la quantité qui s'introduit dans les rizières. Il s'élève constamment au-dessus de leur niveau, et dans la saison des pluies où surviennent des crues rapides, on le voit monter dans un seul jour de sept à huit pouces (1).

Les bleds de Nagpour et de Kaschmire sont de la plus belle qualité; ils se sèment et se récoltent dans l'espace de quatre mois. La tige n'a qu'un pied environ de hauteur; elle porte trois feuilles qui s'élèvent au-dessus de l'épi, et semblent destinées par la nature à le protéger. L'épi

(1) Ce phénomène est pleinement confirmé par l'Ayin-Akbéri dans la description du Bengale.

contient une cinquantaine de grains rangés très-régulièrement; ils sont très-blancs et presque transparens.

III. Règne minéral.

Quoique l'histoire minéralogique de l'Hindoustan soit peu avancée, on peut néanmoins affirmer que cette partie du globe est peu riche en métaux, et que l'art d'exploiter les mines y est encore dans l'enfance. On y trouve du fer natif que les Hindous recueillent à la surface du sol; mais ce fer est si doux et si ductile qu'on ne peut l'employer dans les ouvrages qui exigent de la solidité et de la force. En revanche l'acier est excellent; les Hindous le fabriquent avec le manganèse. Les montagnes de l'Himmaleck produisent du cuivre, mais il est de mauvaise qualité et peu propre à la fabrication.

En refusant à l'Inde l'argent et l'or, la nature lui préparait un riche dédommagement dans ses abondantes mines de pierres précieuses. Les diamans de Golconde et de Purnah sont les plus beaux de la terre; beaucoup d'autres districts en fournissent, mais ils sont moins estimés. On les trouve ordinairement dans des mottes de terre jaunâtre et ferrugineuse. Ce qu'on recherche le plus après les diamans, ce sont les rubis et les saphirs.

CHAPITRE II.

DE LA CONNAISSANCE QUE LES ANCIENS ONT EUE DE L'INDE.

§ I. — De la marche d'Alexandre dans l'Inde, sous le rapport géographique.

Les Grecs, avant l'expédition d'Alexandre, n'eurent de l'Inde que des notions tout-à-fait inexactes. Ils la connurent mieux après ce mémorable événement, mais ils furent loin encore de la vérité. Le goût, si général parmi les hommes, du merveilleux et de l'extraordinaire avait fait recevoir avidement les rapports mensongers des officiers d'Alexandre. Onésicrite (1) et Mégasthènes, qui joignaient à leur réputation de savans de hauts emplois dans l'armée grecque, noyèrent

(1) Onésicrite était disciple de Diogène le Cynique; il écrivit une histoire d'Alexandre. Le docteur Vincent dit que personne avant lui n'a parlé de Taprobane, et que sa description est plus ressemblante que celle de Ptolémée. C'est probablement à Onésicrite que Pline a emprunté les premières notions qu'il a eues de cette île.

la vérité dans des contes absurdes, ouvrage de leur imagination ou de l'excessive crédulité qui leur fit accueillir des rapports populaires. Strabon, qui n'était pas moins judicieux que savant, leur reproche amèrement d'avoir dénaturé l'histoire par des fables ridicules.

Il ne sera donc pas inutile, avant de parler de la description de l'Inde par Strabon et Ptolémée, d'essayer de tracer l'itinéraire du conquérant macédonien, en élaguant du récit de ses historiens ce que la flatterie, les préjugés et l'orgueil national durent y ajouter.

L'expédition d'Alexandre porte avec elle un caractère de grandeur qui tient moins peut-être à l'audace de l'entreprise et à l'immensité de la conquête, qu'à l'influence qu'elle exerça sur les rapports sociaux et politiques des nations. Des communications établies entre des peuples qui ne se connaissaient point, de nouvelles routes ouvertes au commerce, des colonies nombreuses jetées au milieu de régions jusque-là désertes, des villes qui, pour ainsi dire, naquirent au sein de sables stériles, les limites du monde reculées, une politique féconde créant pour les hommes des intérêts nouveaux, la science et la philosophie étendant leur domaine, et des peuples barbares soumis à leur action bienfaisante : tels furent en général les résultats de la marche des Grecs dans

l'Orient. Toutefois l'homme par qui s'opérèrent tant de prodiges, a été jugé bien diversement par la postérité.

Les uns, prodigues de leur encens et de leur culte, n'ont vu dans Alexandre que le plus grand des hommes, et dans leur aveugle idolâtrie ils l'ont déifié. Les autres, censeurs rigides, ont dédaigné sa gloire militaire, et, faisant honneur au hasard du succès de ses armes ou de sa politique, ils ont ajouté son nom à la liste des conquérans, fléaux de l'humanité. Éblouis par les brillans prestiges dont la victoire entoure le guerrier, les premiers l'admirent et le vénèrent, peut-être par cette sorte d'instinct d'impuissance ou d'infériorité que les hommes éprouvent à l'aspect de tout ce qui est grand et majestueux ; égarés par l'orgueil et l'envie qui s'importunent des grandes renommées, les seconds lui refusent l'éloge, là même où le tribut en est légitime.

Soyons justes, ne jugeons Alexandre, ni sur ses vertus seules, ni sur ses faiblesses; séparés de lui par plus de vingt siècles, n'apprécions ses intentions qu'avec beaucoup de réserve; distinguons en lui le héros et l'homme. Les écarts de la vanité, l'ivresse du pouvoir, le délire des passions, les égaremens du cœur : voilà l'homme dans le fils de Philippe. La prudence d'un général consommé unie aux qualités d'un soldat intré-

pide, la clémence envers les vaincus, la sagesse qui convertit le passé en leçons, la prévoyance qui tire l'avenir du néant, l'art difficile de gouverner les hommes, toutes les conceptions du génie concourant à l'exécution des projets les plus vastes: voilà le héros; pour la postérité, voilà tout Alexandre.

Revenons à l'itinéraire de son armée. Cette matière a fait l'objet des recherches spéciales du major Rennel. C'est de ce savant que j'emprunterai la plus grande partie de ce que je vais dire.

Arrivée à Taxila, l'armée prit quelques jours de repos. Cette ville, dont il n'existe plus de vestiges, était probablement située vers l'emplacement de l'Attock moderne, sur la rive occidentale du Sind. C'est là que de temps immémorial est venue aboutir la route du Caboul et du Candahar à l'Inde, parce que c'est le lieu où le passage du fleuve est le moins difficile. De Taxila, l'armée avança vers l'Hydaspes, la plus occidentale des cinq rivières qui arrosent le Pendjab ou province de Lahor (1). Il paraît que son cours servait de limite aux états de Taxile, et les séparait de ceux

(1) Il est à remarquer que ce fleuve a été appelé par les naturels Béhut, que l'Ayin-Akbéri le nomme Bédusta, et que Ptolémée lui a donné le nom de Bédaspen.

de Porus qui avait Lahore pour capitale (1). Cette ville, que l'Ayin-Akbéri nomme aussi Lehawer d'après d'anciennes tables astronomiques, passe pour avoir été constamment la résidence d'un souverain puissant, et l'on n'en trouve dans les environs aucune autre qui ait pu servir de capitale à Porus. Cependant Strabon dit expressément que le royaume de ce prince existait entre l'Hydaspes et l'Acésine, et c'était sur l'Hydaspes, non sur l'Acésine, que la ville de Lahore se trouvait située (2).

Alexandre passa l'Hydaspes, malgré les efforts de Porus, vers le lieu où l'on voit aujourd'hui le château de Rotas; il ne tarda pas à être arrêté par une autre rivière : c'était l'Acésine, que les Hindous appellent Jenaub. Cette branche du Sind est décrite par Arrien comme extrêmement rapide, ayant beaucoup de profondeur et coulant sur un lit de rochers. Quant à la ville que construisit le vainqueur après le passage de l'Hydas-

---

(1) C'est là du moins ce que conjecture William Jones dans son *Introduction à la vie de Nadir Schah.*

(2) L'assertion de Strabon paraît contredire la conjecture du savant Anglais. Probablement d'Anville avait eu la même opinion que ce dernier ; et ce fut peut-être pour concilier avec cette opinion celle de Strabon qu'il plaça Lahore sur l'Acésine.

pes et qu'il nomma Nicée, il paraît qu'elle était située vis-à-vis la place de Rotas, et que sur le lieu même qu'occupe cette dernière se trouvait celle de Bucéphala, qu'il fit bâtir en l'honneur de son cheval (1) qui venait de mourir de vieillesse.

L'armée ayant traversé l'Acésine se dirigea vers le Gange; mais elle dut franchir de nouveaux obstacles. Sa marche fut d'abord suspendue par le passage d'une troisième rivière qu'Arrien appelle Hidraotes, Strabon Hyarotes, et Ptolémée Rhuadis ou Adris (2).

Il fallut triompher ensuite des Cathéens, des Malliens et des Oxidraces qui avaient réuni leurs forces pour s'opposer à l'invasion, et s'étaient rassemblés sous les murs de Sangala, ville située entre Lahore et Moultan (3).

---

(1) Quelques écrivains ont pensé que Bucéphala était la moderne Lahore; mais cette opinion est contredite par Ptolémée, par d'Anville même, et par le voyageur Bernier qui se trouvant dans Lahore se livra aux recherches les plus exactes, et ne put découvrir sur les lieux la moindre trace du nom du cheval d'Alexandre, quoique le nom d'Alexandre y fût bien connu sous celui de *Sekander Filifous.*

(2) C'est le moderne Rauvi, ou Râvi, qui porte dans Aboulfazil le nom de Jirawutti. (Le major Rennel pense que le passage de l'Hidraotes eut lieu à l'endroit où est située Lahore.)

(3) D'Anville a placé la capitale des Malliens au confluent

Après avoir pris Sangala, l'armée grecque se remit en route et parvint à la dernière des cinq branches du Sind, que Pline appelle Hypanis,

---

de l'Hydraotes et de l'Acésine, ce qui rend vraisemblable la conjecture de Rennel. (*Voy.* la note précédente.) M. Hamilton dit que parmi les peuples qui habitent vers les bouches du Sind il en est un qui s'adonne particulièrement à la piraterie, et qui porte le nom de Sanganiens; Sangania est un district du Guzerat; Néarque avait trouvé dans la même contrée un peuple qu'il appelle Sangadiens. Il est pourtant hors de doute que la ville de Sangala se trouvait plus au nord; peut-être ses habitans, fuyant les Grecs leurs vainqueurs, descendirent-ils à cette époque vers le midi.

Tous ces peuples étaient courageux et guerriers; c'est tout ce qu'on en dit; mais d'où venaient-ils? quels peuples les ont aujourd'hui remplacés? on ne saurait douter que les premiers ne fussent d'origine tartare. Le mot de *Kathay*, déjà en usage parmi les Scythes d'Asie au temps d'Alexandre, est un mot tartare; et vraisemblablement quelques hordes belliqueuses de cette nation, descendant des montagnes, avaient étendu leur domination sur la partie de l'Inde, voisine de leur patrie. Les relations qui ont existé dans ces temps reculés entre les Tartares et les Indiens du nord sont prouvées par la très-grande quantité de mots qui, dans les deux langues, s'écrivent de même et ont la même signification. Halhed, dans sa grammaire hindoue, en donne beaucoup d'exemples; il cite principalement le nom du conquérant *Timur-Lung*, qui signifie Timur *le Boiteux;* et c'est par le mot *lungrau* que les Hindous rendent le mot boiteux. Les Cattéens, que d'anciens auteurs nomment souvent Cuthées, d'où quelques étymolo-

Arrien Hyphasis, et Ptolémée Zaradrus (1). C'est le Shétouder de l'Ayin-Akbéri. Ce fut là qu'Alexandre fut obligé de s'arrêter, non par la crainte de l'ennemi qu'on lui annonçait, mais par la révolte de son armée, qui refusa d'aller plus avant.

---

gistes ont tiré les Scuthes ou Scythes, habitaient sur les rives de l'Hyphase, entre cette rivière et l'Hydraotes.

Quant aux Oxidraces, Rennel pense qu'ils occupaient les rives de l'Hydraotes, vers le midi, et que peut-être la ville d'Outch ou Atcha fut leur capitale. Au surplus, Alexandre passa sur leurs frontières, mais ne pénétra point dans l'intérieur; ce pays d'Outch fait maintenant partie du Moultan. Il est plus aisé, suivant le même savant, d'assigner la vraie position des Malliens; leur capitale était, sans contredit, la ville de Moultan même.

M. Nieuhoff parle d'une nation guerrière, qui habite sur les plus hautes montagnes du Malabar et porte le nom de Malléans; il suppose que ce sont les descendans des Malliens de Plutarque et de Quinte-Curce. Ils diffèrent des naturels, dit le voyageur danois, par les mœurs, le tempérament, la religion; ils les surpassent en bravoure et en franchise. Ils ont un gouvernement particulier, et ils forment une espèce de fédération; leur pays est situé sous le 10e degré de latitude.

(1) Il est à remarquer que le Zaradrus de Ptolémée se forme par la jonction de deux rivières, dont la plus occidentale est désignée par lui sous le nom de Bipasis. L'autre, soit avant soit après la jonction, est le véritable Zaradrus. Le

§ II. — Notions générales sur la connaissance que les anciens avaient de l'Inde.

Ptolémée-Lagus, Aristobule et Néarque, officiers d'Alexandre, avaient écrit le journal des opérations de l'armée et de la flotte, ainsi que des observations qu'ils avaient faites. L'ouvrage des deux premiers ne se retrouve que dans Arrien, qui, d'après son aveu, leur a emprunté

Bipasis a dans Aboulfazil le nom de Beypassa. Il se nomme aujourd'hui Beyah, et forme la quatrième rivière du Penjaab; la cinquième est le Setlege. Ces deux courans se joignent vers le milieu de la distance qui se trouve entre leur source et leur embouchure dans le Sind; le canal qui renferme leurs eaux réunies continue de porter le nom de Setlege. C'est une rivière considérable qui est navigable à deux cents milles au-dessus de son confluent. Le Setlege, dans la dernière partie de son cours, est l'Hyphasis d'Alexandre, car c'est réellement entre cette partie du Setlege et le Gange que se trouvent les déserts qui épouvantèrent les Grecs, au lieu que tout le pays compris entre le Setlege et le Beyah est bien cultivé et couvert d'habitans. Le camp d'Alexandre était entre Adjodin et Débalpour; ce fut là qu'avant de partir il fit ériger douze autels entourés de murailles d'une hauteur prodigieuse, et ornés d'armures d'une dimension gigantesque. Il voulait, dit l'historien Diodore, fasciner les yeux de la postérité sur son compte. M. d'Anville semble placer les autels d'Alexandre beaucoup trop à l'est.

tous les matériaux dont il s'est servi (1). Mégasthènes, envoyé par Séleucus, l'un des succes-

---

(1) Il paraît même que Ptolémée-Lagus et Aristobule s'étaient servis de l'itinéraire dressé par Diognète et Béton, deux autres officiers d'Alexandre, lequel existait encore lorsque Strabon et Pline ont écrit. L'ouvrage d'Arrien, dit Rennel, semble n'avoir eu pour but que d'éclaircir cette partie de l'histoire d'Alexandre; car, bien qu'il annonce une histoire de l'Inde, il ne parle que d'une province de ce vaste pays. On dirait même qu'il n'a voulu s'en rapporter qu'à ceux qui avaient été témoins oculaires, et qu'il a négligé les compilations. Aussi les renseignemens qu'il nous donne sur les mœurs des Indiens sont tellement exacts, qu'ils s'appliquent encore aux Hindous modernes, en qui l'on retrouve tout ce qu'il a dit de la maigreur de leurs corps, de leur division en castes, des mariages qu'ils font contracter à leurs enfans à peine âgés de sept ans, de la prohibition de s'allier aux autres castes, des boucles d'oreilles portées par les hommes, de leurs chaussures de couleur, des étoffes dont ils se couvrent la tête et les épaules, de leur coutume de se peindre la figure, de leurs parasols, de leurs lourdes épées, de leurs arcs qui se tiraient avec le pied, de leurs manufactures d'étoffes de coton de la plus grande finesse, de leur manière de prendre les éléphans, de leurs fourmis monstrueuses, de leurs maisons de bois, etc., etc.

Quant à Mégasthènes, Arrien ne croit pas qu'il ait pénétré dans l'Inde plus loin qu'Alexandre; et c'est pour cette raison sans doute, ajoute Rennel, qu'il ne s'est point servi du journal de Mégasthènes.

seurs d'Alexandre, au roi des Pratchis, résida plusieurs années à Palibothra. Il avait eu le temps de s'instruire des mœurs, de la religion et des lois de l'Inde; mais il mêle à ses récits tant de choses fabuleuses, admises sans examen sur des traditions vulgaires, que, si on ne l'accuse pas de mauvaise foi, on doit le taxer au moins d'exagération et d'inexactitude.

L'auteur du *Périple de la mer Érythrée*, qu'il ne faut point confondre avec Arrien quoiqu'il porte le même nom, est le premier qui parle de la presqu'île du Dékhan. Après avoir fait mention de Barigaza, aujourd'hui Baroach sur la Nerboudha, et l'avoir citée comme le marché le plus considérable de l'Orient ; de Musiris que Rennel place non loin de Goa; de Barace, port fréquenté par les Égyptiens et qu'on présume être Barcelor, et de quelques autres villes maritimes moins importantes, il fait la description de Comar, le cap Comorin, et les détails qu'il en donne sont si exacts, que les connaissances acquises postérieurement n'y ont presque rien changé. Il place dans un lieu des environs qu'il nomme Kolchos la pêche des perles; les Hollandais l'ont faite long-temps à Kilkoure, dans le détroit de Ceylan. Il nomme ensuite trois ports sur la côte orientale, et dit que les vaisseaux de Bérénice n'allaient jamais aussi loin; il ajoute

que c'était par ceux du pays que se faisait le commerce de cette côte, et que s'établissait la communication avec la Chersonèse-d'Or ou presqu'île de Malaca, et les contrées voisines du Gange. Au-delà des bouches de ce fleuve, il place une île imaginaire, habitée par des cannibales. Il la représente comme la dernière région de l'Orient.

Strabon connaissait peu l'Inde, et surtout la presqu'île; il a tiré tout ce qu'il en dit d'Arrien et de Mégasthènes; mais ne pouvant ajouter aux lumières qu'on avait déjà, parce qu'il manquait de documens nouveaux, il a eu du moins le mérite de savoir distinguer la vérité des fables dont on l'avait surchargée, de rejeter tout ce qui blessait la raison, tout ce qui ne pouvait s'accorder avec les lois immuables de la nature, et de rectifier ainsi les fausses idées de son siècle.

Pline, qui écrivit environ cinquante ans plus tard, puisant aux mêmes sources ne put guère ajouter aux progrès de l'histoire; il a parlé néanmoins de la grande île de Taprobane, aujourd'hui Ceylan.

Ptolémée, venu près d'un siècle après Pline et né en Égypte, a eu plus de moyens pour connaître l'Inde et ses habitans; il a pu mettre dans ses récits plus de variété, d'intérêt et d'exactitude. Un séjour de plusieurs années dans Alexan

drie, où il avait des relations constantes avec les marchands voyageurs qui faisaient le commerce de l'Inde, dut nécessairement lui procurer beaucoup de renseignemens neufs et lui apprendre beaucoup de faits que Strabon et Pline avaient ignorés. Il était d'ailleurs très-versé dans les mathématiques, et il a laissé des tables astronomiques qui sont encore d'un grand secours.

Il perfectionna la méthode inventée par Hypparque d'appliquer au globe terrestre les mesures de latitude et de longitude des étoiles, et il s'en servit dans sa description de la terre. Il faut convenir toutefois qu'il mit souvent plus de zèle dans ses opérations que de précision et de justesse, se contentant, pour beaucoup de lieux, de convertir par approximation en degrés de longitude et de latitude les distances exprimées dans les itinéraires de l'empire romain, ou dans les relations des marchands arabes ou égyptiens qui, par la mer Rouge et les côtes de la Perse, allaient trafiquer avec l'Inde. Cette manière de procéder devait l'exposer à l'erreur; aussi a-t-il complétement défiguré l'Inde de Mégasthènes, adoptée par Strabon et par Pline. Une chose qui mérite pourtant l'attention, c'est que de toutes les parties de sa description de l'Inde, celle qui s'accorde le mieux avec les observations les plus

récentes est justement celle qui s'applique aux lieux voisins du Gange (1).

Il faut dire encore que les noms de beaucoup de lieux indiqués par ce géographe se retrouvent dans les noms modernes que portent les mêmes lieux, ou dans ceux que leur ont donnés les géographes arabes ou les Hindous. Quant à l'île de Taprobane, Ptolémée la compare pour l'étendue à la Grande-Bretagne. Pline avait reconnu également qu'elle était détachée du continent; mais il en a rapporté des choses si étranges, qu'on a peine à concevoir comment elles ont pu tomber sous la plume de ce judicieux écrivain. Il prétend qu'elles avaient été rapportées aux Romains par les ambassadeurs qu'un roi de cette île envoyait à l'empereur Claude. « La lune, dit-il, ne se montre jamais dans Taprobane avant le huitième jour de son renouvellement ni après le seizième. » Mais un pareil phénomène ne saurait avoir lieu dans aucune partie du globe. Pline aurait dû apercevoir le mensonge des ambassadeurs dans l'absurdité de l'allégation même. Pomponius Méla

(1) D'Anville et Rennel l'ont positivement reconnu. Ce dernier a trouvé que la plus grande différence entre les modernes et Ptolémée, dans la position de cinq grandes villes entre le Gange et le Sind, était seulement de douze minutes.

assurait que Taprobane faisait partie d'un autre continent.

Après Ptolémée, les sciences géographiques firent peu de progrès, et les connaissances sur l'Inde restèrent long-temps stationnaires. Ce fut sous le règne de Justinien que l'Occident reçut quelques notions nouvelles.

Un marchand égyptien, nommé Cosmas, et surnommé *Indicopleustes* à cause des voyages qu'il avait faits dans l'Inde, composa, dans la retraite à laquelle il consacra ses derniers jours, un ouvrage intitulé *Topographie chrétienne*, et il y inséra une description particulière de l'Inde. Il existait, suivant lui, sur la côte occidentale une grande ville appelée Malé (1), d'où il présume que la côte a pris le nom de Malabar, et les îles voisines celui de Maldives.

Il désigne la Taprobane sous le nom de *Siélédiba;* il est facile d'y reconnaître celui de Sélendib ou Sérendit qu'elle porte encore aujourd'hui dans tout l'Orient.

---

(1) On pourrait supposer que cette ville appartenait aux descendans des Malliens du temps d'Alexandre, si la conjecture de M. Nieuhoff n'y semblait contraire, bien qu'il ne soit pas impossible que les Maléens de Cosmas soient les Malléens du voyageur danois, poussés hors de leur patrie par les victoires des Grecs, rejetés plus tard par le pays qui les avait reçus.

Cosmas avait rapporté que les Perses, vainqueurs des Parthes, étaient devenus de dangereux rivaux pour les Égyptiens dans le commerce de l'Inde, et que, surmontant leur aversion héréditaire pour les entreprises maritimes, ils fréquentaient les ports du Malabar et s'appropriaient le trafic lucratif des étoffes de soie. Ce n'était plus, en effet, que par l'intermédiaire de la Perse qu'on les recevait à Constantinople. Justinien fit quelques tentatives pour assurer à ses sujets sinon le monopole du moins le partage de ce commerce; ses efforts furent vains, mais la fortune le dédommagea. Deux moines perses, qui avaient résidé dans quelqu'une des églises chrétiennes que Cosmas disait avoir vues dans l'Inde, avaient pénétré de là jusqu'aux frontières de la Chine; favorisés par les circonstances, ils avaient observé l'éducation des vers à soie, leurs travaux et la meilleure méthode de fabriquer ces précieuses étoffes que jusque là les Grecs n'avaient fait qu'admirer sans pouvoir en connaître la matière. Ils se rendirent à Constantinople. L'empereur les accueillit avec joie et les combla de biens; aussitôt, dit-on, ils firent éclore des œufs qu'ils avaient apportés, prirent soin des vers, les nourrirent avec des feuilles tendres de mûrier sauvage, et ils obtinrent tant de succès que ces insectes se multiplièrent prodigieu-

sement, surtout dans la Grèce et principalement dans le Péloponèse.

A la naissance de l'islamisme, environ cent ans après Justinien, de nouvelles communications s'ouvrirent entre l'Inde et l'Europe. Les Arabes soumirent la Perse, puis l'Egypte, et, s'emparant du commerce des Alexandrins, ils commencèrent à se frayer vers l'Hindoustan une route qui devait bientôt s'élargir par la conquête. Vers le milieu du neuvième siècle, un marchand arabe écrivit la relation de son voyage du golfe Persique aux presqu'îles de l'Inde et au-delà même de Siam. Il parle d'un grand empire existant sur la côte du Malabar, portant le nom de Balkarà, et dont le chef avait la suprématie sur tous les autres radjahs de l'Inde. M. Renaudot a traduit cette relation, qui, tout incomplète qu'elle est, renferme de précieux documens dont s'est servi l'historien Massoudi, qui publia cent six ans plus tard son histoire universelle.

Le Juif Benjamin de Tudèla, homme actif et judicieux, parcourut plusieurs contrées de l'Asie et de l'Inde dans le douzième siècle ; et ses rapports confirmèrent sur beaucoup de points les relations précédentes, sans y ajouter toutefois beaucoup de faits nouveaux.

A cette époque, les Mahométans possédaient dans l'Inde de nombreux et vastes établissemens;

les Européens n'y avaient envoyé que des missionnaires; encore ceux-ci ne se dirigèrent-ils principalement que vers la Taprobane, d'où la plupart gagnèrent la Chine. Cependant le Vénitien Marc-Paul, qui de la capitale du grand khan de Tartares où il résida pendant plus de vingt ans avait pénétré plusieurs fois dans l'Inde, voulut, de retour en Europe, enrichir sa patrie de toutes les découvertes qu'il avait faites dans ses voyages. Son livre agrandit en effet le cercle des connaissances; on y trouva, pour la première fois en Europe, les noms modernes du Bengale et du Guzzerat. Ce voyageur a été, de notre temps, exposé à d'amères critiques. On n'a pas voulu entendre que, n'étant ni savant ni géographe, il ne pouvait mettre une grande précision dans la position des lieux; que vivant d'ailleurs avec les Tartares, il n'a pu donner que les noms tartares aux choses dont il parle. Il n'en est pas moins vrai que les observations les plus récentes l'ont pleinement absous du reproche d'inexactitude. Colomb avait dans ses rapports une si grande confiance, que ce fut sur eux qu'il basa les théories qui le conduisirent à la découverte d'un nouveau monde.

Le Portugais Covillan, envoyé en Afrique par Jean II, son souverain, pour un voyage de découvertes, s'embarqua sur le golfe d'Arabie

avec quelques marchands qui partaient pour l'Inde. Revenu à Lisbonne en 1489, il raconta tant de merveilles de Calicut, de Goa et de Cananor que le roi, plein d'une louable émulation, offrit de grandes récompenses à quiconque trouverait un passage sur l'Océan. Diaz entreprit son voyage quatre ans après, mais il ne put doubler la pointe méridionale de l'Afrique. Accueilli par des tempêtes, il dut reprendre presque seul le chemin de Lisbonne. Il avait donné à la pointe d'Afrique le nom de Cap des Tourmentes; le roi, se livrant à d'heureux présages, lui fit porter celui de Cap de Bonne-Espérance.

§ III. — De l'Inde suivant Ptolémée.

L'auteur du *Périple* est le premier écrivain de l'antiquité qui mentionne la grande presqu'île de l'Inde; mais il prouve par la description qu'il en fait que ses connaissances n'allaient pas bien loin. Strabon, Pline n'étaient guère mieux informés; ils n'en parlent que sur les mémoires des officiers d'Alexandre. Aux faibles moyens que ceux-ci avaient eus, Ptolémée unit le secours des relations des marchands égyptiens, et des connaissances qu'on avait acquises durant l'intervalle de cent vingt ans. C'est donc à Ptolémée qu'il faut s'attacher, si l'on veut voir l'Inde des Grecs et des Romains.

En descendant le cours du Sind sur sa rive orientale, on trouve d'abord sur sa carte le pays des *Brachmanes*, que leur réputation de sagesse ne put soustraire aux fureurs de la guerre. Ils osèrent montrer du patriotisme, et le vainqueur les punit par le pillage et par la mort de ce sentiment généreux.

Plus bas, on voit les *Sabraces*, qui, d'après Quint-Curce, se gouvernaient en république; les *Sogdiens*, chez lesquels Alexandre bâtit une ville à laquelle il donna son nom, et que d'Anville place sur le Sind, un peu au-dessus du confluent de l'Hyphasis; les *Musicans*, dont le roi fut mis en croix par son ordre parce qu'il avait tenté de secouer le joug; les *Præstes*, dont le souverain, *Oxicanus*, périt en héros sur le champ de bataille; les *Sabusiens*, qui, dominés par la terreur, ouvrirent sans combattre les portes de la riche *Sindomana*, leur capitale; enfin la ville de *Pattala*, qui vit des chantiers s'élever dans ses murs pour réparer la flotte des Grecs.

Le major Rennel pense que la ville de *Bakôr* ou *Bakar* et la contrée qui l'environne répondent par leur position à celle que durent occuper les Musicans; que l'Hajacan, qui est un district ou circar du Sindy, forme l'ancien domaine d'Oxicanus; que le pays de *Sabus* est le Sindy même, ou du moins la contrée que le Sind tra-

verse dans la partie inférieure de son cours. Cependant la Sindomana de d'Anville se trouve placée un peu plus haut. Quant à *Pattala*, c'est la Tatta de nos jours.

En tirant vers le midi, on voit d'abord le golfe des *Canthis*, aujourd'hui Cutch, et la grande et importante ville de *Barigaza* qui donnait son nom au golfe voisin, aujourd'hui Cambaie. Cette ville se retrouve dans Baroach située sur la Nerboudha, le *Nomadus* de Ptolémée. C'était à Barigaza que les naturels apportaient, à travers la chaîne du Balagaut, toutes les denrées de la Péninsule et principalement les marchandises de *Tagara* et de *Pluthana*, aujourd'hui Deoghir et Pultanah, grandes villes de l'intérieur où les marchands étrangers n'allaient point, et qu'ils ne connaissaient que par les rapports des Indiens (1).

---

(1) Les peuples de ces contrées étaient, à ce que dit Pline, régis par des rois qui, devenus très-puissans, se rendirent maîtres de beaucoup de provinces, et fondèrent un vaste empire. On verra plus tard l'assertion de cet écrivain confirmée presque en entier par Férischta. Cet empire, qui a réellement existé, fut connu des Arabes qui lui donnèrent le nom de Balkarà ou Balharà. Sur la rive orientale du Sind, dit le même écrivain, vers l'ouest, on trouvait des peuplades qui se gouvernaient sous des formes républicaines.

Ensuite on découvre la ville de *Supara*, vraisemblablement Chitpore. Cellarius prétend qu'elle fut souvent prise pour l'Ophir de l'Écriture; Josèphe croit y trouver la Chersonèse-d'Or, parce que le pays produit toutes les richesses que Salomon retirait d'Ophir. On aperçoit plus bas *Tyndis*, que l'on présume avoir existé sur l'emplacement de Goa; *Calécaris*, Calicut; *Balepatna*, Balipatan; *Musiris*, marché fameux de l'Inde, mais dont les pirates rendaient les approches dangereuses; *Nitrias*, capitale de ces pirates, et *Barace*, autre grand marché. La première de ces trois dernières villes est la Merji ou Mirzaw moderne; la seconde est Newtya; la troisième, Barcelor. La ville et le promontoire de Comar terminent la Péninsule au midi. L'île de Taprobane figure sur la carte de Ptolémée au sud-est de ce cap.

En remontant vers le nord et après les golfes Colchique et Argarique, on trouve le promontoire de *Cory* ou *Colis* avec l'île de même nom, aujourd'hui Ramankoil ou Temple de Rama. Entre cette île et celle de Ceylan, on voit la fameuse chaîne de rochers que les modernes ont appelée le Pont d'Adam et qu'on ferait mieux sans doute d'appeler *le Pont de Rama*.

William Jones.

Les pays voisins portent le nom de *Pandionis Regio*, et leur capitale celui de *Madura Regia*.

Cette ville est incontestablement la Madouréh des cartes modernes. Quant à la contrée, c'est le Pandimandulam ou Pandawan des Hindous du moyen âge. Cette nation des Pandis, suivant les annales ou pour mieux dire les traditions du pays, obéissait à des rois dont le dernier est mort sans postérité dans le commencement du treizième siècle (1).

Au-dessus du royaume de Pandion coule le *Chaberis*, qui porte encore aujourd'hui le nom de Cavéri, et l'on entre dans le *Sora-Mandulam*, le royaume de Sora, dont la capitale se nomme *Arcatis Regia Soræ;* c'est l'Arcatte moderne; le nom du royaume altéré par les Portugais s'est converti en celui de Coromandel.

Quelques villes se présentent ensuite entre le Pandion et le pays des *Callinges* et des *Gangarides : Maliarpha*, où l'on croit retrouver Méliapour; *Sobura*, Soupour; *Sippora*, Narsipour;

(1) La nation des Pandis pouvait, suivant Pline, armer cent cinquante mille soldats. Il ajoute qu'elle était soumise par ses institutions aux lois d'une reine; mais il a pris évidemment un fait particulier pour une coutume générale. A la vérité, on voit encore dans quelques districts du Cananor et du Madhuréh des femmes hériter parfois du pouvoir; mais cela n'arrive que lorsque leurs maris ou leurs frères sont prédécédés.

Mesolia, Masulipatan; *Cocola*, Cicacole; *Cosamba*, Balasor.

M. Rennel a placé sur sa carte une ville qu'il nomme Calingipatan, au-dessous du lieu où d'Anville indique le promontoire de Calingon. Il a existé dans le moyen âge une forteresse réputée imprenable, fameuse dans les annales hindoues et d'une fondation si ancienne qu'on ne saurait, d'après l'Ayin-Akbéri, déterminer ni l'époque à laquelle elle s'éleva, ni le nom de celui qui la fit construire : elle s'appelait Callinger, et elle subsiste encore sous le même nom à trente lieues d'Allahabad, vers le sud-ouest. Thomas Maurice pense que c'est Callinger qui a donné son nom à toute cette contrée.

Pline parle des Callinges comme d'une nation nombreuse et guerrière, mais il n'indique la situation de leur pays que d'une manière très-vague; d'Anville le place sur la côte d'Orissa, entre le *Tyndis* de Ptolémée (la Godavéri) et l'*Adamas* (le Mahanaddy) qui baigne les murs de Cuttak; vers le milieu de cette côte, on trouve encore la ville de Calinga-Patnam. D'autres savans ont fait les Callinges plus voisins de l'embouchure du Gange. M. de Guignes croit qu'ils ne formaient qu'une division des Gangarides, ce qui s'accorde assez avec l'opinion présumée de Ptolémée, qui semble confondre ces deux peuples.

Quant aux Gangarides, ils habitaient sur le bord méridional du Gange, et ils avaient pour capitale la *Ganga Regia* de Ptolémée. C'était la même ville que Gowr ou Gour, dont on trouve encore les ruines sur la rive du Gange, à peu près vers le lieu où d'Anville place *Ganga Regia*. Rennel.

Au-dessus des Gangarides, vers le nord-ouest, on trouve les *Prasiates* ou *Prasiis*, désignés dans les annales hindoues sous le nom de Pratchi. Ptolémée indique plusieurs de leurs villes : *Athenagarum*, que l'on prend pour l'Oude moderne; *Maliba*, célèbre dans les anciens poèmes sous le nom de Matura; *Pannassa*, Panna, renommée pour ses diamans, et *Palibothra*, que les uns cherchent dans Allahabad, que les autres veulent trouver dans Patna. Cette dernière ville était le siége du gouvernement des Prasiens, nation puissante qui, suivant Pline, pouvait mettre sur pied une armée de six cent mille hommes.

Les peuples voisins des sources de l'Indus avaient des princes particuliers qui semblent avoir été les vassaux ou les lieutenans du souverain qui régnait à Palibothra. Soumis d'abord au tribut par les anciens rois de Perse, ils le payèrent ensuite aux rois grecs de la Bactriane. La chute de cette puissance exotique leur rendit l'indépendance, qu'ils perdirent de nouveau sous le joug pesant des Tartares et des Arabes.

On ne trouve dans Ptolémée ni dans les anciens historiens aucune notion positive sur les peuples de l'intérieur. Il est d'ailleurs impossible de reconnaître les noms propres dans ceux que les Grecs ont employés. Sans parler de Porus au lieu de Pourava, dit William Jones, qui pourrait croire qu'*Agoranis* est Gogra, *Aornus* Renas, les *Oxidraces* les Uchas (1)?

Les savans ne sont point d'accord sur la situation de Palibothra. L'opinion générale l'a longtemps placée au confluent de la Djumna et du Gange, conformément aux indications de Strabon. C'est la position actuelle d'Allahabad, et il est à remarquer que, jusqu'au temps de l'empereur Akber, cette ville a porté le nom de Pratch; on a vu que les Hindous appelaient les Prasiates Pratchi.

Bernouilli, dans ses Remarques sur Tieffenthaler.

Il existe dans la moderne Allahabad plusieurs objets que les Hindous vénèrent; ce qui les y amène en pélerinage des lieux les plus éloignés. Cela prouve qu'Allahabad est d'une haute antiquité. Cette ville, figurant à peine dans l'histoire du moyen âge, n'a pu acquérir cette célébrité

(1) Les deux premiers noms sont ceux de deux rivières qui tombent dans le Gange. Les Oxidraces habitaient vers le Sind.

qui attire les Hindous que par l'effet de la puissance ou de l'éclat qu'elle a eus dans ces temps dont les souvenirs se sont perpétués d'âge en âge par le secours des traditions.

Le major Rennel, s'écartant sur ce point de l'opinion de d'Anville, met Palibothra au même lieu que Patna; entre autres raisons plus ou moins plausibles qu'il donne, il se fonde sur ce qu'il a existé dans les environs une ville nommée Pataliputhra. Mais comment concilier ce système avec l'assertion positive de Strabon, qui, d'après Mégasthènes, témoin oculaire, indique la place de cette ville au confluent de la rivière d'Erranoboas, dans laquelle on ne saurait guère reconnaître que la Djumna (1)?

Mégasthènes y avait résidé pendant plusieurs années; il lui donne dix milles de long sur une

---

(1) William Jones partage l'opinion de Rennel. Wilford, dans une dissertation qu'il appuie de fortes raisons, pense que l'Erranoboas est le Coussy, et non la Djumna; il prétend que Palibothra était au lieu où se voit aujourd'hui la ville de Rajamaal, laquelle est exactement à la même distance de la mer que l'ancienne capitale des Prasis. D'ailleurs fallût-il voir la Djumna dans l'Erranoboas, on sait que les rivières dans l'Inde ont souvent changé de lit; et cela suffirait pour expliquer comment Palibothra ne se trouverait plus aujourd'hui au confluent de la Djumna et du Gange.

largeur presque égale, soixante-quatre portes, des remparts flanqués de cinq cent soixante tours et entourés d'un large fossé. Le roi du pays, qu'il nomme Sandrocottus, avait une armée de quatre cent mille fantassins, sans compter la cavalerie et les éléphans de guerre.

Arrien parle également de cette ville comme de la capitale des Prasis, de sa situation au confluent de l'Erranoboas et des autres particularités rapportées par Mégasthènes. Diodore de Sicile, Quinte-Curce, Plutarque, Justin s'expriment sur le ton de l'admiration quand ils traitent des Prasis et des Gangarides; il semblerait, d'après ces écrivains, que les souverains des deux peuples étaient unis par un traité d'alliance offensive et défensive.

§ IV. — De l'Inde suivant les Hindous et les Persans.

Les Hindous, dans leur étrange cosmogonie, supposent que la terre se compose de sept îles immenses, entourées d'autant de mers. Le Jumbodip, l'une d'elles, se divise lui-même en neuf grandes contrées. Au centre de Jumbodip est une montagne d'or, de forme cylindrique, dont la moitié se cache dans la terre et l'autre moitié s'élève sur l'horizon; le sommet de cette montagne, à laquelle on attribue une hauteur prodi-

gieuse, s'appelle *Somméir ;* sur Somméir, les élus goûtent les premières douceurs du paradis. Aux quatre coins de la terre, à égale distance de la montagne, on trouve quatre cités dont les murs sont aussi d'or ; elles se nomment Tunkota, Lanka, Siddapore et Roomouck. Lanka est au midi. L'espace qui se trouve entre Lanka et une chaîne de montagnes en-deçà de Somméir, laquelle porte les noms de Himmakel, de Himmakote et de Nekh, s'appelle Bhertekhund suivant Halhed, et Bharata d'après William Jones.

Bharata, la quatrième division du Jumbodip, est borné au nord par l'Hymalaya, probablement l'Himmakel, qui est lui-même l'Immaus de Ptolémée. Les montagnes de Vindhya et le Sindhou le bornent à l'ouest; à l'est, ses limites sont formées par le cours du Saravatya, ou rivière d'Ava, et au midi par l'Océan et la grande île de Sinhala, habitée par des hommes-lions.

Entre Lanka et Himmakel, il y a sept chaînes de montagnes qui courent de l'est à l'ouest; chaque division du Jumbodip se subdivise à l'infini. Nous nous contentons de renvoyer à l'Ayïn-Akbéri, qui entre en de grands détails à ce sujet (1).

(1) Nous en donnerons nous-mêmes quelques uns dans

Langlès. Au temps d'Alexandre, l'Inde s'appelait *Koumarica-Kand* et se divisait en deux parties principales; l'une sous le nom de *Pratchi* ou Pourva qui signifie orient, par corruption Pouroub, comprenait tout le pays que le Gange arrose; elle se subdivisait en deux portions. La première s'étendait depuis Allahabad jusqu'à Radjamalh; la seconde, *Gangara-Désa*, pays de Gangara, d'où les Grecs ont tiré le nom de Gangarides, se composait du Bengale moderne. Le Pratchi propre avait pour capitale Radjah-Griha, *demeure royale*. Cette ville, bâtie par Hariatcha, fils du roi Prithou, fut prise dans les premiers âges par Balarama, frère de Krischna, reconstruite par ses soins et assignée pour résidence à un de ses fils, nommé Bali-Puthra, *enfant de Bala.*

L'autre division de l'Inde, *Médhiama-Désa*, comprenait les provinces centrales. On y voyait les *Gaoura-Griva*, hommes à cou blanc; les *Viahgra-Mouka*, hommes à face de tigre; les *Sivirguéri*, peuple très-puissant autrefois; les *Sabiri*, de Nonnius; les *Gaoudaca*, ou Corygazi de Ptolémée; les *Ambakta*, ou Ambasti d'Ar-

---

l'un des chapitres du traité suivant : *De la Cosmogonie des Hindous.*

rien. Quant à la partie la plus septentrionale de l'Inde au-delà du Sind, elle portait le nom d'*Ariavarta* ; c'était l'Arie des anciens, faisant partie de la Bactriane et souvent confondue avec elle. La Péninsule porte dans le *Périple* le nom de *Dachanos*, évidemment le Dékhan.

Les géographes persans et arabes ont aussi divisé l'Inde en deux parties, l'*Hind* et le *Sind* ; la première sur le Gange, la seconde sur le Sindhou.

L'Hind comprend 1° le *Guzzerat*, où l'on trouve le territoire et la ville de Sumnat, fameuse par une pagode antique et révérée; Mahmoud le Ghaznevide y trouva d'immenses trésors qui s'y étaient accumulés pendant plusieurs siècles ; 2° le *Malabar*, qui renferme le Béladelfulful des Arabes ou terre du poivre, et se termine au cap de Comron, fameux par son bois d'aloës. Au sud-ouest de Comron sont les Maldives que les Arabes appellent *Rabihat*, et un peu plus bas, vers l'est, l'île de Sérandib ou Seilan se montre avec ses parfums, ses épiceries, et les produits de son orfévrerie (1) ; 3° le *Maber*, ou le

(1) Quelques géographes écrivent Selandive ; le mot *dive* signifiait île, de même que, suivant l'observation de Richardson, le mot *bar* signifie contrée, campagne, lieu élevé : ob-

passage, qui s'étend depuis le golfe du Bengale jusqu'à l'ouverture de Kupèle, par où le Gange entre dans l'Hindoustan.

Le Sind est à proprement parler le Sindy moderne, auquel on joint le *Mokran* et le *Moultan,* et quelquefois le *Zablestan*, le *Kaboul,* et même la vallée du *Kaschmire* si renommée dans tout l'Orient pour les délices du climat, la fertilité du sol, la salubrité de l'air et la beauté de ses habitans.

---

servation qui, jointe à ce que nous avons dit des Malléens et du Malleam de Nieuhoff, pourrait donner l'étymologie du mot Malabar.

CHAPITRE III.

DIVISIONS ACTUELLES DE L'HINDOUSTAN.

LORSQUE Nazir-ul-Dien et son fils Mahmoud envahirent les provinces septentrionales de l'Hindoustan dans les dernières années du dixième siècle, elles étaient possédées, suivant Férischta, par divers radjahs indépendans. Les plus puissans étaient ceux de Canouje ou Kinnoje, de Mérat, de Lahor, de Malava, d'Ajimère, de Guzzerat, de Gualier, de Jeypal, etc. Parmi ceux-là mêmes, celui de Canouje semblait avoir sur les autres quelque prééminence; il portait le titre de *maharadjah*, grand-radjah. A la vérité, celui de Délhy était souvent désigné de la même manière; on pourrait en conclure que les deux princes étaient les plus éminens en pouvoir et en dignité.

Le siége du nouvel empire fut établi à Ghazna; il s'étendait sur le Moultan, le Candahar, le Caboul, le Pendjaab et le Haut-Hindoustan. Les Ghaznevides ne firent dans le Dékhan que des irruptions passagères; ils n'y eurent point d'établissement. Les Gaurides les remplacèrent; les

limites de l'empire furent reculées, et Délhy en devint la capitale. Tous les radjahs qui avaient conservé leur indépendance furent subjugués; mais de l'autre côté de la Nerboudha les naturels résistèrent aux conquérans, et, tant qu'ils restèrent unis entre eux par un pacte fédératif, ils repoussèrent avec succès les armées ennemies.

Vers le commencement du seizième siècle, l'Hindoustan se trouvait divisé entre les empereurs Afghans de Délhy, successeurs des Gaurides, les rois musulmans du Bengale et du Guzzerat et quelques autres princes arabes; le Dékhan était gouverné par ses radjahs, dont les principaux étaient celui de Beidjanagar ou Bisnagar, et le rana-shingh, souverain de Golconde. Plus tard, l'empire mogol s'éleva par les victoires de Baber sur les débris de celui des Afghans; mais quelques radjahs de l'Hindoustan, principalement sur les bords du Sind, recouvrèrent leur indépendance.

L'empire mogol fut divisé en plusieurs gouvernemens qui prirent le nom de *soubahs* ou soubabies; chacun de ces gouvernemens eut un *soubahdar*, ou vice-roi; ils se subdivisèrent en *nababies* ou *circars* (districts). L'empereur Akber réforma ou améliora la division des soubabies, ajoutant ou retranchant des cantons, afin de

placer autant que possible chaque capitale au milieu des terres qui en dépendaient, et de faciliter ainsi l'action du gouvernement en rendant son influence plus active sur chaque point par la diminution des distances. Les soubabies furent d'abord au nombre de douze (1). Quand Akber eut fait la conquête du Bérar, du Khandez et d'Ahmednagor, il porta jusqu'à quinze le nombre des gouvernemens; ses successeurs, et principalement Aureng-Zeb, ayant soumis une partie du Dékhan, trois nouvelles soubabies furent ajoutées aux précédentes.

Ce n'est pas ici le lieu de parler des révolutions qui, durant plusieurs siècles, ont ravagé l'Inde, bouleversé ses provinces, détruit ses villes, fondé sur des empires abattus des empires qui devaient s'écrouler à leur tour. Ces révolutions ont été plus fréquentes dans les temps plus voisins de nous, et des peuples puissans ont disparu pour faire place à des nations nouvelles. Les Radjepouts, les Rohillas, les Mahrattes, les Seiks sont venus tour à tour occuper la scène. Les uns, il est vrai, n'ont fait qu'y paraître; les autres, plus forts ou mieux favorisés de

(1) Allahabad, Agra, Oudh, Ajmère, Ahmedabad, Bahar, Bengal, Délhy, Caboul, Lahor, Moultan et Malwa.

la fortune, menacent aujourd'hui de substituer leur domination à toutes les dominations éteintes. Nous allons faire connaître en peu de mots les divisions nouvelles qui se sont opérées depuis la chute du trône d'Akber, par l'effet des nouvelles puissances qui se sont élevées.

Après l'assassinat de Nadir-Schah, Ahmed-Abdalla, l'un de ses officiers et chef des Afghans, fonda un puissant royaume composé du Caboul, du Candahar, du Ghizni et d'une grande partie du Moultan et du Sindy. Il fit tous ses efforts pour que l'islamisme devînt la religion dominante de ses vastes états, mais il ne put déraciner le culte de Brahma des cœurs hindous, ni même anéantir la secte des Parsis. Ce royaume était possédé, il y a peu d'années, par Zehman-Schah, petit-fils d'Ahmed. Placé entre la Perse et l'Hindoustan propre, il est pour le Bengale d'un dangereux voisinage. On donne communément à ses habitans le nom d'Abdallis.

Les Seiks, dont le nom signifie *disciple*, sont en effet les disciples d'un philosophe thibétain, appelé *Nanek* et surnommé Gourou, *maître*. Il prêcha une doctrine nouvelle qui, s'éloignant à la fois de celle de Brahma et de celle du second Bouddha, le Fô des Chinois, avait le déisme pour principe; il se fit de nombreux prosélytes. Comme l'Arabe Mahomet et l'Africain El-Méhédi, Nanek

devint le chef d'une nation qui commença à se montrer en armes vers le commencement du siècle dernier. Les Seiks, après bien des vicissitudes, ont conquis la province de Lahor, le reste du Moultan et du Sindy, et tout le pays situé sur les deux rives du Sind depuis Kaschmire jusqu'à Tatta; du côté du sud, ils s'étendent jusqu'aux environs de Délhy. Ils forment, comme les Suisses, des cantons indépendans mais confédérés. Dès qu'un danger les menace, ils convoquent une assemblée de tous les chefs des cantons, et ceux-ci élisent une espèce de dictateur dont le pouvoir cesse avec les périls de l'état.

Les Rohillas, sortis d'une tribu afghane, possédaient Délhy et son territoire, vers le milieu du dix-huitième siècle; ils obéissaient à un prince qui avait l'air de reconnaître la suprématie de l'empereur mogol, et qui le tenait réellement prisonnier. Il prenait le titre de *Boukschi*, ou lieutenant-général de l'empire, et il exerçait sous le nom de ministre l'autorité souveraine. Quelques autres tribus de Rohillas, gouvernées par des chefs indépendans, habitaient le pays au-delà du Gange, au nord de Délhy et aux confins des montagnes. Les uns et les autres ont été subjugués et dépouillés par les Anglais, les Seiks et les Mahrattes.

Les Jattes qui, vers le même temps, s'étaient

rendus maîtres d'Agra et de son territoire, ont éprouvé le sort des Rohillas. Ils n'avaient commencé de paraître que sur la fin du long règne d'Aureng-Zeb. Ils profitèrent de la faiblesse des descendans de cet empereur pour se retrancher dans les montagnes de Narvar et y consolider peu à peu leur indépendance. Leur radjah descendait de la race des Jits, qui possédaient les rives de l'Indus au temps de Mahmoud le Ghaznevide. Ils sont devenus la proie des Mahrattes, de même que d'autres peuples qui avaient formé de petits états libres du Joinagour et de l'Odipour.

Les Mahrattes occupent toute la partie méridionale de l'Hindoustan et une grande partie de la Presqu'île du nord au midi; de l'est à l'ouest, ils s'étendent depuis Agra et Allahabad jusqu'aux rivages de l'Océan dans le Guzzerat. La moitié de la côte occidentale de la Péninsule leur appartient aussi. Aucune partie de cette côte que protége la chaîne des Gattes ne fut conquise par les Mogols; elle resta au pouvoir de plusieurs radjahs, dont le plus puissant résidait à Sittarah. D'autres radjahs de la côte de Coromandel, pressés par les armes d'Aureng-Zeb, demandèrent du secours à ceux du Malabar, et ce fut de l'union de tous ces radjahs que naquit la puissante confédération mahratte.

Ces peuples sont aujourdhui divisés en orien-

taux et en occidentaux. Les premiers, voisins du Bengale, occupent le Gundwana, le Bérar et une partie d'Orissa et de Kuttack ; ils sont moins forts et moins turbulens que ceux de Pounah ou de l'Occident, ce qui n'est pas d'un médiocre avantage pour les Anglais qui les ont pour voisins. D'ailleurs, toujours divisés en factions, toujours en proie à la discorde, ils usent leurs forces dans leurs propres querelles, et, ainsi épuisés, ils sont peu à craindre malgré leur humeur belliqueuse.

Il y a cent ans environ que le ministre du radjah de Pounah, ne laissant à son maître qu'une ombre d'autorité ou plutôt un vain titre, s'empara audacieusement de la couronne et la transmit à ses descendans. Ceux-ci ont été à leur tour dépouillés par d'autres radjahs de la plus grande portion de leur territoire. Parmi ces nouveaux chefs, on distinguait il y a trente ans Shindia et Holkar, que leur activité, leur audace et leur courage auraient rendus redoutables pour les Anglais, si, au lieu de se faire la guerre entre eux avec un déplorable acharnement, ils avaient uni leurs efforts contre leur ennemi commun.

Les révolutions n'ont pas été moins fréquentes dans la Péninsule que dans l'Hindoustan ; plusieurs royaumes, qui ont paru avec beau-

coup d'éclat, ne laissent plus que des souvenirs. Le Dékhan proprement dit avait été soumis à l'empire afghan ; lorsque cet empire fut renversé par les Mogols, Alla-ul-Dien soubahdar de cette province refusa de se soumettre aux vainqueurs, et tandis que ceux-ci cherchaient à se fortifier dans l'Hindoustan, il consolidait sa propre indépendance. Il parvint à former un royaume qu'il transmit à ses successeurs, mais sa durée fut courte. Le Dékhan rentra par la conquête sous la domination des souverains de Délhy, et devint une de leurs provinces. Après l'invasion de Nadir-Schah, Nizam el Molouk qui en était gouverneur secoua le joug, et fonda un état qui se soutint plusieurs années avec quelque gloire; mais dans ces derniers temps, les Anglais ont resserré dans d'étroites limites les successeurs de Nizam; encore tiennent-ils sous leur dépendance, en qualité d'alliés, les provinces qu'ils leur ont laissées. L'ancien royaume de Golconde fait partie du Dékhan actuel.

Le petit état de Maïssour où Mysore obéissait à un radjah hindou. Le fameux Hyder-Ali, l'un des officiers de ce prince, réussit à s'emparer du pouvoir, et reléguant son maître dans une forteresse, il se mit à la tête des affaires sous le titre modeste de régent. Il se montra digne de sa fortune, en légitimant en quelque sorte son

usurpation par des actions d'éclat. Il ajouta de vastes provinces à ses états, disciplina ses sujets, et, les façonnant aux durs travaux de la guerre, il fit plus d'une fois trembler les Anglais dans Madras. Son fils Tippou hérita de son courage, non de ses talens; il soutint une guerre longue et malheureuse contre les Anglais unis au Nizam et aux Mahrattes, et, par sa mort tragique sur les remparts de sa capitale assiégée, il fit rentrer dans le néant l'empire qu'avait créé le génie actif de son père. Les Anglais auraient pu garder le Maïssour : ils le rendirent au descendant de l'ancien radjah; mais ils retinrent pour eux et leurs alliés toutes les conquêtes d'Hyder-Ali.

Ainsi l'Hindoustan se trouve actuellement possédé par trois grandes puissances: les Seiks au nord, les Mahrattes au centre, les Anglais à l'orient et au midi. Les radjahs du Dékhan, de Maïssour et de Travancor dans la presqu'île, celui d'Oudh au-delà du Gange, forcés d'accepter une alliance qui en fait des vassaux subalternes de l'Angleterre, méritent à peine d'être comptés parmi les souverains de l'Hindoustan.



CHAPITRE IV.

DE LA POPULATION DE L'HINDOUSTAN ET DES NATIONS DIVERSES DONT ELLE SE COMPOSE.

Il n'était pas possible qu'un pays aussi riche que l'Inde ne fût pas extrêmement peuplé. Les hommes se multiplient là où un climat doux et un sol fertile leur donnent, avec moins de besoins, des moyens faciles de les satisfaire; là où la terre, s'entr'ouvrant sans effort sous la main du cultivateur, produit en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie. On prétend, d'après des recensemens faits depuis peu d'années, que la population entière de l'Hindoustan s'élevait à cent quatre-vingt millions d'ames, et qu'elle était même beaucoup plus considérable avant l'invasion des Mogols, qui plus d'une fois l'ont décimée par leurs armes.

Le Dékhan, moins exposé aux longues et sanglantes guerres dont l'Hindoustan Supérieur fut si souvent le théâtre, compte à proportion beaucoup plus d'habitans; encore leur nombre a-t-il diminué depuis un demi-siècle sur la côte de

Malabar et principalement dans la Karnatic, par suite des conquêtes d'Hyder-Ali et du renversement de son trône. Indépendamment des raisons que je viens d'exposer, cette population immense peut encore être attribuée aux migrations nombreuses, qui, à diverses époques, se sont opérées du nord au midi de l'Asie et du couchant au levant. Il était naturel à des hommes bannis de leur patrie, soit par des hordes conquérantes soit par la rudesse du climat ou même par un simple désir de fortune, de chercher à s'établir dans un pays favorisé du ciel, au sein d'un peuple paisible et hospitalier. D'un autre côté, les conquérans arabes, tartares et mogols ont traîné à la suite de leurs armées des légions d'enfans et de femmes; presque tous ont attiré auprès de leurs trônes les tribus nombreuses qui les avaient vus naître. Toutes ces causes réunies ont augmenté nécessairement la masse de la population.

Pour peu qu'on ait vécu dans l'Inde et qu'on ait porté sur ses habitans un œil observateur, on est pleinement convaincu qu'ils n'appartiennent pas tous à la même nation; la diversité de leurs traits, de leurs formes, de leur complexion accuse en eux la diversité d'origine. On voit même dans l'Inde des peuplades entières en qui tout montre la qualité d'étrangers. Encore aujour-

d'hui, sans parler des musulmans qui descendent des divers conquérans ni des Européens que le commerce y attire, on y trouve des Parsis, des chrétiens, des Juifs, des Arméniens, des Tartares et des Chinois.

I. Les premiers étrangers qui s'y établirent furent probablement des Égyptiens. Comme on peut conjecturer que les deux peuples ont une origine commune, et que l'un et l'autre sont sortis de la Chaldée ou de l'Iran, ainsi que je le dirai dans la suite, il est naturel de penser que, si de grandes révolutions ont obligé quelques Égyptiens à s'éloigner de leur patrie, ils sont allés de préférence demander un asile aux Indiens qu'ils pouvaient regarder comme frères. Mais on lit dans Eusèbe et dans le Sincelle qu'une colonie, sortie de l'Inde, s'était établie dans le voisinage de l'Égypte sous le règne d'Aménophis, père de Sésostris, et cette allégation a été recueillie par ceux qui veulent que l'Inde ait reçu de l'Égypte et ses habitans et ses mœurs, et sa philosophie et sa religion. Cependant les Indiens ne s'éloignaient jamais du sol natal : leurs plus anciens législateurs leur avaient défendu de passer le Sind ; et certes le peuple qui regardait comme un point de doctrine religieuse l'obligation de mourir sur le sol où il était né, devait être peu disposé à s'émigrer et à former

des colonies. Il est probable que les Égyptiens ont supposé ce fait pour affaiblir la mémoire de l'émigration réelle d'une partie de leur population, condamnée à l'exil pour avoir refusé d'admettre dans son culte les pratiques nouvelles qu'Aménophis y voulait introduire. Beaucoup de prêtres durent prendre la fuite ; quelques-uns s'embarquèrent sur la mer Rouge, et passèrent aux Indes, vers la fin du seizième siècle avant Jésus-Christ (1).

M. Schmidt a prouvé dans une longue dissertation qu'une colonie égyptienne s'était établie dans l'Hindoustan ; et le père Kircher, dans sa *Chine illustrée*, s'exprime en ces termes : « Après que Cambyse eut conquis l'Égypte, il voulut détruire sa religion en exterminant ses prêtres ; ceux-ci, fuyant la persécution, s'embarquèrent en grand nombre sur le golfe arabique, et ils se réfugièrent dans l'Hindoustan, où ils trouvèrent les traces encore subsistantes des expéditions d'Osiris et de Bacchus (2). »

---

(1) Voyez plus bas, chap. VI, § 3, le Bahar à l'article *Terhout*.

(2) Le père Kircher veut à la vérité tirer de ce fait la conséquence que les Hindous doivent leur doctrine et leur religion à l'Égypte, et tant s'en faut que j'adopte cette opinion ; mais l'émigration égyptienne n'en est pas moins prouvée.

Un autre écrivain assure qu'on lit dans les *Védas* que l'Inde fut peuplée par des colonies de l'Occident, ce qui ne peut s'entendre, ajoute-t-il, que des colonies égyptiennes. Mais, d'une part, un tel aveu ne saurait exister dans des livres où les brahmines de tous les âges cherchent la preuve d'une antiquité sans bornes et d'une origine céleste; de l'autre, la conséquence n'est point exacte, car des colonies venues de la Chaldée et s'arrêtant sur les rives du Sind seraient aussi, relativement aux Hindous, sorties de l'Occident.

On peut donc regarder comme constant qu'avant l'ère vulgaire, et à plusieurs reprises, l'Inde avait reçu des colonies Égyptiennes. Un fait, assez extraordinaire pour devoir être cité, confirme cette opinion. Quand les Portugais arrivèrent sur la côte de Malabar, ils y trouvèrent, s'il faut en croire leurs relations, une petite république d'Abissins, et les Abissins furent souvent confondus avec les Égyptiens dans un temps où les Indiens eux-mêmes l'étaient avec les Éthiopiens. Fallût-il admettre avec les Portugais que ces Africains n'étaient que des aventuriers conduits par l'intérêt du commerce ou l'espoir du gain, cela prouverait toujours que, même dans le quinzième siècle, l'émigration continuait des côtes de l'Afrique, et si ces Abis-

sins avaient un gouvernement régulier, cela supposerait, de plus, un établissement déjà ancien. Lorsque Sévadji se révolta contre le roi de Beydjapour, trois grands districts de ce pays appartenaient à des princes abissins qui prenaient le titre de *cidi*, seigneurs. Ils offrirent leurs services à l'empereur Aureng-Zeb qui les accepta, et ils lui furent très-utiles dans la guerre qu'il soutint contre les Mahrattes. *Langlès.*

II. Les Juifs ne sont pas moins anciens dans l'Inde que les Égytiens, et ils s'y trouvent en assez grand nombre; mais il n'est pas facile de déterminer à quelle époque ils y sont venus. Les uns prétendent que l'an 588 av. J. C., au temps de la dispersion qui suivit la première captivité de Babylone, une partie de la tribu de Manassé pénétra dans l'Inde après une marche très-longue et très-pénible, et qu'elle s'établit sur la côte de Malabar. D'autres ne rapportent l'arrivée des premières colonies juives qu'à l'an 70 de l'ère vulgaire, après la destruction du temple par le fils de Vespasien.

D'un autre côté, l'on sait par le livre d'Esdras que les dix tribus emmenées par Salmanazar aux extrémités orientales de la Perse, parvinrent au bout d'un long voyage à une contrée nommée *Arzareth*, et qu'elles s'y arrêtèrent. Suivant une vieille tradition du Kaschmir, ce fut

vers la même époque que les Juifs pénétrèrent dans ce pays. De toutes ces assertions et des preuves sur lesquelles on les appuie, il semble naturel de conclure qu'il y a eu pour le moins deux migrations; que les Juifs de Salmanazar ne se sont pas établis au même lieu que ceux de Manassé, et que ces derniers ne sont véritablement arrivés dans l'Inde qu'après la prise de Jérusalem et la dispersion de ses habitans. Titus en fit transporter un grand nombre en Égypte, et de l'Égypte ils ont vraisemblablement passé jusqu'à l'Inde, soit pour se soustraire au joug romain, soit pour se livrer au commerce qui à cette époque avait la plus grande activité entre l'Égypte et l'Asie.

Il existe chez les Afghans une tradition non moins remarquable que celle dont on retrouve les vestiges dans le Kaschmir. Ces peuples attribuent leur origine aux Juifs. Ils disent que Mélic-Talut, *le roi Saül*, eut deux fils, Berkia et Irmia. Du premier naquit Afghan, et du second Usbec. Ceux-ci, encore jeunes, se distinguèrent au service de David et de Salomon, l'un par son courage et sa force extraordinaire, l'autre par ses connaissances étendues et sa grande sagesse. Afghan faisait souvent des incursions dans les montagnes lointaines; sa postérité finit par s'y établir; elle y vécut dans une entière indépendance.

Quand Mahomet apparut, les Afghans conduits par Khalid et Abdoul Raschid se rendirent auprès de lui, et lui témoignèrent beaucoup de dévouement et de zèle; le prophète leur donna ses doctrines et ses bénédictions. Ce fut au courage des Afghans que Mahmoud de Ghazna dut la meilleure partie de ses victoires. Après la mort de Mahmoud, ils retournèrent dans les montagnes; ils se fixèrent dans celles qui sont voisines de Kandahar, et qui portent le nom de montagnes de Salomon. Les services qu'ils rendirent aux successeurs de Mahmoud leur firent donner le surnom de Patans, du mot hindou *paitna*, qui signifie s'élancer, se précipiter; ce qui faisait allusion à leur impétuosité et à leur bravoure dans les combats.

Cette tradition s'est conservée parmi les Afghans; et, bien que depuis leur conversion à l'islamisme ils cachent soigneusement leur origine juive, le fait a été retrouvé avec ses circonstances longuement détaillées dans un livre écrit en langue pushto ou afghane, et il en a été tiré par le persan Khairuddin qui l'a inséré dans son ouvrage intitulé : *Secrets des Afghans*. M. Henri Vansittart a extrait à son tour ce fragment du livre de Khairuddin, et l'a envoyé au président de la société de Calcuta, sir William Jones, qui remarque à ce sujet que beaucoup de fa-

milles afghanes portent encore de nos jours des noms juifs; que la langue *pushto* de laquelle il a un dictionnaire a beaucoup d'analogie avec l'ancien chaldéen, et qu'un district considérable du pays habité par les Afghans porte le nom de Hazareh ou Hazaret qui ressemble beaucoup à l'Arzareth d'Esdras.

Si nous comparons maintenant la tradition afghane avec celle des Cachemiriens, il nous paraîtra probable que les Juifs se sont établis dans ce pays plus de cinq cents ans avant J. C. A la vérité l'on ne rencontre plus dans le Kaschmir des traces bien sensibles de judaïsme; mais beaucoup d'individus parmi les Cachemiriens ont, dit-on, la physionomie juive; le nom de Moïse y est très-commun; et sur une de leurs montagnes on aperçoit les vestiges d'un ancien monument qu'on appelle *trône de Salomon*. Le père Carpin, envoyé par le pape Innocent IV au khan des Tartares vers le milieu du treizième siècle, dit avoir traversé une contrée toute peuplée de Juifs; ce ne peut guère être que le Kaboul ou le Kandahar.

Quant aux Juifs de Manassé, il semble qu'ils s'établirent sur la côte orientale; ils fondèrent même une espèce de colonie à Cranganor; mais ils ne tardèrent pas à se voir expulsés. Depuis ce moment, ils furent errans dans l'Inde, jusqu'à

l'époque où ils obtinrent de Charan-Péroumal, radjah de Cotchin, la permission de se fixer à Mottanchéry. Leurs descendans y sont encore; ils conservent l'original de la concesssion du radjah Péroumal; elle est écrite en langue tamoule sur des lames de cuivre; sa date remonte à la fin du huitième siècle. Ces Juifs ont un exemplaire du Pentateuque, écrit en hébreu sur des peaux de chèvre teintes en rouge. Ils composaient autrefois une petite république de quatre-vingt mille familles; leur nombre est aujourd'hui réduit à un vingtième. *Langlès.*

Le Juif Benjamin de Tudèla, qui parcourut l'Inde et l'Asie vers l'an 1200, fait mention d'un pays peuplé de cinquante mille Juifs, et la description qu'il en donne convient fort aux contrées voisines du cap Comorin. Marc-Paul affirme qu'il en a rencontré plusieurs peuplades dans la Péninsule. On voit par les relations de l'expédition de Gama, que, dès que les Juifs eurent connaissance de l'arrivée des Portugais, ils envoyèrent à Gama des députés qui rapportèrent chez eux la nouvelle de l'accueil plein de bienveillance que leur avait fait ce navigateur célèbre. M. Dupin, dans son *Histoire des Juifs*, parle d'une lettre des Juifs de Cotchin à leurs frères d'Amsterdam, dans laquelle il est dit que les Juifs pénétrèrent dans l'Inde à l'époque de la conquête

de la Judée par les Romains; que la contrée où ils sont encore a été occupée à titre de souveraineté par leurs ancêtres, durant plus de mille ans, sous soixante-douze rois; que la division qui se mit entre les deux enfans du dernier de ces princes[1], livra le pays aux armées ennemies, et que c'est de cette époque que date leur décadence.

III. On a des notions un peu plus exactes sur l'origine des Parsis ou Guèbres de l'Inde. Après que les califes, successeurs de Mahomet, eurent renversé le trône des Persans et détruit la dynastie des Sassanides, l'an 652 de J. C., quelques zélés adorateurs du feu, fuyant la fureur intolérante des vainqueurs, cherchèrent un asile hors de leur patrie. Ils se jetèrent dans des barques qui furent battues par les vents; il en périt un grand nombre sur l'Océan, les autres abordèrent aux côtes du Guzzerat. Accueillis par les princes du pays, ces Guèbres, proscrits en Perse, formèrent dans l'Inde quelques établissemens; mais quoiqu'on les ait toujours traités avec bienveillance, ils s'y sont peu multipliés; et probablement leur race se serait éteinte depuis long-temps, si les révolutions qu'éprouva la Perse dans les siècles postérieurs ne leur avaient envoyé des colonies nouvelles.

Les Parsis s'appliquent, en général, au com-

merce, mais ils sont peu estimés des mahométans. Ceux de Bombay ont pourtant une grande réputation de bonne foi et de probité. Comme leurs ancêtres, ils adressent leurs hommages au soleil et au feu : éteindre volontairement une lampe, ce serait presque un crime à leurs yeux ; ils veulent qu'elle meure faute d'aliment. Les dominateurs du pays ne leur ont jamais permis d'avoir des temples, de sorte qu'ils se livrent en plein air aux cérémonies du culte. La seule faculté qu'on leur ait accordée, c'est d'avoir des cimetières particuliers où ils exposent leurs morts sans les enterrer, afin qu'ils soient consumés par les feux du soleil.

IV. Le christianisme a cherché à diverses époques à s'établir dans l'Inde ; on en a des preuves incontestables, mais on ne saurait déterminer avec précision en quel temps les premiers établissemens ont eu lieu. Les savans qui ont fait des recherches sur cette matière n'appuient guère leur sentiment que sur des indices vagues, des présomptions incertaines. Plus d'une fois égarés par le zèle, ils donnent pour des vérités les faits dont ils auraient besoin pour étayer leurs systèmes ; aussi, les uns nient-ils avec force ce que les autres affirment de la même manière ; de là résulte confusion et obscurité sur les points même qu'il fallait éclaircir. Il en est

toujours ainsi lorsque les écrivains apportent dans leurs travaux cet esprit de partialité ou d'orgueil qui presque toujours accompagne les opinions politiques ou religieuses; que pour concilier des traditions fabuleuses ou même des erreurs évidentes avec la gloire des croyances qui leur sont chères, ils se jettent dans les interprétations arbitraires; qu'ils défendent ensuite ces interprétations de toutes les forces d'une logique subtile et captieuse; lorsqu'enfin ils oublient que la postérité n'attend d'eux que la raison et la vérité.

Ce qui paraît le plus probable, c'est que l'Inde a reçu des chrétiens dès la fin du premier siècle de l'ère vulgaire, et que plus tard ces chrétiens eurent des établissemens sur les deux côtes de la Péninsule, principalement sur la côte orientale, à Méliapour. Mais, comme ils étaient tous nestoriens, il est à présumer qu'ils étaient sortis de l'Égypte et qu'ils avaient suivi les routes fréquentées par les marchands. Au surplus, ils vécurent toujours dans la dépendance.

Les Anglais Wrède et Forbes croient que les chrétiens ont précédé les Juifs sur la côte du Malabar, car ce fut seulement dans le huitième siècle que ces derniers y arrivèrent, après avoir erré dans plusieurs contrées de l'Inde sans pouvoir se fixer nulle part. Quant à la mission de

l'apôtre Thomas, elle est avouée par plusieurs écrivains, mais beaucoup d'autres la regardent comme apocryphe. L'historien Socrate est le premier qui en parle. Il prétend que saint Thomas avait eu dans son lot la Parthie, qui depuis la mort d'Alexandre était devenue un puissant empire par la conquête que ses souverains avaient faite de tout l'héritage des Séleucides, c'est-à-dire de la Bactriane et des provinces voisines du Sind. D'ailleurs, s'il faut en croire Eusèbe, l'apostolat de saint Thomas est confirmé par la tradition. Cet auteur cite en outre un voyage de saint Panthène de l'an 317 de J. C., lequel trouva chez les Indiens un évangile hébreu qu'ils prétendaient avoir reçu de saint Barthélemi. La mission de l'apôtre Thomas dans l'Inde était même si connue dans le troisième siècle, ajoute-t-on, que l'hérésiarque Manès y envoya un de ses disciples, nommé Thomas, afin que par la suite l'identité de nom fît confondre ensemble les deux personnages. On sait qu'il y a eu un évêque des Indes, nommé Frumence, qui tenait l'épiscopat de saint Athanase patriarche d'Alexandrie; saint Jérome affirme qu'un grand nombre de pélerins de la Perse et des Indes allaient tous les ans à Jérusalem; Cosmas a vu dans le cours de ses voyages, vers l'an 530, beaucoup d'églises, de moines,

de prêtres et d'évêques; Procope soutient que ce furent des religieux indiens et non perses qui apportèrent les vers à soie à Constantinople; enfin, Marc Paul rapporte qu'il y avait sur la côte de Malabar une ville où les chrétiens étaient très-nombreux, et dans laquelle on gardait le corps de saint Thomas, dont les Hindous eux-mêmes ne parlaient qu'avec la plus grande vénération.

Le fait prétendu de Manès, répondent les adversaires de ce système, n'est qu'une supposition ridicule qui a pour but de dénaturer un fait moins douteux, c'est-à-dire le voyage d'un marchand arménien, nommé Mar Thomas, qu'on pourrait bien faire passer pour l'apôtre, si toutefois on ne prenait pour lui un certain Thamo qui fut chef d'une secte de contemplateurs. D'autre part, personne aujourd'hui n'ignore qu'on donnait le nom impropre d'Inde à l'Arabie, à la Colchide, à l'Éthiopie et même à l'Ibérie; ainsi les pélerins dont parle saint Jérôme n'étaient que des Éthiopiens ou des Arabes; Frumence n'était de même qu'un évêque d'Éthiopie ou d'Abissinie; on peut en voir la preuve dans l'*Histoire des patriarches* de Renaudot, où le fait est mentionné; et certes cet écrivain n'est point suspect. L'Arménien Haïton, qui a visité l'Inde vers la fin du treizième siècle, n'a trouvé qu'une seule ville peuplée en partie

de chrétiens; les Portugais eux-mêmes n'ont vu dans l'Inde que des nestoriens; les premiers chrétiens de la communion romaine y sont venus sur les vaisseaux de Lisbonne.

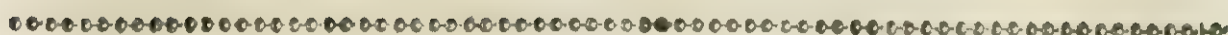
Quoi qu'il en soit, le nombre des chrétiens, les Européens exceptés, est très-peu considérable dans l'Inde. On en compte à peine douze mille; Robertson. encore ce nombre ne se compose-t-il que de *Chancalas*, c'est-à dire de tout ce qu'il y a de plus abject parmi les Hindous, d'hommes exclus à jamais de leurs castes. Ce qui peut servir à expliquer le peu de progrès qu'a fait le christianisme dans l'Inde, c'est l'inviolable attachement des naturels à leurs doctrines religieuses, et à la distinction des castes, toutes choses profondément enracinées dans leur cœur. Il leur faudrait, en changeant de religion, renoncer à ces précieux priviléges de naissance qui sont pour eux le premier des biens, et devenir les égaux, les frères des vils Pariars. Or, ce sera toujours là un obstacle invincible à leur conversion; du reste, ils ne sont pas moins éloignés d'adopter une religion nouvelle, ennemie de leurs mœurs et de leurs plus doux préjugés, qu'ils ne le sont du prosélytisme. Jamais on n'a pu surmonter sur ce point leur répugnance, et c'est parce que les Pariars n'ont point de caste qu'on parvient à en convertir quelques-uns.

Les chrétiens boivent des liqueurs enivrantes et mangent de la chair de vache, les convertis en font autant; c'en est assez pour exciter l'horreur des Hindous. Des missionnaires catholiques sentirent si bien cet inconvénient, dit M. Sonnerat, qu'ils affectèrent de se vêtir à la manière des brahmines et de vivre comme eux, sans communiquer avec les Pariars. Mais leur conduite, qui pouvait produire de bons résultats, fut sévèrement blâmée par le légat apostolique Tournon. Les Hindous donnent à tous ces chrétiens le nom de *Nazaréni Mapillah*.

V. Les mahométans sont bien plus nombreux dans l'Inde que les chrétiens; on en compte dix ou douze millions qui tous descendent des anciens conquérans arabes, tartares et mogols, ou des aventuriers venus à la suite des armées. On dit que leur nombre a beaucoup diminué depuis la chute de l'empire, et cela doit être. Quand les musulmans occupaient le trône, la protection qui naturellement se répandait sur tous les disciples du prophète attirait beaucoup de marchands égyptiens et arabes; à mesure que le pouvoir des empereurs a diminué et qu'une partie des Hindous a recouvré l'indépendance ou passé sous le joug européen, ces marchands ont abandonné leurs établissemens et se sont bornés à un simple trafic. Pour ce qui

Robertson. Orme.

est des Hindous, ils ne se laissent pas plus convertir par les musulmans que par les chrétiens, et, sous ce rapport, ils sont tout-à-fait étrangers aux causes qui ont réduit le nombre des premiers.



CHAPITRE V.

DU COMMERCE DE L'INDE ANCIEN ET MODERNE.

Le commerce de l'Inde a toujours été pour les nations qui s'y sont livrées une source de richesses et de grandeur; elles sont tombées en décadence dès qu'il a cessé de leur appartenir. Tyr, Alexandrie, Palmire, Basra en sont une preuve frappante. Toutes faisaient dater l'époque de leur gloire et de leur puissance de leurs communications avec l'Inde; mais ce commerce vivifiant a pris d'autres routes, et toutes ont vu leur prospérité s'enfuir avec lui.

Les Arabes furent sans doute les premiers qui trafiquèrent avec l'Inde. Renfermés entre un désert stérile et la mer qui de trois côtés presse leurs rivages, ils se confièrent aux flots qui les entouraient, et ils poussèrent vers l'orient leurs frêles esquifs. Ce furent toujours les heureuses contrées de l'Orient qui attirèrent les premiers regards de l'homme; il lui a semblé qu'en dirigeant ses pas vers le soleil naissant, il trouverait

un monde plus jeune, une nature moins épuisée. Ce besoin de bonheur qu'il éprouve sans cesse, le désir de le rencontrer, l'instinct qui le pousse partout où il croit l'entrevoir : tel fut, avant l'ambition, le mobile constant de ses courses vagabondes. Heureux le peuple que le soleil éclaire de ses premiers rayons, s'il n'eût vu jamais aborder sur ses rives que des hommes simples et vertueux! L'Arabe voyageur se reposa sur les côtes de l'Inde; il y vit l'encens, les parfums qu'il aimait; il les rapporta dans sa patrie, et des idées de fortune se mêlant ensuite au doux sentiment qui l'agitait, il alla vendre aux Égyptiens ces précieuses denrées.

Ceux-ci, attachés à leur sol par d'anciens préjugés, remplis d'aversion pour les entreprises maritimes, éloignés par caractère de tout ce qui demandait de l'activité, se contentèrent de recevoir ce qu'on leur apportait. Cependant Sésostris qui joignait la sagesse à l'ambition des conquêtes, et voulait que ses peuples fussent heureux et riches, leur inspira peu à peu le goût de la navigation et les obligea d'aller eux-mêmes, dans l'Inde, chercher les denrées qu'elle produit. Cet état de choses ne dura pas; le génie de Sésostris s'éteignit avec lui; l'impulsion passagère qu'il avait donnée s'affaiblit par degrés. Les Égyptiens reprirent leur insouciante mollesse, et plu-

sieurs siècles durent s'écouler avant qu'une heureuse révolution dans leurs habitudes leur eût rouvert les routes de l'Inde.

Les Phéniciens, doués d'une infatigable activité, sentirent le prix de ce que les Égyptiens négligeaient. Ils conquirent sur les Iduméens quelques places de la mer Rouge, firent de Tyr le centre d'un grand commerce, et en peu de temps acquirent de grandes richesses. Leurs navires allaient prendre l'or en Espagne et le transportaient ensuite dans l'Inde; ils l'employaient à solder leurs achats; car, bien qu'ils eussent eux-mêmes des marchandises à vendre, ils ne pouvaient les faire recevoir en paiement : les Indiens n'acceptaient que l'argent et l'or.

Dans l'Inde même, le commerce était à cette époque dans l'état le plus florissant. Les institutes de Menou en contiennent la preuve; ce livre, dont la date rigoureusement calculée par M. Jones remonte au douzième siècle au moins avant Jésus-Christ, et dont le contenu indique des résultats obtenus par une longue expérience, renferme plusieurs dispositions qui, s'appliquant à la navigation maritime, semblent prouver que les Indiens ont connu l'Océan et l'art de diriger les vaisseaux à travers ses plaines immenses, long-temps avant tous les autres peuples.

« Le roi, y lit-on, doit veiller à ce que les mar-

chands et les ouvriers remplissent exactement tous leurs devoirs...; à ce que les poids et les mesures soient exacts et fidèles; à ce qu'on ne manque point d'éléphans, de chevaux et d'autres moyens de transport; à ce que les diverses branches des revenus publics soient sagement administrées, les mines et les carrières bien exploitées... Il établira des règles fixes pour la vente des marchandises, si elles ont été *importées;* il agira de même pour celles qu'on voudra *exporter*... Il se fera représenter les mercuriales, il taxera le prix de chaque denrée. Le fret ou nolis des bâtimens de transport sera proportionné aux distances à parcourir, ce qui néanmoins ne doit s'entendre que de la navigation sur les rivières; car pour la *navigation maritime*, aucun droit fixe ne peut être établi. Le prix sera fixé à l'amiable par des hommes experts en ces sortes de *voyages par mer*, etc. »

Il paraît que cet usage introduit par Menou de faire taxer par le prince le prix des marchandises se répandit par toute l'Asie, puisqu'il était en pleine vigueur au temps de Pline, qui l'affirme ainsi pour tous les marchés de l'Orient et des côtes de l'Arabie. Au reste, les souverains de l'Inde qui prélevaient un vingtième en nature sur toutes les marchandises avaient un intérêt personnel à protéger le commerce de leurs sujets,

à bannir surtout des transactions commerciales la mauvaise foi et la fraude.

Après les Phéniciens vinrent les Juifs. Maîtres des ports d'Élath et d'Ésiongaber sur le golfe Arabique, favorisés par le roi de Tyr, Hiram, allié de leurs princes, ils construisirent des vaisseaux, et le succès couronnant leurs premières entreprises, ils traversèrent les mers et fréquentèrent Tarshis et Ophir. Il est vrai que ces villes, si fameuses dans leur histoire, n'étaient point situées dans l'Inde (1); mais ils n'en rapportaient pas moins dans leur pays les marchandises du Gange qui venaient s'y entreposer par le canal des Arabes et des Phéniciens.

Les anciens Perses, que leur voisinage avec l'Hindoustan semblait inviter à commercer avec lui, n'imitèrent ni les Phéniciens ni les Juifs. Ils trafiquaient toutefois avec l'Inde, mais c'était seulement par le moyen de leurs caravanes qui, après avoir remonté le Sind et le Nilab, suivaient le cours de l'Oxus jusqu'à la mer Caspienne. Ils avaient comme les Égyptiens un grand éloignement pour les entreprises maritimes; ils le fondaient, il est vrai, sur une autre cause, mais il n'était pas moins efficace.

---

(1) D'Anville, le savant Huet et l'Anglais Bruce pensent qu'on doit les chercher sur la côte africaine de Sofala.

Les Égyptiens abhorraient la mer parce qu'elle retraçait à leurs yeux le cruel Typhon, implacable ennemi du bienfaisant Osiris; les Perses s'abstenaient de toute navigation, parce que l'eau était sacrée à leurs yeux et qu'ils craignaient de la souiller. Pour interdire la navigation même sur les rivières, ils avaient tendu d'immenses chaînes à l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate; ce ne fut qu'à la nouvelle des armemens qui se faisaient dans la Grèce vers la fin du quatrième siècle avant Jésus-Christ, qu'excités par l'aspect du prochain danger ou par l'ambition plus forte que l'esprit religieux les souverains de la Perse firent construire des vaisseaux et des flottes. Les Perses avaient une autre raison pour restreindre leurs communications directes avec l'Inde. D'après des traditions anciennes, ils regardaient les contrées qu'arrose le Sind comme un pays dévorant qui avait englouti les armées de Sémiramis et de Cyrus; leurs princes, poussés par le désir des conquêtes, s'étaient contentés de soumettre au tribut les peuples qui habitaient les rives du fleuve, mais ils n'avaient pas étendu leur domination au-delà (1).

---

(1) Darius, fils d'Hystaspe, en retirait des contributions qui, suivant Hérodote, formaient la troisième partie de ses

La prévention des Persans sur les qualités nuisibles du sol dans les provinces voisines des bouches de l'Indus (1), n'était pas née d'un simple préjugé. Ce pays est naturellement stérile et sauvage, et les anciens rois de Perse, voulant mettre leurs états à l'abri de toute invasion du côté du midi, en avaient fait d'affreux déserts où la famine et la peste, mieux que n'aurait fait une ligne de forteresses, veillaient à la sûreté des frontières. Par cette politique barbare, ces princes ne se garantissaient pas seulement des Phéniciens, des Carthaginois et des Grecs; ils leur fermaient encore les avenues de l'Inde et s'assuraient ainsi la continuation, par leurs caravanes, du riche commerce de tout l'Orient.

Ce ne fut qu'après la mort d'Alexandre que les marchandises de l'Inde reprirent la route de l'Égypte; les soins de Ptolémée, l'un de ses plus heureux successeurs, l'attirèrent tout entier à Alexandrie. Des historiens sévères ont dit qu'Alexandre n'eut que l'ambition pour motif, et la gloire des conquêtes pour but. Le docteur Vin-

---

revenus. Ces contributions se payaient en or parce que, dit Rennel d'après l'Ayin-Akbéri, les branches orientales du Sind roulaient autrefois de la poudre d'or.

(1) L'ancienne Gédrosie.

cent, qui a traduit et commenté Néarque, suppose dans ce prince des vues plus généreuses. « Il voulait, dit-il, établir entre les divers peuples de la terre des communications faciles et nombreuses. Pourquoi aurait-il construit tant de villes dans la Perse et dans l'Inde, si ce n'eût été pour que ces communications fussent à jamais assurées? Pourquoi, dans un moment d'enthousiasme causé par ses victoires, se serait-il écrié : J'ouvrirai la terre aux nations : *Aperiam terram gentibus ?* »

Si tels furent ses desseins, la mort qui le saisit au milieu de sa carrière l'empêcha de les accomplir ; mais en quelque sorte son esprit et ses grandes vues se transmirent aux nouveaux souverains de l'Égypte. Ptolémée-Philadelphe fit construire un canal depuis Arsinoë sur la mer Rouge, jusqu'à la branche orientale du Nil vers l'antique cité de Péluse (1); mais ce grand ouvrage ne put être achevé. Obligé de prendre d'autres mesures, il creusa le port fameux de Bérénice sur la côte occidentale du golfe Arabique; de là, les marchandises étaient transportées par terre à la ville de Coptos, d'où, par un

(1) Cette ville était située à douze ou quinze lieues de l'emplacement actuel de Damiette.

canal qui se déchargeait dans le Nil, elles descendaient vers Alexandrie (1). Les vaisseaux qui partaient de Bérénice cotoyaient le golfe Arabique jusqu'à Syagra (*le Rasalgate*), et les rivages de la Perse jusqu'aux bouches du Sind; ils abordaient à Pattala (*Tatta*), ou même à quelque autre ville maritime du Malabar. Plus tard, ils allèrent directement de Syagra à Sise (2).

Devenue province romaine, l'Égypte perdit son rang comme puissance, mais elle continua de faire le commerce de l'Orient. Ce commerce parvint même à un degré étonnant de prospérité; il se faisait par terre par la route de Palmyre, à travers les déserts de la Syrie. Cette ville qui fut, dit-on, bâtie par Salomon et porta jadis le nom de Tadmor, devint l'entrepôt du plus vaste commerce. Les convois et les carava-

---

(1) Bérénice et Coptos étaient séparées par les déserts de la Thébaïde; ce prince fit construire des caravanserais sur toute la route qui, suivant Pline, avait deux cent cinquante-huit milles de longueur, et se faisait en douze jours de temps; un canal qui passait à côté du chemin et contenait l'eau empruntée au Nil, servait à désaltérer les voyageurs et abreuver les chameaux.

(2) Le major Rennel fait de Sise un port de la côte de Malabar; d'autres placent cette ville auprès des bouches du Sind.

nes remontaient l'Euphrate et s'arrêtaient à Palmyre, qui acquit par là tant de richesses et de puissance que, même après que les Romains eurent conquis la Syrie, elle garda sa liberté deux siècles encore, résistant avec un égal succès aux Romains et aux Parthes et commerçant *Appien.* toujours avec les uns et les autres. La description des ruines de cette ville, jadis si florissante, justifie Appien du reproche d'exagération dans ce qu'il raconte de ses monumens et de ses richesses.

Ce commerce continua toutefois de se faire par mer, d'abord en suivant la route tracée par les Ptolémées[1], plus tard à travers l'Océan. Marin courageux autant qu'observateur habile, Hyppale avait remarqué la régularité et la constance des moussons ; aussitôt, s'abandonnant aux vents, il vogua vers l'Orient et aborda au port de Musiris, environ quatre-vingts ans après la conquête de l'Égypte par les armes romaines. Le vent qui avait poussé le vaisseau prit le nom du navigateur. Dès ce moment les marchands, s'écartant des anciennes voies, allèrent directement à Musiris ou à Barace, marché de l'Inde non moins fameux.

Le luxe asiatique avait envahi Rome sous Auguste et ses successeurs; Constantin le transporta à Bysance; et ce fut dans cette ville que tout le

commerce de l'Inde se concentra ; les épices, les aromates, les perles, les pierres précieuses et les étoffes de soie en furent l'objet principal ; ce dernier article y fut moins recherché, quand on eut commencé dans la Grèce à élever les vers à soie.

A l'apparition de l'islamisme un siècle après Justinien, de nouvelles mœurs, de nouveaux intérêts naquirent pour tous les peuples de l'Asie. Les Arabes voulurent faire eux-mêmes le commerce qui enrichissait les nations qu'ils avaient soumises, et la ville de Basra, fondée par Omar second successeur de Mahomet, heureusement située au confluent du Tigre et de l'Euphrate, ne tarda pas à éclipser Alexandrie. Les ports de l'Égypte furent même fermés aux Européens, et les marchandises de l'Inde ne circulèrent que par la main des Arabes.

Les habitans de Constantinople ne purent supporter la privation qui leur fut imposée par les conquérans de la Perse et de la Syrie ; ils expédièrent des caravanes qui, remontant l'Oxus et traversant la Tartarie, arrivaient par une marche de trois mois aux frontières de la Chine, ou bien, quittant l'Oxus près de sa source, descendaient vers le Sind et pénétraient dans les provinces septentrionales de l'Hindoustan. Ces caravanes étaient exposées aux attaques des Tar-

tares, des Khurdes, des Turcks; mais l'appât du gain l'emportait sur la crainte des dangers, et non-seulement Constantinople s'approvisionna pendant environ deux siècles par ce moyen périlleux, mais encore elle répandit son superflu sur les grandes villes de l'Europe.

Les Vénitiens s'étaient faits les facteurs de ce commerce; de Constantinople, ils en portaient les produits à tous les marchés de l'Occident. Les Génois, jaloux de leur prospérité, aidèrent les Grecs à expulser du trône les empereurs latins afin d'y replacer l'ancienne dynastie, et pour prix de ce service ils obtinrent le privilége dont l'exploitation avait enrichi les Vénitiens leurs rivaux. Ceux-ci, proscrits dans Constantinople, tentèrent de se faire ouvrir le port d'Alexandrie; et lorsque après la destruction de l'empire grec en 1454 les Génois furent chassés à leur tour du Bosphore, le commerce de l'Inde par la Syrie fut abandonné, et les Vénitiens déjà reçus dans Alexandrie continuèrent d'y être admis à l'exclusion des Génois.

Cet état de choses ne dura pas long-temps. Les découvertes de Covillan excitèrent l'ambition des marchands de Lisbonne. Deux princes qui à cette époque tinrent le sceptre du Portugal, Jean et Emmanuel, zélés l'un et l'autre pour la prospérité publique, partageant les espéran-

ces de la nation et prévoyant le bien qui pouvait naître du succès, encouragèrent et protégèrent les entreprises de leurs marins. La pointe de l'Afrique fut doublée ; trente ans n'étaient pas encore écoulés que, maîtres de Goa et de Malaca, rendez-vous des marchands du Japon, de la Chine et des Moluques qui venaient de l'Orient, ainsi que des trafiquans hindous et arabes qui sortaient des côtes de Malabar et de Coromandel, les Portugais s'approprièrent le monopole exclusif d'un commerce immense, triomphèrent des ennemis que les Vénitiens leur suscitèrent, soumirent plusieurs contrées de la Péninsule, et, faisant respecter au loin leur puissance devenue en peu de temps colossale, dominèrent durant un siècle sur l'Inde et sur ses mers.

Hollandais, Français, Anglais, Danois et Autrichiens, tous marchèrent sur les traces des Portugais. Nous dirons plus tard quel a été le sort de tous ces établissemens européens.

La matière du commerce entre l'Inde et l'Europe fut toujours à peu près la même. Ce que disaient il y a deux mille ans les officiers d'Alexandre, ce que répétaient Strabon, Pline et Ptolémée cinq ou six cents ans plus tard est encore vrai aujourd'hui. C'étaient des étoffes de coton et de soie, des pierres précieuses, des

aromes. L'Inde produisait tant de parfums que la plupart de ceux qui se vendaient en Arabie y étaient transportés des rives du Sind; les aromes de l'Inde passaient même pour être d'une qualité supérieure. Quant aux pierreries, dont Pline fait l'énumération, il y en avait d'une infinité de sortes; les perles n'étaient pas moins recherchées que les pierreries.

La soie se vendait si cher dans les anciens temps, que les seules personnes très-riches pouvaient en avoir; encore fut-elle long-temps réservée pour la parure des femmes; les hommes ne s'en servirent que sous Héliogabale et ses successeurs. Elle se vendait au poids de l'or avant le règne d'Aurélien, vainqueur de Palmyre; cela provenait de la cherté et de la difficulté des transports. Les Romains ignoraient, au surplus, d'où elle venait et comment elle était produite; ils crurent pendant long-temps que c'était une sorte de coton, un duvet que la nature plaçait sur quelques arbres.

Le marché le plus fréquenté de l'Inde, et probablement le plus ancien à cause de sa proximité avec les autres pays, était celui de Barigaza (Baroach); cependant les pierreries et les perles se trouvaient plus communément à Musiris, moins éloignée des carrières et des pêcheries. Le commerce des perles est encore aujourd'hui très-im-

portant à cause du prix qu'y attachent les Orientaux et même les Européens. Il n'est pas rare de voir des perles se vendre 3000 roupies chacune, environ 8000 francs (1).

On les pêche dans le détroit de Manara, sur la côte de Ceylan. Quand les bateaux pêcheurs sont tous rentrés, les huîtres sont déposées dans un même lieu, d'où on les tire pour les vendre par tas de cent ou cent vingt; ces tas sont livrés à l'enchère, au plus offrant. C'est un contrat purement aléatoire qui se forme ainsi entre l'acheteur et le vendeur; car l'un et l'autre ignorent absolument ce que les huîtres contiennent, parce qu'elles sont toutes fermées. Quelquefois plusieurs lots ne produisent pas la dixième partie de ce qu'ils ont coûté; quelquefois aussi un seul lot renferme des perles du plus grand prix, et dédommage pleinement l'acheteur de ce qu'il a perdu sur les autres.

Les perles de Ceylan se payent en monnaies d'argent ou d'or, ou bien en lingots que les mar-

---

(1) M. Legoux de Flaix dit qu'Hyder-ali ornait son turban d'un double rang de perles, au nombre de soixante-dix-huit, de valeur ensemble de six cent dix mille francs. Madame Hasting, dont le mari fut gouverneur du Bengale, revenant en Europe en 1784, apporta quelques-unes de ces perles à la reine d'Angleterre.

chands prennent à Pondichéry, à Négapatnam ou à Madras, en échange des traites qu'ils apportent de leur pays et qu'ils escomptent ou négocient dans ces villes. L'usage de ces traites, qui sont de véritables lettres de change, est général dans l'Inde et remonte à une époque très-éloignée. Il est probable que les Juifs d'Espagne, auxquels on attribue l'invention de ces effets négociables, avaient appris eux-mêmes à s'en servir de ceux qui trafiquaient avec l'Inde. Tant que les Arabes dominèrent en Espagne, le commerce tout entier fut dans les mains des Juifs; ceux-ci fréquentaient les ports de l'Égypte et y voyaient les marchands qui revenaient de l'Orient.

La côte orientale de la Presqu'île reçoit de Ceylan des bois de charpente, du sucre brut de palmier, de la cannelle et de la noix d'arecque; elle rend des toiles, des cotonnades bleues et blanches, des mouchoirs de Mazulipatnam. Le Pégu lui fournit le bois de teck, les Moluques la muscade et les clous de girofle, Malaca du sucre et des rotins dont les Hindous font des meubles; elle paye avec les mêmes articles qu'elle envoie à Ceylan.

Le Bengale tire de la Presqu'île les mêmes objets, et paye avec ses mousselines, la soie et le salpêtre. Il solde avec des étoffes, de l'opium et des pierres précieuses les denrées des Maldives et des Moluques. Pour les mêmes articles, il prend

du Dékhan et de la côte de Malabar du bois de sandal, du poivre, du cardamome, du cachou et de l'huile de coco.

Le commerce intérieur et le cabotage des côtes s'alimentent uniquement par le moyen des échanges, de sorte que les objets exportés sont toujours représentés à concurrence de leur valeur par ceux qu'on importe. Quant au commerce extérieur, il s'est fait de tout temps avec l'or et l'argent que les étrangers ont constamment apportés dans l'Inde, seules matières que les Hindous veulent recevoir des Européens. Les Arabes, les Syriens, les Persans fournissent, il est vrai, quelques denrées de leur pays; mais ils ont toujours à leur charge un retour considérable qu'ils acquittent en argent monnayé.

Le Cachemirien Khojeh-Abdoul-Kourrom, auteur d'un mémoire inséré dans le recueil de la société de Calcuta, attribue la richesse toujours subsistante de l'Inde, malgré les terribles dévastations qu'elle a subies, à l'ample importation d'or et d'argent que le commerce étranger y fait depuis un temps immémorial. Il cite à l'appui de son opinion l'exemple des califes qui n'étaient point riches, bien qu'ils possédassent la Turquie, la Perse, l'Arabie, la Syrie, l'Égypte et l'Espagne, tandis que le numéraire a toujours abondé dans l'Hindoustan.

Les Romains y versaient tous les ans cinquante millions de sesterces (près de dix millions de francs); mais comment calculer l'immense quantité d'argent et d'or que, soit avant soit depuis la domination universelle de Rome, l'Europe, l'Afrique et une partie de l'Asie ont portée dans l'Inde? Vers le treizième siècle, quand les marchandises du Gange et du Sind affluèrent à la fois dans l'Occident par Constantinople et Alexandrie, la rareté du numéraire se fit vivement sentir, et il ne fallut pas moins que les mines du Pérou et du Mexique pour donner à l'Europe le moyen de continuer ce ruineux commerce où elle se dépouillait de ses métaux précieux, signe inaltérable et représentatif des richesses, pour avoir des marchandises sans valeur intrinsèque qui, livrées à la consommation et dépérissant par l'usage, ne laissaient après peu d'années aucune trace de leur existence. Aujourd'hui les Anglais reprennent une partie de cet or par les contributions qu'ils lèvent dans leurs possessions, ou sur les pays qu'ils *protégent* contre les Mahrattes; mais l'Europe en profite peu, parce que ce qui ne se consomme pas en frais d'administration sert à solder les marchandises de Canton et de Macao, à concurrence de quinze millions tous les ans.

Le seul moyen peut-être d'établir une juste

compensation entre l'Inde et l'Europe et d'empêcher l'effusion du numéraire, ce serait d'inspirer aux Hindous le goût de nos produits, de sorte que le commerce pût se faire par de simples échanges sans soulte; mais de tels résultats trouveront toujours un obstacle invincible dans les idées religieuses de ce peuple et la permanente immobilité de ses coutumes. D'ailleurs les Brahmines aiment à thésauriser; beaucoup d'entre eux, à l'aspect des guerres qui menacent ou qui dévastent leur pays, enfouissent leurs richesses pour les soustraire à l'avidité des conquérans anglais ou mahrattes; la crainte même des supplices ne peut leur arracher leur secret.

Les Chinois ont toujours commercé avec les Hindous. Ces deux peuples ont entr'eux des rapports de goûts, de caractère et d'institutions qui ne peuvent que favoriser leurs liaisons commerciales. A deux lieues de Négapatnam, dans le Tanjaour, les Chinois avaient autrefois un temple et un comptoir. Les Mogols les ont chassés de cet établissement, ce qui a produit pour le pays des résultats fâcheux. Dix ou douze jonques chinoises apportaient annuellement les marchandises de Canton, prenaient en échange des objets manufacturés et payaient une soulte d'environ un million. Ce commerce enrichissait la côte de Coromandel; maintenant les Hindous ne

reçoivent les marchandises de la Chine que par le canal des Européens, qui personnellement profitent du bénéfice de ce trafic, mais qui appauvrissent la contrée d'environ trois millions que Canton en retire.

Le commerce de l'Afrique avec l'Inde se fait aussi par la voie des échanges; il se balance en faveur des Hindous par une soulte de cinq ou six millions. Les Africains fournissent la poudre d'or, les dents d'éléphant, le bois d'ébène et des coquillages dont on fabrique des anneaux et des bracelets pour les femmes; ils reçoivent des toiles peintes, des étoffes, des camelots, des guinées et des verroteries.

Les poids et les mesures sont uniformes dans tout l'Hindoustan; ils ont pour premier type le poids ou le diamètre d'un grain d'orge. Le *candi* de la côte occidentale équivaut à cinq cent quatre-vingts livres poids de marc; le *bar* en usage au Bengale a cent livres de moins. Ces poids se divisent en *seers* ou *serres*, de trente onces, et en *palons* d'environ deux onces. Le palon se subdivise en dix *candon*, le candon en dix *viridis;* le viridi pèse huit grains, poids de marc, ce qui fait supposer à M. Legoux que les graminées dans l'Inde ont une pesanteur spécifique plus forte qu'en France. Le *maund* ou *man* est un autre poids équivalant à soixante-quinze livres, et divisé en quarante parties. Il forme aussi une

mesure de capacité que, sur la côte orientale, on appelle *magan*.

Les monnaies d'or se distinguent en *asśérafis* et en *pagodes*; celles d'argent se nomment *roupas* roupies. Les unes et les autres se divisent en *falons* ou *fanons*. Il y a tant d'espèces différentes de ces monnaies que, pour les connaître et déterminer leur valeur, il faut une étude particulière. La difficulté qu'éprouvent à ce sujet la plus grande partie des Hindous a fait établir dans toutes les villes commerçantes de l'Inde une classe d'agens qui sont uniquement chargés de faire les recettes et les payemens et de vérifier les sommes, soit pour les négocians soit pour les simples particuliers. On les appelle *sarafes*.

L'assérafi au premier titre vaut à peu près 43 francs 25 centimes. Les petits souverains indépendans en ont frappé d'un poids inférieur de quelques grains; ils ne valent que 42 francs. Les pagodes pèsent ordinairement un gros cinq grains; elles n'ont été fabriquées que depuis l'invasion des Mogols. Celles de Dékhan valent 10 francs et demi, quand elles sont à trois figures; elles valent un peu moins, si elles n'en ont qu'une. Celles que les Portugais fabriquaient à Porto-novo représentaient seulement 7 francs 50 centimes. La roupie *sicca* des provinces du nord est

d'environ 54 sous; celles de Surate et de Pondichéry valent un peu moins.

Il se fait beaucoup d'opérations sur le change des monnaies par l'entremise des sarafes; on dit qu'elles donnent souvent jusqu'à trente-cinq pour cent de bénéfice. L'argent étant considéré dans l'Inde comme marchandise, toute spéculation sur le change est autorisée par les lois. Quand il circule dans un pays plus de monnaies d'or que de monnaies d'argent, ces dernières, nécessaires pour les échanges, bénéficient; si au contraire celles d'argent abondent, la chance tourne et la valeur des premières s'augmente.

Il y a une petite monnaie de cuivre de peu de valeur qu'on nomme *taucanis* ou *caches*. Dans quelques contrées, on se sert à la place des caches de menus coquillages connus sous le nom de *cauris* (1).

---

(1) Voyez pour de plus grands détails le Traité spécial qui forme partie de l'appendice.



CHAPITRE VI.

DU GOUVERNEMENT DE L'HINDOUSTAN ANCIEN ET MODERNE, ET DE L'ORGANISATION MILITAIRE.

§ I. — De l'ancien gouvernement de l'Inde.

On n'a guère que des notions conjecturales sur la forme de l'ancien gouvernement des Hindous. Les livres sanscrits, tout nombreux qu'ils sont, fournissent peu de renseignemens. Les faits historiques s'y trouvent toujours mêlés avec les fictions des poètes et des mythologues. D'un autre côté, les anciens dont les écrits pourraient nous donner quelques lumières ont eu peu de moyens de communiquer avec les Hindous. Ceux-ci, renfermés par la loi dans les limites de leur pays, et, soit par orgueil soit par indifférence, ennemis du prosélytisme, ont caché avec soin aux étrangers tout ce qui concernait leur religion ou leurs usages.

Les relations commerciales des Hindous avec leurs voisins ne servaient pas mieux à les faire connaître. Au nord, tous les échanges se faisaient

sur les rives du Sind, aux environs d'Attok, et la branche du fleuve qui baigne les murs de cette ville formait une barrière que nul Hindou ne pouvait franchir sans perdre sa caste; au midi, le commerce était dans les mains des marchands égyptiens ou arabes qui se rendaient sur les côtes du Malabar, et ces marchands ne pénétraient jamais dans le pays. Aussi les anciens ont si peu connu le gouvernement de l'Inde, que leurs écrits sont remplis à cet égard d'exagérations et de fables. Le voyage de Pythagore n'avait eu qu'un but philosophique; celui de Scylax n'a pas laissé des résultats positifs. Les commerçans arabes, persans, égyptiens ou tartares n'étaient conduits que par l'intérêt, et les Grecs eux-mêmes, après l'expédition d'Alexandre, ne surent de l'Inde que ce qu'ils avaient pu voir et observer de leurs yeux; ils ignorèrent ce qui ne pouvait s'apprendre que par le secours des brahmines, et leurs observations recueillies par Strabon et Arrien, exactes sur certains points, sont très-imparfaites sur quelques autres.

D'après les livres sanscrits, communiqués par les brahmines à leurs modernes dominateurs, l'ancien gouvernement des souverains de l'Inde fut une monarchie absolue, limitée pourtant dans certains cas par des institutions dont il n'était pas plus permis au roi qu'aux sujets de

s'écarter. Les brahmines, comme on l'a vu, remplissaient les fonctions de conseillers du trône, et, jaloux de leurs prérogatives autant que du maintien des lois dont ils étaient les interprètes et les organes, ils n'auraient point souffert que le pouvoir royal se mît au-dessus des règles que le législateur avait imposées.

Il paraît même que, bien que le gouvernement appartînt de droit à la tribu des Tschatrias suivant les institutes de Menou, les brahmines, par cette tendance naturelle qu'ont tous les hommes à étendre leurs attributions, ne se contentaient pas d'être les conseillers du prince; plus d'une fois ils leur ravirent la couronne et retinrent le pouvoir exécutif. Alexandre trouva vers l'ouest une nation toute composée de *Brachmanes* ou brahmines. La résistance même qu'il éprouva de leur part, excitant ses ressentimens, devint fatale à leur chef qu'il envoya au supplice après l'avoir vaincu. Cependant ces usurpations de pouvoir par les brahmines n'étaient point ordinaires. Considérés par le peuple comme des demi-dieux, ils n'avaient pas besoin des ornemens royaux pour s'attirer le respect: les révolutions dans le gouvernement, ou le renversement d'une dynastie par une dynastie nouvelle, arrivaient plus souvent par l'ambition d'un homme que sa naissance éloignait des honneurs, et que son gé-

nie ou sa fortune rendaient vainqueur de tous les obstacles; tel fut le fameux Sandrocrottus des Grecs, le Chandragoupta des Pouranas.

Strabon avait avancé que l'ancien code des brahmines n'était point écrit; son assertion a été pleinement confirmée par les découvertes modernes; le titre même de *Menoumsriti* que portent les institutes suffit pour l'établir. Le mot *msriti* signifie reçu ou recueilli par tradition. Les lois ne se conservèrent jusqu'à l'âge de Viassa que dans la mémoire des brahmines, de même que les traditions druidiques, et cela explique assez l'influence que les brahmines acquirent dans les premiers âges. On prétend que lorsque le prince avait besoin de conseils ou qu'il devait prendre quelque mesure urgente, il se rendait de nuit chez les brahmines, avec autant de recueillement et de respect qu'en montraient les anciens quand ils allaient consulter leurs oracles.

Cette absence de lois écrites et la nécessité de recourir au brahmine gardien des traditions comme à la loi vivante faisaient du gouvernement une sorte de théocratie dont le souverain n'était que le premier ministre; théocratie d'autant plus à redouter que les plus grands excès pouvaient se sanctifier en se couvrant du nom de la divinité, et que si d'une part les actes du

despotisme pesaient sur les biens et sur les personnes, de l'autre la tyrannie sacerdotale s'exerçait sur les cœurs et sur les consciences.

Les traditions les plus anciennes donnent à l'empire hindou une prodigieuse étendue, et si la domination du maharadjah fut reconnue dans tous les pays où l'on trouve des traces de l'ancien sanscrit, toutes les contrées qui séparent l'Hindoustan de la Chine à partir du Kaschmir durent faire partie de son royaume (1).

Ce maharadjah ou grand-radjah avait des domaines propres sur lesquels son autorité s'exerçait immédiatement; mais il n'avait guère qu'une sorte de suzeraineté, de suprématie politique dont il tirait plus d'honneur que de pouvoir, sur la foule immense des radjahs ses vassaux ou ses tributaires; ceux qui avaient de l'or, des soldats et du génie se plaçaient dans une situation qui différait peu de l'indépendance. Tous ces radjahs ressemblaient aux possesseurs des grands fiefs de l'ancienne France, soumis s'ils étaient les plus faibles, exigeans et superbes quand ils sentaient leurs forces, et toujours ennemis, dans la paix comme dans la guerre,

---

(1) Nous parlerons plus tard de l'opinion des brahmines, que les Chinois eux-mêmes sont sortis de leur pays.

dans la bonne fortune comme dans les revers. En résultat, le gouvernement de l'Inde était mixte, composé de despotisme, de théocratie et de féodalité.

Au maharadjah seul appartenait le droit de déclarer et de faire la guerre ; chaque radjah devait, à sa réquisition, se rendre auprès de lui ou au lieu indiqué, à la tête des troupes dont se formait son contingent. Strabon dit, d'après Mégasthènes, que l'empire hindou se composait de cent quatre-vingts nations, qui toutes avaient des princes particuliers. Un descendant de Porus, *Pourava*, demandant l'alliance des Romains, se vantait d'avoir six cents tributaires; ce qui, réduit à sa plus simple expression, signifie six cents vassaux grands ou petits depuis le possesseur d'une province jusqu'au propriétaire d'un château-fort. Les cent quatre-vingts nations de Mégasthènes n'étaient vraisemblablement que les habitans d'autant de provinces dépendantes du grand empire dont le siége fut successivement à Oude, à Canouje et à Oujein. Tous ces radjahs jouissaient, à peu de chose près, des attributs de la royauté, ayant droit de vie et de mort sur leurs sujets; leur dignité était héréditaire ; mais ils étaient obligés de se conformer aux lois fondamentales du menoumsriti. Un radjah coupable de crime ou de mal-

versation était jugé par les brahmines, et s'ils le condamnaient la sentence s'exécutait sans contradiction. Le fanatisme détachait de lui jusqu'aux membres de sa famille, et lui faisait des ennemis de ses serviteurs, de ceux même qui avaient montré jusque-là plus de dévouement et de zèle.

Princes et sujets avaient pour les décisions de Menou un respect égal; chacun y trouvait écrites les règles qu'il devait suivre; une infraction légère était regardée comme une horrible profanation. Aussi, tant que les radjahs et le maharadjah lui-même restèrent fidèles à leurs devoirs, que les brahmines se garantirent de la corruption et que le timon de l'état fut dirigé par des mains sûres et vigilantes, la tranquillité et la *Strabon.* paix régnèrent dans l'empire. Le prince était obligé de se montrer au peuple une fois chaque jour; il écoutait et recevait les plaintes, terminait les différends et rendait la justice; les descendans de Tamerlan ont gardé religieusement *Philostrate.* cette coutume. Quand la foi publique se trouvait engagée dans un traité, on l'exécutait avec la plus grande exactitude; le sceau impérial dont on se servait en ces occasions représentait une ancre, symbole de la sécurité et de la confiance.

Cela dut changer à l'époque des invasions

arabes et tartares; en renversant le trône antique de l'Inde, elles causèrent un ébranlement général dont l'effet inévitable fut de relâcher tous les ressorts de l'ancien gouvernement. Plus que jamais les radjahs travaillèrent à se procurer l'indépendance; les lois de Menou furent négligées, violées même, et les brahmines perdirent la plus grande partie de leur crédit; les divisions intestines s'ajoutèrent aux fléaux de la conquête et de la guerre étrangère; les radjahs, appelés à la défense commune, ne songèrent qu'à s'arracher l'un à l'autre les débris négligés par les conquérans; et l'empire, livré au désordre, tourmenté par d'horribles convulsions ne put résister : il succomba.

La première invasion dont on gardait la mémoire remontait au septième siècle avant l'ère vulgaire; elle fut alors repoussée, mais les Tartares et les Persans avaient recueilli dans leurs courses trop de richesses pour que le souvenir pût s'en perdre chez eux; ils revinrent à la charge dans les siècles suivans, et si la puissance du maharadjah ne fut point renversée, il vit ses provinces septentrionales soumises au tribut par les rois de Perse. L'expédition d'Alexandre causa de nouveaux bouleversemens. L'union des radjahs, dans les premiers âges, avait formé autour de leur souverain un boulevard inex-

pugnable ; à mesure que l'esprit de révolte s'était glissé parmi eux, le maharadjah avait perdu de sa force et les causes de décadence étaient devenues plus actives. Les Grecs trouvèrent ces radjahs non-seulement peu subordonnés à leur chef suprême, mais encore divisés entre eux ; l'inimitié profonde qui existait entre Taxile et Porus fit du premier un allié d'Alexandre. Ce fut Taxile qui fournit à Éphestion les moyens de construire un pont de bateaux pour passer le Sind.

Strabon.

Il est à croire que si les radjahs s'étaient unis pour la défense commune, l'invasion macédonienne aurait été malheureuse. On peut en juger et par les travaux, les fatigues de tout genre que les Grecs eurent à supporter même après la soumission de Porus, et par le danger que courut la vie de leur chef au siége de la capitale des Oxidraces, qui, défaits une fois à Sangala, vinrent tenter courageusement les hasards d'une seconde bataille. Ils furent vaincus encore, mais leur courage ne fut point abattu, et ils défendirent jusqu'à l'extrémité les murs de leur ville.

Les Tschatryas anciens et modernes ont toujours fait consister dans la valeur le caractère distinctif de leur caste. Les Mahrattes, qui se disent les descendans d'une tribu Tschatrya, sont incontestablement les meilleurs ou du moins

les plus braves soldats de l'Asie; et ils sont tous persuadés qu'ils finiront, avec le secours de la fortune, par délivrer leur pays des étrangers qui l'oppriment.

La propriété du sol appartenait au souverain, qui en concédait des portions par une espèce de bail perpétuel sous la redevance de la sixième partie des fruits; quelques écrivains ont dit la quatrième partie, mais il paraît qu'ils ont pris quelques exceptions pour la règle générale. Ces concessions avaient lieu ordinairement en faveur des individus de la troisième caste; et si le concessionnaire payait exactement, il n'était jamais dépouillé, ni lui ni ses descendans. Le propriétaire des terres concédées était pareillement exempt de toute charge militaire. Également respecté par les deux partis qui se faisaient la guerre, il labourait paisiblement entre deux armées ennemies. Les brahmines avaient le droit de prélever sur les fruits de la terre ce qui était nécessaire pour le service du temple; et, loin de se plaindre de leurs demandes quelque exorbitantes qu'elles pussent être, le cultivateur s'estimait heureux de partager avec les dieux, car c'était pour les dieux que les brahmines recevaient ses offrandes.

Les marchands payaient une espèce de patente soit pour avoir la faculté d'exercer librement

leur commerce, soit pour s'assurer la protection du gouvernement. La police se faisait très-exactement, elle était commise en partie aux soins des percepteurs des impôts; ces officiers joignaient à leurs fonctions ordinaires l'inspection des routes publiques, des digues des rivières, des étangs et des réservoirs; ils étaient en outre conservateurs des bornes ou limites des propriétés particulières, et surintendans des hôtelleries ou *schoultris* destinées à recevoir les étrangers et les pélerins. Ils avaient pareillement à leur charge l'entretien des chemins ou passages à travers les forêts ou les grandes rivières, et ils devaient instruire le gouvernement par des rapports fidèles de tout ce qui se passait dans leur ressort. Les opérations de cette police active et vigilante étaient secondées par la disposition des lois qui prévoyaient presque tous les cas par des clauses spéciales. D'autres officiers veillaient sur les marchés publics, sur les poids et mesures des marchands, sur tous les genres possibles de fraude; rien n'était négligé pour faire jouir les Hindous de tous les bienfaits d'une administration sage, à laquelle on ne saurait reprocher que la rigueur excessive des dispositions pénales qu'elle appliquait aux moindres délits.

§ II. — Du gouvernement de l'Inde sous ses conquérans.

Les Afghans, tribu puissante et guerrière, jetèrent vers le milieu du dixième siècle de l'ère chrétienne les fondemens de l'empire de Ghizni ou Gazna; ils ne tardèrent pas à s'étendre à l'orient et à l'occident, et depuis le centre de la Perse jusqu'au-delà du Gange tout fut soumis par leurs armes. Leurs souverains transférèrent le siége du gouvernement à Lahore et successivement à Délhy. Quand le trop fameux Gengiz-Khan eut renversé l'empire charizmien, les Afghans, chassés des provinces septentrionales, se renfermèrent dans l'Hindoustan. De là ils opposèrent une résistance opiniâtre et couronnée par le succès aux généraux du Tartare, qui à la vérité ne fit pas contre eux l'emploi de toutes ses forces.

Les esclaves turcs de la famille de Ghaur, qui occupèrent ensuite le trône de Délhy, firent consister une partie de leur politique à opposer à l'invasion ennemie des armées de montagnards afghans, auxquelles ils donnèrent pour généraux leurs chefs de tribu, avec le titre d'*omrah* ou grand de l'empire. Cette milice turbulente, dit Férischta, causa souvent des désordres dans l'intérieur, mais *c'était un rempart de fer* contre les étrangers.

L'étendue de l'empire varia beaucoup durant le règne des dynasties afghanes et ghaurïdes. Tantôt il fut réduit à la capitale et à quelques cantons voisins, tantôt il s'étendit sur une ligne de six ou sept cents lieues. Cela dépendait du génie et plus souvent de la fortune du prince assis sur le trône; la soumission ou l'insubordination des omrahs et des gouverneurs des provinces n'y contribuait pas moins efficacement : toutes les fois que le sceptre suprême tombait dans les mains d'un prince faible ou pusillanime, ses lieutenans s'érigeaient en souverains, et sous ses yeux même, sous les remparts sans défense de sa capitale, ils proclamaient leur indépendance.

Le gouvernement de ces princes fut toujours despotique; plus d'une fois aussi, du haut de leur trône, ils sentirent que si le pouvoir absolu peut avoir quelques charmes pour le despote, il fait souvent naître la haine et la révolte parmi les sujets. Car dans un état où toutes les institutions languissent sous l'arbitraire, il ne saurait exister ni esprit public ni fidélité. Comme l'autorité du prince ne s'appuie point sur l'amour des peuples, elle est toujours faible et chancelante au moment même où elle semble le mieux affermie. Il ne faut pour la renverser que les efforts d'un factieux

secondé par la fortune. Le peuple, qui ne fait que tomber des mains d'un tyran dans celles d'un autre, prend peu de part aux révolutions du gouvernement : il ne cherche qu'à se soustraire aux calamités qui les accompagnent en se tenant dans l'isolement et dans la retraite. Cette indifférence presque légitime du peuple pour le souverain, résultat nécessaire du despotisme qui laisse les hommes sans propriété et sans patrie, rompt la chaîne morale qui lie les intérêts du trône à ceux de la nation; et dans les jours d'orage le trône isolé reste sans défenseurs.

Toutefois, dirons-nous avec Montesquieu, il est des pays qui semblent faits pour le despotisme; ce sont ceux où les hommes laissent leur énergie s'éteindre dans la mollesse et dans l'apathie.

Les Hindous se sont toujours soumis sans murmure au joug des despotes. Le repos et la servitude leur plaisent mieux que la liberté avec ses orages. Pourquoi ressemblent-ils si peu à tant d'autres peuples pour qui la liberté est le premier bien? Parce que la douceur du climat qu'ils habitent les porte à l'indolence, et que le bonheur suprême est pour eux la faculté de ne rien faire. Le moindre effort pour résister altérerait la paix dans laquelle ils cherchent à vivre; contens de ne point souffrir,

ils n'appellent point de leurs vœux des jouissances plus vives. Ils sont naturellement sobres, et leur sol est fertile; un peu de riz et d'eau suffisent à leurs besoins; le despote ne les empêche point de posséder ces biens; c'est assez pour qu'ils ne se plaignent pas.

Aussi les a-t-on vus toujours se tenir éloignés des affaires publiques. Les révolutions de palais, les réactions, les massacres même produits par le choc des partis semblaient ne pas arriver jusqu'à eux. Quand un changement dans l'état s'opérait, ils s'informaient à peine du nom de leur nouveau maître. Cette disposition des esprits a merveilleusement favorisé l'ambition des gouverneurs qui aspiraient à l'indépendance, certains de ne trouver aucun obstacle parmi des hommes qui s'accommodaient de tout gouvernement pourvu qu'on leur laissât leur religion et leurs mœurs.

Ces révolutions étaient d'ailleurs si fréquentes, surtout dans les derniers temps, qu'on doit peu s'étonner de l'indifférence que les Hindous témoignaient pour elles. On raconte qu'un gouverneur qui venait d'être nommé, sortant de Délhy pour aller à sa province monté sur un éléphant, ne fut pas plus tôt hors de la ville qu'il s'assit le visage tourné vers le lieu qu'il quittait. Comme on lui demandait le motif de cette

singularité, *C'est*, répondit-il, *pour voir arriver mon successeur.*

D'un autre côté, le despotisme pesait très-peu sur les classes inférieures, et le gouvernement le plus modéré de l'Europe n'a point pour le peuple plus de douceur; cela devait être ainsi. Quand les volontés du prince ne sont point contredites et qu'elles s'exercent sans obstacle, elles se manifestent sans effort et sans violence, dégagées de cette dure inflexibilité, de cette persévérance cruelle que la résistance leur donne.

L'empereur était maître absolu; le premier omrah, le dernier des sujets étaient égaux devant lui; mais l'omrah bravait souvent son maître en courant aux armes, l'autre n'avait pas même l'idée de la rébellion. Les gouverneurs-généraux, *soubahbdars*, ceux des villes ou des provinces, *nabobs*, jouissaient presque de toutes les prérogatives de l'autorité souveraine; leurs droits allaient jusqu'à disposer de la vie des individus. Les terres, à l'exception de quelques districts possédés héréditairement par de petits radjahs en vertu des conventions faites à l'époque de la conquête, étaient regardées comme la propriété exclusive de l'empereur, qui était en outre héritier légal de tous ses sujets. Il n'usait pas de son privilége, quand le défunt laissait des enfans; toutefois, si la succession était riche ou

si l'on présumait que les biens avaient été mal acquis, l'empereur succédait pour la meilleure partie; il abandonnait l'autre aux enfans; il leur laissait même la totalité, si le père appartenait à la classe des marchands ou des artisans.

Comme tous les despotes, l'empereur pouvait nommer son héritier et le choisir parmi tous ses enfans, légitimes ou naturels. La qualité d'aîné ne conférait aucun droit. C'était le contraire chez les Hindous, qui croyaient généralement que la faculté exclusive de succéder résidait dans le premier mâle.

La principale autorité administrative appartenait au vizir; les actes publics, les édits de l'empereur n'étaient exécutoires qu'après qu'il les avait scellés. Il était surintendant du trésor, et inspecteur général des *divans* ou administrations des provinces en tout ce qui concernait les finances. Dans les temps orageux, le vizir avait un supérieur; c'était le *vakiel moutoulouk*, qui réunissait à l'administration civile la direction générale des forces militaires, laquelle, hors ce cas, appartenait au *boukschi* ou capitaine généraral des troupes. Cette charge de *vakiel* était rarement occupée : l'empereur évitait d'y nommer, parce qu'il craignait de se donner un maître. Obligé de déposer dans les mains de cet officier

sa puissance réelle, il ne conservait guère que les marques extérieures de la royauté.

L'empereur donnait tous les jours audience publique; chacun pouvait s'y présenter. Les placets étaient remis à l'*ariz-beg*, préposé pour les recevoir. L'empereur les lisait, et d'ordinaire il y répondait de sa main. Si la chose lui semblait douteuse, il renvoyait la demande au ministre de la justice, *sidder oul souddour*. La justice était administrée aux disciples de Mahomet d'après les préceptes du Koran; les Hindous étaient jugés suivant leurs lois. Les premiers avaient, outre le Koran, un recueil d'anciens usages rédigés par écrit : beaucoup de causes se décidaient par ces usages : des officiers nommés *ganongsas* étaient chargés de les expliquer au peuple moyennant une légère rétribution.

Il y avait dans chaque *pergounnah*, ou district, un tribunal ou cour de justice : ces cours passaient pour vénales, et les frais y étaient énormes; ils absorbaient toujours le quart de l'objet en litige. Dans la décadence de l'empire, les nabobs commirent toutes sortes de vexations dans les provinces qu'ils régissaient. Dans l'origine, ils n'avaient que le commandement des troupes et ils recevaient les ordres du divan de la province; mais à l'aide du pouvoir militaire, ils acquirent le pouvoir civil. Dès lors ils mé-

connurent l'autorité des divans, fomentèrent en secret des révoltes et des séditions, encouragèrent tous les mécontentemens pour ne pas manquer de prétextes d'avoir toujours sur pied des troupes nombreuses, et s'attribuer le maniement des impôts que le divan percevait et administrait dans les temps ordinaires. Comme la faiblesse du gouvernement allait toujours croissant, l'autorité des divans se réduisit à un vain titre; ils conservèrent pourtant le pouvoir de s'opposer à la création de nouveaux impôts.

§ III. — Organisation militaire.

I. Les anciens Hindous connurent la guerre. Quand les *Institutes* de Menou furent rédigés, elle constituait un art qui comprenait également la défense et l'attaque, la méthode des siéges et la marche des armées. Ce livre, dans le chapitre qui concerne les devoirs des rois, contient diverses règles de conduite pour le général d'armée. La manière de diriger l'emploi de ses forces, le choix d'un emplacement convenable pour la capitale de l'empire, la construction des forteresses, l'exercice des troupes, la marche des armées sont la matière d'autant de dispositions spéciales. Une dernière partie du chapitre est consacrée aux traités de paix, aux alliances, aux moyens de repousser l'invasion, etc.

Les armes ordinaires de ces peuples étaient l'arc et les flèches, l'épée et la lance; ils avaient aussi des massues et d'autres instrumens de ce genre. Mais ce qui aurait droit d'étonner, s'il n'existait déjà mille preuves des anciens progrès des sciences physiques et chimiques dans l'Hindoustan, ce serait d'apprendre qu'ils avaient des armes à feu; c'étaient des fusées volantes qu'on dirigeait sur les bataillons ennemis : elles étaient en usage dans tout l'Hindoustan, même dans les contrées où les Européens ni les Musulmans n'ont jamais pénétré. Ils employaient aussi des ballons de feu qu'ils lançaient dans les airs, afin de reconnaître du haut des remparts les travaux des assiégeans. Dans tous les temps, les Hindous ont beaucoup aimé les feux d'artifice, et il paraît certain que, s'ils n'ont pas connu la poudre à canon avant les Européens, ils avaient au moins le secret d'une composition qui produisait les mêmes effets.

Il est encore fait mention dans leurs anciens livres des chariots de guerre, et l'*Hitopades*, qui n'est rien moins qu'un traité sur l'art militaire, appelle les éléphans, les chars, les chevaux et l'infanterie *les quatre membres d'une armée.* Il paraît que la cavalerie se plaçait au centre, que les chars et les éléphans garnissaient les deux ailes, et que l'infanterie formait les deux

extrémités. Quant aux flèches empoisonnées, l'usage en était défendu par les *Sastras*, qui contenaient des préceptes remplis d'humanité sur ce terrible droit de la guerre que l'ambition des hommes a imaginé pour justifier la destruction et le massacre.

Les rois de l'Inde assistaient en personne aux batailles; on les préparait par l'éducation à l'art de commander les armées, et plusieurs d'entre eux ont acquis une grande réputation par leur valeur personnelle autant que par leurs talens militaires. Dans les marches, les étendards étaient portés à la tête de l'armée; venaient ensuite quelques bataillons d'infanterie, et successivement les soldats armés de boucliers et de lances, les archers, les porteurs de massues, les chevaux, les éléphans, les chariots, les chameaux, les bœufs, un autre corps d'infanterie, les musiciens, les vendeurs d'*eau*, et enfin les équipages et les bagages.

Quand les armées étaient en présence, avant que le signal fût donné, les soldats échangeaient mutuellement des injures et des rodomontades. Celui qui périssait au premier rang gagnait le ciel. Une bataille se composait de divers combats ou engagemens particuliers; les cavaliers se battaient contre les cavaliers, les fantassins contre les fantassins, les chariots contre les cha-

riots, etc. C'était au surplus une horrible mêlée où l'on combattait sans aucun ordre. Les chariots ne s'engageaient qu'après que les premiers rangs avaient été éclaircis.

Il fallait jusqu'à mille éléphans pour un chariot, lit-on dans les anciens poëmes; chaque éléphant était protégé par cent chevaux, chaque cavalier avait deux archers, chaque archer dix soldats armés de boucliers, et chaque soldat trois serviteurs, l'un derrière, les autres par côté; de sorte qu'il ne fallait pas moins de huit millions trois cent mille hommes pour un seul char de guerre. On voit bien là l'esprit qui a dicté le calcul des quatre âges.

Les lois de la guerre défendaient de frapper un ennemi vaincu ou en fuite; celui qui demandait grace ou quartier; celui qui n'avait point d'armes; le faible, les femmes, les enfans et les vieillards. Le soldat hindou portait un turban et des culottes courtes, une ceinture, et sur la ceinture une pièce de cuir à laquelle étaient attachées plusieurs clochettes. Il avait aussi une cotte de maille de cuir ou de fil de fer; on dit que cette armure résistait aux coups les plus violens. Les archers étaient ordinairement très-adroits et très-promps à lancer leurs flèches. Ceux qui se distinguaient par leur bravoure dans une arme quelconque recevaient une marque d'honneur.

Les Hindous, comme les Romains, avaient de bons et de mauvais présages qu'il fallait consulter avec soin; et ces présages étaient en si grand nombre qu'on conçoit à peine comment une armée pouvait jamais commencer la moindre opération. Il suffisait d'apercevoir un faucon, une grue, un vautour, de rencontrer un brahmine ou une vache à sa gauche, d'entendre crier un chacal, etc., pour que l'épouvante se répandît parmi les soldats.

L'arc avait trois ou quatre coudées de long; sa bonté consistait dans sa force; quelques-uns étaient d'ivoire. La corde de l'arc se fabriquait avec des fibres d'écorce d'arbre, avec de la soie, quelquefois avec du fil d'or. Les flèches, de deux coudées de long, étaient faites de roseaux très-aigus, garnis par un bout d'une pointe de fer et par l'autre de plumes de grue. Il y avait aussi des arcs avec lesquels on lançait des projectiles. Quand on se servait de massues, on ne devait jamais frapper son ennemi au-dessous du nombril; les lois en contenaient la défense expresse.

Pour se former aux travaux de la guerre, les Hindous se livraient à plusieurs sortes d'exercices; l'un d'eux était la lutte. On était réputé bon lutteur quand on pouvait décrire un cercle autour de son adversaire, au petit pas, et en évi-

tant ses coups. Les lutteurs ne pouvaient se saisir par les pieds ni se frapper sur le dos : ils se servaient du poing, de la main ouverte, du pied ou de la tête.

II. Nous avons dit que les anciens radjahs étaient obligés, sur la sommation qui leur était faite par le maharadjah, d'accourir avec leurs troupes au rendez-vous général. Les armées ainsi composées étaient extrêmement nombreuses; et quand on sait que l'empereur Aureng-Zeb eut presque toujours sur pied cinq ou six cent mille hommes, on ne doit pas trop accuser les anciens d'exagération dans ce qu'ils rapportent des armées de Sandrocottus, usurpateur de l'empire.

Les conquérans tartares semblaient avoir hérité, pour la composition de leurs armées, de l'ancienne méthode des maharadjahs. Si l'empereur entrait en campagne, tous les *nabobs* devaient se rendre auprès de lui avec leurs soldats. Quand on campait, ils se réunissaient au lever de l'aurore dans le pavillon impérial, et l'émir *al-omrah*, ou boukschi, leur transmettait les ordres du prince. Ils marchaient tous sous l'étendard de leur maître ; mais dans les derniers temps chacun voulut avoir sa bannière; ils en vinrent même à camper séparément.

Le sultan Babour avait introduit la discipline parmi ses troupes. Ce fut par ce moyen qu'avec

peu de soldats il vainquit des armées nombreuses. L'empereur Akber fit aussi d'excellens réglemens; mais après la mort d'Aureng-Zeb, son petit-fils, ces réglemens furent négligés, les soldats reprirent leurs habitudes, les généraux leur tactique, et tous les symptômes de décadence se développèrent. Ce qui nuisait surtout aux opérations et même à la marche des armées, c'était la quantité de vivandiers, cantiniers et pourvoyeurs de tout genre qui s'attachaient aux pas des soldats. Chaque commandant de corps avait un bazar établi auprès de son camp, de sorte que pour un seul nabob il fallait un grand nombre de bazars. Par ce moyen les troupes ne manquaient point de vivres, mais souvent aussi cet immense concours retardant ou gênant les manœuvres faisait perdre les batailles.

On nourrissait les chevaux avec une graine semblable à la vesce, et, quand on en manquait, avec les racines d'une plante très-commune dans l'Inde. Comme le cheval appartenait au cavalier, on prenait beaucoup de soin de ces animaux; mais la cavalerie n'était point pour cela meilleure. Plus d'une fois il est arrivé au cavalier, qui n'avait que son cheval pour tout bien, de tourner bride au moment de l'attaque pour le soustraire aux coups de l'ennemi.

Le fameux Hyder Ali avait cherché à discipli-

ner ses troupes à l'européenne, mais il n'avait pu y réussir. Les Hindous, qui faisaient la principale force de son armée, avaient communiqué leur apathique indolence aux musulmans naturalisés parmi eux. Les premiers tiennent par toutes les facultés de leur ame aux traditions héréditaires, et toute innovation les épouvante. L'ordre du souverain pouvait bien les enrégimenter, les soumettre à des exercices militaires, changer contre des fusils leurs flèches et leurs fusées volantes; mais leurs vieilles habitudes résistaient à ces changemens, et leur naturel restait toujours le même. Aujourd'hui encore, malgré leurs efforts, les Anglais ne peuvent recruter leurs bataillons cypayes que dans la classe des chandalahs ou pariars qui, repoussés par leurs compatriotes, exclus même des bienfaits de la religion, embrassent le parti des armes sous un maître étranger comme un refuge contre la proscription.

Les troupes irrégulières des Mahrattes n'ont pour uniforme qu'une ceinture de toile et un turban; leurs armes sont le sabre, le fusil à mèche et quelquefois un *matkloc*, carabine qui reçoit plusieurs balles; on en voit qui ont encore des arcs, des flèches et des *àgni-astras* ou fusées volantes. Les troupes régulières ont des fusils européens que leur ont fournis les An-

glais. Ces fusils sont armés de bayonnettes dont ils ne se servent jamais. Les cavaliers ont des sabres d'une excellente trempe, un turban rouge, des pantalons de toile et une veste d'étoffe rouge ou verte. Ceux qui s'équipent à leurs frais conservent le costume et les armes du pays.

Leur artillerie est servie par des canonniers européens. Les pièces de campagne de Hyder étaient presque toutes françaises. La poudre des Mahrattes ne porte, dit-on, qu'à une distance médiocre, mais leurs canons, traînés par des chevaux, peuvent se mettre aisément à portée de l'ennemi. Les canons de siége se composent souvent de plusieurs lames de fer, roulées l'une sur l'autre et retenues par des cercles de la même matière. Hyder en avait d'un calibre énorme; ils lançaient des boulets de pierre.

Sa méthode de faire la guerre était défensive plus qu'offensive; il évitait les batailles, mais il harcelait constamment l'ennemi. Quand ses soldats en venaient aux mains, ils s'avançaient d'abord avec une sorte de fureur, mais dès que la mitraille pouvait les atteindre ils se dispersaient. Derrière des retranchemens, ils se battaient mieux; on les voyait souvent les défendre avec la plus grande opiniâtreté. Les camps de Hyder étaient carrés et tels que les Hindous les faisaient autrefois; l'artillerie et les bagages occu-

paient le centre. Ce prince avait banni les femmes de ses armées; mais son fils Tippou se faisait toujours suivre d'une partie de son zénana ou harem. Les Anglais le lui enlevèrent dans la campagne de 1792. Il était très-aisé de surprendre ses troupes campées, surtout dans la nuit, car elles ne savaient point se garder.

Les fortifications modernes consistent en général en un mur de pierre, flanqué de distance en distance et principalement aux angles de tours rondes, très-rarement carrées. Ces forts sont quelquefois entourés de fossés pleins d'eau, dans lesquels on entretient des crocodiles. Les principaux travaux sont auprès de la porte pour en défendre l'entrée.

Les Mahrattes ont beaucoup de cavalerie, et les cavaliers sont propriétaires de leurs chevaux qu'ils aiment avec passion. On a vu un général mahratte porter le deuil du sien. Les empereurs de Délhy, les soubabhdars, les radjahs hindous se plaçaient toujours au centre de l'armée, montés sur des éléphans. Les soldats perdaient courage et se débandaient s'ils cessaient un instant de voir leur prince. Dans une bataille décisive que le fameux Aureng-Zeb livra à ses frères, il ne dut la victoire qu'au conseil que donnèrent à leur général des officiers, secrets partisans d'Aureng-Zeb, de descendre de son

éléphant pour monter à cheval et poursuivre les ennemis qui commençaient de plier.

Les habitans de l'Inde, surtout les musulmans, ont la coutume cruelle de mutiler leurs prisonniers en leur coupant le nez et les oreilles. Cet usage est très-ancien; on sait qu'Alexandre fit subir aux siens ce traitement barbare, après la bataille de Persépolis.

CHAPITRE VII.

DES MOEURS, DES COUTUMES ET DES USAGES DES HINDOUS.

Nous avons tant d'objets encore à traiter, tous si remplis d'intérêt, que nous pouvons à peine consacrer quelques pages à une matière qui fournirait un volume capable d'exciter et de nourrir la curiosité par la nouveauté et la variété des détails; il s'agit des mœurs des Hindous, de leurs usages, de leurs habitudes; et qui ne sait que cette partie de l'histoire d'un peuple est l'une de celles qu'on voit avec le plus de plaisir? L'homme du monde, il est vrai, n'y cherche que des distractions; le philosophe y découvre le premier germe de l'éducation sociale du peuple qu'il a sous les yeux, et par les actions publiques et privées des individus il juge de l'état moral et politique de la nation.

Mais pour faire connaître les Hindous il faudrait les suivre depuis leur naissance jusqu'à leur mort, et ce serait une tâche bien longue à remplir. Ne pouvant embrasser un plan aussi

vaste, forcé au contraire de me renfermer dans d'étroites limites, je me bornerai à recueillir les principaux traits de leur caractère, et ce que leurs coutumes offrent de plus important.

Aboulfazil, Solvyns, Ward, Crawfurd, etc.

I. Les Hindous, surtout ceux des provinces septentrionales, ont généralement le visage ovale, le nez aquilin, la physionomie régulière. Quelques-uns même peuvent passer pour beaux. Le plus grand nombre ont le teint d'un brun très-foncé, il y en a qui sont tout-à-fait noirs; les yeux et les cheveux sont de la même couleur. Leur maintien annonce la timidité, la nonchalance, l'abandon; leur air est assez triste, quoiqu'ils aiment le plaisir. Dans le Bengale, ils sont de moyenne taille, et ils ont peu d'embonpoint; mais dans les provinces voisines du Sind, ils sont grands, dispos, sains et robustes.

Les femmes hindoues, dit le missionnaire Barthélemi, conservent leur fraîcheur jusqu'à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans; cette époque passée, elles se fanent rapidement, et beaucoup plus vite que chez aucun peuple de l'Europe (1).

---

(1) « Les femmes, dit le voyageur Forster, sont très-bien faites, ont des manières douces et engageantes, et le son de voix très-agréable. Elles ont le teint olivâtre, mais leurs traits sont fins et réguliers. On voit dans leur maintien un air de liberté qui ne dégénère jamais en licence : cet aimable aban-

Les mariages précoces, les maladies, le travail épuisent de bonne heure leur constitution. Elles sont aimables, vives, gracieuses, spirituelles, aiment beaucoup la conversation, usent d'un langage fleuri et plein d'images. Elle n'agissent d'ordinaire qu'après réflexion, mais elles sont curieuses et questionneuses; leur naturel est inconstant et volage; prodigues de promesses pour qu'on leur accorde ce qu'elles désirent, elles n'en gardent aucune quand elles ont obtenu : elles sont même ingrates; humbles jusqu'à la bassesse devant celui qu'elles craignent, elles deviennent insolentes lorsqu'elles sentent leur supériorité. Si elles ne peuvent pas se venger d'une injure, elles montrent un air de calme et de tranquillité qui peut faire croire qu'elles l'ont oubliée; mais leur ressentiment est loin d'être éteint : elles ne font qu'attendre le moment favorable de la vengeance.

Leurs maris ne sont pas moins causeurs qu'elles, et les gens du peuple crient en parlant. Dans leur jeunesse ils sont actifs, intelligens, et se montrent capables des plus grands progrès *Ward.*

---

don semble dire que leurs maris ont en elles une juste confiance. » Le principal agrément d'une femme, dit un autre écrivain, c'est d'avoir le teint clair; aussi les jeunes filles s'exposent-elles bien rarement aux rayons du soleil.

dans les sciences ou dans les arts. S'ils apprennent quelque chose des Européens, ils ne tardent pas à le perfectionner (1), mais ils ne sont guère en état d'inventer par eux-mêmes, tant ils sont esclaves de leurs vieilles routines. *Cet attachement aux anciens usages, semblable au soulier chinois, en fait un peuple de boiteux.*

Aboulfazil.

Ils sont religieux, affables, honnêtes avec les étrangers, d'un esprit gai, avides de connaissances, amis de la justice, adonnés à la retraite et aux pratiques les plus austères, sincères, reconnaissans et d'une fidélité à l'épreuve. Ils ont un très-grand respect pour leurs supérieurs, et ne font aucun cas de leur propre vie quand il est question de servir Dieu. Si un individu a recours à eux pour leur demander asile et protection, ils le prennent par la main et dès ce moment ils le défendent au péril de leur vie, cet individu fût-il même étranger.

Le peuple aime la conversation, le jeu, le spectacle, la joie bruyante. Il passerait volontiers la nuit à voir danser ou à entendre de la

---

(1) Il semble, dit M. Crawfurd, que les facultés de l'esprit se développent chez eux beaucoup plus tôt que chez les autres hommes. On est surpris de voir des enfans se conduire et s'exprimer avec une gravité, une justesse de raisonnement qui ne sont pas de leur âge.

musique. Toutefois personne ne danse ni ne joue d'aucun instrument, excepté ceux qui le font par état. Il y a des chanteurs, des musiciens, des danseurs qui se consacrent aux plaisirs du public. Les Hindous sont du reste grands observateurs des convenances. Ils ne diront jamais avec intention un mot offensant, ne rappelleront pas volontairement à un homme un souvenir douloureux.

Ils sont en général d'un caractère doux, timide, efféminé même, et l'éducation ne fait qu'augmenter ou fortifier leurs dispositions naturelles à là paresse. La chaleur du climat qui rend moins actifs les besoins de la vie, le genre de leurs alimens qui ne consistent guère qu'en végétaux, la privation qu'ils s'imposent de toute sorte de liqueurs contribuent sans doute à les amollir; en tout cas, le régime qu'ils gardent n'est guère propre à exciter leurs esprits.

Toutefois Athénée, sur le rapport de Charès de Mitylène, a traité les Indiens d'ivrognes; il fonde cette étrange imputation sur un défi qui eut lieu, dit-il, par l'incitation d'Alexandre, après la mort de Calanus qui l'avait suivi des bords du Sind et qui se brûla publiquement sur un bûcher. Le vainqueur, nommé Promachus, avait bu quatre courges de vin, ou cent quatre-vingt-douze pintes; sa victoire lui coûta la vie.

Quinte-Curce ne rapporte pas ce fait, mais il dit que les Indiens sont enclins à boire, ce qui peut être vrai si l'on entend parler de ceux qu'on trouvait sur les frontières de la Perse, dont les habitans passaient effectivement pour de grands buveurs. Quant à la nation, elle était fort sobre. Mille voix s'élèvent de tous les pays et de tous les âges pour démentir Athénée.

Ce que nous avons dit de la mollesse des Hindous ne s'applique point à ceux de la seconde caste. Les Tschatryas sont doués au contraire d'une force d'ame qui se dément rarement, et M. Crawfurd rapporte plusieurs exemples, choisis entre mille, qui prouvent que les hommes de cette tribu sont capables des plus grands efforts de courage. On peut même dire, avec M. Sonnerat, que les Hindous de toutes les castes craignent peu la mort, soit qu'ils la regardent comme le terme de leurs misères, soit qu'ils pensent qu'elle les conduira à une vie nouvelle moins traversée que celle qu'ils quittent. « Il vaut mieux, dit un de leurs proverbes, être assis que debout, endormi qu'éveillé, mort que vivant. »

Mais les Hindous des autres castes font du repos le bonheur suprême, et de l'habitude leur divinité de tous les temps et de toutes les circonstances. Le dernier jour de sa vie, un

Hindou se conduit comme au temps de son adolescence; il avait imité son père, et son propre exemple est une partie de l'héritage qu'il lègue à ses enfans. Malgré l'inaction dans laquelle ils vivent, les Hindous connaissent peu l'ennui; la moindre bagatelle les amuse; une idée puérile les occupe; une illusion légère les satisfait : ils sont heureux peut-être de penser qu'ils le paraissent ou parce qu'ils croient l'être. Dans tous les pays, les femmes cherchent à plaire, et pour y parvenir elles empruntent à la toilette tout ce qui peut relever leurs charmes. Celles de l'Inde parfument leurs cheveux d'essences et d'huiles odorantes, ensuite elles les tressent ou les laissent tomber en boucles derrière la tête; elles se noircissent le dessous des paupières, se teignent en rouge les ongles des mains et des pieds. Lorsqu'elles sont mariées elles s'appliquent à faire le bonheur de leurs époux, mènent une vie fort retirée, s'immolent à leurs devoirs; et cependant elles sont malheureuses.

Elles ne mangent jamais avec leurs maris; reléguées dans une chambre avec leurs jeunes enfans, elles ne vivent que des restes de sa table; quand elles parlent d'eux, ce n'est que sur le ton du dévouement le plus absolu; elles le nomment leur maître, proclament leur propre esclavage, et pour prix de tant de soumission

elles n'inspirent pas même un sentiment de bienveillance. Une femme n'est pour un Hindou qu'un instrument de plaisir nécessaire à ses sens ; elle n'est point la compagne, l'amie de son cœur.

II. Dès qu'un enfant est né, les brahmines vont faire des lustrations dans la maison ; les membres de la famille se lavent dans le Gange, et ils s'oignent ensuite la tête d'huile. Le nouveau-né est lavé de même, et couché nu sur des nattes. Le dixième jour, la famille s'assemble pour lui donner un nom. C'est ordinairement celui de quelque dewta (1), qui devient son patron et son dieu gardien. Au bout de six mois, on lui donne du riz cuit dans le lait et le sucre ; on ne commence à lui faire porter des vêtemens qu'à l'âge de quatre ou cinq ans. L'enfant apprend à marcher de bonne heure, parce que dès le lendemain du jour où il a mangé pour la première fois on le laisse se traîner sur la terre et essayer ses forces qui se développent ensuite par l'exercice. A sept ou huit ans, il est envoyé à l'école. Il commence à former des lettres avec de la craie sur le plancher, ou avec son doigt sur le sable ; en même temps on lui enseigne à lire.

(1) A peu près ce que nous appelons un génie, un esprit, un ange.

A peine a-t-il quelque connaissance de la lecture et de l'écriture, qu'on lui apprend à calculer et à compter.

Les opérations d'arithmétique se font d'ordinaire avec les menus coquillages qu'on nomme cauris. Pour écrire sur le papier on se sert d'un petit roseau; pour écrire sur les feuilles on emploie un poinçon de fer. Les feuilles, assez épaisses pour recevoir l'incision que le burin y fait, conservent l'écriture pendant très-long-temps. Un certain nombre de ces feuilles, ordinairement de palmier, composent un livre. On écrit quelquefois sur les feuilles avec de l'encre comme sur le papier.

Outre l'art de compter, l'enfant apprend le persan qui est la langue des musulmans de l'Inde, et qu'il est par conséquent nécessaire d'entendre. Dès qu'il est entré dans l'adolescence, on lui donne une épouse. On croirait presque, dit un écrivain, qu'en mariant leurs enfans si jeunes les Hindous veulent prévenir l'effet des passions à l'époque où elles se montrent, et leur donner un moyen honnête d'exercer la sensibilité naissante de leur ame au profit de la société et sans danger pour leurs mœurs. Cette opinion est très-honorable sans doute pour les Hindous, mais on peut douter avec raison qu'elle soit fondée. Les passions se développent de bonne heure

dans l'Inde, le besoin de les satisfaire naît avec elles, et un Hindou marie son fils à quatorze ou quinze ans avec une fille de dix ou douze parce qu'il a été marié lui-même à cet âge.

Le jour fixé pour le mariage, on place dans la cour de la maison une idole représentant l'Hymen ou Kamadéva; on lui offre en sacrifice des fleurs et des fruits; les bayadères exécutent des chants et des danses; on fait par la ville une espèce de procession qui se prolonge très-avant dans la nuit. Au retour, on fait aux dieux de nouveaux sacrifices, et, après diverses cérémonies, dans l'une desquelles le mari passe au cou de sa fiancée une chaîne d'or ou d'un autre métal, on les laisse libres de se retirer dans l'appartement qui leur est destiné. Les fêtes durent quelquefois plusieurs jours; elles sont très-dispendieuses, parce que les brahmines des environs s'empressent de s'y rendre pour recueillir les offrandes.

Les Hindous meurent presque toujours hors de leur maison, parce qu'aussitôt que leur vie est en danger on les transporte sur les bords du Gange ou des rivières sacrées; une maison passe pour souillée par la mort de quelqu'un de ceux qui l'habitent, et les brahmines doivent la purifier par des lustrations. La coutume de brûler les morts est la plus générale; dans quelques cantons on les enterre.

Les Hindous passent pour aimer leurs enfans, et cependant on trouve chez eux l'usage barbare de les faire périr. Cet usage, il est vrai, n'existe que dans un très-petit nombre de familles de la caste guerrière, appartenant à la tribu des *Raja-poutras* ou *Radje-pots* qui ont joué un rôle brillant, mais court, dans les dernières révolutions de l'empire Mogol. En 1789, il y avait une de ces familles qui comptait quatre mille individus; elle résidait aux environs de Bénarés, et portait le nom de *Raj-Koumar*. Les Raj-Koumars faisaient mourir les filles après leur naissance en les privant du sein de leur mère; les gens riches les épargnaient, surtout s'ils craignaient de n'avoir point d'enfans mâles. Les soins du gouvernement anglais ont diminué le nombre de ces horribles sacrifices, fondés sur une ancienne coutume et sur des traditions dont je parlerai ailleurs; on espère venir à bout de la détruire entièrement.

III. Le vêtement ordinaire des Hindous, pour les classes communes, consiste en une pièce d'étoffe de coton roulée autour du corps, et dont une extrémité passée entre les cuisses remonte par-dessus les épaules. Ils ont la tête presque toujours nue; quand ils veulent se garantir du soleil ou du froid, ils la couvrent d'un morceau de toile, auquel ils donnent la forme d'un capu-

chon. Ceux qui sont au service des Européens s'habillent à la manière des musulmans, et portent le turban. Dans les classes élevées, la première pièce d'étoffe qui entoure le corps est cachée par une pièce de mousseline tombant des épaules jusqu'aux talons, et quelquefois par une troisième en guise d'écharpe, qui part de l'épaule gauche et passe par-dessous le bras droit. Une bande de mousseline très-fine forme pour la tête une espèce de bonnet.

Les pauvres n'ont qu'une pièce de toile autour des reins. Le costume des femmes diffère peu de celui des hommes. Les individus des deux sexes qui aiment à se distinguer par une mise plus recherchée, varient à l'infini l'arrangement des étoffes dont ils se couvrent, mais ce ne sont jamais que des pièces de coton ou de lin, ployées autour du corps, sans boutons, sans cordons et sans épingles.

Presque tous les Hindous portent des pendans d'oreilles et des bracelets; les plus fortunés enrichissent de perles et de pierreries l'étoffe qui leur sert de coiffure; leurs pantoufles sont brodées en or : ils les ôtent en entrant dans un appartement; il faut dire que leurs planchers sont recouverts de tapis de plusieurs sortes. Aussi se montrent-ils fort choqués de voir les Européens marcher en souliers sur ces tapis qui leur ser-

vent de lit et de siége. Cette coutume des Hindous de porter des joyaux et des bijoux, d'en garnir leurs bras et leurs jambes et d'en orner leurs vêtemens existait au temps d'Alexandre et paraît même avoir existé de tout temps. Les femmes surtout aiment à s'en charger; elles recherchent beaucoup le corail à cause de sa couleur rouge; il relève leur teint beaucoup mieux que l'or et les pierreries.

L'ameublement des maisons est toujours simple : il se compose de nattes, de tapis, de vases pour la boisson; de quelque coffre pour serrer les effets précieux. Un Hindou, riche ou non, vit toujours de même sans rien changer à ses habitudes. Il y en a, dans les grandes villes, qui font construire chez eux des appartemens disposés à l'européenne et qu'ils meublent ensuite avec magnificence, mais ils ne les habitent point.

Le riz (1) est chez les Hindous un très-grand objet de consommation; ils en font toujours la base de tous leurs repas. Quant à leur vaisselle, elle consiste en feuilles de bananier ou de palmier, adroitement cousues avec des brins

(1) Ils préfèrent le riz au bled, bien qu'ils en aient de très-beau. Le riz est moins échauffant et nourrit davantage ; il est d'ailleurs d'une culture plus facile et produit beaucoup plus.

d'herbe; ils la renouvellent à chaque repas. Ils n'ont ni cuillers ni fourchettes, ils mangent avec les doigts de la main droite. Après le repas, ils passent une heure ou deux dans une inaction complète. Ils prétendent que le moyen de conserver la santé c'est de manger quand l'appétit le demande, et de sortir de table avant de l'avoir satisfait.

Ils se servent très-rarement de montres ou de pendules. La régularité des mouvemens du soleil, et la durée du jour dont les dimensions ne varient presque point dans l'année leur donnent le moyen de mesurer le temps assez exactement.

Ils n'estiment les diamans et les pierres précieuses que pour leur valeur réelle, nullement pour la taille. Ils ne taillent guère que les améthistes et les topazes, ils emploient brutes les autres. Les Juifs qui habitent l'Inde mettent frauduleusement à profit la propriété qu'ont l'améthiste, la topaze, le saphir et l'aigue-marine de perdre leur couleur par l'action du feu, et ils les vendent quelquefois aux Turcs pour des diamans.

Il est expressément défendu aux Hindous de quitter leur pays; cette défense était connue des anciens; Pline en parle en termes exprès. Il leur serait très-incommode au surplus de voyager en

pays étranger, à cause de la difficulté qu'ils auraient à remplir leurs devoirs religieux. Les marchands que les affaires de leur commerce appellent au-delà des frontières sont obligés d'obtenir des brahmines une permission pour violer la défense et en même temps une dispense pour leurs ablutions et autres pratiques de ce genre. Mais on a remarqué qu'en tel lieu qu'ils se trouvent ils s'abstiennent de tout mets prohibé, ou préparé par des mains étrangères.

Les Hindous ont le plus grand respect pour le chef de la famille; le fils aîné lui-même ne s'assied en présence de son père qu'après que celui-ci le lui a permis. M. Forster dit que jamais, durant tout le temps de sa longue résidence dans l'Inde, il n'a entendu parler de la moindre irrévérence commise par un fils envers l'auteur de ses jours.

Ils ne donnent ni ne laissent prendre aucune instruction à leurs femmes ou filles; ils disent qu'en occupant trop leur esprit, on les rendrait peu propres aux soins qui les attendent auprès d'un époux ou de leurs enfans. Il n'y a d'exception à cette règle, qui condamne à l'ignorance une moitié de la population, qu'en faveur des danseuses; semblables aux courtisanes de l'ancienne Grèce, elles ornent leur esprit des connaissances les plus variées, afin de se mon-

trer plus séduisantes et plus aimables. Elles forment une corporation nombreuse qui a ses statuts particuliers et vit sous la protection du gouvernement. Leur profession est dans l'Inde un métier comme un autre, et le code Gentou contient à leur égard une disposition curieuse. « Le soldat, y est-il dit, ne peut pas être privé pour dettes de son armure, ni l'artisan des instrumens de sa profession, *ni la danseuse de ses parures, de ses joyaux, ou de la chambre qu'elle occupe ;* tout le reste peut être saisi ou confisqué. »

Les danseuses, auxquelles on a donné en Europe le nom de bayadères, se distinguent toujours par un costume élégant et recherché. Aussi, il n'est point de fête sans elles; on les emploie jusque dans les cérémonies religieuses, et souvent on les voit attachées par troupes au service d'un temple; ce qui, dit M. Ward, peut faire douter si les anciens législateurs de l'Inde ont regardé la prostitution comme un vice dans les individus, et comme une plaie pour la société.

CHAPITRE VIII.

DESCRIPTION PARTICULIÈRE DE L'HINDOUSTAN ET DE SES PROVINCES.

Les divisions territoriales de l'Hindoustan ont éprouvé à diverses époques tant de changemens et de modifications, qu'il faudrait descendre à des détails immenses pour assigner à chaque province les limites qu'elle a eues, et pour circonscrire tous ces états que la conquête ou l'usurpation élevaient, renversaient, anéantissaient tour à tour. Ces divisions sont, même aujourd'hui, tellement sujettes à varier, que celles que nous adopterions seraient seulement celles d'une époque; et que, au lieu de convenir à l'histoire de tous les âges, elles n'auraient de rapport qu'avec celle du moment. Mais il existe dans l'Inde plusieurs grandes provinces dont les noms se sont conservés, quoique plus d'une fois elles aient changé de maître et qu'elles soient actuellement divisées entre divers possesseurs. La démarcation de ces provinces est d'ailleurs déterminée assez souvent par la diversité des

mœurs ou du langage, ou par quelque différence dans le dogme religieux.

Je me bornerai donc à parler des grands gouvernemens de l'empire du Mogol, ainsi que des provinces de la Presqu'île que les Mogols n'ont point possédées; et, tout en tâchant d'être court, je n'omettrai rien d'important (1).

§ I. — Le Bengale.

« Le Bengale est borné à l'est par la mer, à l'ouest par la Soubabie de Bahar, au nord et au midi par des chaînes de montagnes. Sa longueur est d'environ quatre cents cos, sa largeur est moindre de moitié (2). »

Le Bengale est un des plus beaux et des plus riches pays de la terre. On y compte environ vingt-cinq millions d'ames ; la seule ville de Calcuta en a un million et même davantage suivant quelques écrivains qui lui donnent sept grandes lieues de circonférence.

« La température du Bengale est assez élevée, mais les pluies périodiques qui durent six mois,

---

(1) Les passages extraits de l'*Ayin-Akbéri*, dont j'ai pris les divisions, sont indiqués par des guillemets.

(2) Le cos est une mesure de longueur, que M. Gladwin estime à deux milles anglais, c'est-à-dire trois quarts de lieue environ.

et principalement les orages qui sont assez fréquens rafraîchissent l'atmosphère et rendent la chaleur supportable. Ces pluies tombent quelquefois avec tant de force que toute la campagne en est inondée. Si elles ne commencent qu'en septembre (1), ce qui est rare, la chaleur est accablante et cause des maladies. Le Gange, fleuve sacré des Hindous, traverse cette riche contrée; comme ses eaux ont l'avantage de ne point se corrompre, les Hindous qui s'en servent pour plusieurs cérémonies religieuses les transportent de tous les côtés et souvent à de grandes distances. Elles méritent d'ailleurs le prix qu'on y attache par leurs qualités bienfaisantes.

» On sème de riz les bords de ce fleuve et en général les rivières. Le sol y est si fertile que chaque grain rend deux ou trois *seers* (2). Le riz

---

(1) Elles commencent ordinairement en avril.

(2) Le *seer* ou *sir* contient à peu près deux litres; et ce que dit Aboulfazil paraît incroyable; car on ne peut concevoir qu'un seul grain de riz produise quatre ou six litres. Ou le texte d'Aboulfazil a été altéré, ou le sir avait de son temps d'autres dimensions; ou bien il existe dans ce qu'il dit une exagération prodigieuse. J'ai laissé subsister son expression, parce qu'elle sert toujours de preuve à ce que j'ai dit ailleurs de l'extrême fertilité du sol.

et le poisson forment la principale nourriture des habitans du Bengale ; ils aiment passionnément le sel qui est assez rare chez eux ; leurs maisons sont faites communément de bambou, et construites avec beaucoup de solidité. Ils voyagent presque toujours par eau, surtout dans la saison pluvieuse qui fait enfler tous leurs canaux ; ils ont des bâtimens de guerre, de transport et de voyage. Leurs voitures de terre consistent en une espèce de palanquins, nommés *soukhasen*, formés de deux cloisons droites que recouvre un dôme voûté, et richement ornés d'étoffes de laine et de plaques de métal. Ces palanquins sont portés par des hommes, quelquefois par des éléphans ; les chevaux y sont rarement employés. Dans plusieurs parties du Bengale, on fabrique des tapis de chanvre qui le disputent en beauté et en finesse aux tapis de soie. Les fleurs et les fruits du Bengale sont de la plus belle qualité. La noix de bétel y abonde ; les habitans qui la mangent ont les lèvres toutes rouges. »

Calcuta est aujourd'hui la capitale du Bengale. On y voit de beaux édifices et des monumens superbes. Son jardin botanique est fait surtout pour exciter l'admiration par le nombre et la variété des plantes qu'il renferme. Il doit sa prospérité, et peut-être même l'avantage d'être le premier des établissemens de ce genre,

aux soins éclairés de MM. Hastings et William Jones, et du docteur Rasbourg. C'est aussi dans Calcuta que s'est formée cette société célèbre dont le zèle infatigable et les savantes recherches ont déjà fourni sur les Hindous tant de renseignemens précieux. Calcuta a hérité de l'ancienne prospérité de Bandel, qui n'a plus aujourd'hui que des maisons de campagne où les riches habitans de la ville vont durant les chaleurs chercher un air plus sain, et déposer pour quelques instans le fardeau de leurs occupations ordinaires (1).

Le fort Williams est destiné à la défense de la ville; mais comme il est peu important, on a établi sous ses murs un camp retranché, où l'on entretient constamment une garnison de quinze mille hommes européens ou cipayes. Vis-à-vis ce camp se voit l'ancienne ville de Bankibazar, où la compagnie d'Ostende avait formé un établissement qui est tombé avec elle. Au-dessus de Calcuta, en remontant l'Hougly,

---

(1) Le climat de Calcuta n'est pas très-sain, à cause de la proximité d'un vaste étang où croupissent les eaux débordées du Gange. Depuis peu d'années, le gouvernement a fait creuser un canal pour l'écoulement de ces eaux, ce qui doit bientôt produire le double avantage de donner à la ville un air pur et de rendre à l'agriculture les terrains submergés.

on trouve Sirampour ou Frédériknagor, établissement danois assez bien situé mais peu florissant; un peu plus loin est Chandernagor, comptoir français, long-temps rival de Madras et de Calcuta. Les Anglais sentaient si bien l'importance que lui donnait sa position, qu'ils firent tous leurs efforts pour s'en rendre maîtres et l'anéantir; ils y parvinrent en 1759. Leurs vaisseaux chargés d'artillerie remontèrent l'Hougly, et la capitulation de Chandernagor fut signée sur des ruines. Ce sont des ruines que les Anglais ont rendues à la France. Soixante mille Hindous s'y occupaient du commerce; il n'en reste que le tiers. A une lieue de Chandernagor, les Hollandais ont un comptoir, dans la jolie ville de Tchinchura qui s'élève au milieu d'un pays délicieux.

Parmi les principales villes du Bengale, l'*Ayin-Akbéri* fait une mention particulière de Jennut-Abad, autrefois appelée Lucknowti et assez souvent Goour ou Gour, défendue par une belle forteresse et par un grand lac au moyen duquel on peut inonder les environs de la ville; de Mahmoud-Abad, située au milieu d'un marais, dans une contrée qui abonde en éléphans et qui produit le poivre; et de Chittagong, sur le bord de la mer, au milieu d'une forêt, rendez-vous des marchands.

Le Bengale a, comme Madras et Bombay, une

présidence ou conseil supérieur dont la juridiction s'étend sur tout le Haut-Hindoustan; mais son président, qui porte le titre de gouverneur général du Bengale et du Bahar, a de plus le commandement en chef de toutes les troupes de la compagnie. Ces troupes consistent en dix ou douze mille hommes de cavalerie du pays, environ six mille soldats européens, cent mille cipayes et un corps nombreux d'artillerie.

§ II. — Côte et pays d'Orissa; Circars; Kutteck.

Au-delà du Karnatic, vers l'embouchure du Godavéry, commence le vaste pays d'Orissa borné à l'est par la mer, au nord par le Bengale et le Gundouana, et à l'ouest par la Soubabie du Dékhan. C'était, suivant le savant Gosselin, le pays des Gangarides de Pline. Dans les premières années du quinzième siècle, toute cette côte, sous le nom de Circars du nord, a formé un état indépendant qui a eu ses princes particuliers. Il se divisait en quatre principaux districts; dans les temps plus modernes, il a relevé du soubahdar du Dékhan qui, pour prix des services qu'il avait reçus des Français, en fit cession à la compagnie de Pondichéry. Les Anglais s'en sont emparés durant la guerre désastreuse de sept ans, et pour donner à leur usurpation une couleur

de justice, ils ont obtenu en 1765 un firman d'investiture de l'empereur de Délhy.

Le Kutteck ou Kuttack est la partie le plus septentrionale des Circars; il appartenait au radjah de Nagpour, prince mahratte. Les Anglais le lui ont pris en 1803; ils marchaient sous les ordres de lord Wellesley. Au lieu de défendre leurs places, les Hindous s'enfuirent sans combattre, et les brahmines de la grande pagode de Jaggrenat déclarèrent que le pays se plaçait *volontairement* sous la puissance des Anglais. Six ans après cette facile conquête, l'administration de la pagode fut confiée à un radjah de la contrée. La ville de Kutteck est extrêmement ancienne; ce fut là, disent les traditions, que le belliqueux Rama réunit son armée pour aller délivrer sa femme Sitti, que le géant Ravanor, roi de Ceylan, lui avait enlevée. L'intérieur du pays est possédé actuellement par les Mahrattes orientaux.

« Il y a dans la province d'Orissa cent vingt-neuf forteresses; les pluies y durent huit mois. Les habitans cultivent le riz, leur principal aliment. Les hommes y sont mous, efféminés; ils aiment la parure et font un usage immodéré des essences et des huiles parfumées; les femmes y sont presque nues; quelques-unes se font des vêtemens de feuilles d'arbre, et, contre la cou-

tume générale des Hindous, elles peuvent se marier deux ou trois fois. On y voit beaucoup de temples d'idoles, bâtis en pierre et d'une grande hauteur. Les habitans se servent rarement de papier et d'encre; ils écrivent sur des feuilles ou plaques, au moyen d'un burin de fer qu'ils tiennent avec le poing fermé.

» Les fruits et les fleurs d'Orissa valent ceux du Bengale. Le *nusrin* est une fleur très-belle et d'un parfum exquis; ses feuilles ont les côtés d'un beau blanc de lis et le milieu jaune. Les habitans font tous leurs comptes avec des cauris; l'abondance et le bas prix des denrées rendent nécessaire l'usage de ces petites monnaies; sans elles on ne pourrait solder un nombre infini d'articles (1).

» Kutteck était, du temps d'Akber, la résidence des gouverneurs de la province; elle est située au milieu d'un pays très-bas, qui se couvre d'eau dans la saison des pluies. Le palais se compose de neuf corps-de-logis. Le premier est pour les éléphans, les chameaux et les chevaux; le second

---

(1) Quatre-vingts cauris valent un *pun*, et il faut de cinquante à soixante puns pour une roupie, qui elle-même, comme on l'a vu, ne vaut que cinquante-deux ou cinquante-quatre sous de France.

sert d'arsenal et de magasin militaire; il renferme aussi des casernes pour les gardes et les domestiques; le troisième est occupé par les portiers et la garde intérieure; le quatrième par des ouvriers de plusieurs sortes; le cinquième par les cuisines. Les appartemens publics des radjahs forment la sixième division; les bureaux, les administrations y sont renfermés. Le septième bâtiment consiste en appartemens privés; le huitième sert de résidence aux femmes, et le neuvième enfin consiste en chambres à coucher. Au midi du palais s'élève un très-ancien temple. »

Les habitans sont commerçans et manufacturiers; ils exploitent quelques mines de fer qu'ils ont dans leur territoire; leur nombre est d'environ trois millions. Coringa est la seule ville de la côte où l'on trouve l'eau douce en abondance, circonstance qui rend sa possession très-avantageuse. Les Français s'y sont maintenus pendant quelque temps. Sur le rivage de la mer, non loin de Pursorem, est le temple célèbre de Jaggernaut ou Jaggrenat; nous en donnerons la description dans le chapitre suivant.

§ III. — Le Bahar.

» La province de Bahar est limitée à l'est par le Bengale, à l'ouest par l'Allahabad, au sud et

au nord par de hautes montagnes. Sa largeur est de cent vingt cos, et sa longueur de cent dix : elle est arrosée par le Gange et un grand nombre d'autres rivières. Le Soune, la Nerboudha et le Chélum ont leur source aux environs de Kurrah. L'eau du Soune est fraîche, saine et agréable au goût. L'été est brûlant, l'hiver tempéré; la pluie tombe pendant six mois. La campagne est toujours couverte de verdure, et le sol y est si ferme que les ouragans, qui sont assez communs, peuvent à peine en détacher la poussière. Le riz y est excellent; il y en a plusieurs variétés; la canne à sucre y abonde; la feuille du bétel est très-recherchée à cause de son parfum. Les propriétaires apportent eux-mêmes, comme au Bengale, les quantités de denrées dont leur taxe se compose, et, par une coutume assez extraordinaire, ils sont tenus de mettre leurs plus beaux habits quand ils vont faire ce paiement. »

Les habitans passent pour excellens constructeurs de bateaux; ils ont aussi des manufactures de verre doré. La plupart de leurs maisons sont recouvertes de tuiles. On trouve dans le Bahar beaucoup d'éléphans, de chèvres, de perroquets, de faucons et de coqs dressés pour la chasse; les chevaux et les chameaux y sont en petit nombre. Ce pays pouvait fournir aux empereurs jusqu'à quatre cent quarante-neuf mille fantassins, sans

compter la cavalerie. C'est entre le Bengale et le Bahar que se voit la fameuse muraille de pierre qui sépare les deux contrées depuis le Gange jusqu'aux montagnes; c'est aussi dans le Bahar qu'est située Gaya, célèbre dans la mythologie hindoue par le séjour de Brahma.

Le canton de Tirhout est très-renommé dans l'Hindoustan pour ses délicieux bosquets d'orangers qui ont trente cos d'étendue, pour la bonne qualité de ses eaux et la salubrité de l'air. Il paraît positif, d'après les divers renseignemens recueillis dans l'Inde par William Jones, qu'à une époque très-éloignée Tirhout a servi d'asile à une colonie de prêtres égyptiens; on y trouve encore aujourd'hui beaucoup de savans brahmines.

La forteresse de Rotas, située sur le sommet d'une montagne d'un très-difficile accès, n'est pas moins célèbre dans les annales de l'Hindoustan. Elle renferme de vastes terrains, qui sont bien cultivés et ont plusieurs sources d'eaux vives. On s'y procure aussi de l'eau très-facilement, en creusant quelques trous dans la terre.

La plus grande partie du Bahar appartient aux Anglais; le reste est sous la dépendance des Mahrattes.

§ IV. — De l'Allahabad et de Bénarès.

La province d'Allahabad (pays des Prasiates de Ptolémée), entre le Bahar, l'Oude et Agra, s'étend de l'ouest à l'est, depuis la Djumna jusqu'aux montagnes, sur une longueur de cent soixante cos; sa largeur est moindre d'un tiers ou environ. Peu de pays ont aussi souvent changé de maître. Vers le milieu du siècle dernier, après la chute de l'empire et la révolte de tous les Soubadhars, l'empereur Schah-Allum ne conserva que cette province, où les secours intéressés des Anglais lui permirent de se soutenir. Il tenait sa cour, ou, pour mieux dire, un simulacre de cour, dans la ville d'Allahabad, au confluent de la Djumna et du Gange.

« Le pays est fertile et abondant en fruits de toute espèce, de même qu'en gibier. Les habitans sont bons agriculteurs et se livrent avec ardeur aux arts industriels; ils fabriquent des toiles et des étoffes de laine. La capitale s'appelait autrefois Piyaug; l'empereur Akber lui donna le nom d'Allahabad. Non loin du fort de Chounar (1), bâti sur le sommet d'une haute montagne, est la grande ville de Jounpour. C'est encore dans l'Allahabad que se trouve l'imprenable forteresse de Callinger, si célèbre dans l'histoire; elle renferme

(1) Ce fort est tout construit en pierre.

dans ses murs des lacs, des fontaines, des temples voués aux idoles. On y trouve de l'ébène et divers fruits sauvages. Ses environs sont connus pour leur mine fameuse de diamans. Ce fut dans Callinger que Jeipal termina volontairement sa vie sur un bûcher, et qu'un radjah de la contrée suivit quelque temps après son exemple. Le premier se punit d'avoir perdu sa réputation de sainteté; le second fut poussé par la seule crainte de perdre la sienne. L'Allahabad fournit deux cent trente-sept mille combattans, outre les cavaliers et les éléphans. »

Une partie de cette province est aujourd'hui possédée par les Mahrattes; le reste appartient aux Anglais qui se sont emparés de Callinger.

Le petit pays de Kassi est enclavé dans l'Allahabad : sa capitale est Bénarès, ville antique et toujours florissante, qui dès les premiers âges fit la gloire de l'Inde et semble encore destinée à traverser avec son illustration les siècles futurs. Elle porta d'abord le nom de *Kassy*, qui en langue sanscrite signifie *le premier;* plus tard on l'appela Baranassey, probablement à cause de sa situation entre deux petites rivières qui se déchargent dans le Gange, le Birnah et l'Assey. La ville est construite en forme d'arc; le Gange en est la corde.

Ce fut dans l'enceinte de Bénarès qu'un roi

philosophe, nommé, dit-on, Dharmédar, fonda l'université fameuse d'où les lumières, comme d'un brillant foyer, se répandirent dans l'Inde, d'où semblables aux eaux fécondantes du fleuve sacré, marquant leur passage par des bienfaits elles portèrent jusqu'au fond de la Grèce les salutaires préceptes de la morale et les sublimes connaissances de la divinité.

La nature aima des lieux qu'habitait la sagesse. Il n'est peut-être pas dans le monde une contrée où l'air soit plus pur, le climat plus doux, le sol plus fertile, la campagne plus riche, la végétation plus active. Jamais le soleil ne s'y cache aux regards, jamais les orages n'agitent l'atmosphère; la rosée des nuits suffit pour rafraîchir la terre et lui faire produire, sans aucune fatigue, trois moissons successives et trois récoltes de fruits exquis.

Le Kassy ne souffre point des débordemens du Gange; il en est garanti par la hauteur des berges, entre lesquelles ses eaux coulent encaissées. La ville est sur la rive gauche du fleuve, et sur une longueur de six mille toises elle est protégée par un quai non moins solide que magnifique, construit en larges dalles de granit disposées par échelons depuis le sol jusqu'au-dessous du plus bas niveau de l'eau. De quelque date que soient ces constructions étonnantes, ce qu'on

peut affirmer, c'est que ni le temps, ni les efforts du Gange n'ont pu les endommager. Le joint des dalles est si parfait qu'il n'y a pas entre elles le moindre interstice. On dirait que le quai tout entier est d'un seul bloc.

La science, plus que le commerce, attire dans Bénarès une population nombreuse; elle s'élève à près de quatre cent mille ames, ce qui doit paraître extraordinaire si l'on considère qu'elle se compose presque en entier de lettrés et de savans. Il n'y a point de colléges publics, comme l'ont avancé quelques voyageurs; c'est dans les places, dans les rues, au pied d'un arbre, sous le portique enfin que les brahmines donnent leurs leçons. L'observatoire, situé à l'extrémité septentrionale de la ville, est un vaste édifice de forme sphérique; son intérieur représente l'univers. On y voit habilement tracés le zodiaque, l'écliptique et tous les cercles divers de nos sphères armillaires. Toutes ces figures sont décrites ou dessinées suivant le système de Copernic, système qui fut celui des Hindous bien des siècles avant la naissance de ce célèbre astronome.

Parmi les noms divers que cette ville a portés on trouve celui de *Bara-nasibgar*, qui signifie *ville très-fortunée*; c'était vraisemblablement par allusion au bonheur que donne la science. L'a-

mour de la science n'y est pas toutefois tellement exclusif qu'on ne s'y livre aussi au commerce. Il s'y tient tous les ans, dans les mois de février et de mars, une grande foire très-fréquentée par les marchands de toutes les parties de l'Inde; il s'y vend beaucoup de perles et de pierreries. On assure que les affaires qui se font durant cette foire s'élèvent à environ deux milliards.

§ V. — De la province d'Oude.

L'Oude, située entre le Bahar, l'Allahabad et la province d'Agra, s'étend jusqu'aux extrémités orientales de l'Hindoustan; elle a cent trente-cinq cos de long sur cent quinze de large. La Gogra et le Gounty sont ses principales rivières; le climat y est tempéré, l'eau saine, l'air pur; l'agriculture y est portée au plus haut point de perfection. Il y a plusieurs qualités de riz, toutes recherchées pour leur blancheur, leur saveur et leur parfum. On le sème trois mois plus tôt que dans le reste de l'Hindoustan; le pays produit aussi beaucoup de fruits et de fleurs, et fournit une chasse abondante. Les buffles sauvages y sont très-communs; on les prend aisément dans la saison des pluies: la campagne étant alors couverte par les eaux, ils sont contraints de gagner les terres élevées où les chasseurs les attendent. Souvent ils restent dans l'eau tout le jour, levant à peine

le bout de leur museau au-dessus de sa surface afin de pouvoir respirer; ils ne se hasardent que la nuit à se rendre sur le rivage.

La ville d'Oude a joué un grand rôle dans l'histoire ancienne; c'est un des lieux sacrés des Hindous; elle est située sur le confluent de la Gogra et du Sy. On prétend que cette ville a été le siége du premier gouvernement régulier de l'Inde. Elle fut bâtie, lit-on dans le *Mahabarad*, par Krishen de qui ses contemporains firent un dieu. S'il faut en croire les brahmines, elle avait quarante milles d'étendue. Ce fut dans ses murs que naquit Rama. La dynastie des Sourajahs ou enfans du soleil y régna durant quinze siècles; mais vers l'an 1000 avant J. C. les pures doctrines de Brahma s'altérèrent, l'idolâtrie naquit, Oude perdit son importance, et le trône impérial fut transporté à Canouje. Luknow, sur le Gounty, est une grande ville dont les environs sont délicieux. Biratch, entourée de jardins, Belgram qui passe pour produire des hommes doués d'une imagination brillante et d'une voix mélodieuse, sont les autres villes importantes de l'Oude.

Les mahométans et les Hindous, non moins superstitieux que crédules, racontent des merveilles de ce pays. Il renferme suivant les premiers les tombeaux sacrés de Seth et de Job,

sans qu'on sache pourtant en quel lieu ils se trouvent. Les seconds prétendent qu'il y a une source d'où l'eau jaillit avec tant de force qu'il est impossible à un homme d'y plonger la main, une plaine de sable où l'on voit fréquemment l'image de Mahadéo se former du sable même, une autre plaine qui, durant certaine fête, vomit des flammes. Belgram surtout possède un puits dont l'eau merveilleuse a la propriété de guérir les maux d'yeux, et, ce qui est encore plus important, de donner la science à ceux qui peuvent s'y désaltérer.

§ VI. — Agra et sa province.

La province d'Agra, au nord-ouest d'Allahabad, s'étend sur les deux rives de la grande rivière de la Djumna (l'Erranoboas de Strabon). Elle abonde en riz, en fruits, en fleurs, en légumes de toute espèce ; mais ses productions les plus recherchées sont l'indigo et la cochenille.

Agra, l'*Agara* de Ptolémée, est d'une haute antiquité; mais elle n'a dû son importance et son titre de ville impériale qu'à la munificence de l'empereur Akber. On l'a mal à propos confondue avec Fettipore, dont les Hindous attribuent la fondation à Fétiloué un de leurs anciens rois. Akber, il est vrai, voulant rapprocher le

lieu de sa résidence du Dékhan qu'il venait de conquérir, eut d'abord l'intention de restaurer Fettipore dont les ruines prouvaient l'antique splendeur, et il avait déjà poussé les travaux avec beaucoup d'ardeur quand, se décidant tout à coup pour Agra dont la situation lui plut davantage, il résolut d'en faire la plus belle ville de l'Hindoustan. Il commença par faire abattre les murailles de terre dont les empereurs afghans l'avaient entourée, pour les reconstruire en pierres de taille tirées des carrières de Fettipore. Ensuite il réunit des ouvriers et des architectes de toutes les parties de son empire, et il les excita au travail en leur prodiguant les récompenses.

Le palais qu'il fit construire est un des plus beaux édifices de l'univers. Il s'élève sur une dune au pied de laquelle passe la Djumna, et il domine sur la ville, dont il est séparé par un mur qui se termine en terrasse et par un large fossé qu'on pouvait remplir d'eau. Tous les murs sont formés de dalles énormes d'une pierre dure comme le marbre et d'une couleur rougeâtre, imitant le jaspe et renvoyant les rayons du soleil comme une glace. Il a quatre milles d'étendue et trois grandes cours intérieures, ornées de portiques, de galeries, de colonnades, de tourelles. La première cour renfermait les logemens

de la garde impériale; dans la seconde étaient les appartemens où l'empereur se montrait à ses sujets; la troisième contenait son harem et ses appartemens particuliers; sur le derrière on voyait les jardins où tous les genres de beauté se trouvaient réunis. Il serait trop long de décrire toutes les merveilles que ce palais contenait, ses magnifiques ameublemens, ses richesses immenses. On peut consulter sur ce point Mandeslo, Bernier, Thévenot et Tavernier.

La ville avait une population de huit cent mille ames. Akber y avait attiré beaucoup d'étrangers, soit en bâtissant pour eux de superbes caravanserais, soit en leur accordant le libre exercice de leur religion, des priviléges, des exemptions et le droit d'établir des factoreries. Il avait fait même demander aux Portugais des missionnaires; les Portugais lui envoyèrent des jésuites qui, bientôt après, eurent une église et un collége.

La grande mosquée d'Agra l'emportait en magnificence sur la mosquée de Soliman à Constantinople. Ses murailles, de granit rouge poli, étaient incrustées de lames d'or. La salle d'audience de l'empereur était carrée et avait cent vingt pieds de côté. Un double rang de colonnes de granit vert régnait tout autour en forme de péristyle; les murailles étaient revêtues de marbre

blanc jusqu'aux frises; les bas-reliefs représentaient des fleurs et des oiseaux.

Agra n'a pas joui long-temps de sa prospérité; l'empereur Schah-Jéhaun, en fixant de nouveau à Délhy la résidence impériale, lui porta une atteinte funeste. Aureng-Zeb, qui passa presque toute sa vie dans les camps, s'occupa très-peu de ses deux capitales; l'une et l'autre déchurent, Agra principalement. Vers la fin du siècle dernier, les Jattes s'emparèrent de cette ville et s'y maintinrent pendant plusieurs années; ils en furent chassés par d'autres usurpateurs; ceux-ci à leur tour furent expulsés par le fameux Shindia.

« Fettipore a un château assez fort et plusieurs monumens remarquables construits par les ordres d'Akber; sur une de ses portes, on voyait deux éléphans monstrueux formés d'un seul bloc de pierre. Ses édifices tombent aujourd'hui en ruine. Sa carrière de granit rouge est très-renommée. La ville de Byanéh, jadis capitale de la province, a des indigos de la première qualité, du sucre blanc et d'excellens fruits. Le fort est vaste; il y a des cavernes souterraines qui servent aujourd'hui d'arsenal.

» Muttra, sur les bords de la Djumna, est un lieu révéré des Hindous et sanctifié par la naissance de Krischna. La forteresse de Goualior n'est

pas moins célèbre. » Elle a servi pendant fort long-temps de prison d'état pour les membres de la famille impériale. « On vante la bonté de ses eaux et de son climat, la voix de ses chanteurs et la beauté de ses femmes. »

On fabrique dans l'Agra des couvertures et des étoffes, des tapis de laine et des glaces ; on y exploite aussi quelques mines d'argent et de cuivre. Cette province pouvait fournir cinquante mille cavaliers et cinq cent quatre-vingt mille fantassins.

§ VII. — Le Malwa.

Le Malwa est une vaste province bornée au nord par les montagnes de Narwar qui la séparent de l'Agra, à l'ouest par l'Ajmere et le Guzzerat, au midi par le cours de la Nerboudha qui la sépare du Khandesh, à l'est par l'Allahabad ; elle a deux cent quarante-cinq cos de long et deux cent trente de large. « Elle est arrosée par plusieurs rivières telles que la Nerboudha, le Soupéra, le Calysind, le Looudi. On ne peut pas faire deux lieues sans rencontrer des courans d'eau dont les bords sont constamment ombragés par des saules et d'autres arbres, à l'abri desquels naissent toute sorte de fleurs. On y trouve aussi beaucoup de lacs et d'immenses tapis de verdure, du milieu desquels s'élèvent d'élégans édifices. »

« Le climat y est si doux qu'on n'a jamais besoin de recourir aux habillemens chauds, et toutefois durant l'été l'eau se conserve assez fraîche. Ce n'est que pendant les quatre mois de pluie que les nuits sont un peu froides. Le sol du Malwa est en général plus élevé que dans les autres provinces de l'Inde. La terre s'y prête partout à la culture, et elle produit régulièrement deux moissons. Dans l'Hasselpor, la vigne donne pareillement son fruit deux fois l'an. Les habitans font prendre de l'opium à leurs enfans jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à l'âge de trois ans ; ils ne sortent jamais sans armes. »

La capitale du Malwa est la ville célèbre d'Oujain, ou *Ougein*, sitüée sur le Soupéra ; elle est en grande vénération parmi les Hindous. Chundéry est aussi une ville grande et ancienne, défendue par un bon fort; elle semble même avoir été l'une des plus considérables de l'Hindoustan, d'après les traditions qui lui donnent quatorze mille maisons construites en pierre, plus de trois cents marchés, autant de caravanserais et un nombre infini de mosquées. Mundou fut autrefois la capitale de la province ; elle a un fort dont la circonférence est de douze cos. La ville renferme un grand nombre de monumens antiques.

Joinagor a conservé pendant long-temps son

indépendance sous un radjah particulier. Le dernier s'appelait Mudorsingh; il s'était rendu célèbre par ses connaissances astronomiques; il avait employé un grand nombre de brahmines et travaillé lui-même à la rectification du calendrier et à la confection des tables de déclinaison et de longitude des astres. Les Mahrattes le détrônèrent vers le milieu du dernier siècle. Le radjah d'Odipour a éprouvé un sort semblable. Fier de la noblesse de sa race, il prétendait au premier rang parmi les radjahs hindous; mais quand les Mahrattes l'attaquèrent, son courage répondit mal aux exagérations de sa vanité et sa puissance fut aisément renversée.

Cette vaste contrée appartient aujourd'hui aux Mahrattes. On assure qu'elle peut leur fournir jusqu'à deux cent quatre-vingt mille chevaux. On sait que toutes les forces de ce peuple consistent en cavalerie.

§ VIII. — Le Khandesh.

Le Khandesh, limitrophe du Malwa, a beaucoup moins d'étendue, puisque sa longueur du nord au midi jusqu'à l'Aurungabad n'est guère que de soixante-cinq cos, sur une largeur à peu près égale. «Sa principale rivière est le Taly, qu'on appelle aussi Poumy. Burhampor sa capitale, sur le

Tapty qui tombe dans l'Océan au-dessous de Surate, est située au milieu d'une campagne riante et fertile. Le sandal y est très-commun. Ses habitans sont presque tous ouvriers et artisans; on en voit de tous les pays. Assir est une place forte où résidait le gouvernement de la province. Damerny est une ville populeuse auprès de laquelle naît une source d'eau bouillante que les Hindous regardent comme sacrée. Chandavy n'est qu'un village sur le confluent du Tapty et de la Porna, mais il partage la réputation de sainteté de la fontaine.

» Le climat du Khandesh est délicieux; il n'y a presque point d'hiver. L'agriculture y est en honneur; aussi dans beaucoup de lieux la terre produit-elle trois récoltes. Le riz y est excellent de même que les plantes potagères; les fleurs, les fruits, le bétail y abondent. Les gens de la campagne sont très-laborieux; quelques-uns s'adonnent à la chasse des lions, qu'ils savent apprivoiser. »

Khandesh, comme Malwa, est au pouvoir des Mahrattes. On assure que la ville de Burhampor tire son nom d'une secte de musulmans qui s'y était établie dès les premiers temps de l'invasion des Ghaznevides, et qui était considérée comme hérétique; on l'appelait *Berhan*. On y fabrique des étoffes de coton et des toiles peintes.

§ IX. — Le Bérar.

Le Bérar est la province la plus septentrionale de la Presqu'île proprement dite; la Nerboudha, le Khandesh, le Dékhan propre, et le Gundouana lui servent de limites; elle a deux cents cos d'étendue sur cent quatre-vingts. Le Godavéry, révéré des Hindous, a sa source dans les montagnes de Sihiya qui en dépendent. On trouve dans son territoire des mines de diamans; Ptolémée a parlé de ceux qu'on recueillait de son temps sur les bords de la rivière de Sambulpor. « Indour et Nermoul produisent de l'acier, et leurs habitans fabriquent des vases de pierre polie. Les bœufs y sont extrêmement beaux; mais la volaille qu'on y élève a les os et le sang noirs. »

Elitchpor, assez grande ville, était autrefois le lieu de la résidence du gouverneur. Kullem est renommé pour ses buffles. De même que le Bahar a une ville de Gaya consacrée à Brahma, le Bérar a aussi son Gaya consacré à Bishen ou Vischnou. Aboulfazil prétend même qu'il y a une troisième place qui porte ce nom, auprès de Bijapore, célèbre par sa source merveilleuse dont l'eau a la propriété d'effacer les péchés des défunts, quand les vivans font des aumônes aux brahmines du voisinage.

Les empereurs mogols n'ont jamais pu sou-

mettre tout le Bérar. Plusieurs radjahs, retranchés sur les montagnes, ont bravé de là leur puissance. L'un d'eux nommé Chatwa pouvait seul, dit Aboulfazil, mettre sur pied cinquante mille fantassins. La plus grande partie de ce pays appartient aujourd'hui aux Mahrattes orientaux; le reste est possédé par le Nizam ou souverain du Dékhan.

§. X. — Du Guzzerat et du canton de Surate.

Le Guzzerat s'étend sur une longueur de trois cent deux cos entre le Shindy au nord et le Khandesh au midi, et sur une largeur de deux cent soixante cos entre l'océan d'une part et le Malwa de l'autre. Le Baterouck, le Sabermoutty, la Nerboudha, le Méhindéry, le Tapty, le Sirsouty sont ses principales rivières. « L'air y est tempéré, le sol sablonneux. On y recueille du froment, de l'orge et du riz, beaucoup de fruits et de légumes. Les habitans sont très-industrieux; ils ont un grand nombre de manufactures où ils fabriquent toute sorte d'ouvrages de buis, d'ivoire et de perles, d'excellentes lames, des arcs et des flèches, des étoffes d'or et d'argent, des toiles de coton, des velours. Ils font aussi un grand commerce de pierres précieuses.

» Ahmédabad est la capitale de la province. C'était une ville immense divisée autrefois en

trois cent soixante quartiers, mais dans ce nombre quatre-vingt-quatre seulement se trouvaient dans un état florissant. Ceux-ci contenaient mille mosquées, ayant chacune deux hauts minarets. Le port de Ghogeh ou Goga est spacieux et commode; on y voit des marchands de tout genre; les marchandises en sortent sur de petits bâtimens qui les transportent à Cambaye. » Cambaye est au fond du golfe de son nom. Le commerce y est presque tout entier entre les mains des Parsis. Ses exportations consistent principalement en agathes et en ivoire.

« Siddahpor et Birnagourh sont deux villes anciennes, peuplées de brahmines. La seconde n'a pas moins de trois cents temples consacrés aux idoles. Le fort de Chumpanyr, sur une montagne élevée, est d'un très-difficile accès; on n'y arrive que par un étroit et long défilé dont les extrémités sont fermées par des portes épaisses. On a même pratiqué sur ce passage des fossés qu'on franchit sur des ponts mobiles de planches; on retire ces ponts à volonté. »

A quelque distance de Cambaye, vers le sud, est l'antique et fameuse Baroatch, (la Barigaza de Ptolémée). Le moderne voisinage de Surate a porté une funeste atteinte à sa prospérité. Elle fut presque entièrement ruinée durant la guerre que le célèbre Aureng-Zeb soutint contre ses

frères, en 1668. Ce prince, dans un aveugle transport de haine, voua aux malédictions du prophète quiconque tenterait de relever les murailles de cette ville; il fut obligé de le faire lui-même, afin de tenir en bride l'audacieux Sévadji et ses Mahrattes; mais pour détourner l'effet de ses imprécations, il lui donna le nom de Souka-Abad (1). Les Hollandais y avaient établi, peu d'années auparavant, une factorerie qui ne se soutint pas. Les Hindous y ont un hospice pour les bêtes. En 1781, Baroatch perdit par la famine le tiers de ses habitans; mais elle s'est promptement relevée sous la domination des Anglais qui la reprirent sur les Mahrattes, auxquels ils l'avaient cédée.

A trois lieues au-dessus de Baroatch, en remontant la Nerboudha, on rencontre une île dans laquelle est un arbre fameux consacré à Covir ou Covéra, dieu des richesses. C'est une espèce de figuier d'une grosseur énorme. Bien qu'une partie de cet arbre ait disparu depuis quelques années avec une portion du rivage, ce qui reste du tronc n'a pas moins, dit-on, de deux mille pieds de circonférence.

Le Radjepoutana, au nord du Guzzerat, est

---

(1) *Abad* veut dire ville; *pour* ou *pore* signifie place.

un pays peu connu, habité par une nation guerrière qui prétend appartenir à la seconde caste; elle reconnaissait pour chef le radjah d'Odipour. Elle a résisté constamment aux armes des Mogols, et durant le cours du dernier siècle elle a contribué avec les Jattes, les Rohillas et d'autres peuples à la ruine de leur empire. Les Radjepouts avaient même fait beaucoup de conquêtes, mais leur puissance a eu plus d'éclat que de durée.

En général, les montagnards du Guzzerat jouissent d'une liberté et d'une indépendance absolues; mais ils ne possèdent ces biens qu'aux dépens de leur civilisation. Ils sont grossiers et sauvages, presque féroces.

Surate ou *Sourat* a fait pendant long-temps un très-grand commerce; mais la proximité de Bombay lui a nui considérablement. Sa population, encore très-nombreuse, se compose d'Hindous et de musulmans, de Parsis, de Juifs, de Turcs, de Persans, d'Arméniens, d'Arabes, de Grecs, sans compter les Européens Français, Portugais, Anglais ou Hollandais. En 1796, on donnait à Surate six cent mille habitans; M. Milburn les réduit d'un tiers. On y voit, comme à Baroatch, un hospice pour les animaux; il a été fondé par les Parsis. MM. Anquetil, Forbes et Stavorinus y ont vu toute espèce de bêtes; ils y ont remarqué une tortue qui s'y trouvait de-

puis soixante-quinze ans; elle avait cessé de vivre à l'époque du second voyage de Stavorinus. S'il faut en croire ces voyageurs, les Parsis poussent la bienveillance envers les animaux jusqu'à louer des mendians pour se laisser piquer la nuit par les insectes. Cet hospice a de forts revenus en argent et en denrées. On y reçoit tous les animaux malades ou hors de service. S'ils guérissent, on les emploie dans l'hospice à des travaux modérés, mais ils cessent d'appartenir à leurs anciens maîtres.

Les Portugais prirent Surate en 1530 et la saccagèrent. Les Anglais y établirent une factorerie en 1612, et les Français obtinrent le même privilége en 1669. Vers la fin du dernier siècle, les premiers s'emparèrent de la citadelle avec le secours des habitans qui haïssaient le gouvernement mogol. Un firman arraché à la faiblesse d'Allumghire ratifia cette usurpation, sous la condition que le pavillon impérial flotterait sur les tours de la forteresse à côté du pavillon anglais. Depuis cette époque, les prétentions des Anglais ont toujours été croissant. En 1800, ils obtinrent le gouvernement de la ville et de son territoire; trois ans après ils firent avec les Mahrattes un traité qui leur en assura la possession paisible.

« Surate fut jadis une principauté indépen-

dante; le souverain, de la tribu ghélote, avait une armée de cent cinquante mille hommes. Le pays fut divisé plus tard en neuf grands districts. Dans le second est la ville de Putten-Sumnaut, sur le bord de la mer, fameuse chez les Hindous par son temple antique, l'un des plus magnifiques de l'Hindoustan. Dans le troisième on trouve les ruines d'une grande ville au pied des montagnes de Sironj (1).

» Le neuvième district est habité par la tribu de Charun. Ces Hindous passent une partie de leur temps à chanter des hymnes guerriers ou les louanges de leurs ancêtres. Au moment de combattre, c'est encore par leurs chants qu'ils excitent les soldats; ils ont la réputation d'être de grands devins. Presque tous les radjahs ont auprès d'eux quelque Charun dont ils font un grand cas.

» Le Kutch, à l'ouest du Guzzerat, s'étend sur la côte, vers le Sindhy, dans une longueur de deux cent cinquante cos. Ce pays ne se compose guère que de landes stériles et de bois; mais ces

---

(1) Le major Rennel pense que cette ville était celle de Nelhwarah, que Férischta indique comme la capitale du Guzzerat, et dans laquelle les relations arabes du neuvième siècle, traduites par Renaudot, placent le siége du grand empire de Balharà.

bois sont peuplés de très-beaux chevaux qu'on croit être de race arabe; on y voit aussi des chameaux et des chèvres. Les hommes y sont grands et bien faits; ils portent de longues barbes. Le pays, dont la capitale est Tajéh, peut armer soixante mille cavaliers ou fantassins. Il y a dans les environs d'Ahmédabad un vaste terrain bas et marécageux que la mer inonde en certaines saisons; on en retire beaucoup de sel. »

§ XI. — De l'Ajmére.

L'Ajmére, grande province de cent soixante-huit cos d'étendue en longueur et cent cinquante en largeur, est borné à l'est par l'Agra, au nord par le Délhy, à l'ouest par le Moultan, au midi par le Guzzerat.

« Le sol est sablonneux, de sorte que la bonté des récoltes tient à l'abondance des pluies périodiques; l'hiver est tempéré, l'été brûlant. Les habitans se font des maisons de bambou et de paille, et ils enduisent le toit de matières gluantes ou résineuses. La partie méridionale de la province est très-montagneuse et toute hérissée de forteresses. L'Ajmére se divise en trois grands cantons. Celui de Maiwar dont la capitale est Chitore, ancienne résidence du gouverneur, a des mines de fer et de cuivre. » Ses possesseurs

actuels se prétendent issus de Nourshirvan, roi de Perse; il paraît au surplus évident, d'après leurs mœurs, qu'ils ne sont point de race hindoue.

« Le second canton, Marwar, a été anciennement habité par les Rathores; sa capitale est celle de toute la province. » Les Rathores sont les Mahrattes modernes qui, sortis des environs d'Ajmére, ont fini par se rendre maîtres du tiers de l'Hindoustan.

Le troisième canton, Hadowty, a pour capitale la ville de Nagore, au nord d'Ajmére.

L'Ajmére appartient aux Mahrattes occidentaux, qui peuvent en tirer près de cent mille cavaliers et le double ou le triple de fantassins.

§ XII. — De la province de Délhy.

Cette province, située entre l'Agra, l'Ajmére, le Pendjab et les chaînes de l'Himmaleck, et arrosée par le Gange et la Djumna, jouit d'un climat doux et tempéré, d'un sol fécond et d'un air pur. Ses montagnes septentrionales portent le nom de Kamaoun; on y trouve des mines d'or, d'argent, de plomb, de cuivre, de fer; elles produisent aussi de l'orpiment et du borax. Tous les fruits, toutes les fleurs de la Perse, de la Tartarie et de l'Hindoustan croissent naturellement

dans le Délhy; plusieurs de ses cantons nourrissent des vers à soie.

La ville de Délhy eut pour fondateur, suivant Férischta, le radjad Délu qui usurpa le trône quelques années après l'invasion d'Alexandre; mais, suivant Aboulfazil, elle n'aurait été construite que vers l'an 429 de l'ère de Vicramaditya ou Bickermajit (1), par Aurungpal, de la tribu de Tenor, lequel était probablement de la race de *Bal* ou *Paül*, nom célèbre dans le Haut-Hindoustan par la valeur de ceux qui l'ont porté. Cette famille, que Férischta nomme Jeipal et M. d'Herbelot Gépal d'après d'autres historiens, a fourni durant plusieurs siècles des radjahs à Lahore, et il paraît que ceux de Délhy quoique très-puissans étaient leurs tributaires (2).

Les princes descendans d'Aurungpal ont oc-

---

(1) Elle commence 56 ans avant l'ère chrétienne.

(2) Thomas Maurice pense, non sans raison peut-être, que cette race de Bal ou Paül si souvent mentionnée dans les traditions de l'Inde est la même que celle du Porus tant vanté des Grecs; que même le mot *bal* n'était qu'un titre d'honneur réservé au souverain, conjecture qui au surplus se trouve confirmée par l'usage presque général des nations de l'Orient de désigner leurs princes par le même nom, *Sapor* en Perse, *Pharaon* en Égypte, etc. Il est encore probable, ajoute cet écrivain, que le nom de *Balharà* donné par les

cupé pendant plus de quatre siècles le trône de Délhy; ils avaient dans leur domaine la ville de Tannasar (la *Tanasis* de Ptolémée) et celle de Muttra ou Matura (la *Methora* de Pline).

D'après le *Mahabbarat*, Délhy se serait formée des ruines de Hinderput qui, dans les temps fabuleux, était la capitale de l'empire. L'*Ayin-Akbéri* adopte expressément cette opinion. Quoi qu'il en soit, la prospérité de cette ville s'accrut de la chute de Canouge; elle parvint au plus haut degré sous les diverses dynasties des Ghaznevides et des Ghaurides. Ornée de quais, de jardins magnifiques, d'édifices, de palais sans nombre, c'était peut-être la plus superbe ville de l'univers quand Timur en fit la conquête. L'historien de ce prince, Schériffeddin, dit qu'elle se composait de trois cités : Ségri, entourée d'un

---

voyageurs arabes au grand empire de la côte de Malabar n'est pas autre chose que la réunion des deux mots *bal* et *hara*, qui signifient le plus grand des rois. On trouve dans les mémoires de la société de Calcuta la traduction d'un acte original d'une concession de fonds. Il porte une date qui correspond à l'an 33 avant J.-C. Le radjah, auteur de la concession, y est nommé *Dep Paül Dep*, fils de *Dharmo Paül*, qui avait épousé la fille du radjah *Poro-Bal*. L'alliance de ces deux noms dans le même individu est encore une preuve nouvelle de la justesse du raisonnement de Maurice.

mur circulaire et bâtie, suivant Aboulfazil, par le sultan Alladin; le vieux Délhy ou Hinderput, aussi enfermé dans des remparts, et Géhanpénah, entre les deux autres, défendue par de bonnes fortifications.

La ville avait trente ou même cinquante portes, une mosquée dont les dimensions colossales excitaient l'admiration, un palais magnifique ouvrage de Malek-Jona, ancien roi de l'Inde, orné de mille colonnes de marbre dont on voyait encore les restes deux cents ans après. Au surplus, les écrivains persans sont intarissables sur toutes les merveilles que Délhy renfermait. Ruinée complétement par les farouches Tartares, cette ville ne tarda pas à recouvrer son antique splendeur, et les empereurs patans employèrent à l'embellir tous les trésors de l'empire. La translation du siége du gouvernement dans Agra lui fit perdre sous Akber une partie de ses avantages; mais l'empereur Schah-Jéhaun, petit-fils d'Akber, lui rendit tout son lustre, et son palais impérial devint le plus beau, le plus magnifique de l'Asie. L'imagination peut concevoir à peine l'immensité des richesses que la main de ce prince y avait entassées.

Ce palais occupe un emplacement de quatre-vingt-quatre mille toises carrées; il se compose de sept corps de bâtimens et de trois jardins,

tous renfermés dans une enceinte dont le mur de clôture a vingt pieds de hauteur, excepté du côté de l'est qui regarde la rivière et qu'on a laissé ouvert. On y remarque deux salles de quatre-vingts pieds sur soixante, dont les voûtes sont supportées par trente-deux colonnes de granit, chacune d'un seul bloc et de vingt-trois pieds de hauteur; c'étaient les salles d'audience du premier ministre et de celui des finances. Le génana, bâtiment des femmes, n'a qu'un étage; toutes les croisées en sont fermées par des jalousies à demeure. Cet édifice et le jardin qui en dépend sont entourés d'une muraille très-élevée. Du côté de la ville est une galerie ouverte qui aboutit à une grande pièce dont quarante colonnes de marbre, hautes de quarante-deux pieds, soutiennent la voûte : c'était là que l'empereur rendait la justice en personne.

Les jardins répondaient par leur beauté au luxe des appartemens; les écuries renfermaient dix mille chevaux. Les cuisines étaient magnifiques; on ne s'y servait que de vases et d'ustensiles d'argent (1). Toutes les richesses que ce palais contenait, et dont le détail paraît fabuleux,

---

(1) On peut voir dans les voyageurs cités plus haut la description de l'intérieur du palais.

ont été la proie des Persans et des Abdallis. Suivant les calculs de M. Fraser, l'invasion de Nadir-Schah a coûté à Délhy plus de cent millions de livres sterling en or ou en pierreries. Ahmed Abdallah acheva de ruiner cette superbe ville : il n'emporta pas moins d'or que Nadir.

La population de Délhy s'élevait du temps d'Aureng-Zeb à deux millions d'ames; elle est encore très-considérable, quoique bien diminuée par les terribles effets de la guerre. La ville s'étend sur le cours de la Djumna par une longueur de cinq lieues; elle en a deux seulement de largeur. Ses rues sont en général très étroites et mal percées (1); les maisons y ont peu d'apparence, à l'exception de celles des omrahs qui sont autant de palais. On la divise en deux parties : l'*Hindouanié* qui n'est habité que par les naturels, et le *Mogolanié* que les mahométans seuls occupent.

La rue de Badherscha traverse la ville d'un

---

(1) Pour prévenir les accidens qui pouvaient résulter de la circulation des voitures dans des rues tortueuses et étroites mais fréquentées, il était défendu d'atteler des chevaux aux voitures d'aucune sorte. L'empereur lui-même se soumettait à cette règle, et son char était traîné par des bœufs qu'on dirigeait au moyen de rênes qui leur traversaient les narines. La police de Délhy sur ce point valait bien celle des grandes villes de l'Europe.

bout à l'autre; un canal, bordé de quais, en occupe le milieu; sur toute la longueur des quais on a construit des magasins et des boutiques pour toute sorte de marchands.

Parmi les monumens publics on remarque l'arsenal, où l'on montre un canon dont le calibre est de dix-huit pouces de diamètre; la boucherie, sur le bord de la rivière, tenue constamment dans un état de propreté extrême; un pont de douze arches, très-large et d'une construction hardie; et l'observatoire, dont on attribue la fondation au radjah Chet-Sing, de la tribu des Radjepouts, lequel se disait issu du fameux Porus (Poro, Porava ou Pour). La forme de cet édifice est sphérique; mais il a sur les côtés deux cirques ronds, percés chacun de soixante-dix croisées. Dans le premier, on a tracé une méridienne et l'écliptique; l'autre renferme un cylindre de dix pieds de diamètre, divisé en soixante parties qui répondent au soixante *garis* ou heures indiennes. L'établissement est régi par deux astronomes qui, d'après ses statuts, doivent appartenir l'un à la famille du fondateur et l'autre à la race arabe ou mogole.

Il y avait dans l'enceinte du palais impérial une glacière où l'on conservait de la glace en quelque sorte artificielle; voici comment on s'y pre-

nait pour la fabriquer : vers la fin de novembre, temps le plus froid de l'année, on pratiquait dans un lieu abondant en nitre une grande excavation de six à sept pieds de profondeur, et l'on avoit soin de rejeter sur les bords la terre déblayée, afin que l'intérieur de la fosse se trouvât mieux garanti du vent. Ensuite on la remplissait jusqu'aux trois quarts de paille de mil, bien sèche, sur laquelle on plaçait des plats neufs de terre cuite, de trois ou quatre pouces de profondeur; on préférait pour cette opération ceux qui avaient conservé le plus de pores, parce qu'ils favorisaient le dégagement du calorique. A la chute du jour on mettait de l'eau dans ces plats, au bout de deux ou trois heures la congélation avait lieu; alors on enlevait les plats pour les décharger de leur glace, et l'on recommençait l'opération. Lorsqu'on avait une quantité de glace suffisante, on la pilait dans un mortier et on l'humectait avec de l'eau chaude pour en former des glaçons qui se conservaient toute l'année.

« La province de Délhy a plusieurs villes remarquables ; Sembdel ou Samboul que les Hindous regardent comme un lieu saint, parce que c'est là que doit se faire l'apparition du dixième avatar ; les rhinocéros s'y trouvent en grande abondance; Séhrind, que Thomas Maurice pense être

la même ville que *Sérinda*, d'où les vers à soie furent apportés en Europe sous l'empereur Justinien ; Tanassar, sous les murs de laquelle coule la rivière sacrée de Sirsutté et où se passa l'action principale du *Mahabbarat ;* Hustnapore ou Hastinapore, ancienne résidence des radjahs de la contrée. »

Sur la frontière du Délhy, vers l'orient, au nord-ouest d'Oude, au pied du Kommaïon, est un pays montagneux mais fertile qu'habitait dans le dernier siècle une tribu belliqueuse d'Afghans, connue plus tard sous le nom de Rohillas. Un de leurs chefs, devenu boukschi ou principal ministre de l'empereur, s'était emparé de sa personne et de sa capitale ; un autre avait fondé un état indépendant à Firosch abad, sur les bords du Gange, à peu de distance des ruines de l'ancienne Canouge. Les Rohillas n'ont pas été favorisés par la fortune. Pressés au nord par les Seiks, au midi par les Mahrattes, ils ont été presque tous anéantis, et les Anglais ont profité du moment pour se rendre maîtres du Rohilcund, de sorte que les états d'Oude se trouvent aujourd'hui enclavés dans leurs possessions. Le Rohilcund produit beaucoup de grains, de tabac et de sucre.

§ XIII. — Du Lahor ou Pendjab.

« Le Lahor, qu'on nomme communément Pendjab ou Pendje-Abe, *pays des cinq rivières*, a cent quatre-vingts cos d'étendue de l'ouest à l'est et quatre-vingt-six du nord au midi. Il est renfermé entre le Kaschmir, l'ancien Rohilcund, l'Ajmère et le Moultan. C'est un pays très-peuplé, bien cultivé et renommé pour la salubrité de l'air. L'hiver y est plus rude que dans le reste de l'Hindoustan, bien qu'il soit beaucoup plus doux que dans la Perse et dans la Tartarie. Toutes les productions végétales des pays voisins, transportées dans le Lahor par les soins de l'empereur Akber, s'y sont acclimatées; ses chevaux ressemblent à ceux de l'Irack et sont très-beaux. On trouve dans une de ses montagnes une mine abondante de sel, et dans les sables et la vase de ses rivières on recueille de l'or, de l'argent, du cuivre et d'autres métaux. Ses habitans sont en général de très-bons ouvriers. »

La ville de Lahore s'élève sur les bords du Rauvi, l'ancien *Hydraotes*. Elle est extrêmement ancienne. Les uns ont prétendu qu'elle existait déjà du temps d'Alexandre sous le nom de Louloué, et qu'elle avait été bâtie par une reine qui lui donna le nom de son mari. D'au-

tres ont cru y voir la Bucéphala du conquérant macédonien, ce qui est contredit par les anciens géographes suivis par d'Anville, lesquels placent Bucéphala sur l'Hydaspe. Quoi qu'il en soit, sa position sur la route de la Perse à l'Hindoustan l'a souvent rendue le théâtre de la guerre, et l'a soumise à partager toutes les vicissitudes de la fortune de ses divers maîtres. Ses habitans, courageux et braves, ont toujours résisté quoique plus d'une fois sans succès aux invasions étrangères. Ils repoussèrent l'armée de Valid, l'un des successeurs de Mahomet; mais ils durent céder aux efforts de l'audacieux Mahmoud. Les descendans de Mahmoud firent de Lahore la capitale de leur empire.

Ce fut autrefois une ville très-riche et très-commerçante. Le passage des caravanes, par le moyen desquelles se faisait le principal commerce de l'Inde avant la découverte du cap de Bonne-Espérance, y entretenait constamment l'abondance. Homaïon, père de l'empereur Baber, fit recouvrer à Lahore une partie de son ancien lustre. Le voyageur Finch, qui la visita en 1609, lui donne vingt-quatre cos de circonférence; Thévenot, qui l'a vue un demi-siècle après, ne s'éloigne pas beaucoup de cette mesure. L'empereur Jéhan-Ghir dépensa des sommes énormes pour l'embellissement de cette ville, dont

la situation lui plaisait beaucoup plus que celle d'Agra.

Lahore est aujourd'hui considérablement déchue. L'inconstance des empereurs successeurs de Jéhan-Ghir qui l'abandonnèrent de nouveau pour Délhy, et les guerres d'invasion, si fréquentes dans le dernier siècle, lui ont fait perdre son antique splendeur et ont tari les sources de sa prospérité. La nature elle-même semble avoir secondé les efforts des dévastateurs : d'épouvantables torrens de pluie, faisant déborder la rivière, ont renversé un grand nombre d'édifices. Pour comble de disgrace, le Rauvi a changé de lit et s'est éloigné d'environ un quart de lieue, ce qui nuit beaucoup au commerce en augmentant la difficulté des transports.

Je n'entreprendrai point de décrire tous les monumens que renfermait cette ville célèbre : ses palais immenses, ses jardins magnifiques ; cette fameuse galerie, revêtue de glaces de cristal de roche et ombragée par les rameaux de plusieurs ceps d'or; cette baignoire du harem, d'agathe orientale; ce trône superbe qui surpassait en richesse tout ce que l'imagination pourrait inventer ; je renvoie aux voyageurs français ou anglais, qui tous ont donné des descriptions étendues de ce que je ne fais qu'indiquer, et je me borne à deux ou trois particularités.

La baignoire, dont les diverses pièces étaient toutes serties de lames d'or, avait la forme d'un bateau et pouvait contenir huit muids d'eau de rose ; c'était dans cette eau parfumée que se baignaient voluptueusement les descendans de ces Tartares sauvages qui, nés sous une tente grossière, s'étaient placés sur le plus beau trône de l'Asie. On dit à ce sujet que ce fut dans Lahore que le hasard fit découvrir l'essence de rose. La bégoum, ou sultane favorite de l'empereur Schah-Jéhaun, cherchant à fortifier sa passion en l'attachant par le plaisir, imagina de le faire baigner dans un étang d'eau de rose ; elle en fit emplir le réservoir de son jardin. Les rayons du soleil agissant sur cette eau, l'essence qu'elle contenait vint d'elle-même à se concentrer en petites gouttes d'huile qui surnagèrent dans le bassin. On crut d'abord que la fermentation avait produit cette matière, signe de corruption ou de fétidité. Comme on cherchait à la recueillir pour nettoyer le bassin, on s'aperçut qu'il s'en exhalait une odeur délicieuse. Ce fut là ce qui donna l'idée d'extraire à l'avenir l'essence de rose par des procédés imitant celui que la nature avait employé.

Le trône consistait en une estrade de forme ovale, ombragée par les rameaux d'un palmier. Un paon, perché sur la cime de l'arbre, tenait ses

ailes étendues. Le palmier et le paon étaient d'or. Les palmes étaient travaillées avec tant de délicatesse et de légèreté, qu'il suffisait pour les agiter du moindre souffle. Les plumes du paon étaient toutes couvertes de belles émeraudes; les fruits du palmier, très-bien imités, étaient en diamans de Golconde.

Le jardin de la bégoum avait peu d'étendue, mais il devait être d'une beauté ravissante, si l'on peut en juger par ce qui en reste; c'est encore aujourd'hui un lieu de délices où la nature se montre avec toute sa pompe. L'art, il est vrai, l'a dirigée, mais il a si bien ménagé son action qu'il ne se montre nulle part et que la nature paraît livrée à elle-même. Au lieu de l'élégante symétrie qui rend si froids nos superbes parterres, au lieu de ces tristes allées dont la monotone régularité nous fatigue, ce sont des massifs de verdure où l'oranger, le grenadier et l'abricotier mêlent leurs branches, leurs fruits et leurs parfums; des arbres à fleurs qui protégent de leur ombrage l'œillet, la tulipe et la rose; des berceaux de verdure où le lilas et le sirini s'entrelacent avec le jasmin et la vigne (1).

---

(1) Le *sirini* est une espèce de chèvrefeuille très-odorant, qui a donné son nom à la capitale du Kaschmir. Parmi les

Le palais, ouvrage de Ferrokschir, troisième successeur de Mahmoud, est construit en granit rouge. Sa structure persane offre assez de régularité dans ses proportions. Sa mosquée est un édifice circulaire, de soixante-huit pieds de diamètre, établi sur des arcades liées ensemble par des pendentifs et soutenues par un double rang de colonnes de mica. Les parois intérieures du mur sont revêtues d'albatre, de lapis et de marbre. Aux quatre points extérieurs de l'enceinte, quatre minarets s'élèvent à la hauteur de cent vingt-sept pieds.

Une route de cent vingt lieues, plantée de beaux arbres, conduit de Lahore à Délhy. Une route semblable mène à la vallée de Kaschmir, que les naturels et les mahométans appellent le jardin des jardins.

« Negracout est une place forte, située au sommet d'une montagne; son château porte le nom de Kangérah. Il y a dans le voisinage un temple fameux, où les dévots hindous vont en pèlerinage; dans les frénétiques accès de leur

---

arbres à fleurs, on distingue le karkème qui s'élève en cône. Ses branches et ses feuilles offrent aux vers luisans une nourriture dont ils sont avides. Ces arbres en sont tout chargés; de sorte que, pendant les nuits de l'été, on dirait d'une brillante illumination.

vénération pour l'idole, beaucoup d'entre eux lui font le sacrifice de leur langue (1), qu'ils se coupent eux-mêmes. Les forces militaires du Lahor consistaient en quatre cent quatre-vingt mille hommes, dont cinquante-cinq mille à peu près de cavalerie. »

§ XIV. — Du Moultan et du Shindi.

Le Moultan est une vaste province d'environ quatre cent trois cos d'étendue en longueur du sud-ouest au nord-est, et de cent huit en largeur. Aboulfazil renferme le Shindy dans le Moultan, ce qui ajoute à sa longueur deux cent cinquante-sept cos; mais la plupart des géographes arabes ont fait du Moultan et du Shindy deux provinces séparées.

Moins favorisé de la nature que le Pendjab avec lequel il se touche, le Moultan renferme dans ses limites des contrées désertes et couvertes de sables stériles. Toutefois les environs des lieux habités sont fertiles, et on les cultive avec

---

(1) A la vérité, ils sont persuadés d'avance que la langue leur revient au bout de deux ou trois jours; et l'expérience du contraire n'est point capable de dissiper leur aveuglement. C'est que cette faveur n'est accordée qu'à ceux qui obtiennent un sourire de l'idole, Matta, et l'on peut croire que cela n'est point facile.

soin. Ils produisent du blé, du coton, de l'indigo et des dattes. Il y pleut rarement et dans l'été la chaleur y est excessive. Entre Siwi et Bakhor, deux villes sur le Sind, est un pays désert d'où, pendant les trois mois de l'été, sort un vent brûlant et malsain que les Arabes appellent sémoun.

La ville de Moultan, que le major Rennel croit être l'ancienne capitale des Malliens (*Malli-Patan*, ville des Malli), est entourée d'un bon mur, flanqué de fortes tours et défendue par un château. On y fabrique des tapis et des soieries, mais la principale richesse des habitans leur vient du commerce des chevaux qu'ils tirent de la Perse et même de la Tartarie.

Bahkor est aussi une place forte, connue dans les siècles précédens sous le nom de Munsourah.

Quoique le pays fût peu peuplé en raison de son étendue, on pouvait pourtant y lever cent soixante mille fantassins, et treize ou quatorze mille cavaliers; il est acttuellement possédé par les Seiks.

Le Sindhy, fertilisé par les débordemens de l'Indus qui le traverse, s'étend des environs de Bakhor jusqu'à la mer; un désert de sable lui sert de limites à l'orient, et le sépare du Guzzerat et de l'ancienne patrie des Radjepouts. « L'hiver

y est si doux qu'on n'y change point d'habits quand cette saison arrive; d'un autre côté, la chaleur y est tempérée. On recueille aux environs de Tatta de très-beaux fruits. Les chameaux de la contrée sont fort estimés. Les habitans sont bons constructeurs de marine; ils ont quarante mille bateaux, au moins, de toutes dimensions. Ils aiment beaucoup la chasse et surtout la pêche.

» On trouve dans le Sindhy des mines de fer et des salines. Les habitans se nourrissent de riz et de poisson. Le premier y est d'une excellente qualité; le second fait un des principaux articles du commerce. On en extrait de l'huile; elle sert à goudronner ou enduire les bateaux. »

Une partie du Sindhy est couverte de montagnes; elles sont habitées par les tribus sauvages et guerrières des Balloches ou Balloges. Dans la décadence de l'empire mogol, ces peuples ont dirigé leur marche vers l'est et se sont ainsi établis au cœur de l'Hindoustan; ils élèvent dans leurs montagnes beaucoup de chevaux et de chameaux. Aboulfazil donne à l'une de leurs tribus le nom de Nomurdy; et le major Rennel pense qu'ils peuvent bien être les descendans des Scythes nomades qui, de même que les modernes Nomurdys, vivaient dans la campagne avec leurs troupeaux, changeant souvent de place selon leurs besoins.

L'ancienne capitale du Sindhy fut Brahminabad, ville considérable et populeuse, défendue par des fortifications, dont on retrouve encore les ruines sur une grande étendue de terrain. Rennel parle des restes d'une grande ville à quatre milles de Tatta et il croit que ce sont ceux de Brahminabad. Tatta, que les Persans nomment Daibal, est la capitale actuelle du Sindhy; l'empereur Akber avait fait de toute la contrée un sircar du Moultan.

§ XV. — Du Kaschmir.

Le Kaschmir est une vallée magnifique, d'environ quatre-vingts milles de long sur quarante de large, d'après les mesures du voyageur Forster adoptées par Rennel; Aboulfazil lui attribuait un peu plus d'étendue.

C'est un pays entièrement fermé par de hautes montagnes; on ne peut y pénétrer que par la route de Lahore. Les habitans rapportent, d'après une tradition ancienne, que pour former cette entrée Kascheb, petit-fils de Brahma, sépara deux montagnes; pour mieux dire, ce fut afin de ménager une issue aux eaux qui croupissaient dans la vallée qu'il entreprit ce grand ouvrage; cette ouverture porte aujourd'hui le nom de Porte Kaschmirienne. Quand

les eaux se furent écoulées, Kascheb construisit plusieurs villes dans cette terre nouvellement conquise sur les eaux, et la montagne qu'il avait percée s'appela *Kasch-Mer*, montagne de Kascheb. Ensuite il rentra dans le Pendjab, où il attaqua et vainquit un monstre qui désolait la contrée.

Aboulfazil fait du Kaschmir une description qui paraîtrait romanesque, si toutes les relations postérieures des voyageurs ne s'accordaient à le peindre comme un pays enchanteur, auquel la nature a prodigué sans mesure tous ses trésors. La verdure et les fleurs les plus belles tapissent ses prairies; des arbres magnifiques étendent partout leurs frais ombrages ; le sol produit toute sorte de fruits exquis; l'air est doux, pur, toujours serein; la pluie n'y tombe point par torrens : c'est une rosée salutaire qui vient rafraîchir les plantes; ses montagnes, où l'aspect varie à chaque instant, offrent les plus beaux sites; tout dans le Kaschmir est pittoresque. « Malheureusement le pays est assez sujet aux tremblemens de terre, ce qui oblige les habitans à construire en bois leurs maisons. »

C'est dans le Kaschmir que se fabriquent ces riches étoffes de laine, ces schals si renommés en Asie et si recherchés en Europe. On y fabrique aussi des étoffes de soie en grande quan-

tité, ce qui fait qu'on s'y livre à la culture du mûrier. « Les habitans y sont heureux; aussi s'exercent-ils dans tous les genres d'industrie. Ils vivent généralement de ríz et de poisson sec. Ils ont une espèce de moutons qu'ils nomment *hundous*, dont la chair est très-saine et très-délicate; des chevaux petits mais pleins de feu; des vaches noires qui fournissent du lait en abondance; mais ils n'ont ni chameaux ni éléphans. En revanche, leur pays ne produit ni scorpions, ni serpens, ni aucun reptile venimeux. »

Les anciens géographes divisaient le Kaschmir en deux parties principales, le Méraj à l'est, et le Camraj à l'ouest. M. Rennel prétend qu'au temps d'Akber il ne produisait à l'état que trente-cinq mille livres sterling de revenu, ce qui prouve qu'il était extrêmement favorisé par le gouvernement. Quant à ses forces militaires, Aboulfazil les fait monter à environ quatre-vingt-quinze mille hommes, dont cinq mille sont de cavalerie.

Dès qu'on a franchi la Porte Kaschmirienne, on ne tarde pas à découvrir la très-jolie ville de Sirinagur, qui s'étend sur les deux rives du Chélum ou Djilem (1). C'était le lieu de plaisance des

(1) Le nom de la province a été donné plus tard à la ville, et c'est celui qui a prévalu.

derniers empereurs. L'un d'eux n'hésitait pas à dire qu'il donnerait toutes ses provinces pour conserver la vallée de Kaschmir. Suivant M. Forster, la rivière sort du milieu d'un lac qui est au-dessus de la ville; elle reçoit en y entrant le tribut de deux courans qui la grossissent. Le palais impérial, à une petite lieue de Sirinagur, est dans la position la plus riante. On y arrive par un large canal, dont les deux bords sont ombragés par plusieurs rangs de grands platanes. La moitié du bâtiment est à un étage; l'autre moitié se compose seulement d'un rez-de-chaussée que recouvre une terrasse en jardin. Les murailles sont de brique ou, pour mieux dire, de terre élevée entre deux châssis et soumise ensuite sur place à l'action d'un feu violent.

Il y a, non loin de Kaschmir, une fontaine que les habitans tiennent pour sacrée; elle se forme d'un jet de cinq à six pouces de diamètre; l'eau en est claire et limpide, excepté pendant la fin de mai et le commencement de juin. A cette époque, il s'opère un phénomène assez singulier: après le lever du soleil, à midi, et le soir sur les quatre à cinq heures, l'eau, qui paraît bouillonner, s'élance en écume à plusieurs pieds de hauteur. Les brahmines ont persuadé au peuple que cette eau est miraculeuse, ce qui

leur vaut les offrandes des innombrables pélerins que la dévotion attire. Ce phénomène s'explique par la fonte des neiges qui se fait dans cette saison, principalement le matin et le soir quand les rayons du soleil, s'insinuant obliquement à travers les branches des arbres, vont frapper les couches de neige, et à midi par l'intensité de la chaleur. Les eaux qui s'infiltrent par les fentes du rocher dans les cavités d'où jaillit la fontaine devenant beaucoup plus abondantes, et pressant de leur poids celles qui se trouvent à l'issue, le jet acquiert plus de vitesse et d'impétuosité.

Au-delà de Kaschmir et jusqu'au fond de la vallée, la campagne est couverte de villages, de bosquets, de jardins et de prairies toujours vertes. Nulle part la nature ne se montre plus riche, et le sol, constamment fécondé par les eaux qui l'arrosent, par le soleil qui l'échauffe et par l'industrieuse main qui le cultive, se charge tous les trois mois de moissons nouvelles.

§ XVI. — Du Candahar et du Kaboul.

Ces deux provinces sont hors des limites de l'Hindoustan, mais comme elles ont fait pendant plusieurs siècles partie de l'empire il ne sera pas inutile d'en faire ici mention.

« Le Candahar, situé à l'occident du Moultan et du Sindhy, a trois cents cos de long sur une largeur presque égale. L'hiver y est rude et l'été chaud; mais le pays n'en est pas moins fertile, et l'on y recueille du froment remarquable pour sa blancheur. Sa capitale qui porte le même nom est placée au milieu des montagnes. » On croit qu'elle a été bâtie par Alexandre, et l'on retrouve en effet, remarque judicieusement Maurice, le nom oriental de ce prince, *Secander*, dans le mot Candahar. Cette ville est la clef de l'Hindoustan du côté de la Perse; c'est par là qu'ont dû passer en tout temps les armées venues de ce pays. Le Candahar est le Paropamisus des Grecs.

« Le Caboul, au nord-est du Candahar, s'étend jusqu'à l'Hindo-Ko (le Caucase indien), sur une longueur d'environ cent cinquante cos et une largeur un peu moindre. » L'*Ayin-Akbéri* en parle comme d'une contrée où l'eau, l'air et les produits du sol sont également bons. Les montagnes dont le pays est hérissé sont très-froides, et les vallons, les pays bas sont très-chauds. Aussi, dans l'espace d'un jour, on peut éprouver les effets d'une température opposée et se croire ainsi transporté successivement en des climats divers. Les habitans, presque tous Afghans, vivent en pasteurs et ils élèvent soit dans les

montagnes soit dans les plaines beaucoup de chevaux, de chameaux, de moutons et de chèvres.

La ville de Caboul, siége d'un grand commerce et résidence impériale de Baber, passe pour être très-ancienne; elle est située au pied Rennel. de l'Hindo-Ko, non loin des sources de la rivière d'Attok. Sa situation est heureuse et justifie les pompeuses descriptions des écrivains hindous. « Elle ferme l'Inde du côté de la Tartarie, comme Candahar du côté de la Perse; et si ces deux places étaient bien gardées, l'Inde serait à l'abri de toute invasion. « William Jones avance d'après les Hindous que *celui-là ne peut se dire maître de l'Inde, qui ne l'est point du Caboul.* On a dit aussi en sens inverse que les possesseurs de Caboul le sont devenus de l'Hindoustan, quand ils l'ont voulu; on cite Mahmoud, Baber et Ahmed Abdallah.

» Le Béeram, aussi appelé Peischore, jouit d'un long printemps; sa capitale du même nom est située entre Attok et Caboul. Le Ghaznéen, *Ghizni* ou *Gazna* mérite d'être mentionné pour sa capitale, qui fut autrefois la ville impériale de Mahmoud et de ses successeurs. Gazna fut d'abord appelé Zaboul, et le nom de la ville avait été donné à la contrée; le Candahar même faisait partie du Zaboulistan. » M. d'Anville a placé

cette ville à l'extrémité nord-ouest de la province ; Rennel, d'après Forster, la met au centre. William Jones en parle comme d'un séjour peu agréable où l'on manque de beaucoup de choses nécessaires à la vie. Aboulfazil va même plus loin. « Le sol, dit-il, est si maigre et si aride que les cultivateurs sont obligés tous les ans d'aller chercher du terreau à Caboul, ce qui leur cause d'incroyables fatigues. »

Tout ce pays est sous la dépendance des successeurs d'Ahmed Abdallah et fait partie du puissant royaume des Abdallis, peu différent en étendue et en force de l'ancien empire de Ghazna.

§ XVII. — De la côte du Dékhan ; Bombay, Goa.

Au sud-est de Surate, depuis Damaün jusqu'au cap Ramas, on trouve une côte d'environ cent cinquante lieues de long, dépendante aujourd'hui des Mahrattes occidentaux à l'exception de quelques places que les Anglais possèdent. Cette côte fait partie des provinces d'Aurungabad et de Béjapour qui s'étendent entre les deux chaînes des Gattes. Ses principales villes sont Damaün, Bombay et Goa.

Damaün était après Goa le plus beau port qu'eussent les Portugais ; mais leur gouvernement dans l'Inde, intolérant et fanatique, frap

pait de langueur et d'inertie tout ce que le sort des armes soumettait à son autorité. Il peupla cette ville d'inquisiteurs et de moines, bannit les ouvriers et les artisans, entrava la liberté du commerce, et, pour favoriser quelques hommes avides, condamna une ville florissante à la décadence et à la ruine. Ennemi de toute industrie, le monopole tue le commerce; la liberté lui donne la vie : il faut au commerce des citoyens et non des esclaves. Là où la liberté tombe sous l'arbitraire tout languit, tout s'affaiblit, tout meurt. La puissance sacerdotale est comme celle des tyrans. Celle-ci domine par la terreur, celle-là par la superstition et le fanatisme; les résultats sont les mêmes ; heureux encore les peuples chez qui le faux zèle n'allume point des bûchers! Les Hindous et les Musulmans se sont éloignés de Damaün; il n'y reste que ceux que leur misère extrême place à l'abri des exactions.

Les montagnes voisines produisent le tek que les Portugais appellent le chêne des Indes. On conserve à Surate depuis un siècle un grand vaisseau tout construit de tek. Il sert tous les ans à transporter au port de Djéddah, sur la mer Rouge, les dévots musulmans qui vont à la Mecque et à ramener à Surate ceux qui ont accompli leur pélerinage.

Bombay, située dans une île qui tient au ri-

vage par une chaussée, est devenue le centre de tout le commerce de la côte occidentale. Elle doit sa prospérité à la protection spéciale du ministère britannique et au zèle éclairé de M. Hornebay, un de ses gouverneurs. C'est le grand marché de l'Égypte, de l'Arabie et du golfe Persique. Elle a de bonnes fortifications, une population d'environ deux cent mille ames et une société académique à l'instar de celle de Calcuta. C'est aussi le chef-lieu de l'une des trois présidences anglaises de l'Inde. Cette ville, cédée par le Portugal à l'Angleterre en 1662 pour servir de dot à l'infante Catherine quand elle épousa Charles II, renfermait à peine dix mille habitans à cette époque. En sortant des mains des Portugais, elle entra dans les voies du commerce et de l'industrie, et de nouveaux habitans y vinrent de toutes parts. Les Hindous, les Parsis la peuplèrent d'ouvriers et de marchands, et leur nombre s'accrut de tous les Portugais déserteurs de Goa et de Damaün.

En 1772 les Mahrattes avaient abandonné aux Français le port de Chaoul, à quelques lieues au-dessous de Bombay. Le ministre Choiseul avait l'intention d'attaquer sérieusement les Anglais dans l'Inde, et Chaoul eût été un poste important; mais l'hésitation du gouvernement français rendit cette concession inutile, de même que

la bonne volonté des Mahrattes qui ne demandaient pas mieux que de faire la guerre aux Anglais.

Avant d'arriver à Goa, on traverse le pays des Bouncélos tributaires des Mahrattes; ces peuples font de la piraterie leur seule occupation. Ils possèdent la forteresse de Sivendroug, au sommet d'une montagne, avec un temple consacré à Mahadéo. La petite rivière de Ramri où l'on pêche de belles agathes baigne le pied du rocher. Ce lieu est célèbre dans la Mythologie hindoue, par la grande victoire qu'y remporta Rama sur des tribus sauvages qui se nourrissaient de chair, contre les préceptes de la loi.

Goa était possédée, avant l'arrivée des Portugais, par un radjah tributaire ou vassal de celui de Kanarà. Quatre cents Maures chassés d'Onor étaient venus y chercher un asile, et le radjah leur avait cédé une partie de son territoire. C'était un lieu tout couvert de ronces et de broussailles; les Maures y jetèrent les fondemens d'une ville qui depuis a fait place à la nouvelle Goa, et ils en cultivèrent si bien tous les alentours qu'ils en firent en peu de temps un séjour délicieux.

Albuquerque se rendit maître, en 1510, des deux Goa; il s'empara aussi de toute l'île formée par les deux bras de la rivière de Mendoua; et, prévoyant que les naturels feraient les plus

grands efforts pour lui arracher sa conquête, il en fit un poste militaire où il établit sa propre résidence. Il employa aux constructions de la forteresse des pierres tirées des sépultures des Maures et d'une grande pagode qu'il fit abattre. On rapporte que, tandis qu'on travaillait aux démolitions, on trouva parmi les décombres un grand crucifix de bronze qui fut envoyé au roi Emmanuel. Albuquerque était-il étranger à l'accident qui avait placé un crucifix de fabrique portugaise dans les fondations d'une pagode indienne? On voudrait pouvoir dire qu'il fut innocent de cette pieuse jonglerie; mais Albuquerque avait les préjugés et l'esprit de son siècle: il regardait la superstition dans le peuple comme le meilleur auxiliaire du pouvoir dans ceux qui gouvernent.

Les Hindous et les Musulmans coururent aux armes; Albuquerque était absent: les Portugais furent chassés. Renforcés par de nouvelles troupes, ceux-ci reprirent l'offensive et s'emparèrent une seconde fois de la ville. Le soubahdar du Dékhan, alarmé des progrès de ces étrangers, envoya contre eux une armée avec un train considérable d'artillerie; mais après une lutte opiniâtre durant laquelle Goa fut prise et reprise plusieurs fois, le soubahdar, craignant d'attirer sur lui-même les armes des Portugais, leur céda

la ville et son territoire par un traité qu'ils ne respectèrent qu'autant qu'ils furent hors d'état de le violer impunément.

Maîtres paisibles de cette place importante, les Portugais y établirent un tribunal d'inquisition qui surpassa bientôt en rigueur les tribunaux même de Lisbonne et de Séville. Son chef suprême à Goa était ordinairement un prêtre séculier qui, parmi ses droits ou ses prétentions, comptait la faculté exclusive de se faire porter par des hommes en palanquin. Sa juridiction n'avait point de bornes; elle s'étendait sur tous; l'archevêque et son grand-vicaire, le gouverneur-général et son lieutenant en étaient seuls exempts; encore pouvait-il obtenir un ordre de la cour pour les faire arrêter. Dans les derniers temps de la puissance portugaise à Goa, le palais de ce grand inquisiteur ressemblait à celui d'un souverain, autant par la pompe et la richesse de ses ameublemens que par le nombre d'officiers et de courtisans qui se faisaient honneur de s'humilier devant lui. En 1808, on comptait encore à Goa deux mille prêtres, mais on n'y trouvait pas une seule manufacture.

Le territoire portugais, en y comprenant les îles, peut avoir quatorze lieues sur sept d'étendue. L'ancienne ville est restée sans habitans; la nouvelle en a perdu la plus grande partie.

L'établissement est même en quelque sorte abandonné; on y parle à peine la langue portugaise et la misère y est extrême.

§ XVIII. — Côte de Malabar, Konken, Kanarà, etc.

La côte de Malabar s'étend depuis Goa jusqu'au cap Comorin; elle se divise communément en deux parties, le Kanarà et le Travancor qui eux-mêmes se subdivisent en plusieurs petits états. C'est le pays de l'Inde qui renferme le plus de nations, de langues et de religions diverses. Hindous, Juifs, Musulmans, Arméniens, Arabes, Chrétiens, Africains, Européens tous s'y réunissent conduits par un seul besoin, celui des richesses; tous s'y rencontrent sur la même route, celle du commerce. Les naturels y parlent cinq principaux idiômes: le malabar pur ou tamoul, le kanarin, le mahratte, le goudjarati ou langue des montagnards, et le maure ou hindoustany. Ce sont des corruptions du sanscrit mêlées de persan et d'arabe.

Le Kanarà fut gouverné par des radjahs hindous jusqu'en 1766. A cette époque, Hyder-Ali en fit la conquête; les Anglais s'en sont emparés en 1799; il dépend aujourd'hui de la présidence de Madras. Il a soixante-dix lieues de côtes et un sol extrêmement fertile: les Hindous l'appellent Toulava; les Arabes lui ont donné le nom

de Karnatic, nom qu'ils étendent au pays situé au-delà des montagnes, bien que ces deux contrées soient séparées par la barrière naturelle des Gattes.

La population se compose presque toute d'Hindous de la troisième et de la quatrième classe. On y voit aussi des Djaïns, race d'Hindous qui appartient à une secte ennemie des brahmines, laquelle ne doit pas cependant être confondue avec celle des Bouddhistes. On trouve dans le Kanarà beaucoup de monumens historiques. *Langlès.*

La côte la plus voisine de Goa porte le nom de Konken et sert de retraite à une peuplade dangereuse de pirates. C'est là qu'est située la ville de Banawaci connue de Ptolémée, et fameuse par une belle pagode consacrée à Schiba sous le nom de *Madouca Nâtha.* Onore, à peu de distance de Banawaci, est une ville indienne où les Portugais bâtirent un fort en 1505, ce qui les rendit maîtres de la côte. Le radjah de Kanarà la prit par famine après un blocus de trois ans. Les Anglais qui s'en étaient emparés la cédèrent à Hyder-Ali en 1792; mais ils l'ont reprise à la mort de son fils Tippou. Beydère, place autrefois très-forte, appartenait à une tribu de Djaïns; elle en fut chassée par les brahmines de la secte de Schiba.

Mangalor, ville très-ancienne, était tombée au pouvoir des Portugais. Le radjah de Kanarà parvint à les en chasser. Elle passa plus tard sous la domination du régent de Mayssour. Hyder-Ali qui joignait à l'ambition des conquêtes les vues d'une politique profonde y construisit un port commode : ce sont les Anglais qui en ont profité; ils prirent Mangalor en 1799. Le territoire voisin abonde en riz et en poivre, ce qui rend cette ville très-commerçante. La rivière de Soubramani baigne ses murs. On y trouve beaucoup de parsis et de banians ou marchands hindous. Quand Hyder-Ali se préparait, en 1774, à porter la guerre dans le Karnatic, il ouvrit une large route à travers les Gattes, au-dessus de Mangalor. Son fils, jugeant que le fort qui défendait la ville pouvait être enlevé trop facilement, bâtit une citadelle sur le sommet voisin d'un rocher escarpé; il lui donna le nom de Djémalabad.

Le Kanarà et les provinces limitrophes du côté de Délhy peuvent être regardés comme la Géorgie de l'Hindoustan; c'est là, dit-on, qu'on trouve les plus belles femmes, aussi les naturels s'en montrent-ils fort jaloux; ils les laissent peu voir aux étrangers.

Tchandraguiri, dont le nom signifie *montagne de la lune*, est une vaste forteresse construite

en 1401 par le radjah Sivrouka-Nayaca. Ce prince ainsi que ses successeurs furent de la secte des Djaïns. Les habitans de la contrée se disent tous issus de la seconde caste qui est celle des princes et des guerriers. Le dernier de ces radjahs fut envoyé au supplice par Tippou, quand il se fut emparé du pays.

La seconde division de la côte de Malabar comprend plusieurs petits pays qui ont porté le nom de royaume : Cananor, Calicut, Cranganor, Cotchin et Travancor. Toute cette contrée appartient aujourd'hui aux Anglais à l'exception du dernier district auquel ils ont permis d'avoir un radjah qui, sous le titre d'allié, n'est que leur vassal.

Cananor est un petit canton qui se compose d'une forteresse et d'un territoire d'une lieue d'étendue. Il ne laisse pas d'être fort peuplé ; on y comptait en 1800 plus de dix mille maisons. Il y a beaucoup de marchands d'origine arabe, et non moins de *Pariars*, Hindous qui n'appartiennent à aucune caste. Au-dessous de Cananor est le promontoire d'Égly que l'arabe Aboulféda cité par d'Anville nomme Eas-Heily ; les Malabars, à ce que rapporte Anquetil, prononcent Ettou-Koulam. Ptolémée en a parlé comme d'un lieu fréquenté de son temps par les marchands ; c'est maintenant un repaire de pirates. En 1664, les Hol-

landais y avaient formé un établissement qui n'a point prospéré. En 1722, les Français sous les ordres de Labourdonnais avaient abordé à Mahé, au sud de Cananor, et ils y construisirent une factorerie. Les Anglais la prirent quarante ans après. Comme la situation de la ville est belle, ces derniers y ont transporté le séjour du résident qu'ils entretenaient auparavant à Tellitchéry, place qui pourtant se trouve au milieu d'un terrain très-fertile, et dont l'air est si pur qu'on l'a nommée le *Montpellier de l'Inde.*

Calicut fut la première ville où les Portugais abordèrent; elle était alors riche et florissante; son radjah portait le nom de Tamoury, dont les Portugais firent celui de Zamorin. Sous prétexte de protéger leur commerce, ils obtinrent la permission de construire un fort; ils s'en servirent pour assurer leur domination. Depuis ce moment la prospérité de cette ville est toujours allée en décroissant. Les Hollandais en expulsèrent les Portugais; mais les habitans ne gagnèrent rien à changer de maîtres. Hyder-Ali, qui la prit en 1773, essaya de lui restituer son ancienne prospérité et de relever son commerce; mais Tippou négligea de suivre les traces de son père. Les Anglais possèdent aujourd'hui Calicut.

Cranganor a été la capitale d'un royaume du même nom. On attribue sa fondation aux Juifs

de la tribu de Manassé qui s'y réfugièrent, dit-on, après la captivité de Babylone et y fondèrent une espèce de république dont j'ai déjà parlé.

Cotchin est le chef-lieu d'un petit état, Catcha-Bender, dont le territoire produit du cardamone et du poivre. La ville, qui a un bon port, est peuplée de Juifs blancs et noirs, de Maures et d'Hindous; elle a des chantiers de construction. C'était le meilleur établissement des Hollandais. Le royaume de Travancor a cinquante lieues de côtes et dix ou douze lieues de profondeur. Protégé par de hautes montagnes et des forêts impénétrables, il avait constamment défendu son indépendance contre les armées mogoles. Mais il a succombé en 1809 sous la fortune de l'Angleterre. Il conserve toutefois une ombre de liberté, et il a gardé son radjah. La plupart des habitans sont musulmans ou chrétiens; il règne parmi les Hindous un préjugé invincible, né de leur aversion pour la mer, lequel les porte sans cesse à s'éloigner des rivages. La petite ville d'Anjenja, à une journée de la capitale, est devenue célèbre pour avoir vu naître dans ses murs cette Élisa Draper, qu'ont tant célébrée Sterne et l'abbé Raynal. Les voyageurs vont y visiter le monument élevé à sa mémoire.

§ XIX. — Karnatic, côte de la Pêcherie, côte du Coromandel, Tanjaour, Pondichéry, etc.

Depuis les frontières de Bedjapour et la rivière de Godavéry au nord, jusqu'au revers oriental de la grande chaîne des Gattes, au cap Comorin et aux rivages de la mer au sud et à l'est, s'étend une vaste contrée dont fit partie le *Pandion* des anciens et à laquelle les Arabes ont donné le nom de Karnatic. Elle se divisait en plusieurs royaumes, les uns sur la côte, les autres dans l'intérieur. Leurs noms subsistent encore, mais les trônes se sont écroulés; les Anglais ont seuls hérité des anciens souverains de ces régions, et même de la plus grande partie des possessions que les Européens ont eues sur divers points.

« Le Karnatic est un pays fertile, commerçant, riche et peuplé. Les mois de mai, juin et juillet y forment la belle saison, bien que parfois il y pleuve par intervalles; mais le temps ordinaire des pluies produites par les moussons du nord commence à la fin d'octobre. La plupart des habitans sont Hindous; les brahmines s'y livrent plus qu'en tout autre pays de l'Inde aux pratiques de leur religion, et ils y ont conservé la pureté des anciennes doctrines. » On y trouve peu de mahométans, encore moins de chrétiens, sur-

tout de la communion romaine; le nombre de ces derniers est à peine en totalité de soixante mille.

On donne le nom de côte de la Pêcherie à celle qui s'étend du cap Comorin à la pointe de Kaliméra, et que le détroit de Manare sépare de l'île de Ceylan. C'est dans ce détroit que se fait la pêche principale des perles. Les naturels désignent ce pays sous le nom de Maravah. Il était gouverné, il y a cinquante ans, par une femme de la famille de Râni; ses ministres la détrônèrent. Le nabab d'Arcatte la vengea de ses mauvais serviteurs en les expulsant; mais il garda pour lui sa conquête. Les Anglais, à leur tour, s'emparèrent d'Arcatte et de Maravah.

Cette contrée fut, suivant les Hindous, le théâtre des exploits de Rama, leur dieu de la guerre; c'est pour en perpétuer la mémoire qu'ils ajoutent au nom de Maravah celui de Ramnath, et ils ont une singulière vénération pour un temple dédié à ce dieu, bâti dans une île voisine de la côte, en face d'un banc de sable qui forme un bas-fond dans le détroit de Manare et qui a reçu des Portugais le nom bizarre de Pont-d'Adam. L'île s'appelle Ramiswara ou Raméram. Quelques écrivains prétendent qu'elle fut jadis unie au continent, comme celle de Ceylan elle-même, et qu'elle ne s'en détacha que par une grande révolution souterraine. C'est au reste sur

cette côte qu'existent les seules traces qu'on ait aperçues dans l'Inde d'éruptions volcaniques.

Il y a un autre temple célèbre dédié à Schiba non loin de la pointe de la Péninsule, à Courtalen. Les eaux d'une source qui se précipite du haut d'un rocher ont, comme celle du Gange, la propriété d'effacer les péchés de ceux qui s'y baignent. Tmévelly, un peu dans l'intérieur, a des manufactures de mousselines. Toutticorin est le lieu où se pêchent les plus belles perles. La ville de Madhuré, autrefois puissante et populeuse, donnait son nom à un royaume. En 1763, elle soutint une siége long et meurtrier; elle avait pour gouverneur Khan-Saëb, guerrier renommé de l'Inde. Dindigul est le chef-lieu d'un district entouré de hautes montagnes, au nord-ouest de Madhuré.

La côte de Coromandel commence au-dessus de la pointe de Kaliméra. Ce nom de Coromandel lui fut donné par les Portugais, par corruption de celui de Schoura-Mandulam qui signifie pays de Schoura ou Tchora, aujourd'hui Tanjaour. Les naturels l'appellent Tamou-Mandoul, parce qu'il est principalement habité par les Tamouls; au temps de Marc-Paul, ils l'appelaient Mahabar, *grand pays*. « Sur toute la longueur de cette côte règne une plage de sable, large d'environ une lieue et couverte de buissons et de

nopals sauvages. » Les Anglais se sont heureusement servis de ces nopals pour élever la cochenille qu'ils ont tirée d'Agra. « Au-delà de cette plage de sable, le terrain est extrêmement fertile et se couvre de moissons qui se succèdent toute l'année. »

Coïmbatore, capitale d'un petit district au pied des Gattes, a un temple dédié à Schiba; on fait remonter à plus de trois mille ans l'époque de sa fondation. Tritchinapaly dont la population, dit-on, fut autrefois de cinq cent mille ames est bien déchue de cet état de prospérité. Khan-Saëb s'en était rendu maître en 1786; elle est maintenant au pouvoir des Anglais. C'est presque sous les murs de cette ville que s'élève la fameuse pagode de Séringam.

Le Tanjaour, ou Tanjore, n'a jamais été soumis par les Mogols; aussi la religion de Brahma s'y est-elle conservée presque sans altération et sans mélange. « Les habitans sont industrieux et agriculteurs; leur pays, très-fertile, abonde en cocotiers. » Il y a dans cette contrée un petit canton, nommé *Tondiman*, dont les habitans ont conservé leur liberté, grace aux montagnes inaccessibles qui leur servent de demeure. Le dernier radjah de Tanjaour s'appelait Serdsad-ji; il protégeait beaucoup les chrétiens. Dépouillé d'abord par Hyder-Ali, il l'a été plus tard par les

Anglais. Depuis 1799, le radjah de Tanjaour n'est plus que l'humble vassal de la compagnie.

Négapatnam reçut l'une des premières colonies portugaises qui s'établirent dans l'Inde. Au bout d'environ soixante ans les Hollandais, soutenus par le radjah de Tanjaour, l'enlevèrent aux Portugais. Trankbar, dans le voisinage de Négapatnam, est le chef-lieu des établissemens danois.

A quatre ou cinq journées de Tanjaour et à une journée du rivage, on trouve au milieu de la plaine une masse isolée de montagnes dont le noyau se compose d'un très-beau granit sans aucun mélange de matières volcaniques. Au cœur de ces montagnes et sur la cime d'un roc est la ville de Djinjé, séjour d'un radjah qui, dans ces derniers temps, a dû se soumettre au joug britannique. Ce furent ses prédécesseurs qui cédèrent aux Français le terrain sur lequel s'éleva, par les soins du négociant Martin, la ville de Pondichéri si malheureusement célèbre par ses fréquens désastres, siége de la puissance brillante mais éphémère de la nation française dans l'Inde.

Après avoir été prise et ruinée par les Hollandais en 1693, et restituée à la France par la paix de Riswick, cette ville fut fortifiée avec soin : un capucin remplit les fonctions d'ingé-

nieur et dirigea les travaux. Cinquante ans après, sa population s'élevait à cent mille ames. Les Anglais l'assiégèrent en 1748 et ne purent la prendre; ils se vengèrent de cet échec en 1760. Une armée commandée par Coote vint l'investir, et le gouverneur Lally se rendit à discrétion.

Pondichéry n'a point de port, mais sa rade est sûre et commode, et sur aucun point de cette côte immense les vaisseaux ne trouvent un meilleur mouillage. Ce fut là ce qui détermina le gouvernement français à rebâtir la ville que les Anglais avaient complétement détruite. Deux ou trois ans suffirent pour lui rendre son importance. Ce fut pour la perdre encore, en retombant à plusieurs époques sous la main des mortels ennemis de sa prospérité et de son commerce.

Arcatte était la capitale d'une puissante nababie. Presque tous les habitans de la ville et de la contrée étaient musulmans. Les Anglais s'en sont rendus maîtres en 1801. Bengalore, Bednore étaient des villes considérables où il se faisait un grand trafic; elles ont vu passer à Madras tout ce qui faisait leur richesse.

Madras, que les naturels nomment Schinapatnam, est une ville très-ancienne; si l'on en croit Pennant, elle était fréquentée des Romains.

Il tire ses preuves de quelques monnaies d'or et d'argent, trouvées dans les environs et portant les effigies d'Adrien et de Faustine. Après la chute du royaume de Bisnagar en 1645, elle fut vendue aux Anglais qui aussitôt y bâtirent le fort Saint-George. Sa population s'est beaucoup accrue depuis peu d'années; tous les Hindous qui ont fui devant les Mahrattes y ont cherché un asile, ce qui lui a donné trois cent mille habitans. La ville est située dans un pays peu abondant, mais dans une position avantageuse pour le commerce.

Mellapour, non loin de Madras, fut conquise par les Portugais peu de temps après leur arrivée dans l'Inde. Ils y trouvèrent beaucoup de chrétiens qui, disent les relations portugaises, se donnaient le nom de *chrétiens de Saint-Thomas*. Suivant d'anciennes traditions, ce fut là que saint Thomas prêcha l'évangile et souffrit le martyre. Ce qui semble rendre ces traditions fort suspectes, c'est que tous ces prétendus chrétiens trouvés par les Portugais n'étaient que des nestoriens dégénérés et corrompus, souillés de superstitions judaïques et mahométanes. Les Français s'étaient rendus maîtres de Mellapour, que ses premiers conquérans avaient appelée Saint-Thomé; mais, ne recevant aucun secours de leur gouvernement, ils ne purent s'y maintenir. Le radjah de Golconde, à qui la retraite

des Français permit d'y rentrer, en fit raser la citadelle. Ces démolitions ont servi à réparer les fortifications de Madras. Mellapour malgré tous ses revers conserve encore une population de quarante mille ames.

La partie septentrionale du Karnatic porte chez les Hindous le nom d'Andra; les princes qui possédèrent cette contrée furent guerriers et puissans, à une époque éloignée que les annales hindoues font remonter à quinze ou dix-huit siècles. Quelques écrivains, parmi ceux qu'on appelle modernistes, en ont tiré la conséquence que c'est de ce temps seulement que datent les monumens gigantesques du pays, et qu'en général ces monumens sont bien moins anciens qu'on ne le pense (1). Ce pays fut cédé aux Anglais par le nabab d'Arcatte, qui a fini lui-même par être dépossédé de tous ses domaines.

§ XX. — Du Maïssour ou Mysore.

Le petit état de Maïssour occupe le centre de la partie méridionale de la Péninsule; il est borné à l'occident par la chaîne des Gattes, au nord par le Bedjapour, à l'orient et au sud par

(1) C'est là ce qu'on appelle décider une question par la question même.

le Karnatic. Il était gouverné par un radjah qui vers le milieu du siècle dernier fut dépouillé de son autorité par un de ses officiers, le fameux Hyder-Ali, fondateur d'un empire dont cinquante ans ont vu la naissance, l'accroissement, la gloire et la ruine. En 1799, les Anglais, confédérés avec les Mahrattes et le Nizam ou prince du Dékhan, renversèrent Tippou de son trône, s'approprièrent les conquêtes que son père avait faites, réduisirent le Maïssour à ses anciennes limites et le restituèrent en cet état à un dernier descendant de l'ancien radjah, âgé d'environ cinq ans. Toutefois ils retinrent, sous prétexte de protéger cet enfant, la possession de Séringhapatnam sa capitale, et depuis cette époque ils y entretiennent une forte garnison.

Cette ville est située dans une île formée par le Cavéry. Hyder-Ali et son fils en ont augmenté les fortifications, et ils l'ont décorée de plusieurs monumens. On croit que sa fondation ne remonte qu'à l'an 1454, et qu'elle s'est insensiblement élevée autour d'une pagode que le brahmine Timana avait fait construire, avec le consentement du roi de Bisnagar de qui ce pays dépendait. Le radjah actuel a été relégué par les Anglais, *ses protecteurs*, dans la petite ville de Maïssour, à quelques lieues de la capitale. Le pays est entièrement entouré de montagnes presque

partout inaccessibles ; on ne peut les franchir que par un petit nombre de passages. Les habitans sont laborieux et agriculteurs.

§ XXI. — Du Dékhan propre.

« Le Dékhan, le Maharaschtra des Hindous, était divisé à l'avènement d'Akber entre une foule de petits princes qui prenaient le titre de roi. Les uns étaient mahométans et descendans des anciennes dynasties impériales ; les autres étaient de la secte de Brahma. Akber en soumit la plus grande partie, et pour assurer sa domination sur le pays conquis il le divisa en six grandes soubabies dont chacune se formait de plusieurs de ces états. »

Ces provinces ont changé mille fois de nom, de limites et de maîtres. Depuis quelques années, elles sont possédées en partie par les Mahrattes et en partie par le Nizam. Les Anglais ne se sont pas oubliés dans le partage des conquêtes d'Hyder-Ali; ils ont retenu plusieurs districts méridionaux et contigus qui leur procurent entre Calcuta et Madras d'une part et leurs possessions d'Occident de l'autre, des communications sûres et d'autant plus faciles qu'ils se trouvent maîtres des principaux défilés des Gattes.

La première soubabie était celle de Khandès ; j'en ai parlé sous le § VIII.

L'Aurungabad, qu'on appelle aussi Ahmednagar et Dauletabad, formait la seconde. Ces deux derniers noms lui ont été donnés, parce que les deux villes qui les portent lui ont servi de capitale à des époques différentes. La résidence du soubahdar avait été fixée par Akber à Gurkah ou Kerkih, et Aureng-Zeb s'y plaisait tant qu'il voulut que cette ville portât son nom. Elle est bien déchue de l'état de splendeur où cet empereur l'avait fait monter.

Dauletabad est une place forte, située sur une haute montagne; les naturels la regardent comme imprenable. L'empereur Mohammed changea son nom de Déoghir en celui qu'elle a maintenant ; il voulut même y transférer le siége de son empire, mais il trouva dans la résistance des Hindous un obstacle invincible. Elle est au nord d'Aurungabad. Wilford croit que c'est la *Tagara* de Ptolémée. On trouve dans le voisinage les temples souterrains d'Élora et les cavernes sacrées de Carli.

La province de Nandère, à l'est d'Aurungabad et au sud du Bérar, ne renferme aucune ville considérable. Celle de Bider, encore plus au midi, a pour capitale une ville de même nom qui a été ruinée durant le cours des dernières

guerres. L'empereur Ahmed-Schah bâtit dans les environs la ville d'Ahmedabad qui, de même que l'ancienne cité de Kalbergah, tombe en décadence.

A l'occident du Bider est la cinquième soubabie, nommée Bedjapour. C'est un pays riche, fertile et populeux, divisé en plusieurs districts autrefois royaumes; on voit auprès d'Anagoundi les ruines de l'ancienne capitale de celui de Bisnagar. Les descendans du Maharadjah qui en fut le dernier souverain y jouissent encore d'un petit canton. Les ruines de la ville sont immenses et donnent une grande idée de l'étendue qu'elle dut avoir. La capitale du Vidjayapoura (Visapour) a eu le même sort; elle a été totalement ruinée par Aureng-Zeb.

On trouve dans la même soubabie les villes de Settarah et de Poûnah. La première avait été choisie par le prince mahratte Sévatji pour en faire le chef-lieu de ses nouveaux états; la seconde occupe aujourd'hui le premier rang. Elle est grande et peuplée, quoiqu'elle ait beaucoup perdu depuis trente ou quarante ans. Elle se compose de la réunion de sept bourgades qu'on a renfermées dans la même enceinte; c'est la capitale des Mahrattes occidentaux. Le Paishwa (Péchoua), sous le titre de lieutenant du prince, a toute l'autorité; le radjah ne porte lui-même qu'un

vain titre. Depuis peu d'années plusieurs radjahs se sont déclarés indépendans; mais néanmoins ils reconnaissent la suprématie du Paishwa.

La sixième province du Dékhan est celle d'Heiderabad. Elle comprend l'ancien et florissant royaume de Golconde, conquis en 1689 par Aureng-Zeb. Le radjah portait le titre de Diouray. On parle dans le pays le télinga. La ville d'Heiderabad possède plusieurs monumens antiques que l'indifférence de ses souverains actuels laisse dépérir. Golconde n'a guère plus que sa forteresse; c'était l'une des plus belles villes de l'Inde; Aureng-Zeb la ruina de fond en comble. C'est dans ses environs que sont les mines fameuses de diamans, dont le produit fut toujours pour cette contrée une intarissable source de richesses.

Les provinces du Dékhan ont été ainsi divisées après la chute de Tippou. Le successeur du Nizam ou l'ancien soubahdar a gardé la plus grande partie de l'Heiderabad, presque tout le Bider et une portion de l'Aurungabad et du Bedjapour. Le reste de ces deux dernières provinces, avec le Khandès, a été donné aux Mahrattes de Pounâh. Les Anglais ont eu le Nandère et quelques districts de l'Aurungabad, du côté du nord, de sorte que ces possessions se trouvent enclavées entre le Nizam et les Mahrattes; mais

vers le midi, ils ont gardé quelques districts du Bedjapour entre le Nizam et le Maïssour, ce qui, comme on l'a dit, assure leurs communications de Bombay à Madras.

§ XXII. — Du Gaundwana ou Gundouana.

Entre le Malwa et l'Allahabad à l'occident, le Bahar et le Bengale au nord, les possessions anglaises de la côte d'Orissa et l'ancienne soubabie du Dékhan, se trouve un vaste pays qui forme aujourd'hui la meilleure partie des états des Mahrattes orientaux; il porte le nom de Gundouana. Il était divisé en une infinité de districts gouvernés par des princes particuliers, qui ne reconnaissaient aucun supérieur. Ceux du nord avaient été subjugués par les généraux d'Aureng-Zeb; ceux du midi le furent plus tard par le mahratte Ragotji, radjah de Nagpour qu'on regarde aujourd'hui comme la capitale de tout le pays.

Quelques-uns de ces princes, retranchés dans leurs montagnes, se sont défendus du joug. M. Langlès, que ses profondes connaissances n'ont pas toujours garanti de la prévention, affirme que ces Gaunds insoumis qui habitent Sombhelpour et ses environs sont anthropophages. Ptolémée et les voyageurs arabes du

neuvième siècle ont parlé, il est vrai, de ces anthropophages; mais il est probable qu'ils n'ont fait que répéter un de ces contes dont on a de tout temps bercé les Européens au sujet des Hindous. Il y a si loin des mœurs qu'on prête à ces montagnards à celles de tous les Indiens, à celles même des hordes arabes ou tartares qui se sont établies parmi eux, que l'on conçoit difficilement l'existence d'un peuple d'anthropophages au cœur de l'Hindoustan.

Ils ont, dit-on, des mœurs affreuses; ils sont traîtres, fainéans, cruels et poltrons; ils adorent le serpent Nag-ben. Toutefois, ajoute-t-on, ils sont sobres, observent les pratiques du culte de Vischnou, ont des hymnes en l'honneur de ce dieu, possèdent des livres d'astronomie où les éclipses sont calculées d'avance pour plus de vingt siècles; on trouve enfin chez eux des traces sensibles des arts mécaniques. Mais s'ils sont poltrons, comment ont-ils défendu constamment leur indépendance contre tous leurs ennemis? S'ils suivent le culte brahminique, comment se nourrissent-ils de chair humaine, eux surtout qu'on dit sobres? S'ils ont connu les arts, comment les ont-ils perdus dans un pays où l'industrie du père est toujours l'héritage du fils?

L'assertion de M. Langlès semble donc pour le moins exagérée. Ce qui est positif, c'est qu'à

peu de distance de Nagpour, vers le sud, il y a une contrée fort peu connue qui s'étend vers les Gattes et a pour habitans des hommes presque sauvages, vivant sans vêtemens et fuyant le commerce de leurs voisins.

Nagpour, sur la rivière de Canhar qui se décharge dans la Godavéry, est la capitale des Mahrattes orientaux; ce sont les descendans de Sévadji qui occupent le trône. Gavil-Ghor est une belle et grande forteresse où le prince tient ses trésors. Lord Wellesley et le colonel Stévenson la prirent d'assaut en 1803; mais peu de jours après elle fut restituée au radjah.

A quatre lieues de Sombhelpour, sur les bords du Mahanadi ou grande rivière, il y a une mine de diamans; pour mieux dire, on trouve ces pierres dans des mottes de terre que les eaux font rouler. C'est dans Sombhelpour que, d'après M. Langlès, on adore le Nag-ben. Les habitans croient qu'il est aussi vieux que le monde et qu'il ne finira qu'avec lui. Son temple est une caverne creusée dans le roc, à l'extrémité d'un petit plateau d'environ deux cents toises, sur lequel on a soin de déposer des chevreaux et des poules pour sa nourriture. Nag-ben sort de son antre une fois par semaine et dévore les victimes qu'on lui a destinées.

Bistar est le chef-lieu d'une peuplade sauvage;

Conkaïr est un district couvert de forêts. Rotempor ou Schtisgor est fertile en grains qu'on exporte au Dékhan; Raypour, sa capitale, a beaucoup de marchands. Schapara ou Tchoupara a beaucoup de forges qui fournissent du fer aux Anglais. Quelques lieues au-dessus coule la Nerbhouda, dans un pays sauvage tout peuplé de bêtes féroces.

Au nord-ouest de Burdwa ville du Bahar, mais dans le Gaundwana, il y a un district gouverné par un radjah de la race brahminique de Gopaul-Sing. La situation de ce pays assure l'indépendance de ses habitans, le prince pouvant le submerger en entier et noyer ainsi les armées qui viendraient l'attaquer. Au milieu de la corruption, du brigandage et du despotisme absolu cette heureuse peuplade offre l'intéressant contraste des mœurs les plus pures, de l'hospitalité la plus franche, de toutes les vertus antiques des sages de l'Hindoustan. Justice, équité dans l'administration, bonté paternelle dans le souverain, amour, probité, modération dans les sujets tout s'y rencontre. Les personnes et les propriétés y sont inviolables; jamais on n'entend parler de meurtres, de vols, de violence ni d'oppressions. Quand un effet se perd, quelque précieux qu'il puisse être, le propriétaire est à peu près sûr de le recouvrer. Celui qui l'a trouvé

le suspend au premier arbre qu'il rencontre, et il en donne avis au plus prochain officier de police qui fait faire des publications au son du tomtom, espèce de tambour.

Les étrangers que le commerce ou la curiosité attirent dans ce pays sont sous la protection spéciale du gouvernement. Des gardes les conduisent d'un lieu à un autre, et ils répondent de leurs effets et de leurs personnes. Quand on arrive à un poste, on demande au voyageur s'il a été bien traité par l'escorte qu'il a eue; sur sa réponse, on renvoie les gardes avec un certificat qui constate qu'ils ont bien rempli leur devoir, et le voyageur reçoit une escorte nouvelle qui ne le quitte qu'au poste voisin. Tous les certificats de ce genre sont mis sous les yeux du radjah. Si l'étranger ne fait que passer ou s'il ne séjourne dans un lieu que trois jours, il est complétement défrayé. Il en est de même s'il tombe malade ou si son départ se retarde par accident.

Ces détails sont si différens de ceux qu'a donnés M. Langlès sur les habitans de Sombhelpour, que j'ai cru devoir les faire connaître; ils sont empruntés à M. Holwel, qui a passé plusieurs années au Bengale où il présidait la cour de justice. Le premier juge toujours les Hindous avec beaucoup de sévérité; le second en parle souvent avec en-

thousiasme: il est possible que, entraînés l'un et l'autre par leurs affections particulières, ils soient allés au-delà de la vérité, mais on peut, ce semble, la faire sortir de leurs écrits si l'on en retranche tout ce qui porte le caractère de l'exagération ou de la flatterie.



CHAPITRE IX.

DESCRIPTION DE QUELQUES MONUMENS CÉLÈBRES DE L'HINDOUSTAN.

Les plus anciennes pagodes de l'Hindoustan ne sont guère que des cavernes naturelles ou des excavations artificielles pratiquées dans le flanc des montagnes. Quand les Hindous commencèrent à bâtir des temples sur le sol, ils leur donnèrent presque toujours la forme d'une large pyramide qui ne recevait de jour que par la porte, et quelquefois par une lucarne dans la partie supérieure. A mesure que, s'avançant dans les temps modernes, ils ont perfectionné leur méthode de construction, l'architecture de leurs pagodes a été soumise à des règles plus positives, à des formes plus riches et plus variées. Il en est où la solidité de l'exécution répond parfaitement à la hardiesse du plan, où la délicatesse et le fini des détails se réunissent à la grandeur et à la magnificence des proportions.

§ I. — *Pagodes souterraines.*

Ces temples souterrains, où les Hindous des

premiers âges allaient adorer la divinité, étaient extrêmement nombreux surtout dans le Haut-Hindoustan et dans le Kaschmire. Outre que ce pays a été le berceau du culte de Brahma, les doctrines religieuses s'y sont conservées bien plus long-temps sans altération, parce que moins exposé au contact des nations que le commerce attirait sur les côtes occidentales il n'a reçu que fort tard les superstitions étrangères. Aboulfazil qui l'a souvent parcouru avec l'empereur Akber, et qui parle non sur les rapports d'autrui mais sur le témoignage de ses propres yeux, dit qu'on y compte au moins douze mille excavations creusées dans le roc, ornées de sculptures, ayant toutes dans leur enceinte trois idoles de stature colossale : un homme, une femme et un enfant.

Parmi ces pagodes (1) souterraines les plus célèbres sont celles d'Eléphanta et de Salsette, dans le voisinage de Bombay. Quelques écrivains ont pensé que ces cavernes n'étaient que des lieux d'asile contre des invasions ennemies; d'autres les ont regardées comme les anciens temples

---

(1) Le mot *pagode* vient, suivant Hunter dans son *Archæologie*, du persan *pout* qui signifie idole, et du mot *ghada*, temple.

d'une divinité qui n'est plus connue; d'autres enfin n'y ont vu que de vastes tombeaux. Il paraît démontré aujourd'hui que c'étaient des lieux sacrés, où les brahmines se livraient dans la retraite aux pratiques de leur religion.

Les opinions n'ont pas été moins partagées sur l'époque de la construction de ces ouvrages. M. d'Ancarville a vu sur les parois intérieures d'Éléphanta des sculptures qui représentent des éléphans de guerre et des hommes armés de lances; et s'appuyant de l'autorité de Diodore de Sicile il croit que Sémiramis, victorieuse d'un roi de l'Inde dont les soldats portaient des lances et conduisaient des éléphans, fit creuser ces cavernes pour laisser à la postérité un monument impérissable de ses triomphes. Frier, cité par Dalrymple, attribue ces travaux immenses à l'armée d'Alexandre, et il se fonde principalement sur ce qu'il existe dans l'île d'Eléphanta un rocher auquel la sculpture a donné la forme d'un cheval, et qui porte dans le pays le nom de Cheval d'Alexandre. Le voyageur Ovington n'exprime point son opinion; il se contente de rapporter celle des habitans qui pensent que ces cavernes, de la plus haute antiquité, sont l'ouvrage des géans et des génies (1). Observons en

(1) On sait par le voyageur Norden que les Égyptiens ont

passant que les brahmines prétendent que la stature et les forces physiques de l'homme ont diminué progressivement durant le cours des quatre âges (*yougas*), et qu'elles diminueront encore jusqu'à la fin de l'âge actuel au point de se réduire presque à rien; et les Hindous répètent sur la foi des brahmines qu'un homme, parvenu à ce degré d'affaiblissement, *ne pourra pas arracher de terre la plus petite plante, sans le secours d'un instrument crochu.*

La caverne d'Éléphanta a été creusée dans la roche vive, sur le flanc de la montagne et vers le milieu de sa hauteur; elle forme une aire d'environ cent vingt pieds carrés. Pour supporter la partie supérieure de la montagne qui sert de voûte, on a tiré du roc même un certain nombre de colonnes massives, assez élégantes, régulièrement alignées sur quatre rangs. Ces colonnes, posées sur des piédestaux carrés, et soigneusement cannelées, sont d'un ordre d'architecture tout différent des ordres grecs. Le chapiteau a l'apparence d'un coussin renflé sur ses bords par la pression d'un poids énorme qui

Hunter.

---

aussi recours aux génies et aux géans pour expliquer la création de ces monumens dont leur pays abonde, et qu'ils seraient aujourd'hui si peu capables de construire.

en affaisse le milieu. La voûte, qui est plate (1), ne repose pas immédiatement sur les colonnes; elle semble porter sur des poutres artistement sculptées, et qui paraissent détachées du corps de la voûte : elles ont un pied environ de saillie ou d'épaisseur.

Les murailles offrent en relief une grande quantité de figures gigantesques d'hommes et de femmes, dans des attitudes plus ou moins bizarres. Ces figures sont ornées des attributs d'une religion qui paraît la même que la religion actuelle de l'Inde. La voûte représente un ciel, où se trouvent suspendus une foule de génies et de dewtahs. Sur les corniches sont sculptées en relief des figures très-bien faites d'éléphans, de lions et de chevaux.

Les deux principales figures de Salcette ont vingt-sept pieds de haut; le seul buste de l'idole à trois têtes d'éléphant, en a quinze; la face en a cinq de large; la poitrine, mesurée d'une épaule à l'autre les épaules non comprises, en a près de vingt, à ce qu'affirme Niéburh qui a visité les lieux. Et l'on doit peu s'étonner de ces vastes proportions : l'architecture orientale a cherché le grand plus que le beau; les Hindous

(1) La voûte est cintrée à Salcette.

ont représenté leurs dieux d'une manière conforme à l'opinion qu'ils ont de leur puissance.

Je ferai ici deux citations qui rendront en quelque sorte sensibles les idées d'un peuple qui, jugeant de la grandeur de Dieu par des images physiques, a cru pouvoir mesurer ses dimensions. Le colonel Dow rapporte le passage suivant d'un ancien *sastra* ou commentaire des *Védas* : « Brahm, le grand Être, de qui Brahma n'est qu'une émanation, existe de toute éternité et ses dimensions sont infinies. Quand il voulut créer le monde, il dit : Nais, Brahma ! et aussitôt un esprit couleur de feu sortit du sein de Dieu, ayant quatre têtes et quatre mains. Brahma ne voyant devant lui que le grand Être duquel il sortait, et désirant le connaître, se mit à marcher pendant mille ans. Au bout de ce temps, épuisé de fatigue et ne découvrant pas plus que le premier jour le terme de ses recherches, il s'humilia devant Dieu et se mit à prier de ses quatre bouches. Alors le Tout-Puissant lui dit : Tu as bien fait, ô Brahma! de t'arrêter; car tu ne peux me mesurer ni me comprendre. »

L'autre citation est empruntée à William Jones, dans sa *Dissertation sur la Chronologie des Hindous*. « Mille grands âges, dit-il (et chacun de ces âges se compose des quatre yougas qui font

ensemble quatre cent vingt mille ans), sont un jour de Brahma; mille jours de Brahma sont une heure de Vischnou; six cent mille de ces heures font une période de Rudra, et un million de rudras sont une seconde de l'Être-Suprême. Encore, ajoute-t-il, les brahmines instruits nient-ils cette dernière assertion comme tendant à assigner une durée à Dieu, de qui l'existence n'a point de limites. »

La plus grande partie des figures d'Éléphanta et de Salcette ont été endommagées par l'aveugle fanatisme des musulmans, et l'esprit non moins aveugle d'intolérance que montrèrent les Portugais. Ces derniers surtout firent les plus grands efforts pour détruire les images que renfermaient ces cavernes, et ne pouvant y parvenir que par de longs travaux, ils prirent le parti de les recouvrir de ciment et de plâtre depuis les frises jusqu'aux bas-reliefs. Quand les Mahrattes furent rentrés dans Salcette, ils essayèrent de restaurer le temple en enlevant le plâtre. Pour y réussir, ils imaginèrent de tirer plusieurs coups de canon dans l'intérieur, et l'effet de l'explosion fit tomber tout ce qui n'était que faiblement adhérent; mais par malheur le plâtre en se détachant entraînait beaucoup de parties du roc; alors ils se décidèrent à nettoyer les figures avec le secours du ciseau.

L'entrée des cavernes a été, plus tard, obstruée par une grande quantité de roseaux et de broussailles, qui servaient de retraite au gibier et même aux reptiles quand la plaine était inondée par la marée, ou durant les brûlantes ardeurs de l'été. Le capitaine Hamilton raconte que, voulant pénétrer dans Éléphanta, il y tira un coup de pistolet afin d'en chasser les hôtes incommodes, et qu'il sortit en effet du fond de la caverne un serpent énorme de quinze pieds de long et d'un pied de diamètre, ce qui l'obligea ainsi que ses compagnons à une prompte retraite. Depuis peu d'années, les Anglais ont nettoyé l'entrée et l'intérieur de cette pagode, et ils y ont établi un corps-de-garde au grand scandale des Hindous.

En parlant de l'étendue et de la magnificence de ces constructions souterraines, M. Hunter dit qu'il résulte des calculs faits par les artistes qui en ont levé le plan d'après les ordres de M. Boon, gouverneur de Bombay, qu'il a fallu pendant quarante ans consécutifs le travail de quarante mille hommes.

Les figures colossales d'Éléphanta sont au nombre d'environ cinquante; elles ont toutes de douze à quinze pieds de hauteur. On les a rangées avec beaucoup de symétrie, mais quoiqu'elles soient en relief et représentées au na-

turel, aucune d'elles cependant n'est entièrement détachée du roc natif. Plusieurs de ces figures ont sur la tête une espèce de casque de forme pyramidale, d'autres portent des couronnes qui semblent enrichies de pierreries, ou des touffes de cheveux à tresses flottantes (1); presque toutes ont quatre mains et même six : elles portent des sceptres, des boucliers, des armes, des trophées de paix, des attributs de justice ou de religion.

Leurs physionomies répondent à leurs différens costumes, et les symboles qui les entourent indiquent leurs attributs. Ici l'on aperçoit l'air de la bienveillance, là c'est l'expression de la peine et de l'angoisse, ou bien ce sont des traits hideux et difformes qui, dit un voyageur, font dresser les cheveux de ceux qui les regardent. Au reste, ces figures semblent appartenir à l'histoire plutôt qu'à la religion et au culte, et très-probablement elles représentent des rajahs, des guerriers ou des brahmines qui s'étaient recommandés de leur vivant à la reconnaissance publique par des actions d'éclat ou par d'éminens services.

---

(1) Niéburh compare cette épaisse chevelure à une perruque.

Il n'en est pas de même du buste à trois têtes; on voit qu'il représente la divinité, sous la triple forme de Brahma, Vischnou et Schiba. Chacune de ces têtes (1) est très-bien proportionnée, et exprime parfaitement le caractère de chacune des trois célestes intelligences. On voit sur la face de Brahma cet air de sérénité, de calme parfait, d'inaltérable repos dans lequel les Hindous font consister le bonheur des élus. Vischnou, le sourire sur les lèvres, le regard doux et animé, porte les yeux sur un bouquet de fleurs qu'il tient de la main gauche (2); on reconnaît aisément le dieu conservateur. Mahadéo, l'œil menaçant et superbe, les sourcils froncés par la colère, la face ombragée par d'épaisses moustaches, la langue pressée entre les dents, annonce l'ennemi de tout ce qui existe, le pouvoir destructeur.

Anquetil. Aux deux côtés du buste sont deux figures ornées du *zennar* ou cordon sacré des brahmines; elles représentent deux prêtres du dieu. On remarque non loin de là une tête d'éléphant; mais le corps auquel appartenait cette tête n'existe

---

(1) Hunter donne au buste quatre têtes au lieu de trois, mais il est contredit par d'autres voyageurs, notamment par Niéburh qui a dessiné le buste sur les lieux.

(2) Le bras est relevé à la hauteur de la tête.

plus; c'est là peut-être ce qui a causé l'erreur de Hunter, qui donne au buste quatre têtes. Comme on représentait toujours avec une tête d'éléphant (1) le dieu Ganésa dont l'office consiste à offrir à Dieu les prières et les offrandes des hommes, et que partout où l'on voit l'image de la divinité on voit aussi celle de Ganésa, il est à présumer que la tête d'éléphant indiquait la présence de cet utile et bienveillant auxiliaire de l'homme.

Holwel. William Jones.

Quant à une figure d'un aspect horrible qui tient dans sa main un enfant effrayé, ce que mal à propos on a pris pour un emblème du fameux jugement de Salomon, on ne saurait douter que ce ne soit celle du tyran Cansa, dans le huitième Avatar, altéré du sang de l'enfant Krischna qui doit le détruire lui-même suivant les prédictions qui lui ont été faites. Elle tient l'enfant par la cuisse; Cansa, d'après Sonnerat, le saisit par les jambes; elle le fait tourner en l'air, comme pour l'écraser sous les yeux de sa mère en le lançant contre le rocher. Mais cet enfant qui avait été adroitement substitué à Krischna est préservé par le dieu, et se change au milieu des airs en une déesse à huit bras. Le nombre des

---

(1) L'éléphant était considéré comme l'emblème de la sagacité et de la prudence.

bras exprime la force, comme celui des têtes la sagesse.

Il semble qu'à l'aspect d'Éléphanta, de ses majestueuses colonnes, du buste imposant de la divinité, des statues des radjahs ou des guerriers, des sombres et tortueux détours souterrains où s'accomplissaient les mystères secrets des anciens brahmines, l'imagination, franchissant les bornes du temps présent, doit se transporter à ces époques lointaines où se faisaient ces initiations, décrites par Apulée et par Dyon Chrysostome, aux terribles mystères d'Éleusis. Ce fut sans doute au fond de ces cavernes, révérées du vulgaire, que l'ancienne théologie prit naissance; ce fut là que le Grand-Être se manifesta aux mortels; là, que Rama, prophète et guerrier, combattit le géant Ravan; là, que l'aimable Krischna vint se livrer aux jeux et au plaisir, comme dans les plaines sacrées de Mathura. L'histoire ancienne de l'Inde est gravée sur les murs d'Éléphanta; la lumière devait jaillir de ses sculptures, quand le secours des traditions n'était pas encore perdu: les Avatars s'y montraient dans toute leur grandeur, la divinité dans toute sa gloire.

Il existe dans l'île de Bombay, à deux milles environ de la ville, une haute montagne qui porte le nom de Malabar-Hill et forme un promontoire en s'avançant dans la mer. Du côté du

rivage, il y a une fente ou crevasse par où l'on entre dans une cavité qui se prolonge jusqu'à la mer. Ce lieu, dit le voyageur Grose, est regardé comme saint. Pour se purifier, il suffit de se laisser glisser par la fente de la montagne et de traverser la cavité; mais cette cavité est si étroite que les personnes corpulentes n'y peuvent pénétrer. Cette pratique est tellement recommandée par les brahmines qu'un chef d'Angrias, pirates du voisinage, le fameux Conatji, s'y rendit furtivement pendant la nuit, quoique sa tête eût été mise à prix : il eut le bonheur de n'être point découvert, ce qu'il ne manqua pas sans doute d'attribuer à la protection du ciel.

Les pagodes d'Élora, à quelques lieues d'Aurengabad dans le Dékhan, sont taillées dans le roc comme celles d'Éléphanta et de Salcette (1), et les figures dont les murs sont cou-

(1) Les cavernes de Carly, qui sont dans la même province, ne renferment aucune idole; mais elles sont pleines de figures sculptées d'hommes, d'éléphans, et de plusieurs animaux. On y voit diverses représentations de Bouddha. La voûte de ces cavernes est supportée par des colonnes dans le goût égyptien; et M. Langlès en conclut que les Hindous ont mal imité les Égyptiens, leurs modèles. Encore une fois, c'est décider la question par le point contesté; car en sup-

verts, soigneusement travaillées, représentent les plus anciens objets du culte indien. « Ces ouvrages, dit M. Langlès dont le témoignage n'est point suspect, sont au-dessus de ce que la plume peut décrire; ils surpassent en étendue ceux d'Éléphanta, et toutes les exagérations d'une imagination gigantesque sont encore loin de la réalité. »

Ces excavations, dit Crawfurt d'après sir Charles Malet qui s'y est rendu en 1794, s'étendent à une profondeur d'environ deux lieues; elles consistent en chemins, aires, temples, salons, chambres à coucher et longs corridors. Quelques-unes ont deux étages l'un sur l'autre. Leurs voûtes ou toitures sont supportées par des colonnes tirées du roc sans en être pourtant détachées. De toutes parts, mais principalement dans les temples, on voit des statues et des sculptures en relief, représentant divers objets de la mythologie hindoue. Malet, qui ne put visiter les lieux dans le plus grand détail, a néanmoins vu et compté quinze places distinctes, toutes entourées de chambres. Dans l'une d'elles, que

---

posant que l'architecture des Égyptiens est plus régulière, ne peut-on pas dire que ces derniers, éclairés par l'expérience, ont perfectionné ce qu'ils avaient, dans les premiers âges, emprunté aux Hindous?

les Hindous nomment le *paradis*, il y a outre le temple qui est spacieux vingt appartemens ou passages.

Wales, qui fut envoyé à Élora pour en lever le plan, a donné le fac-simile d'anciennes inscriptions qu'il y a vues. Elles ont été traduites par Wilford, à l'aide d'un ancien brahmine qui lui donna la clef des caractères qu'on avait employés; c'étaient ceux d'un ancien alphabet sanscrit.

L'existence de ces pagodes dans le cœur de la Péninsule, en un lieu où bien évidemment n'ont jamais pénétré les Assyriens de Sémiramis ni les Grecs d'Alexandre, renverse les hypothèses de d'Ancarville et du docteur Frier sur la construction d'Éléphanta. Pour être d'ailleurs assuré que ces cavernes furent dans l'origine les seuls temples de la divinité ou des lieux consacrés à la célébration des mystères religieux, il suffit de savoir que tous les plus anciens peuples de la terre, les Persans, les Indiens, les Égyptiens, les Scythes et même les Juifs eurent d'abord pour temples des cavernes, et des grottes naturelles ou creusées de leurs propres mains; c'est ce que j'établirai dans la suite.

§ II. — Des temples ou pagodes construits sur le sol.

En élevant des temples sur la surface de la terre, les Hindous cherchèrent à retrouver dans les dimensions et les formes qu'ils leur donnèrent l'image des pagodes souterraines qu'ils abandonnaient. Aussi le voyageur Mandelslo qui visita l'Inde en 1638, étonné de la hauteur de ces constructions pyramidales dont l'intérieur privé de la lumière du jour ne s'éclaire que par des lampes, s'écrie que les pagodes ressemblent plutôt à des antres ou à des cavernes que les démons habitent, qu'à des lieux consacrés aux augustes cérémonies de la religion. L'arrangement des colonnes qui supportent l'édifice, les sombres avenues, le plan intérieur, tout retrace aux yeux cette ressemblance. Mais quand les Hindous ont fait des progrès dans l'architecture, ils ont adopté un genre de construction moins grave, moins sérieux, et plus magnifique; ils ont conservé les tours et les pyramides, mais seulement comme ornement de l'enceinte extérieure.

Les Hindous se sont conformés au surplus, en bâtissant leurs temples, à leurs idées religieuses ou même purement astronomiques. C'est ainsi que tantôt ils ont donné aux pagodes une forme ovale,

parce que leur mythologie représente le monde créé sous la figure sphéroïde d'un œuf, et tantôt celle d'une croix de Saint-André, soit pour figurer les quatre élémens, soit pour répondre aux quatre principaux points de la terre ou du *Jumbodip*.

En général, les grandes pagodes se composent d'une enceinte carrée dont les côtés regardent exactement les points cardinaux; d'une galerie intérieure qui règne autour de l'enceinte, recouverte d'un toit en forme de terrasse; d'un vaste réservoir rempli d'eau, servant aux ablutions prescrites, et d'un temple ou sanctuaire consacré à la divinité. Le peuple s'assemble sous la galerie; elle est ornée de statues de forme allégorique et très-souvent bizarre. Les brahmines seuls ont le droit d'entrer dans le sanctuaire qui, suivant l'antique usage, ne reçoit de jour que par la porte et une petite ouverture pratiquée à la voûte.

Les Hindous se servent, pour la construction de leurs temples, de grandes pierres noires ou de blocs de granit d'une très-forte dimension. Les colonnes dont se forme le péristyle ont presque toujours le fût d'une seule pièce; le toit ou terrasse des galeries est construit en dalles de quinze à dix-hüit pieds de long sur trois ou quatre de large; les pierres qui entrent dans la construction du temple ou des pyramides ont souvent jusqu'à

quarante pieds de surface. Quant à la méthode employée pour trouver les points cardinaux, elle annonce dans l'inventeur des connaissances profondes; c'est l'opinion de M. Legentil, qui en donne la description, et qui, après avoir examiné lui-même avec soin la position de plusieurs pagodes, a reconnu l'exactitude extrême de la direction qu'on leur a donnée.

Le temple le plus célèbre de l'Inde et peut-être le plus ancien, malgré l'opinion contraire du major Rennel et de quelques autres écrivains, est celui de Jagghernaut, sur la côte d'Orissa, auprès de Pursorem, à quelques lieues au midi de Kuttack. Il est tout construit en pierres de granit dont quelques-unes, élevées à la hauteur de vingt-cinq toises, ont jusqu'à douze mille pieds cubes. Ces blocs énormes ont été extraits d'une carrière qui se trouve dans la chaîne orientale des Gattes, à la distance de soixante-huit lieues. Que de temps, que d'efforts n'a-t-il point fallu pour les détacher de la montagne, les façonner, les tailler, les transporter de la carrière au bord de la mer, et les élever ensuite à la place qui leur était destinée!

Les côtés de l'enceinte forment un carré long de trois cent soixante toises sur deux cent quarante. L'aire qu'ils renferment n'est que la surface nivelée du sol, qui dans ce lieu se compose

aussi de granit. Le mur de clôture n'a que quinze pieds d'élévation en dehors; mais, comme l'intérieur de l'enceinte a été abaissé de neuf pieds, la galerie qui s'appuie sur ce mur a vingt-quatre pieds de relief au-dessus du sol, en dedans. Cette galerie repose sur un double rang de pilastres qui forment deux cent soixante-seize arcades liées ensemble par des pendentifs, comme elles pourraient l'être dans un plan circulaire.

Sur l'entrée principale est une pyramide qui a trois cent quarante-quatre pieds depuis le sol jusqu'à la cape : la cape est couronnée d'ornemens de cuivre doré. Les quatre faces de la pyramide sont chargées de figures sculptées. On y remarque celle d'un taureau plus grand que nature et presque tout entier en saillie, vers le milieu de la hauteur.

Il ne faut chercher dans cet édifice ni le goût simple et pur qui présida aux travaux des beaux siècles d'Athènes ou de Rome, ni cette finesse de détails, cette justesse de proportions, cet heureux rapport des parties entre elles qui constituent le beau dans les productions des arts; mais l'ensemble est si majestueux, si extraordinaire, si imposant qu'on peut concevoir à peine comment la faible main des hommes a élevé ce monument colossal qui, par la solidité de sa masse, semble défier les efforts du temps.

Chaque Hindou doit visiter une fois au moins dans sa vie le temple de Jagghernaut. Quelques écrivains ont dit qu'il est dédié à Vischnou; Langlès prétend que l'idole qu'il renferme représente Schiba; mais le mot *naut* signifie *créateur*, et ce titre ne se donne jamais ni à Schiba ni à Vischnou. Quant à l'idole elle-même, les uns disent qu'elle est de pierre noire, les autres qu'elle est de bois. Cette dernière assertion, conforme à l'*Ayin-Akbéri*, paraît la plus fondée. Cent lampes qui brûlent constamment devant elle éclairent l'intérieur du vaste édifice.

Il n'est point facile de déterminer l'époque de la construction de cette pagode. Rennel croit qu'elle n'a été bâtie que vers le onzième siècle, après que celle de Sumnaut, dans le Guzzerat, eût été ruinée et renversée par le conquérant Mahmoud. Langlès adopte ce système. M. Gosselin dit qu'au temps du *Périple* il y avait dans l'intérieur du pays des peuplades sauvages (1) que le voisinage de Jagghernaut n'avait point civilisées; il ajoute que cette pagode n'a été fréquentée par les pélerins que postérieurement aux dévastations commises par Mahmoud

(1) Probablement les Gaunds ou habitans du Gundwana, les antropophages de Ptolémée et de Langlès.

sur la côte de l'occident. Aboulfazil n'énonce aucune opinion positive, mais il rapporte diverses traditions qui se contredisent. D'après les unes, les constructions n'eurent lieu ou du moins ne furent achevées que vers l'an 262 de l'hégire, ou 875 de notre ère; mais suivant les autres, et celles-ci sont plus nombreuses, la pagode avait déjà de son temps quatre mille ans d'existence. L'une de ces traditions, généralement répandue, portait que l'idole avait été apportée par les flots dans des temps très-éloignés (1).

Sonnerat, qui a particulièrement visité la côte orientale, soutient que les traditions ou les chroniques hindoues attribuent à cette pagode une très-haute antiquité. Les brahmines, dit-il, prétendent qu'elle fut construite au temps de Paritchiten, premier souverain d'Orissa, dans le commencement du kali-youga, ce qui suivant eux lui donnerait quatre mille huit cents ans environ. D'autres écrivains vont beaucoup plus loin, et, adoptant les calculs de certains brahmines exagérateurs, ils paraissent convaincus que Jagghernaut existe depuis onze mille ans. Je ne saurais admettre une opinion qui n'a pour fondement

(1) Je donnerai quelques détails sur cette tradition, quand je traiterai de la mythologie hindoue.

que les prétentions orgueilleuses des prêtres hindous; je ne dois pas taire pourtant que celle du major Rennel se trouve contredite par les présomptions les plus fortes. Si Jagghernaut ne s'était élevé que dans le onzième siècle, Aboulfazil qui écrivait dans le seizième n'aurait pu l'ignorer. D'un autre côté, il n'est guère probable que les Hindous, qui ne pouvaient se garantir des terribles invasions des sultans ghaznevides, eussent eu ni la volonté ni les moyens d'exécuter des travaux pour lesquels il a fallu bien des années et d'immenses trésors. Ne peut-on pas dire plutôt avec Sonnerat que l'érection du temple est d'une date très-éloignée, mais qu'il fut peu fréquenté jusqu'au moment où chassés de la côte occidentale les brahmines et les pélerins refluèrent vers l'orient?

Gosselin.

Le colonel Pearse prétend avoir trouvé à Jagghernaut le sphinx égyptien, et Langlès s'empare de cette prétendue découverte pour prouver de plus en plus que les Égyptiens furent les maîtres et les instituteurs des Hindous. Mais Pearse ajoute, et Langlès n'en dit rien, que son pandit *Murari* et les autres brahmines assurent que ce sphinx qu'ils appellent *shing* doit paraître à la fin du monde pour dompter un éléphant sauvage qu'on voit représenté auprès de lui, et William Jones, dont on ne peut contester

l'autorité sur ces matières, rapporte que plusieurs savans brahmines qui ont vu le sphinx de Jagghernaut ont déclaré positivement qu'ils considèrent cette figure comme celle d'un jeune lion aux prises avec un éléphant, et qu'ils ne connaissent pas au mot *shing* d'autre signification que celle de *lion*.

Quand les Anglais ont enlevé le Kuttack aux Mahrattes en 1803, ils ont dû pourvoir à l'administration de la pagode; ils l'ont confiée au radjad de Khourdah, et Jagghernaut est encore le lieu où réside l'archibrahmine des Indes.

Le second temple fameux de l'Hindoustan est celui de Chalambroun, dédié à Brahma. La tradition lui donne quatre mille ans, et l'on voit encore, dit-on, sur la frise de la porte principale une inscription qui renferme le nom du prince sous le règne duquel il fut construit. Cet édifice, moins considérable que le précédent, est bâti en briques, et son enceinte forme un carré long de trois cent quatre-vingts toises de pourtour. Il a trois entrées que surmontent trois pyramides de cent douze pieds. Sonnerat donne à l'enceinte un peu plus d'étendue; il dit que la pyramide de la porte du centre a cent vingt-deux pieds, qu'elle est construite à sa base avec des dalles de quarante-deux pieds de long, et qu'elle est recouverte de lames de cuivre soigneusement sculp-

tées. Les plus habiles artistes, ajoute-t-il, admirent les ornemens qui décorent certaines parties du temple.

Ce qu'on peut considérer comme une merveille, c'est une longue chaîne de granit, suspendue en guirlandes de cent trente-sept pieds de long à quatre points de la voûte. Cet étonnant ouvrage est d'un travail fini; le granit est si bien poli qu'il réfléchit, comme un miroir, les rayons de lumière. Chaque chaînon a trois pieds un pouce de longueur, et deux pouces cinq lignes d'épaisseur ou de diamètre. Ces chaînons, tous enlacés les uns dans les autres, de même que les quatre pierres en voussoir façonnées par le bas en larges anneaux auxquels la chaîne est suspendue, indiquent évidemment que l'ouvrage entier est sorti d'un seul bloc.

En entrant par la porte du levant dans l'intérieur de l'enceinte, on trouve à droite une grande pièce d'eau entourée de trois côtés par une galerie élégante; au pied de la galerie sont pratiqués des degrés ou marches de granit rouge qui conduisent jusqu'au fond du bassin. Un petit temple en forme de dôme, supporté par quatre colonnes de granit bleu, s'élève du milieu de l'eau. Ce dôme couvre un autel sur lequel est exposé le *lingam* (le *Phallus* des anciens). A gauche est un grand salon orné de neuf cent quatre-vingt-dix-

neuf colonnes de granit bleu, toutes couvertes de sculptures. Entre le salon et le bassin, on aperçoit le koïl ou sanctuaire, qui ne reçoit le jour que par neuf petits trous dont la voûte est percée ; ces trous ont sept à huit pouces de diamètre.

On dit que, lorsque Lally alla faire le siége de Tanjaour en 1758, il déposa ses poudres dans l'intérieur de la pagode de Chalambroun ; il y en avait cinquante milliers. Le feu y prit; mais, par un résultat le plus étonnant qu'on puisse imaginer, l'explosion ne fit qu'entrouvrir la voûte dans toute sa longueur et la diviser en deux portions égales qui, un instant soulevées pour donner passage à l'air dilaté, retombèrent à la fois pour se rejoindre, comme si elles eussent roulé sur des gonds, sans laisser d'autre trace de cet écartement qu'une lézarde à la nef. Les murs ne furent nullement endommagés, et cet accident ne paraît pas même avoir nui à la solidité de la voûte. C'est M. Legoux de Flaix qui rapporte cet événement dont il garantit l'authenticité.

La pagode de Bénarès, convertie en mosquée par Aureng-Zeb, a la forme d'une grande croix. Une vaste coupole, terminée en pyramide, couvre le centre de l'édifice, et de l'extrémité de chaque bras de la croix s'élève une haute tour

dont on atteint le sommet par un escalier extérieur tournant en spirale. C'était dans le centre, au-dessous de la coupole, que l'autel était placé; il avait la forme d'une table, toujours richement ornée. Aureng-Zeb ajouta deux superbes minarets à cet édifice; on les aperçoit, dit Forster, à trois grandes lieues de distance.

Il y avait dans Ahmedabad, ville du Guzzerat, une autre grande pagode dont Tavernier fait une description assez détaillée; elle avait trois cours intérieures, pavées en dalles de marbre, entourées de portiques et de galeries soutenues par un grand nombre de colonnes. Tout l'intérieur avait été travaillé en mosaïque; les murs étaient incrustés d'agates orientales; des statues de marbre, représentant des femmes, ornaient le péristyle et les portiques. Thévenot raconte que le même Aureng-Zeb, qui n'avait pas hérité de l'esprit de douceur et de tolérance de son aïeul Akber, ne se contenta pas de faire de cette pagode une mosquée, mais qu'il fit dégrader et mutiler toutes ces statues qui probablement représentaient les nymphes de la suite de Bhavani, la Vénus indienne, et que pour comble d'abomination il fit égorger une vache dans le sanctuaire sous les yeux des brahmines épouvantés.

Le temple de Sumnaut, détruit par Mahmoud,

était l'un des plus beaux et des plus riches édifices du monde, d'après les descriptions qu'en ont laissées les historiens de ce farouche conquérant. La voûte était supportée par cinquante-six pilastres couverts de lames d'or, enrichis de rubis, d'émeraudes et d'autres pierres précieuses. Une lampe unique brûlait dans l'enceinte du temple, mais sa lumière, de toutes parts reflétée, jetait un vif éclat. L'idole du dieu, composée d'un seul bloc de pierre, avait cinquante coudées (1) de hauteur, mais la plus grande partie était enfoncée dans la terre. Chaque jour, le matin et le soir, on lavait l'idole avec de l'eau du Gange qu'il fallait transporter de quatre ou cinq cents lieues. Une incroyable quantité de petites images d'or ou d'argent, de diverses formes, étaient rangées ou suspendues autour du dieu.

La ville de Mattra ou Mathura, lieu à jamais célèbre dans l'Inde pour avoir vu naître Krischna, le dieu de prédilection des brahmines, ne pouvait manquer d'avoir un temple superbe. On l'a construit sur une vaste plate-forme de figure octogone, dont il occupe la moitié et à laquelle on monte par deux larges rampes de seize degrés

(1) La coudée est d'environ vingt-un pouces.

chacune. Il est bàti en croix comme celui de Bénarès, mais il a trois dômes, l'un au centre, les autres un peu plus petits aux deux côtés du premier. La pointe des pyramides s'élève *Tavernier.* à une telle hauteur, qu'on l'aperçoit à la distance de cinq ou six lieues. Le sanctuaire renferme une idole qui représente Rama. On sait que Rama était le frère aîné de Krischna.

La pagode de Tripetty, dans le pays d'Arcatte, a l'apparence d'une ville tant elle renferme d'édifices divers. Elle s'élève sur une montagne *Cambridge.* qui elle-même est regardée comme sacrée. Les Hindous ont pour ce temple la même vénération que les musulmans pour la Mecque. On y célèbre tous les ans dans le mois de septembre une grande fête, à laquelle on voit un immense concours de pélerins. Il est consacré à la déesse Bhavani.

La pagode de Séringham, située dans le Tanjaour, entre les bras divers du Cavéry, dans le *Orme.* voisinage de Tritchinapali, se compose de sept enclos carrés, fermés par des murailles épaisses de quatre pieds et hautes de vingt-cinq. Ces enclos sont à trois cent cinquante pieds de distance les uns des autres; et, sur chacune de leurs faces, qui répondent exactement aux quatre points cardinaux, ils ont une grande entrée surmontée d'une haute tour. Le mur extérieur de clôture a

quatre milles de circonférence. La porte d'entrée est au sud. Elle est ornée de colonnes qui s'élèvent à trente-trois pieds et n'ont pas moins de cinq pieds de diamètre. La plus grande partie de ces colonnes sont d'une seule pièce. Les pierres qui composent les diverses toitures sont toutes d'une grosseur énorme ; chaque enclos contient plusieurs chapelles. Cette pagode est extrêmement révérée des Hindous ; les pélerins y accourent par milliers, et leurs offrandes sont si abondantes qu'elles fournissent amplement aux besoins des brahmines attachés au service du temple, lesquels avec leurs familles composent, dit-on, une population de cinquante mille ames.

Durant la guerre que les Anglais eurent avec les Français dans le Karnatic vers la fin du siècle passé, le repos des brahmines de Séringham fut souvent troublé parce que, la pagode étant un poste militaire très-avantageux, les deux partis en prirent souvent possession. Quand les soldats pénétrèrent pour la première fois dans l'enceinte de la pagode, un vénérable brahmine, saisi d'horreur à l'aspect de ces étrangers dont la présence souillait le saint lieu, monta sur la principale porte d'entrée, et de là les yeux pleins de larmes les conjura de se retirer. Voyant que ses prières n'étaient pas écoutées et ne voulant pas survivre à la profanation du temple, il se *Thom. Maurice.*

précipita la tête en bas du haut de la porte sur le parvis et resta mort sur la place.

Sur la côte de Coromandel, non loin de Sadras, est un lieu qu'on appelle Mavalipuram et que plus communément on désigne sous le nom de *Sept-Pagodes*. On y découvre les restes gigantesques d'un travail qui surpassait peut-être tout ce que nous avons dit de Jagghernaut et de Séringham. Le colonel Call assure qu'on ne peut rien exécuter aujourd'hui de semblable, autant pour la délicatesse et le fini des détails que pour l'immensité de l'ensemble. Williams Chambers, qui a visité les lieux avec le plus grand soin en 1776, en donne une description très-étendue (1). Il croit que les ruines qu'on y voit sont celles d'une grande ville dont les principaux édifices étaient taillés dans le roc, et que le nom de Sept-Pagodes vient probablement de ce qu'il y eut jadis dans les environs sept pagodes que les eaux de la mer ont submergées en des temps postérieurs. Les habitans d'un village voisin lui dirent qu'il y avait encore parmi eux des individus très-âgés qui se souvenaient d'avoir vu dans la mer, à peu de distance du ri-

---

(1) Le nom de *Mavalipurum* est Tamoul ; le nom propre sanscrit est *Maha-bali-por*, ville du grand Bali.

vage, les sommités des dômes de plusieurs pagodes, lesquels étaient recouverts de cuivre et renvoyaient le matin les rayons du soleil levant.

Sur la montagne même, Chambers a remarqué une pagode haute de soixante ou quatre-vingts pieds, qui paraît être d'un seul bloc : c'est un rocher qu'on a taillé et façonné. Il en est de même des innombrables groupes de figures et de la plupart des édifices qu'il a observés. Une grande excavation, divisée en compartimens comme les chouttries ou caravanserais, lui a semblé un lieu destiné à recevoir les voyageurs. Le toit, ou pour mieux dire la portion supérieure de la montagne, est soutenu par plusieurs rangs de piliers de même qu'à Éléphanta. De larges degrés taillés dans le roc conduisent au sommet de la montagne; on y distingue très-clairement les fondations d'un grand édifice; on y retrouve jusqu'aux acqueducs qui devaient y conduire les eaux. Il serait trop long de suivre Chambers dans sa description; ce sont partout des restes de palais, de pagodes, de groupes de figures, de représentations d'animaux. Parmi ceux-ci, il a remarqué un lion beaucoup plus grand que nature; et auprès de lui un éléphant nain, chacun d'eux formé d'un seul bloc. C'est évidemment le sphynx prétendu du colonel Pearse.

Quant au genre d'architecture employé dans

ces constructions, il lui a semblé qu'elle tient plus de celle des Goths que de celle des Égyptiens. Le lion, dit-il, lui a paru parfaitement imité, tandis que c'est le contraire là où le genre égyptien semble dominer, comme dans les autres édifices qu'on voit dans cette partie de la Péninsule. Au lieu de dômes cintrés de même qu'aux sept pagodes, ce ne sont partout que des obélisques ou des pyramides; et les figures du lion sont si peu ressemblantes, qu'on a cru pendant long-temps que le *shing* n'était pour les Hindous qu'un monstre imaginaire.

M. Chambers pense que ces ouvrages n'ont pas été terminés. Il se fonde sur ce qu'il existe dans la partie de la montagne où sont deux pagodes une fente ou déchirure large de trois à quatre pouces, laquelle semble s'étendre jusqu'à la base du rocher et ne s'est vraisemblablement faite qu'après les constructions commencées. Il se confirme dans son opinion par ce qu'il a ouï dire des pagodes englouties dans l'Océan, et surtout par le récit contenu dans le *Mahabbarat*, d'après lequel cette ville aurait été détruite par un effet de la vengeance des dieux qu'irritait l'orgueil du souverain qui la possédait.

On voit des travaux du même genre à Elrao, au confluent de la rivière de Moussi et du Godavéry. Cette ville, extrêmement ancienne, s'é-

lève au pied d'une montagne de granit entièrement isolée. Il y a une rue longue de mille toises, dont les maisons depuis long-temps abandonnées sont toutes taillées dans le roc, et ne reçoivent de jour que par des soupiraux en forme de puits. Il y avait sur le sommet de la montagne un temple consacré à la Bienfaisance.

On sait par Aboulfazil que les provinces voisines du Kaschmir renfermaient un nombre prodigieux d'excavations. On en voit surtout aux environs de Balhac ou Badaschan dans le pays des Afghans. Ce qui mérite une mention particulière, ce sont deux statues colossales qu'on aperçoit de très-loin; elles sont adhérentes à la montagne, et on leur a ménagé dans le même bloc de vastes niches où elles sont isolées. Aboulfazil donne à l'une quatre-vingts aunes de hauteur et à l'autre cinquante, ce qui paraît très-exagéré du moins pour la première. Un auteur cité par le docteur Hyde dit qu'elles n'ont que cinquante coudées. A peu de distance il y a une troisième statue d'environ quinze coudées. Les Hindous prétendent que ces figures représentent Bhim et sa femme; les Bauddhistes y voient Schasamà un des principaux chefs de leur secte, et son disciple Salsalà. Les musulmans disent que ce sont les statues de Key-Umursh et de sa femme, c'est-à-dire Adam et

Éve, et que la troisième est celle de leur fils Seish on Seth.

Un voyageur musulman, nommé Meyan-Asod-Schah, très-considéré dans le pays, a dit à M. Crawford que les deux grandes statues, placées dans leurs niches, sont couvertes de draperies brodées d'un grand travail, et que ces draperies paraissent avoir été autrefois peintes de diverses couleurs. L'une de ces statues est certainement celle d'une femme, d'après la beauté et la délicatesse de ses traits qu'on reconnaît encore, la tête ayant été moins exposée aux injures du temps. L'autre statue, qui représente un homme, est très-maltraitée, les mahométans ne passant jamais dans ces parages avec de l'artillerie sans lui tirer deux ou trois coups de canon. Elle a entre les jambes une grande porte qui conduit à un temple souterrain très-spacieux.

Non loin de Sultan-Gunge, ville du Bahar, il y a, dit M. Wilkins dans une note de l'*Hitopades*, un rocher de granit au milieu du Gange, connu par les Européens sous le nom de Jéhan-Ghirri. Toute sa surface est soigneusement sculptée. On y voit entre autres figures celle de Hary (1), de proportions gigantesques. Il est

---

(1) Ou Héri, qui suivant William Jones est un des noms du Grand-être.

couché sur un serpent lové comme un câble, dont les nombreuses têtes s'élèvent au-dessus du dieu en forme de dais; de chaque tête sort une langue fourchue qui semble menacer quiconque tenterait de troubler son repos. L'ouvrage entier est exécuté avec beaucoup d'art. Les Hindous croient qu'à chaque âge du monde, quand tout est rentré dans le sein de Dieu, et dans l'intervalle d'une création à l'autre, la divinité se repose couchée sur le serpent *seska* (durée), aussi nommé *ananta* (éternité).

Toutes les idoles qu'on voit dans les pagodes sont, en général, difformes et d'un aspect hideux. Rien n'est plus commun que les bustes à plusieurs têtes, à plusieurs bras, des têtes à face humaine entées sur le corps d'animaux féroces, ou des têtes d'animaux sur des corps humains; en un mot tous les produits de l'imagination la plus fantasque sont exposés à la vénération du peuple hindou; mais, suivant Holwel, toutes ces monstrueuses figures sont allégoriques. La pluralité des têtes et des bras indique la prudence et le pouvoir, les cornes imitent les rayons solaires et sont un signe de gloire, les colliers de serpens sont l'emblème de l'éternité. Ce que je ferai remarquer en finissant, c'est que tous les animaux vénérés en Égypte se retrouvent dans les pagodes de l'Inde, mêlés

avec les animaux qui lui sont particuliers. Ainsi le taureau d'Osiris, le bélier de Jupiter, la chèvre de Pan sont très-souvent confondus dans un même groupe avec l'éléphant, le rhinocéros et le singe.



DE LA CHRONOLOGIE

DES

HINDOUS.

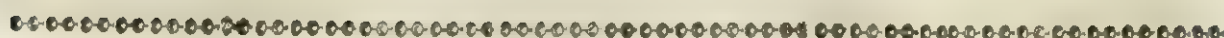
Quand on a lu certains ouvrages sur l'Inde, on serait presque tenté de croire que leurs auteurs se sont exercés à des jeux d'imagination au lieu de se livrer à la recherche de la vérité, si l'on ne savait que l'amour du merveilleux fut toujours le faible de l'esprit humain. Cette sorte de préférence que nous donnons aux récits fabuleux sur les tableaux moins rians de l'histoire, cette facilité avec laquelle nous contractons des préjugés ou des préventions semblent même tenir au principe constituant de nos facultés morales, puisque la raison et la science ne peuvent pas toujours nous en garantir. Des hommes, d'ailleurs très-instruits, ont accueilli avec complaisance des contes bizarres, des traditions grossières, des faits où l'on cherche en vain la vraisemblance. D'autres, dans les écarts de leur imagination,

ont créé des systèmes dont la frivolité ne reste cachée qu'à leurs propres yeux. Je sauverai aux lecteurs la fatigue de les suivre dans la carrière d'erreurs ou d'illusions qu'ils ont parcourue. Je me bornerai à leur offrir le résultat des recherches faites par des hommes qui ont su allier l'érudition à la sagesse, et s'éclairer dans leur marche des lumières de la philosophie.

Ainsi, qu'on ne s'attende pas à retrouver ici tous les contes absurdes qu'on a répétés sur la foi de quelques voyageurs crédules ou mal instruits. Qu'on n'y cherche pas non plus ces opinions exagérées qui peuvent plaire par leur hardiesse, ces assertions paradoxales qui frappent par leur nouveauté des esprits inattentifs : j'ai fait tous mes efforts pour me garantir de l'erreur, et je n'aurai point à me reprocher d'y avoir entraîné volontairement les autres.

Convaincu comme je le suis de l'antiquité des Hindous, il m'eût été facile, en empruntant aux uns des idées audacieuses, en dérobant aux autres les couleurs brillantes dont ils ont paré leurs théories, en heurtant de front la chronologie européenne tout en protestant d'un dévouement hypocrite aux vérités religieuses qui lui servent de fondement, il m'eût été facile de composer un système capable d'intéresser, de séduire même par l'influence des noms célèbres

dont je l'aurais étayé. Mais outre qu'en écrivant contre ma propre conviction j'aurais violé le premier devoir de l'historien, je ne me dissimulerai pas qu'un tel système, fût-il réellement le mien, ne saurait rien avoir que d'hypothétique, même abstraction faite de toute idée religieuse; et ce n'est point pour conduire mes lecteurs à de vaines hypothèses que j'ai consacré deux années au travail le plus opiniâtre. Encore une fois, j'ai la certitude morale que le peuple hindou est l'un des plus anciens de la terre; mais rien ne m'a prouvé que son origine, quoique enveloppée dans les ténèbres des premiers âges, remonte à une époque plus reculée que celle que les chrétiens donnent au monde ou même au déluge. Je me garderai donc de prendre leur histoire au-delà de ce terme que la raison assigne à tout historien. Encore suis-je obligé de dire que, pour cette première partie de mon ouvrage, le défaut absolu de monumens historiques certains me réduit moi-même aux hypothèses, aux suppositions : on peut être assuré du moins qu'elles ne seront point contraires aux idées reçues, et qu'elles s'appuieront sur toutes les probabilités que la raison humaine peut déduire de l'observation et de la comparaison des faits dont la tradition s'est conservée ou qu'on peut établir par l'analyse.



CHAPITRE PREMIER.

DE L'ANTIQUITÉ DES HINDOUS, ET DE LEUR ORIGINE.

§ I. — Preuves morales de l'antiquité des Hindous.

LORSQUE sans passion et sans préjugés on examine les prétentions des brahmines à la plus haute antiquité, les preuves, les traditions qu'ils rapportent, les objections qu'on leur fait, et qu'ensuite jetant les yeux sur une carte de l'ancien monde on voit l'heureuse position de l'Inde et les avantages dont la nature a doté ce vaste pays, on ne peut s'empêcher de penser que si les brahmines, par orgueil ou par politique, placent beaucoup trop loin l'origine de leur nation, ils sont au moins fondés à soutenir qu'elle est l'une des premières qui ont peuplé la terre.

Je ne parlerai pas maintenant de ces âges primitifs dont ils ne savent presque rien eux-mêmes, et dont les principales époques se rapportent aux actes fabuleux de leurs divinités. Les millions d'années dont ils se composent, les proportions

de durée et de décroissement progressif qu'on y remarque prouvent assez que ce sont de simples fictions astronomiques. Mais en partant de leur quatrième âge, le *Kali-Youga*, dont le commencement se lie incontestablement aux temps voisins du déluge, leurs annales ou pour mieux dire leurs livres sacrés rapportent des événemens qui, par leur connexion et souvent leur ressemblance avec d'autres événemens connus, portent en eux-mêmes la preuve de leur antique existence; et si des hommes, d'ailleurs très-instruits, s'obstinent à ne voir dans l'Inde que des peuples nouveaux, cela tient moins au défaut des preuves ou des présomptions du contraire qu'à l'esprit de système qui, pour éviter des conséquences auxquelles il répugne, prend le parti de nier le principe.

M. Langlès qui, dans le cours de ses investigations qu'on pourrait presque appeler ennemies, n'a pas négligé une seule occasion de déprécier les brahmines et les Hindous, ne refuse pas précisément à ce peuple toute l'ancienneté qu'il s'attribue, mais il la réduit aux plus strictes limites; celle même qu'il lui laisse n'est plus à lui, c'est la propriété de ses anciens maîtres; car, pour ce qui le concerne, sorti du berceau pour tomber dans l'abjection le peuple hindou n'a plus d'existence que dans quelques restes avilis. Les Pariars,

ce rebut de l'Inde, méprisés des chrétiens comme des musulmans, en horreur aux brahmines, méritant presque leur abaissement par leur propre dégradation; les Pariars qui, depuis tant de siècles, marqués du sceau de la réprobation vivent dans l'Inde sans être comptés au nombre de ses habitans, plus malheureux mille fois que les animaux qui peuplent ses forêts, voilà, suivant M. Langlès, les vrais Autocthones de l'Inde; voilà ses premiers habitans, vaincus, soumis, flétris par les Scythes, les Tartares ou les tribus guerrières qu'enfanta la Perse. « Ces étrangers, dit-il, apportèrent dans l'Inde leurs lois, leur religion, leur langue, et cette langue était le sanscrit; mais les indigènes furent proscrits et voués à l'abaissement et à la misère (1). »

---

(1) Ce qui peut sembler extraordinaire dans un tel système, ce sont les contradictions auxquelles il a exposé son auteur; pour qu'on ne prenne pas cette allégation pour de la malveillance, qu'il nous soit permis de citer un exemple. L'hindy était l'idiome des naturels; c'est encore aujourd'hui celui des Pariars; et l'*hindy est évidemment dérivé du sanscrit*. Comment concilier ces deux assertions? comment concevoir que la langue des habitans primitifs d'un pays est née de celle que des conquérans y ont introduite; que l'hindy des Pariars autocthones doit l'existence au sanscrit des Tartares envahisseurs?

Quoi qu'il en soit, que les Hindous viennent des Tartares ou des Persans ou qu'ils appartiennent à tout autre race, il n'en est pas moins vrai que, depuis plus de trois mille ans, ils forment une nation civilisée soumise à un gouvernement régulier, à des lois écrites, à une religion riche en préceptes de morale. On avait conçu quelques doutes au sujet de l'authenticité des Védas, Colebrooke les a levés. Il a prouvé que le livre qui porte aujourd'hui ce nom est bien le même que celui qui, durant tant de siècles, a joui de la vénération des Hindous; et qu'environ quatorze cents ans avant l'ère chrétienne ses fragmens, épars et dispersés, furent recueillis et mis en ordre par Douapa-Yana, si justement célèbre dans l'Hindoustan sous le nom de Viaça. Quant aux Pouranas, leur origine n'est point connue, et il est à croire que malgré les travaux des savans de Calcuta on ne saura jamais en quel temps a commencé la civilisation des Hindous. Les époques qui se dérobent à nos recherches sont celles qu'un trop grand intervalle a séparées du siècle où nous vivons. Cependant un écrivain, qui a publié vers la fin du dix-huitième une traduction française de l'Ézour-Védam (1), prétend avoir trouvé la solution dont

---

(1) Ce livre ne se trouve point dans la longue liste des

Langlès avait désespéré. Les Pouranas, dit-il, n'ont été publiés que dans le quinzième siècle, après l'invasion de Baber; car on voit dans l'un d'eux un passage qui ne peut s'entendre que de l'état d'oppression dans lequel l'Inde gémissait sous le joug des *Maures* ou Mogols, et les Maures étaient inconnus aux Hindous avant le *Maure* Baber.

Védas et commentaires des Védas, que donne M. Ward. Il ne peut pas même s'y trouver à cause des doctrines qu'il renferme. Il semble par son titre appartenir aux Ayour-Védas, qui sont des commentaires du second Véda ou Ayoush; mais outre que l'Ayoush ne traite guère que des oblations et des sacrifices tandis que l'Ézour-Véda est un dialogue entre un sage et un homme du peuple imbu de toutes les superstitions de la mythologie hindoue, le sage de l'Ézour-Véda se montre toujours l'ennemi des doctrines brahminiques. Il est vraisemblable que ce livre est l'ouvrage d'un Bauddhiste, ou plutôt d'un Djaïn. Au surplus l'opinion du traducteur français sur le peu d'antiquité de l'Ézour-Védam nous paraît fondée, par un motif toutefois différent de ceux qu'il énonce. C'est que la secte des Djaïns est toute moderne, et que les livres qu'ils font, bien qu'ils les écrivent en sanscrit pour leur donner l'air antique, ne peuvent pas venir de bien loin. Si Voltaire, parlant de l'Ézour-Véda, le crut antérieur de plusieurs siècles à l'ère vulgaire, ce fut parce qu'il a jugé d'après l'opinion qu'il avait de l'ancienneté des brahmines, auxquels ce livre était attribué.

Des assertions de ce genre ne méritent point d'être réfutées; tout ce qu'on peut dire pour en sauver l'absurdité, c'est qu'apparemment elles n'ont pas été faites sérieusement. Mais Voltaire avait dit que l'Ézour-Védam était antérieur de trois ou quatre cents ans à l'expédition d'Alexandre : il fallait se donner le plaisir de contredire cet homme célèbre; or, comme l'Ézour-Védam contient une censure amère de la doctrine de certains Pouranas, si les Pouranas sont postérieurs à Baber, il est évident que l'Ézour-Védam postérieur lui-même aux Pouranas a, tout au plus, deux ou trois cents ans d'existence.

On a dit de Voltaire avec plus d'esprit et de malignité que de raison et de justice : quand Voltaire lit un livre, il le fait; puis, il écrit contre ce qu'il a fait. C'est à peu près ainsi que l'on peut répondre à l'éditeur de l'Ézour-Védam qui trouve dans le tartare Baber un Maure et voit des Maures dans les Pouranas. Mais, abandonnant toute discussion sur ce point frivole et sur des objections si visiblement combattues par l'opinion générale, essayons de réunir en un seul faisceau les présomptions nombreuses d'antiquité, qui naissent dans l'Inde à l'aspect de ses temples et de ses institutions respectées par le temps.

Certains brahmines nient obstinément le dé-

luge, ou du moins l'invasion par les eaux du pays qu'ils habitent; c'est qu'un événement de ce genre ne peut s'accorder avec la pompeuse théorie des quatre âges; et cependant leurs livres sacrés contiennent la preuve du fait qu'ils rejettent. Les traditions viennent au secours de leurs livres, et de ce concours il résulte qu'avant le commencement du Kali-Youga leurs ancêtres ont péri submergés sous les flots; qu'une seule famille a été sauvée de ce désastre général; que leur pays a été peuplé par des colonies venues de l'occident, et que le Kaschmir et les provinces adjacentes ont reçu les premiers la religion de Brahma.

Il est probable que les hommes nés après le déluge, gardant un souvenir terrible de cette effrayante catastrophe dont leurs propres pères avaient été les témoins, cherchèrent naturellement les pays élevés, et se rapprochèrent des montagnes qui semblaient leur offrir un asile contre de futures inondations; et si l'opinion des savans modestes que l'esprit de système n'a point égarés doit paraître de quelque poids, il est permis de penser que les hautes régions du Taurus servirent d'abord de retraite aux postdiluviens. A mesure que leur nombre s'accrut, il leur fallut de nouvelles contrées propres à les recevoir; mais avertis par leurs traditions, parmi

lesquelles sans doute celle du déluge occupait la première place, fidèles à leurs habitudes qui leur faisaient préférer les montagnes aux plaines, arrêtés au midi par les déserts de la Syrie et le cours de l'Euphrate, au nord par les glaces du Caucase, à l'occident par la mer Caspienne, ils durent vraisemblablement suivre la chaîne du Taurus; et tandis que les uns se dirigeant vers le mont Oronthe allèrent peupler les vastes provinces de l'Iran, les autres suivant le Coronus et le Sariphe furent conduits insensiblement jusqu'aux sources de l'Indus.

Mais quelle que soit l'époque où l'Inde a reçu des habitans, comment pouvoir douter que cette époque ne soit très-ancienne? Sans parler ici des expéditions de Sésostris, de Sémiramis, de Cyrus que plusieurs traitent de fabuleuses, n'est-il pas avéré aujourd'hui qu'environ sept cents ans avant l'ère vulgaire Zoroastre et le grec Pythagore ont visité l'Inde, et pris de ses sages les doctrines qu'ils ont rapportées dans leur patrie? Or ces doctrines étaient trop parfaites pour n'être pas nées d'une raison éclairée par une longue expérience. Les progrès dans les sciences métaphysiques font nécessairement supposer un peuple chez qui la civilisation est très-avancée. Dans l'enfance des sociétés, les hommes n'ont dû s'occuper que des moyens de pourvoir

à leurs besoins physiques; les opérations de l'esprit sont venues plus tard; et certainement, parmi ces opérations mêmes les recherches abstraites et spéculatives, dans l'ordre des temps, sont toujours les dernières.

Les connaissances philosophiques qu'on trouve dans les Védas et leurs commentaires; la pureté des dogmes concernant l'unité de Dieu et ses attributs, l'immatérialité et l'immortalité de l'ame, la liberté de la créature, les récompenses ou les peines qui l'attendent; l'art avec lequel toutes ces questions sont traitées, la force de logique déployée dans les divers raisonnemens : tout prouve que depuis long-temps l'esprit était en marche parmi les Hindous, quand leurs Védas ont été publiés; et cela seul explique les éloges que l'Ecriture même a donnés à la *sagesse* de l'Orient. La réputation dont jouissaient les brachmanes n'était donc qu'un juste tribut payé à la science, et les voyages de Zoroastre et de Pythagore ne doivent point nous surprendre.

Certains écrivains ont entrepris, il est vrai, d'en contester l'existence. Boyer traite de mensonge grossier celui de Pythagore. Quant au voyage de Zoroastre, on voudrait en vain le nier; les annales hindoues font mention de ce philosophe sous le nom de Zard-Hurst; et c'est un point tenu pour constant que Zoroastre a

parcouru pendant plusieurs années les rives du Sind. On prétend même que le prince qui fut son protecteur visita l'Inde en personne, et qu'il vit de ses yeux les sages qu'on lui avait vantés. Revenant à Boyer, on peut dire que les raisons qu'il donne sont peu concluantes. « Aucun écrivain contemporain ne parle de ce voyage, auquel d'ailleurs se trouvaient des obstacles qui n'ont été levés que par l'expédition d'Alexandre. » La réponse est aisée. De quels historiens contemporains de Pythagore les écrits nous sont-ils parvenus? D'ailleurs l'Arabie, l'Égypte, la Perse même n'avaient-elles point de nombreuses relations commerciales avec les Indiens? Qu'est-ce qui pouvait donc arrêter la marche de Pythagore? On sait que long-temps avant Alexandre les anciens rois de Perse avaient soumis au tribut les peuples voisins de l'Indus; dès-lors les communications étaient assurées.

Mais, abstraction faite du voyage de Pythagore, même de celui de Scilax envoyé par Darius pour s'informer de l'état de l'Inde; renonçant à l'autorité d'Hérodote qui, plus de cent ans avant l'invasion macédonienne, parlait avec admiration des superbes étoffes de coton que les Indiens fabriquaient, et des mœurs de ce peuple par lesquelles il ressemblait aux Égyptiens; venant tout d'un coup à Alexandre et aux rapports divers de

ses historiens, dirons-nous qu'elle était dans l'enfance cette nation dont les cités populeuses avaient une circonférence de plusieurs lieues, dont les monumens, les richesses et l'industrie frappaient d'étonnement ces étrangers qui n'avaient que du fer et du courage, dont les souverains attendaient sur les bords du Gange avec quatre ou cinq cent mille soldats le vainqueur de Taxile et de Porus?

On répondra peut-être que les Grecs n'eurent qu'à se montrer pour mettre en fuite leurs faibles ennemis, ce qui prouve en ceux-ci bien peu de connaissances ou de ressources militaires, et que dans les monumens mêmes qu'on trouva chez eux on reconnut à des signes certains l'enfance de l'art; tout cela peut être vrai sans qu'on puisse en rien conclure contre l'antiquité des Hindous.

En premier lieu, leur religion, leur morale, les pratiques dans lesquelles ils passaient leur vie, leurs idées sur le bonheur qu'ils plaçaient dans un parfait repos, tout portait les Indiens à l'amour de la paix, et l'active influence du climat ne secondait que trop ces dispositions. Les Carthaginois s'amollirent à Capoue : l'Inde entière est Capoue pour ceux qui l'habitent. D'ailleurs les Hindous devaient être fort peu aguerris; les divisions qui avaient jadis éclaté parmi eux n'avaient guère laissé que des souvenirs vagues,

Leur pays protégé sur toutes ses frontières par de grands fleuves, de hautes montagnes ou l'océan était peu accessible à l'invasion ennemie : les armes étaient presque inutiles entre leurs mains. Quand les phalanges macédoniennes se présentèrent avec leur discipline, leur tactique et Alexandre à leur tête, pouvaient-elles trouver une résistance efficace dans un peuple timide et sans expérience? Il ne faut point imaginer toutefois que les cyprès ne se mêlèrent jamais aux lauriers des Grecs. Ils n'obtinrent sur Porus qu'une victoire sanglante, et le souvenir des pertes qu'ils avaient essuyées ne fut pas sans doute étranger au refus dont ils accueillirent l'ordre donné par leur prince de marcher vers le Gange. De nouveaux périls les assaillirent sur les bords de l'Indus; Alexandre courut lui-même de grands dangers au siége d'une ville du Moultan que l'on croit l'Outch ou Atcha moderne, sur les bords du Rauvi et du Jénaub (l'Hydraotes et l'Acésine). Ainsi le peu de progrès des Hindous dans l'art militaire est loin de prouver que leur origine est moderne; la seule conséquence qu'on en peut tirer, c'est que dans aucun temps la guerre n'a modifié, ni changé, ni détruit leurs usages, leurs mœurs ou leur caractère.

En second lieu, ces prétendus signes d'inexpérience dans les procédés mécaniques, auxquels

on croit reconnaître l'enfance de l'art chez les Hindous, ne fournissent pas à leurs détracteurs des argumens plus solides. Quand les arts sont en vigueur chez une nation libre, il ne faut qu'un jour, qu'un instant pour faire éclore le génie qui peut les pousser rapidement à la perfection. Il en est autrement chez des hommes à qui leurs institutions ne permettent pas d'avoir de l'imagination ou de s'y livrer; qui, enchaînés par elles dans leurs coutumes et regardant toute innovation comme un crime, font aujourd'hui ce qu'ils ont fait hier, feront demain ce qu'ils font aujourd'hui : tels sont les Hindous. Avec de semblables principes, le génie ne peut rien produire, l'esprit rien embellir, l'industrie rien perfectionner; et cet état de stagnation, ou plutôt d'inertie dans les facultés intellectuelles d'une nation peut durer des milliers de siècles, quand la politique et la religion les favorisent. Tout chez les Hindous est soumis à des règles invariables; et jusqu'à l'ouvrier qui façonne un bloc de pierre, chacun sait d'avance, par les dispositions d'une coutume écrite, les dimensions et les formes qu'il doit donner à son ouvrage (1). Aussi le vice

(1) Le Matsya-pourana contient une série de dispositions pour régler l'exécution de toutes sortes d'ouvrages, et il ne

qu'on leur reproche d'imperfection dans l'exécution des détails tient-il moins à ce que l'art est chez eux dans l'enfance, qu'aux effets d'un système d'uniformité suivi sans déviation.

Mais si, au lieu de s'appuyer sur des preuves aussi équivoques, on considère avec impartialité l'ensemble de ces constructions étonnantes qui couvrent le sol de l'Inde ou que recèle le flanc de ses montagnes, quelle idée n'aura-t-on pas du peuple dont la main laborieuse les exécuta? Quel concours n'a-t-il point fallu de temps, d'efforts, de patience, surtout avec les procédés si simples et si étroits des Hindous qui, par un préjugé bien aveugle sans doute mais existant parmi eux, ont une invincible répugnance à se servir des moyens mécaniques par lesquels le travail est simplifié, parce que ce serait dans leur opinion contrarier le vœu de la nature! Le travail, les richesses et la puissance dont la réunion seule a pu produire les merveilles d'Éléphanta, dit le docteur Vincent, ont dû égaler

serait pas permis à un artiste de s'en écarter volontairement, sans s'exposer à quelque peine plus ou moins grave. La *Revue d'Édimbourg* cite un manuscrit qui se trouve à la bibliothèque royale, et elle en offre un extrait qui indique la forme, la couleur, la taille, les vètemens, etc., qu'il faut donner à la statue qui doit représenter Issouara ou Schiba.

ou même surpasser tout ce que les Égyptiens déployèrent de ressources dans la construction de leurs éternels monumens. Ceux de l'Inde, ajoute Robertson, créations prodigieuses pour lesquelles il a fallu durant bien long-temps le concours d'un grand nombre d'hommes, n'ont pu s'élever dans ces premiers âges où les Hindous divisés en familles, comme les jeunes peuples de l'Amérique, prirent possession de leur pays. Les Hindous ont suivi la marche ordinaire de toutes les nations; ils ne sont pas tout d'un coup parvenus à l'art qui dirigea les travaux d'Éléphanta ou d'Élore, ni à la puissance qui rassembla les ouvriers et les matériaux; et, quelque peu de perfection que l'on trouve dans les sculptures dont ces temples souterrains sont ornés dès qu'on les compare aux chefs-d'œuvre de nos modernes Phidias, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître les traces d'un art déjà bien avancé, si on leur oppose les anciens monumens des Égyptiens et des Persans et leur manière plate, lourde et sans expression.

Quand on voit les pagodes de l'Hindoustan, disent tous ceux qui en parlent sans passion et sans enthousiasme, ces blocs immenses dont elles se composent, la hauteur qu'on leur a donnée, les vastes proportions de tout l'édifice; qu'on réfléchit aux difficultés qu'il a fallu vaincre pour

extraire ces masses des carrières, pour les transporter, les tailler, les élever à une hauteur prodigieuse; qu'on pense à toutes les connaissances préliminaires qui se lient à la seule idée d'entreprendre de tels ouvrages, on est obligé de convenir que ces pagodes, comme les pyramides égyptiennes, n'ont pu sortir des mains d'un peuple au berceau. On ignore de quels moyens se sont servis ceux qui les ont construites; ce qu'on peut dire, c'est qu'ils ont eu besoin d'une longue persévérance. Supposer qu'ils employèrent des procédés dont le souvenir s'est perdu, ce serait reculer encore l'époque des fondations; car chez un peuple stationnaire qui est aujourd'hui le peuple d'Arrien et même d'Hérodote, une tradition quelconque ne saurait s'effacer que par une longue suite de siècles.

Or, si les pagodes portent en elles-mêmes les marques incontestables d'une grande antiquité, que ne doit-on pas dire des excavations souterraines qui les précédèrent?

Une présomption non moins forte de l'ancienneté des Hindous naît de leurs institutions civiles et politiques: la division des professions et des castes d'une part, la constitution du gouvernement de l'autre.

Et d'abord, ce n'est point à l'époque de la naissance des sociétés que les hommes ont pu

sentir l'utilité de distinguer les professions et d'attacher à chacune d'elles des hommes qui, de père en fils, devront travailler à se perfectionner dans le seul travail dont ils seront chargés. Ce n'est qu'à mesure que les besoins s'augmentent et qu'à ceux de première nécessité se joignent ceux de commodité, d'agrément et de luxe qu'on a demandé à l'artiste plus de soin, d'invention ou d'adresse; or, un long exercice dans la même chose finit par rendre parfaite la méthode d'exécution. Aussi l'expérience a fait voir qu'il n'est pas possible aux Européens de surpasser les Hindous ni même de les égaler dans certains ouvrages qui sortent de leurs ateliers. Cependant la séparation des professions aurait été peut-être inutile à cause de la tendance générale des hommes à s'élever au-dessus de leur état, si une autre institution, la division des castes, ne l'avait soutenue. L'artisan qui savait, pour ainsi dire en naissant, qu'il devait embrasser la profession de son père pour la léguer à ses propres enfans sans aucune espérance de sortir de sa caste, s'accoutumait à ne chercher l'illustration que dans le perfectionnement de son art.

Cette double distinction de professions et de castes a produit la stabilité, la permanence qui nous frappent dans les coutumes et les mœurs

des Hindous, et qui probablement se conserveront jusqu'à la postérité la plus reculée comme elles se conservent depuis Alexandre, parce que protégées par les institutions politiques elles leur rendent le secours qu'elles en reçoivent, en entretenant dans les castes l'esprit d'ordre et de soumission. Mais ce régime extraordinaire, dont nous voyons les effets plus que nous n'en découvrons la cause, n'est point né, encore une fois, au milieu d'un peuple nouveau. Bien des siècles doivent s'écouler pour une nation, avant qu'elle arrive à ce point où toutes ses institutions se combinent pour amener des résultats positifs et invariables. On sait que l'Inde, plusieurs fois subjuguée par des conquérans farouches qui lui imposaient leur religion ou l'esclavage, agitée à diverses époques de guerres intestines, exposée au contact des Européens de toutes les sectes, de toutes les conditions, n'a jamais éprouvé d'altération sensible dans le fond de ses mœurs ou de ses doctrines.

Quant aux institutions politiques : la nature du gouvernement monarchique, la propriété des terres, le paiement des impôts, les réglemens d'administration ou de police, elles sont telles encore qu'elles existaient au temps de Strabon qui en parle ; les modifications qu'elles

ont subies ne portent que sur les accessoires. Mais ces institutions, vues du point où nous sommes et jugées impartialement, ne pourraient pas nous paraître celles d'un peuple dans l'enfance; Strabon, qui les voyait et les jugeait il y a dix-sept siècles, les considérait comme anciennes; et certes on ne croira pas moderne le peuple à qui Strabon ne contestait pas une longue existence.

Ce que nous savons des sciences que les Hindous ont cultivées prouve encore combien leurs connaissances en astronomie, en législation, en médecine, en physique remontent à des époques éloignées. Je me bornerai à un seul fait; qu'on jette un coup-d'œil sur l'histoire des législations primitives des peuples; qu'on prenne celle des Romains pour exemple. Voyez la loi des douze tables : simplicité, concision, rudesse dans les termes, sévérité, rigueur dans l'intention. Quelle distance des douze tables aux décisions élégantes et nombreuses de Papinien, de Paul ou de Tribonien ! Eh bien! dans le recueil formé sous les auspices de M. Hastings, bien qu'il se compose d'extraits pris dans les plus anciens livres, on trouve, au lieu de la sèche précision des premiers législateurs, une abondance de détails, une prévoyance des cas qui peuvent survenir, une extension de principes, qui tou-

tes dénotent l'expérience acquise par la pratique. On y remarque même des dispositions où se voient clairement distinguées les diverses manières d'appliquer un principe. Une de leurs plus anciennes décisions, relative au taux de l'intérêt de l'argent et empruntée aux institutions de Menou, après avoir réglé ce taux suivant les cas, fait une exception pour les entreprises commerciales maritimes, *parce qu'elles ont droit à une plus grande faveur.*

J'ai déjà fait mention des méthodes d'agriculture employées par les Hindous. On peut dire qu'elles sont parfaites, surtout dans la Péninsule, et qu'il serait difficile d'en trouver une qui convînt mieux au sol. Il est constant néanmoins que les Hindous de nos jours ne doivent rien à leur expérience personnelle ; ils ne font que ce qu'ils ont vu faire à leurs devanciers. On cultive aujourd'hui la terre, on ensemence, on lève les récoltes, on en prépare de nouvelles exactement de la même manière que cela se faisait il y a deux mille ans. Mais les peuples nouveaux ont rarement connu l'art de forcer la nature à multiplier ses productions ou à les améliorer ; les progrès de l'agriculture suivent ceux de la civilisation. Les peuples sont d'abord chasseurs ou pasteurs ; ils ne labourent la terre que lorsque régis par des lois stables ils ont acquis par une

possession longue l'idée de la propriété distincte. Au surplus, les avantages naturels d'un pays n'attachent pas seulement les hommes qu'il a vus naître, mais, quand d'autres hommes forcés d'abandonner le sol natal ont dû chercher une patrie nouvelle, ils les ont pour ainsi dire appelés à venir l'habiter. L'Inde jouit d'un climat doux, d'un air pur et d'un sol fertile; elle n'est point sujette à ces révolutions terribles qui tourmentent d'autres contrées; on doit penser que les hommes y sont accourus, dès qu'ils ont trouvé une route pour y arriver. A coup sûr, les plaines glacées de la Sibérie, les déserts brûlans de l'Afrique ne furent pas les premières contrées qu'ils choisirent. Ces lieux désolés ont aujourd'hui des habitans; on en voit même au pied des volcans embrasés. Quelque cause inconnue y poussa leurs ancêtres, et l'habitude, l'amour de la patrie, l'intérêt les y retiennent; mais il n'en fut pas de même dans les premiers âges. Les hommes durent s'éloigner des lieux qui ne leur offraient que des moyens pénibles d'existence : ils cherchèrent ceux où la nature se montrait belle et féconde.

Une objection se présente. « Comment, dit-on, reconnaître aux Hindous l'antiquité de laquelle ils se vantent, eux dont tout le système religieux et philosophique ne se compose

que d'opinions empruntées à d'autres peuples, même à des peuples modernes? Leurs dogmes sont ceux des Égyptiens, leur mythologie appartient à la Grèce; leurs traditions leur viennent des Juifs; ils doivent aux Chrétiens et leur triple divinité et les incarnations de Vischnou. Suivant le père Bouchet, Brahma n'est qu'une copie du patriarche Abraham, Krischna est Moïse, les Védas représentent les tables de la loi données sur le mont Sinaï; suivant le père Kircher, les Hindous ont reçu les doctrines de l'Égypte après l'expédition de Cambyse; la ressemblance qui existe entre la religion des brahmines et celle de l'Égypte ancienne est la meilleure preuve de cette assertion; Lacroze soutient la même chose dans son *Histoire du christianisme des Indes.* »

De telles objections n'ont rien de solide, puisqu'elles peuvent se tourner en argument contre ceux qui les font. Que répondrait-on aux brahmines si à leur tour ils disaient? « Les Egyptiens, les Grecs, les Juifs ont sur bien des points une doctrine semblable à la nôtre: c'est donc à nous qu'ils la doivent. Tous ces peuples sont venus chez nous, nous n'avons jamais quitté le sol de l'Inde; nos lois nous ont toujours défendu de passer le Nilab; on ne nous vit jamais dans les pays étrangers, mais nous

avons reçu dans le nôtre ceux qui sont venus nous visiter.»

Il est possible sans doute que dans le moyen âge, lorsque le christianisme et l'islamisme ont pénétré dans l'Inde, les Hindous aient mêlé à leur croyance plusieurs notions empruntées à ces deux religions, en faveur de quelque analogie avec leurs propres dogmes ou leurs récits mythologiques; mais un fait de ce genre ne prouve rien pour les temps antérieurs. Le peuple dans l'Inde est superstitieux; le climat par son influence n'a pu qu'augmenter son penchant naturel vers le fanatisme ou l'idolâtrie. D'ailleurs une religion toute mystique, toute contemplative, ouvre à l'imagination un champ vaste. Les brahmines ont peu cherché à réprimer ses écarts; ils ont gardé pour eux leurs doctrines. Mais ces doctrines, qu'après trente s ècles et de sanglantes révolutions on retrouve dans l'Inde marquées pour ainsi dire du sceau de l'immortalité, ont eu nécessairement une base solide, indestructible. Si elles y avaient été transplantées de la Grèce ou de l'Égypte, comment se ferait-il qu'elles conserveraient encore dans l'Inde ces caractères ineffaçables qu'elles auraient perdus dans l'Égypte et dans la Grèce?

Le savant Huet a traité la question de prio-

rité entre les Hindous et les Égyptiens, dans un temps où l'Inde bien moins connue semblait peu capable de soutenir avec l'Égypte cette espèce de rivalité ; et cependant les raisons qu'on donnait pour les Égyptiens étaient loin de lui sembler sans réplique. Il suspendait son jugement, et laissait la question indécise. Il n'est point facile (1), dit-il, de déterminer si la doctrine a passé de l'Inde à l'Égypte, ou de l'Égypte à l'Inde.

Il est incontestable que la religion des anciens Persans, des Hindous, des Égyptiens a le même fond d'idées et de principes ; il n'est pas moins certain que des rapports de commerce ont existé entre tous ces peuples depuis un temps immémorial; que vraisemblablement des communications d'un autre genre ont eu lieu. Mais qui peut affirmer que les uns ont emprunté des autres ? N'est-il point plus probable que, sortis d'un centre commun, ils ont puisé à la même source des connaissances qui, tout-à-fait semblables dans l'origine, ont souffert ensuite des modifications plus ou moins graves par l'effet des événemens particuliers à chacun de ces peu-

---

(1) *An ab Indis ad Ægyptios transierit, an ab his ad illos, res est non parvæ disquisitionis.*

ples? C'est ce que je vais tenter d'établir par quelques recherches sur l'origine des Hindous (1).

§ II. — De l'origine des Hindous (1).

Les historiens arabes et persans, et principalement Férischta, font descendre les Hindous du second fils de Noé. Cham, disent-ils, ayant reçu de son père l'ordre de s'éloigner tourna ses pas vers le midi. Il eut un grand nombre d'enfans. L'aîné s'appelait Hind, le second Sind, le troisième Habysh. Hind prit possession des riches contrées de l'Hindoustan; Sind se dirigeant vers le sud-est alla jeter les fondemens de Tatta, aux bouches du fleuve qui porte son nom, et le Moultan se peupla de sa postérité; Habysh devint la tige des Abissins ou Éthiopiens.

Hind donna le jour à quatre fils: Pourib, Bang, Décan et Nerwaal. L'aîné eut en partage les contrées qui encore aujourd'hui conservent son nom; le cadet prit le pays de Bengale; le troisième ne s'arrêta qu'au-delà de la Nerboudha, et le plus jeune hérita du pays de Camboge. Pourib

(1) Plusieurs savantes dissertations de William Jones m'ont fourni la plus grande partie des matériaux dont se compose ce paragraphe.

eut quarante-deux enfans qui en très-peu de temps se multiplièrent à l'infini. L'un d'eux, nommé Khrischen, acquit tant de puissance que tous ses frères se soumirent à lui. Décan partagea son royaume entre Mahrat et Téling, de qui sont sorties les deux nations des Mahrattes et des Télingas.

Si cette généalogie pouvait paraître certaine, elle serait d'un très-grand secours pour expliquer comment et en quel temps l'Inde s'est peuplée. Malheureusement elle a l'air de n'avoir été faite que bien des siècles après l'événement sur ce qui existait et non sur ce qui avait existé. Quant aux brahmines, ne pouvant remonter avec l'histoire jusqu'au temps où leur nation sortit du berceau, ils ont recours aux fables les plus absurdes, supposent deux familles principales, l'une d'enfans du soleil, l'autre d'enfans de la lune, et s'attribuent ainsi une origine céleste; ou bien ils font honneur à Brahma d'avoir donné la naissance aux quatre castes, ce qui n'est pas moins glorieux pour l'Inde. A la vérité quelques écrivains, Holwell à leur tête, ne voient dans ces assertions que des allégories, et il est possible en effet que dans le principe elles aient été purement symboliques; il n'en est pas moins vrai que les brahmines prennent ces fictions au pied de la lettre, et qu'ils voudraient persuader aux

autres ce dont ils se montrent eux-mêmes si bien convaincus.

Les Hindous plaçaient leur pays au centre du Jamboudouipa, et ils lui donnaient le nom d'un de leurs rois, Bharat; mais qui fut ce Bharat? L'un des neuf fils d'un prince qui régnait sur tout l'univers. Voilà tout ce qu'ils en savent; et certes, ce n'est point avec le faible sécours d'une tradition si obscure qu'on peut se faire jour à travers les ténèbres qui enveloppent l'histoire des premiers âges.

W. Jones. On trouve dans l'Asie cinq nations principales: les Persans, les Arabes, les Tartares, les Indiens et les Chinois. Comparons avec soin leur religion, leur langue, leurs arts et leurs sciences, car la ressemblance ou la disparité sur ces divers points peut indiquer l'homogénéité d'origine ou la distinction des races. Cette méthode, ce genre d'analyse paraît d'autant plus capable de produire des résultats utiles, que l'histoire civile de l'Inde n'a guère commencé à se dégager des fables qui l'entourèrent dès sa naissance, qu'un siècle environ avant J. C.; il est néanmoins certain que dans les temps antérieurs les Hindous cultivèrent les sciences avec succès, qu'ils furent guerriers, politiques et législateurs, qu'ils excellèrent dans les arts et notamment dans la fabrication des étoffes de

coton et de soie. D'un autre côté, plusieurs écrivains judicieux, parmi lesquels il faut distinguer M. Orme, affirment que l'Inde a toujours été habitée par une race d'hommes qui ne ressemblent ni par les traits du visage, ni par les manières à aucun des peuples voisins; leur constitution physique et morale, disent-ils encore, leur est tellement propre qu'elle n'a pu être que faiblement altérée par toutes les révolutions que leur pays a subies. Et comme il est établi par les faits que, dès les temps les plus reculés, les Indiens ont eu beaucoup d'affinité avec les Persans, les Éthiopiens, les Phéniciens, les Grecs, les Scythes et plusieurs autres peuples d'où l'on doit inférer qu'ils sont tous issus de la même race primitive (1), l'observation de M. Orme prouve que la séparation de ces peuples a dû se faire en un temps déjà bien loin de nous.

I. L'Inde et l'Arabie, séparées par l'Océan et des déserts sauvages, n'eurent probablement des communications suivies que lorsque la navigation ouvrit au commerce les routes de la mer. Ces communications même se bornèrent, de la

---

(1) Cette conséquence est forcée, à moins qu'on n'établisse que l'un de ces peuples a formé les autres par des colonies tirées de son sein.

part des Arabes, à la fréquentation des côtes; ils ne cherchèrent pas à pénétrer plus avant, de même qu'ils ne permirent jamais aux étrangers d'entrer dans l'Arabie. C'est peut-être à cette réserve envers les autres peuples qu'ils doivent d'avoir retenu, comme les Hindous, leurs antiques mœurs et leurs usages primitifs. Du reste, les Hindous et les Arabes diffèrent tellement entre eux au moral et au physique, qu'il n'est pas possible de croire qu'ils soient de la même race. L'Arabe a l'œil vif, la prononciation rapide et sonore, la démarche noble et fière, l'imagination active, le jugement prompt; il joint à ces avantages un esprit d'indépendance que rien ne peut affaiblir, n'estimant les autres hommes que par la comparaison qu'il fait de leurs habitudes aux siennes. L'Indien au contraire, d'après M. Lord, observateur attentif, autant qu'écrivain élégant, l'Indien, emmailloté dans ses longues pièces de toile, se présente d'un air timide, presque honteux; son maintien est froid et réservé, sa contenance embarrassée; si le sourire se montre sur ses lèvres, c'est comme pour capter la bienveillance des autres : on le prendrait pour une femme.

W. Jones. La langue arabe, l'une des plus anciennes qu'il y ait au monde, ne le cède à aucune pour le nombre, la richesse et l'expression; mais elle

n'a pas la moindre affinité avec le sanscrit, pas le moindre rapport dans les mots ou dans la manière de les construire. Le sanscrit, de même que le persan, le grec et l'allemand, aime les termes composés, mais bien plus encore que ces trois langues, de sorte qu'il n'est pas rare de voir des mots de vingt syllabes et au-delà, lesquels expriment non-seulement le sujet dont on parle, mais encore tous ses accessoires. L'arabe, au contraire, se plaît dans les mots simples; il n'exprime jamais une idée complexe que par une circonlocution, et sa méthode à cet égard est tellement constante, que si l'on trouve dans les dialectes de l'Arabie un mot composé on peut affirmer sans craindre l'erreur qu'il est exotique. Dans le sanscrit, les racines des verbes sont communément de deux lettres, de manière que les cinquante lettres de son alphabet ne peuvent guère produire que deux mille cinq cents racines dans leurs diverses combinaisons; dans l'arabe, les racines ont trois lettres au lieu de deux; aussi vingt-huit lettres suffisent pour donner vingt-deux mille combinaisons pour autant de racines de verbes. A la vérité, le plus grand nombre de ces combinaisons se sont perdues ou sont hors d'usage, mais elles n'en existent pas moins. Le sanscrit compense, par l'abondance de ses dérivés, le petit

nombre de ses racines. Ces différences remarquables dans les deux idiomes prouvent qu'ils ne viennent pas de la même source; et, lors même qu'il serait vrai, comme on l'a dit au Bengale, que des marchands hindous ont entendu parler le sanscrit dans l'Arabie-Heureuse, cela confirmerait l'opinion de M. Jones, que des communications ont eu lieu autrefois entre les deux peuples, mais il ne s'ensuivrait pas qu'ils procédassent immédiatement d'une source commune.

Nous devons dire que M. Halhed, dans la préface de sa *Grammaire bengale*, publiée en 1778, prétend avoir trouvé une grande ressemblance entre des mots sanscrits et des mots persans et arabes, et cela non-seulement dans des termes techniques qui peuvent s'y être introduits par les communications d'un peuple à l'autre, mais encore dans des noms de nombre et d'autres objets semblables, lesquels semblent appartenir au fond de la langue. Mais cette circonstance, en la supposant vraie, ne nous semble pas plus décisive que le fait des marchands hindous. Si les caractères dont on s'est servi pour écrire le Koran, et dont les modernes Arabes ont fait le type de ceux qu'ils emploient maintenant, sont d'origine hé-
W. Jones. braïque ou chaldéenne; si le chaldéen et le sanscrit ont été les langues primitives de l'Iran ou de

la Perse, comme nous le verrons bientôt; si les Arabes sont sortis de la Perse dans les premiers âges, on ne saurait être étonné de ce que des mots sanscrits se trouvent dans la langue arabe; mais il est toujours certain qu'en s'éloignant de cette souche commune, l'arabe et le sanscrit ont pris l'un et l'autre un caractère particulier qui les rend si différens, qu'on ne saurait croire que les hommes qui ont eu le sanscrit pour idiome aient eu les Arabes pour pères.

Quant à la religion des anciens Arabes, c'était pour le peuple le culte sabéen, c'est-à-dire l'adoration du soleil et des astres; les hommes instruits et les poètes faisaient profession du théisme; la preuve se trouve dans des poëmes arabes dont l'antiquité n'est point contestée. Le culte sabéen comptait aussi de nombreux partisans dans l'Inde. Les deux peuples avaient encore d'autres rapports dans leurs doctrines religieuses, rapports qui ont dû s'établir au temps de Bouddha, surnommé Sacya, vraisemblablement le *Sésac* des Arabes (1); mais ces conformités ne prouvent pas autre chose si ce n'est qu'en des temps très-anciens quelques-unes des superstitions de l'Inde avaient pénétré dans l'Arabie.

Au reste, nulle ressemblance entre les Arabes

---

(1) Pour de plus grands détails voyez le chap. de Bouddha.

et les Hindous du côté des sciences et des arts. Les Arabes naissaient poètes, pasteurs et guerriers; les Hindous, plus propres par caractère à tout ce qui demandait attention, calme et persévérance, se plaisaient dans les méditations les plus abstraites; ils cultivaient les arts, et possesseurs d'une terre fertile ils savaient en tirer d'abondantes moissons. Les premiers semblaient appelés à faire des conquêtes par la force des armes, et ils ont rempli leur destinée; mais ce serait en vain qu'on chercherait chez eux des monumens d'aucun genre. De là on peut conclure, ce semble, que les Hindous ne sont pas plus originaires de l'Arabie que les Arabes ne le sont eux-mêmes de l'Hindoustan.

II. Les Tartares qui, sous le nom de Scythes, ont toujours possédé les régions centrales et septentrionales de l'Asie appartiennent à une race trop visiblement distincte de celle qui jadis peupla l'Inde, pour qu'on puisse croire, ni même dire sérieusement que les Hindous sont une colonie de Tartares. Mais les Hindous leur doivent-ils leur langue, leur religion, leur gouvernement et leurs mœurs, comme on l'a prétendu? La Tartarie fut-elle le berceau du genre humain, ainsi que l'a dit l'ingénieux Bailli (1)?

(1) Dans un ouvrage où il a fait preuve d'esprit et d'éru-

C'est ce que je vais examiner, aussi succinctement que l'intérêt de la matière pourra le permettre.

Les anciens Européens ont donné le nom de Scythie aux vastes contrées qui portent aujourd'hui celui de Tartarie. Mais soit que ce nom dérivât, comme le pense Pline, du mot *Sacai* par lequel les Grecs et les Persans désignaient un ancien peuple, ou suivant Bryant de celui de *Cuthie*, ou d'après Vallancey d'un terme qu'il traduit par *navigation;* soit que, ainsi que d'autres l'ont supposé, il se fût formé de mots grecs signifiant *fureur* et *férocité,* il est certain que les habitans de la Tartarie ne se sont pas plus donné eux-mêmes le nom de Tartares ou de Scythes, que les Hindous, les Persans, les Chinois ne se sont donné ceux par lesquels nous les distinguons. Le mot *Tataristan* n'est employé par les Persans que pour désigner les contrées du sud-ouest de la Tartarie; le mot *Tatar* n'est suivant les uns que le nom particulier d'une tribu, suivant les autres que celui d'une petite rivière; mais le mot de *Turan,* par opposition à celui d'*Iran*, semble seul convenir aux régions qu'arrose l'Oxus.

---

dition, mais avec lequel pourtant il n'a dû convaincre personne.

Quoi qu'il en soit, Pline donne à la Tartarie un nombre infini d'habitans, formant plusieurs nations distinctes, qui à diverses époques ont envahi et désolé par leurs armes le reste de l'Asie et l'Europe elle-même. M. Bailly va beaucoup plus loin : les Scythes, d'après lui, ne sont pas seulement les ancêtres de tous les hommes, ils sont encore leurs premiers maîtres dans tous les arts, dans toutes les sciences. C'est des régions hyperboréennes que les connaissances se sont répandues sur la terre comme d'un foyer vivant et inépuisable; c'est sur les rives de l'Oby et du Jénicy, dans le pays glacé des Samoyèdes qu'il faut chercher les rians jardins d'Hespérie, les bosquets d'Élysée, le ciel de l'Inde, le Péristan des Perses ou le séjour des fées. Quant à l'Atlantide de Platon, après avoir hésité entre le Groënland, l'Islande et le Spitzberg, M. Bailly finit par la placer dans la Nouvelle-Zemle. On dirait que tout son système est fondé sur l'hypothèse de Buffon, qui croit ou du moins suppose que la terre ne fut d'abord qu'un globe embrasé dont le refroidissement a commencé par les pôles. Il est clair que lorsque la terre brûlait encore sous l'équateur, le séjour de la Sibérie devait avoir de grands avantages. Mais en supposant que les tigres et les éléphans du Bengale soient originaires de la Sibérie : parce que ces

animaux ont cherché un climat plus chaud quand la terre s'est refroidie, parce qu'en même temps les sauvages qui habitaient avec eux les ont suivis dans leur marche vers les régions du midi, est-ce une raison pour croire que ces sauvages y ont apporté la religion, la philosophie, l'écriture et le langage ?

Un pays aussi vaste que la Tartarie a dû incontestablement renfermer un grand nombre de nations, les unes vivant sous les tentes, les autres séjournant dans les villes; et il est probable qu'elles ont différé par les mœurs et même par la physionomie; mais il est certain que dans toutes celles qui n'ont pas abandonné la terre natale et ne se sont pas mêlées avec d'autres peuples, on retrouve un air de famille, principalement dans les yeux, le maintien et les traits du visage, auquel on ne peut se méprendre. La *face tartare* est toute différente de celle des Arabes et des Hindous.

L'histoire des Tartares commence avec Oghuz, comme celle des Hindous avec Rama; et suivant les annales du pays, Oghuz vivait quatre mille ans avant Gengiz-Khan qui naquit lui-même l'an 1164 de notre ère. Au surplus, ces annales ne consistent guère qu'en des récits d'assassinats, de révoltes, de trahisons et de massacres; elles sont fort obscures et très-incomplètes. Cela ne

pouvait être autrement chez un peuple qui n'a jamais connu les sciences ni la morale et dont l'histoire littéraire est aussi stérile que ses déserts sont arides. Les Turcs n'avaient point de lettres; les Huns, à ce que dit Procope, n'en avaient jamais entendu parler. Le magnifique Gengiz, dont l'empire s'étendait sur une longueur d'environ quatre-vingts degrés, ne put pas trouver parmi ses Mogols un homme capable d'écrire ses dépêches; le farouche Timur, qui aimait passionnément qu'on lui racontât des histoires, ne sut jamais ni lire (1) ni écrire.

Un historien arabe, Ibnou-Arabshah (2), prétend que dans le Jagathay il y avait un peuple nommé Oighour ou Eighour qui possédait un alphabet de quatorze lettres, et Aboulghazi

---

(1) Il ne faut pas croire, dit M. Jones, que Timur soit l'auteur du livre qui porte son nom, *les Institutes de Timurleng*. Un savant musulman, nommé Mozaffer Jung, lui assura que personne dans l'Inde ne le croyait; que ce livre avait été fait par le favori Hindoushah qui en fit honneur à son maître, ainsi que de quelque autre ouvrage qu'il composa par son ordre.

(2) Cet Ibnou Arabshah assure que Timur était illitéré, et son témoignage n'est point suspect, puisque tout en lui reprochant d'avoir ruiné Damas, sa patrie, il lui rend justice sur tout le reste.

ajoute que Gengiz employait des Eighouriens pour écrire ses ordres. Mais les Chinois revendiquent l'honneur de lui avoir fourni des secrétaires. M. Jones, qui a examiné une copie de cet alphabet, pense qu'il appartient au zend ou au pahlavi par la forme des lettres. Quant aux divers dialectes tartares, le même savant est persuadé qu'avec une parfaite connaissance du turc moderne on peut tous les comprendre, parce qu'ils proviennent tous de la même source. «Mais cette source, ajoute-t-il, est tout autre que celle d'où sont descendues, par deux routes distinctes, la langue arabe et la langue sanscrite; et si, comme on n'en peut douter, le turc de Constantinople dérive de la langue oghuzienne, je puis assurer avec la plus intime conviction que cette dernière n'a pas le moindre trait de ressemblance avec le sanscrit, et qu'elle émane nécessairement d'une race d'hommes tout-à-fait distincte des Arabes et des Hindous.»

Cette assertion si positive renverse de fond en comble l'hypothèse de M. Bailly, adoptée et soutenue par M. Langlès, que le sanscrit fut apporté dans l'Inde par les hordes scythes.

Mais, dit-on, le culte du soleil et du feu a dû naître dans un climat froid tel que celui de la Tartarie. La Perse, l'Inde et l'Arabie sont des pays chauds, c'est donc dans la Tartarie que le

culte est né; ce sont les Tartares qui l'ont transmis aux Persans, aux Arabes et aux Hindous.

Cet argument n'est pas même spécieux; car aucune de ses propositions n'est exactement vraie, et la dernière n'est nullement la conséquence nécessaire de celles qui précèdent. Il est des contrées dans l'Inde même et dans l'Arabie où la chaleur du soleil n'est rien moins qu'incommode. Si d'ailleurs les Tartares aimaient cet astre parce qu'il les garantissait du froid, les Hindous l'honoraient parce que ses rayons fécondaient le sein de la terre. Mais un trait de conformité produit par le concours de causes diverses est loin de prouver une origine commune. Les Tartares étaient, comme les Arabes, pasteurs et guerriers; dira-t-on pour cela qu'ils sont de la même famille?

On prétend avoir trouvé dans la Sibérie des prêtres de Bouddha; et cela peut être, sans qu'il sorte du fait aucune conséquence. Les doctrines de Bouddha pénétrèrent très-promptement dans le Thibet et la Tartarie chinoise; de là quelques-uns de ses sectateurs seront remontés vers le nord. Il n'en est pas moins vrai qu'à peine il existe dans la Tartarie quelques faibles vestiges des cérémonies religieuses des Hindous et de leurs fables mythologiques; encore moins y trouverait-on des traces de la philosophie des brah-

mines. Veut-on savoir quelle était celle des Tartares? qu'on se rappelle l'histoire d'Anacharsis: Scythe de naissance, quoique fils d'une Grecque, il était allé s'instruire à Athènes. De retour dans son pays, il voulut donner à ses compatriotes les sages lois de son ami Solon: son propre frère le tua d'une flèche.

Les Tartares n'étaient pas plus riches en monumens que les Arabes, et ils n'avaient pas comme eux le goût de la poésie. Ali d'Yezd, écrivain persan, assure qu'ils n'avaient que d'horribles chants de guerre, dignes du plus féroce de tous les peuples. Toutefois, après que les Mogols eurent conquis la Perse, leurs princes encouragèrent et protégèrent les sciences et les savans, et les vainqueurs s'adoucirent par le commerce des vaincus. Mais, de bonne foi, les Tartares ont-ils pu jamais être les instituteurs des brahmines?

III. Les Hindous ne sont ni Arabes ni Tartares; ils n'ont reçu d'eux ni leurs lois, ni leur langue, ni leur religion. Si dans le commencement des âges ils sont sortis de la même souche, ils en ont été séparés dans la suite autant par les mœurs que par les distances; qu'ont-ils pu leur emprunter? Ils ne doivent pas plus aux Chinois. Il y a plutôt de fortes raisons de croire que les Chinois eux-mêmes ont leurs ancêtres dans les Hindous.

Quatre opinions se sont formées à ce sujet. La première en fait une race primitive, née sur le sol même qu'elle occupe ou du moins l'habitant depuis une époque tellement reculée qu'on ne saurait la déterminer. Les missionnaires, auteurs de la seconde, veulent que les Chinois descendent des Hébreux et des Arabes. Les écrivains arabes et avec eux M. de Pauw prétendent qu'ils sont sortis de la Tartarie par les vallées de l'Immaüs. Enfin, les brahmines soutiennent que les *Chinas* (c'est le nom qu'ils leur donnent) sont les Hindous de la caste militaire de Tschattriya, lesquels, renonçant aux priviléges de leur naissance, émigrèrent du Bengale, et, oubliant peu à peu la religion de leurs pères, formèrent un état indépendant.

L'un ou l'autre des trois dernières opinions, si elle est fondée, détruit complétement la première : celle d'une race primitive attachée au sol. Mais que les Chinois soient Arabes ou Juifs, comme les missionnaires le disent, c'est ce qu'on ne saurait soutenir. « Les Chinois et les Arabes sont des hommes, dit M. Jones, de même que le thé et le palmier sont des végétaux ; c'est là tout ce qu'ont de commun les deux peuples. » Quant au sentiment de M. de Pauw, il se rapproche plus de la prétention des brahmines que cet écrivain lui-même ne semble le croire ; car,

bien qu'il ait soin de dire en parlant des Scythes qu'il entend désigner les Turcs ou les Tartares, les particularités qu'il cite de ces derniers pour prouver leur affinité avec les Chinois s'appliquent tout aussi bien à cette portion de Scythes qui sont réputés Goths; or, suivant lui-même et d'après les inductions qu'il tire de la comparaison des langues, les Goths ont avec les Hindous une origine commune. Quant aux Tartares proprement dits, ils n'ont pas plus de rapport avec les Chinois qu'avec les Hindous et les Arabes. Il ne reste que l'opinion des brahmines : ceux-ci fondent leurs prétentions sur un passage formel des *Institutes de Menou*, qui reproche à plusieurs peuples ou tribus d'avoir abandonné le culte de Brahma et violé la disposition des livres saints pour vivre dans un état de dégradation; les *Chinas* sont nommés parmi ces peuples.

M. Jones pense comme les brahmines. Tous les pandits qu'il a consultés, dit-il, n'ont eu là-dessus qu'un avis ; plusieurs lui ont assuré qu'ils avaient vu des idoles chinoises qui se rapportaient visiblement à l'ancienne religion de l'Inde avant l'apparition de Bouddha; l'un d'eux lui montra un livre sanscrit, écrit en lettres kaschmiriennes, contenant la réfutation des opinions hétérodoxes des Chinois. M. Jones croit seule-

ment que l'empire chinois est moins ancien que celui de l'Inde. Cet empire était au berceau vers le douzième siècle avant Jésus-Christ, tandis que la compilation des lois de Menou remonte au moins au quinzième. On peut invoquer sur ce point la propre autorité de Confucius, qui dans un de ses ouvrages déclare formellement qu'aucune époque ne peut être assignée aux deux premières dynasties impériales, parce qu'il n'y a nulle certitude à cet égard; aussi n'en rapporte-t-il l'histoire que comme pouvant fournir des leçons de morale. Ainsi, de l'aveu même des Chinois, on ne peut guère leur attribuer une existence politique en corps de nation qu'à dater de l'époque où commence la troisième dynastie, c'est-à-dire onze cents ans avant Jésus-Christ.

Le savant Anglais donne d'autres raisons que je crois inutile de rapporter. Je me bornerai à dire avec lui que la religion des Chinois leur vient de l'Inde; que leur philosophie est si peu avancée qu'elle ne mérite pas ce nom; qu'ils n'ont point d'anciens monumens; que les sciences qu'ils possèdent ne sont pas nées chez eux; que leurs arts mécaniques n'ont rien qui indique une origine propre, et qu'ils n'ont pas même l'idée des beaux-arts, malgré leur musique et leurs poésies nationales.

M. de Guignes dit que la Chine a été peuplée par des colonies égyptiennes. Mais, ni dans la Perse, ni dans l'Inde, ni dans la Tartarie on n'a le souvenir d'une émigration de ce genre. Au fond, cette opinion est moins contraire qu'elle ne le semble d'abord à celle des Brahmines. Les Égyptiens et les Éthiopiens, qui ne formèrent autrefois qu'un seul peuple, ont avec les anciens habitans de l'Inde des rapports si frappans et si nombreux de mœurs, de langage, de connaissances, de religion, de gouvernement qu'on ne peut s'empêcher de les regarder comme issus de la même souche. Les hiéroglyphes égyptiens ont de même la plus grande ressemblance avec les sculptures et les peintures mythologiques de l'Inde ; ils n'en ont aucune avec le système symbolique des Chinois. Les caractères dont se servent ces derniers, pures représentations des objets visibles ou signes figuratifs des idées, leur sont tout-à-fait particuliers; ils leur viennent d'eux. Les *Chinas* de Menou, classe dégénérée ou abâtardie, n'ont pas connu les caractères dont se servaient leurs ancêtres, ou s'ils les ont connus ils les ont oubliés.

M. Jones rapporte ici une circonstance qui peut sembler décisive, ou qui tout au moins prête beaucoup de force à son opinion. Outre leur Fo, qui est incontestablement le Bouddha

indien, les Chinois ont leur Fo-hi qu'ils regardent comme l'auteur de leur race. Le chef de la famille des *Chandravans* ou enfans de la lune fut, suivant les Indiens, Bouddha ou Mercure qui eut pour successeur au *cinquième* degré un prince nommé *Druhya;* celui-ci fut exilé par Yayati, son père, qui prononça sur lui cette imprécation : *Que ta postérité ignore les Védas!* Fo-hi transmit aussi la couronne au *cinquième* degré à un prince dont le nom *Yao* rappelle clairement celui de *Druhya.* Ce n'est pas tout : le père de Yao eut comme celui du prince exilé un grand nombre de femmes ; et Fo-hi, disent les historiens chinois, apparut dans le même temps et au même lieu qui sont indiqués par les Hindous pour l'émigration et l'établissement des Chinas.

On lit dans le *Traité de la Mythologie chinoise* du père de Prémare que la mère de Fo-Hi était fille du ciel, et qu'elle était surnommée *Fleur-d'amour.* Se promenant un jour sur les bords d'une rivière, elle fut soudain enveloppée par un arc-en-ciel. Fécondée par les célestes rayons, elle accoucha au bout de douze ans d'un fils tout brillant de lumière, qui fut appelé *étoile de l'année.* Dans la mythologie hindoue, on voit une nymphe nommée Rohini, qui préside au quatrième signe lunaire et qui fut la maîtresse

favorite de Soma ou la lune (1); elle a parmi ses divers noms celui de *Cumadanàyaca*, mot qui signifie *faisant ses délices d'une* espèce de *fleur aquatique*, qui ne s'épanouit que la nuit. Elle eut pour fils *Bouddha*, génie de la planète de Mercure qui épousa dans la suite *Ila*, dont le père avait été miraculeusement sauvé du déluge. « Il est possible, dit sur cela M. Jones, que par l'arc-en-ciel ce soit le déluge que les Chinois désignent; ce que je puis assurer, c'est que j'ai vu dans plusieurs livres chinois authentiques la mention expresse de ce grand événement qui, d'après leurs auteurs, sépare le premier âge du second; et c'est précisément le temps de cette séparation, temps auquel commencent leurs annales poétiques, qu'on marque comme ayant précédé l'apparition de Fo-Hi. »

Nous ne pousserons pas plus loin une discussion dont l'objet serait d'établir que les Chinois sont sortis de l'Inde; il nous suffit d'avoir prouvé que les Hindous ne sont pas sortis de la Chine. Examinons maintenant les rapports d'affinité qui existent entre les Hindous et les anciens Persans.

IV. L'histoire de ces derniers, comme celle de

---

(1) Il est à remarquer que chez les Hindous la lune est une divinité mâle.

tous les premiers peuples connus, est si incomplète, si obscure, si évidemment fabuleuse pour les temps anciens qu'elle ne commence à proprement parler qu'avec la dynastie des Sassanides. Les annales assyriennes sont entourées de nuages; celles des Mèdes et des Perses ne sont guère que des fictions poétiques; celles des rois parthes, descendans d'Arsace, n'ont fourni qu'une aride nomenclature; les Sassanides ont eu avec les Romains et successivement avec les empereurs de Constantinople des rapports suivis qui les ont fait connaître. Mais à travers les lacunes immenses ou les fables sans autorité des annales persanes, on trouve d'espace en espace quelques points sur lesquels on peut s'arrêter : telle est par exemple l'histoire particulière de Cambyse et de Cyrus, que les naturels appellent Cambakch et Caikhosrau. On sait que les Grecs et les Juifs dénaturaient sans scrupule tous les noms propres, afin de les rendre plus harmonieux et plus doux. Au reste, ni les uns ni les autres n'ont eu de relations qu'avec les petits princes feudataires qui gouvernaient les provinces limitrophes avec la Grèce, et leurs connaissances sur l'empire même de la Perse furent toujours très-bornées et très-imparfaites. Quant aux Persans eux-mêmes, tout ce qu'ils savent de leur histoire ancienne se réduit au règne de Cayoumers, qu'ils regardent

comme le fondateur de leur monarchie. Dans les troubles qui suivirent la défaite de Darah ou Darius, tous leurs livres historiques furent perdus, et leurs prêtres ne s'occupèrent que de sauver, aux dépens de ces monumens précieux, leurs livres de religion et de philosophie.

Plusieurs chronologistes ont pensé que la monarchie assyrienne fut la première qui s'établit dans la Perse, ou pour mieux dire l'Iran; car c'est le nom d'Iran que les naturels donnent à leur pays, de même que tous les musulmans instruits de l'Inde; et l'on fait remonter cette monarchie jusqu'au premier siècle qui suivit le déluge. Adoptant une partie de cette opinion et rejetant l'autre, Newton ne trouve pour les rois d'Assyrie qu'une existence de sept cent quatre-vingt-dix ans avant l'ère vulgaire; il prétend que ces rois n'ont commencé à régner qu'environ deux cents ans après Salomon, et qu'avant eux la souveraineté de l'Iran était partagée entre plusieurs princes. Toutefois il est difficile de croire qu'aux temps où les Hindous, où les Égyptiens avaient des gouvernemens réguliers, où les Chinois même commençaient à donner une forme à leur empire naissant, l'Iran ne fût divisé qu'en petits états.

M. Jones avait partagé le sentiment de Newton, mais la découverte d'un livre extrêmement rare

et non moins précieux le fit changer d'avis; il lui fut procuré par l'un des plus savans musulmans du Bengale, Mir Mouhammed Houssein. Ce livre, intitulé *le Dabistan* et contenant l'analyse de douze religions anciennes, fut composé par un mahométan originaire du Kaschmir et habitant de l'Inde, nommé *Mohsanfani.* Il commence par un chapitre curieux sur la religion de Houschang, antérieure de plusieurs siècles à celle de Zoroastre. Beaucoup de Persans instruits la professaient en secret; persécutés par les adorateurs du feu, ils se retirèrent dans l'Inde où ils composèrent beaucoup de livres aujourd'hui perdus ou du moins très-rares. Mohsanfani les avait lus; il fut même lié d'amitié avec plusieurs de ces proscrits. Ce fut d'eux qu'il apprit qu'avant l'avènement de Cayoumers, il y avait eu dans l'Iran une puissante monarchie dont les princes appartenaient à la dynastie de *Mahabadi,* et qu'un de ces princes, nommé *Mahboul* ou *Mahabéli,* avait élevé son empire au plus haut degré de puissance.

Si l'on peut s'en rapporter à l'ouvrage de Mohsanfani, il est hors de doute que cette monarchie de l'Iran est la plus ancienne du monde; mais à quelle race appartenaient ces princes mahabadiens? Étaient-ils Hindous, Arabes ou Tartares? ou bien formaient-ils une quatrième race

distincte des trois premières? Pour décider la question, il faut interroger d'abord la doctrine religieuse et philosophique des anciens Persans, leurs monumens, leurs sciences, leur langage; les comparer aux institutions des peuples que nous connaissons, et chercher ensuite un résultat avec le secours de l'analogie, le seul que l'on puisse invoquer en pareille matière.

Deux langues principales existaient dans l'Iran à l'époque de la naissance de Mahomet, c'est-à-dire à la fin du sixième siècle : le *déri* ou langue de la cour, né du *parsi* qui était celle du pays dont Schiraz est la capitale, et le *pahlavi*, la langue des savans, ainsi nommée de *Pahlu*, contrée qui répond en grande partie à l'Irak moderne. Outre ces deux langues et les divers jargons qu'on parlait dans les provinces, il y en avait une autre, très-ancienne et très-difficile, connue seulement des prêtres et des philosophes, et nommée la *langue du Zend*. Le *Zend* était un livre sacré qui traitait des *devoirs religieux et moraux*. Le *Pazend* ou commentaire du *Zend* était écrit en pahlavi, langue plus commune (1).

---

(1) Un Persan très-instruit nommé Bahman, et qui a vécu trois ans auprès de M. Jones, lui a dit que le mot *zend* ne convenait proprement qu'aux caractères avec lesquels le

Le zend et le pahlavi sont aujourd'hui des langues mortes. Sur six ou sept mille Guèbres qui résident aux environs de Yezd ou dans le Cirman, il en est très-peu qui entendent le pahlavi, et l'on n'en trouverait pas un seul peut-être qui se vantât avec raison de connaître le zend. Le parsi, enrichi d'un grand nombre de mots arabes, et poli sans cesse par l'usage est devenu le persan moderne.

Le parsi, tel qu'on le lit dans les ouvrages de l'historien Firdaudi, contient une très-grande quantité de mots sanscrits qui n'ont subi d'altération que par le contact des jargons particuliers de la Perse. La plupart des impératifs sont des racines de verbes sanscrits; les modes et les temps des verbes même sont réglés ou peuvent se régler très-facilement sur la conjugaison sanscrite; d'où l'on peut conclure que le parsi est dérivé du sanscrit, comme les divers dialectes de l'Inde. Mais il est à remarquer que l'on ne saurait trouver dans le persan la moindre trace de l'arabe. Quant au génie particulier de la lan-

---

livre est écrit, mais que la langue ou l'idiome s'appelait *avesta*, de même que dans l'Inde on appelle sanscrit la langue des Védas, et *nagari* les lettres ou caractères. D'après cette assertion, s'il a continué d'employer le mot zend, ce n'a été que pour se conformer à l'usage reçu.

gue, il consiste dans le parsi comme dans le sanscrit à se servir de mots composés, ce qui est tout-à-fait contraire à celui de la langue arabe.

Cependant le pahlavi a beaucoup d'affinité avec l'arabe, et il est très-probablement comme lui un dialecte du chaldéen; car les mots arabes qui s'y trouvent n'y ont pas été, pour ainsi dire, entés par l'effet de la communication entre les deux peuples, de même que cela a eu lieu pour le parsi; mais ils tiennent au fond de la langue, à laquelle ils fournissent de nombreuses racines. Anquetil du Perron a publié, avec son *Zend-Avesta*, deux vocabulaires qu'il a tirés d'un ouvrage estimé. L'un de ces vocabulaires est en pahlavi, l'autre en zend. On peut se convaincre par l'un de la proposition que je viens d'avancer; mais ce qui étonne, c'est de trouver dans l'autre six ou sept mots sanscrits sur dix mots zends. Or Anquetil, qui ne savait point le sanscrit, n'a pu imaginer cette liste de mots; et de là il doit s'ensuivre que le zend est un dialecte du sanscrit, conservant presque tous ses caractères, toutes ses propriétés de même que le *pracrit* qui, parmi les dialectes de l'Inde, est celui qui lui ressemble le plus.

Des diverses épreuves auxquelles toutes ces langues ont été soumises, on peut conclure que

le chaldéen et le sanscrit sont les langues mères de l'Iran; que lorsqu'on a cessé de les parler, on en a tiré le pahlavi et le zend; que le parsi est né de ce dernier, ou peut-être même immédiatement de la langue des brahmines; que néanmoins ces trois dialectes paraissent chargés d'un mélange de tartare; car, d'après les meilleurs dictionnaires, on voit que l'ancien persan a reçu plusieurs mots de la langue Cimmérienne : celle des Tartares de Ripchak; de sorte qu'il est évident que les Hindous, les Arabes et les Tartares ont laissé dans l'Iran des traces sensibles du séjour qu'ils y ont fait long-temps avant que ces deux derniers peuples, sortant des déserts où ils s'étaient retirés, revinssent dans la contrée où leurs ancêtres avaient reçu le jour et de laquelle les Hindous s'étaient éloignés avec l'ordre formel de leurs législateurs de n'y plus rentrer. Nous devons encore observer que de simples rapports d'alliance ou de commerce, capables sans doute de faire passer respectivement quelques termes d'un idiome dans l'autre, n'auraient pu introduire tant de mots sanscrits ou chaldéens dans les anciennes langues de l'Iran; car ces mots ne servent pas à désigner des objets particuliers comme cela arrive quand un mot se transmet d'une langue à l'autre, mais ce sont des noms élémentaires, qui expriment les affec-

tions de l'esprit et du cœur, des idées qui sont communes à tous les hommes et qui ont dû pouvoir s'exprimer d'une manière propre dans toutes les langues.

La religion primitive de l'Iran consista, s'il faut en croire l'auteur du Dabistan, dans l'adoration d'un seul Dieu. Mais cette pure doctrine ne subsista pas longuement, et le peuple, du temps même d'Houschang, avait adopté les superstitions sabéennes. Cependant le culte des étoiles ne formait qu'une partie d'une religion plus compliquée, telle qu'on la trouve encore en plusieurs lieux de l'Hindoustan; car, d'après les déclarations des Persans fugitifs recueillies par Mohsanfani, le premier monarque de l'Iran et *de toute la terre*, nommé *Mahabad*, avait divisé le peuple en quatre classes et publié un livre sacré qu'il tenait de Dieu même, livre auquel l'auteur musulman donne le nom arabe de *désatir* qui signifie *règles*, mais dont il n'indique pas le titre original. Ces Persans ajoutaient qu'il devait y avoir quatorze mahabads, et qu'ils paraîtraient en divers temps sous la forme humaine pour gouverner le monde. Les Hindous ont, comme on le verra dans la suite, quatorze Menous auxquels ils attribuent les mêmes fonctions, et dont le premier a aussi laissé un ouvrage d'origine céleste, portant le titre d'*institutes*. Cette

circonstance conduit à penser que ce fut par le système théologique des brahmines que la religion primitive fut altérée et corrompue.

Il est à croire que la révolution qui plaça Cayoumers sur le trône, dans le huitième ou neuvième siècle avant J. C., produisit de grands changemens dans le gouvernement et dans la religion. Ce fut alors peut-être que celle d'Houschang commença de prévaloir; mais la réforme ne fut que partielle; car si les Persans de cette époque rejetèrent le polythéisme de leurs ancêtres, ils retinrent l'adoration du soleil et des astres, de même que l'a fait une secte d'Hindous encore subsistante sous le nom de *Sauryas* et de *Sagnicas*. Le réformateur Zoroastre laissa subsister le culte du soleil; il ne fit qu'ajouter à cette religion des cérémonies nombreuses, des génies, des anges et la connaissance d'un seul Être Suprême.

On a quelquefois confondu la religion actuelle des Hindous avec celle des Guèbres; on les a même appelés, en le leur reprochant, *lecteurs du Zend et du Pazend*. Il est néanmoins positif que la doctrine du Zend diffère essentiellement de celle des Védas; mais il paraît hors de doute que la religion des brahmines a régné dans l'Iran avant Cayoumers que les Parsis s'obstinent à désigner comme le premier homme, bien qu'ils croyent tous à

un déluge universel, antérieur au règne de ce prince.

La philosophie des anciens Persans, comme celle des brahmines, était étroitement liée à la religion; comme eux ils s'appliquaient aux sciences astronomiques et physiques. Ils avaient aussi une secte de philosophes dont les traditions et les doctrines ont passé aux modernes *sufis*, parmi lesquels il n'est pas rare de voir même des musulmans, quoique ceux-ci soient contraints d'user de beaucoup de réserve pour éviter les persécutions. Leur morale mystique et contemplative et leur métaphysique subtile, sont absolument les mêmes que celle des brahmines *védantis* (1) et des poètes lyriques de l'Inde. La haute antiquité du même système, chez les deux peuples, ajoute une preuve à celles que nous avons déjà recueillies de leur commune origine.

Les Persans ont peu de monumens, et il faut convenir même que ceux qu'ils possèdent ne tiennent rien de l'architecture hindoue. Les figures d'Éléphanta sont toutes différentes de celles de Persépolis. Mais, pour expliquer cette diversité de genre, il suffit de dire que les constructions de l'Iran sont toutes d'une date postérieure à

(1) Voir le chapitre VII du tome second.

l'avènement de Cayoumers, et qu'à cette époque les brahmines habitaient déjà l'Inde depuis plusieurs siècles. Au culte de Brahma avait succédé, dans la Perse, le culte plus simple du feu et des astres. Les monumens des Hindous et des Persans durent représenter leurs dieux et répondre à leurs croyances. La trinité indienne vit encore sur les murs d'Éléphanta; le soleil seul avait un temple à Persépolis.

Nous avons fait voir que les Hindous, les Arabes, les Tartares ont tous plus ou moins de rapports avec les anciens Persans; mais ni les Hindous, ni les Arabes, ni les Tartares ne se ressemblent entr'eux; il faut donc croire que ces trois peuples forment trois races distinctes sorties de la Perse (1), et qu'en s'éloignant du tronc commun chacune d'elles a éprouvé dans ses doctrines, ses mœurs, ses habitudes et les connaissances qu'elle emportait les modifications qui tiennent au climat, au genre de vie, aux causes locales ou peut-être même au caractère particulier des individus.

N'oublions pas d'ailleurs que long-temps

---

(1) A moins qu'on ne prouve que les anciens Persans sont allés tour à tour dans l'Inde, dans la Scythie et dans l'Arabie chercher ce qu'ils ont de commun avec les habitans de ces contrées.

avant la naissance de la monarchie assyrienne, il existait dans l'Iran une autre monarchie tout aussi puissante qui portait le nom sanscrit de *Mahabat;* et quand on considère que le sanscrit n'est la langue ni des Scythes ni des Arabes, et que les Hindous seuls ont conservé avec elle la religion et la philosophie de leur pays natal, ce qui fait présumer que cette race était plus instruite et plus puissante que les autres, on ne peut guère s'empêcher de penser que cette monarchie fut hindoue plutôt qu'arabe ou tartare, plutôt même que persane.

Il est pareillement établi que le sanscrit fut l'une des deux langues qu'on parla d'abord dans l'Iran, et qu'il donna naissance au zend, au parsi et probablement au grec, au latin et au celte; que le chaldéen a produit le pahlavi et peut-être l'arabe; qu'enfin le tartare était aussi en usage concurremment avec les autres idiomes, quoique pourtant on ne puisse rien dire de positif sur ce point, parce que les Tartares n'ont jamais eu de livres, ce qui ne détruit nullement les faits qui attestent l'existence, dans l'Iran, des trois grandes races qui ont peuplé l'Asie.

Mais en sont-elles sorties ainsi que d'un centre commun, comme nous le supposons? Ou bien, y sont-elles venues des contrées qu'elles habitent?

La position centrale de l'Iran, au milieu de l'Arabie, de l'Inde et des plaines scythiques semble devoir être une circonstance déterminante. Les brahmines n'ont jamais émigré de leur pays; les Arabes n'ont aucune tradition d'une expédition en Perse, antérieure à la naissance de leur prophète; les Tartares n'ont laissé dans l'histoire aucune trace d'une invasion du même genre, avant celle des Mèdes; et ce serait sans aucun fondement qu'on supposerait que ces divers peuples, tournant à la fois leurs pas vers la Perse, sont venus de climats lointains pour s'y rencontrer, s'y réunir, et posséder en commun cette patrie nouvelle.

En un mot, tenons pour constant que l'Iran ou l'ancienne Perse a été le véritable berceau de la population, le véritable siége des connaissances morales ou religieuses, des sciences et des arts.

CHAPITRE II.

DE LA CHRONOLOGIE HINDOUE.

Il n'y a rien dans les fables indiennes, disait M. Fréret il y plus d'un demi-siècle, qu'on puisse regarder comme le fondement d'une vérité historique; et ce langage devait paraître assez raisonnable dans le temps où il le tenait, puisqu'on ne connaissait guère alors les Hindous que par les récits des voyageurs et des missionnaires nécessairement mal instruits, parce que les premiers se sont plus occupés de décrire ce qui a frappé leurs regards que de s'enfoncer dans les inextricables profondeurs des sciences brahminiques, et que les seconds, par la nature même de leurs travaux, devaient trouver sans cesse la défiance et la haine des brahmines armées contre toutes leurs entreprises. M. Fréret se trompait néanmoins : la mythologie hindoue, comme celle des Égyptiens et des Grecs, renferme sous un voile que les savans de Calcuta et de Bénarès ont déchiré en partie les premiers faits dont le

souvenir se soit conservé. C'est du milieu de ces fables que la vérité peut sortir, pourvu qu'une saine critique lui fraie un passage.

Avant d'entrer dans le récit des faits qui constituent l'histoire de l'Inde, il est essentiel d'établir des dates certaines pour les grandes époques par lesquelles se forme sa division la plus naturelle. Ce sont d'immobiles jalons, des phares lumineux qui, placés d'espace en espace, indiquent à l'historien la route qu'il doit suivre à travers les âges pour ne pas renverser dans sa marche l'ordre des événemens. La chronologie des Hindous, employée sans examen telle qu'ils la présentent, ne saurait produire aucun résultat positif ou satisfaisant pour l'esprit; mais cette chronologie même, décomposée par l'analyse, fournit quelques élémens qui, soumis à leur tour à une opération nouvelle, s'amalgament sans beaucoup d'effort aux élémens mieux connus de la chronologie vulgaire.

La chronologie des Hindous peut être considérée sous le double rapport d'ancienne et de moderne. L'une remonte à la création et finit à l'ère de Vicramaditya; elle renferme plusieurs grandes époques dont je parlerai suivant les brahmines; elle doit avoir autant de subdivisions que d'époques. La chronologie moderne, c'est-à-dire celle qui depuis Vicramaditya con-

temporain du premier des Césars descend jusqu'à nous, n'offre point de difficultés; et sauf quelques dates qui ont besoin d'être rectifiées dans Férischta, l'ouvrage de ce Persan contient la classification exacte des faits. Nous ne devons donc nous occuper ici que des temps antérieurs à Vicramaditya.

Six points principaux méritent l'attention : le temps considéré en lui-même, et l'âge des dieux; les trois premiers âges du monde; les Avatars; l'ère de Bouddha; le quatrième âge ou *Kali-Youga ;* l'ère de Chandragoupta.

§ I. — Du temps, et de l'âge des dieux.

Le temps existe de toute éternité avec Dieu, disent les brahmines cités par M. Dow; mais il n'a pu se mesurer que depuis que le mouvement a été créé. L'esprit ne peut le concevoir que par la continuité de sa durée. Il semble que les brahmines auraient dû dire : par la division de sa durée en plusieurs parties, et par la comparaison de ces parties entre elles.

Le monde, continuent-ils, ne doit point durer pendant tout le temps. Après la révolution de ses quatre yougas, Roudder ou Schiba fera passer sous la lune une comète qui réduira la terre en cendres. Alors Dieu existera seul, comme

il existait avant la création ; car la matière perdra ses formes, et rentrera dans le sein de son auteur ; mais elle en sortira de nouveau par une création nouvelle.

Pour pouvoir mesurer le temps, il fallait donc le diviser ; les brahmines ont imaginé quatre âges, tous d'une longueur inégale, mais décroissante dans une proportion rigoureusement calculée sur un premier principe : le temps total de la durée de ces quatre âges. Chaque âge ou youga se divise en années, chaque année en trois cent soixante jours. Il paraît assez singulier que les brahmines qui, dans les premiers temps, semblent avoir adoré Souria n'aient point adopté l'année solaire. C'est qu'apparemment les révolutions de la lune étant plus sensibles parce qu'elles reviennent plus fréquemment, ce furent les premières qu'on observa et dont on apprit le plus aisément à calculer la durée ; et si dans la suite, quand leurs ancêtres eurent fait quelques pas dans la connaissance du mouvement des corps célestes, ils conservèrent l'année lunaire, cela tient sans doute à leur éloignement pour les innovations de tout genre.

Quoi qu'il en soit, comme les brahmines ont paru se plaire dans l'idée de l'infini, de même que dans leurs calculs sur l'âge des dieux ils passent toutes les bornes que l'imagination est

capable de concevoir, de même, tombant dans l'excès contraire pour la division du temps en fractions, ils le réduisent en parcelles imperceptibles. Qu'il suffise de savoir que l'heure, qui n'a chez eux que quarante-cinq de nos minutes, se divise et se subdivise en neuf cent soixante-douze mille parties (1).

Le passage suivant fera connaître la supputation des temps par rapport à la création. Il est extrait d'un livre sanscrit intitulé : *des Devoirs religieux et civils*, écrit, suivant les brahmines, sur les instructions mêmes de Menou, fils de Brahma, et traduit par M. Jones en 1794, très-peu de temps avant sa mort.

« Le soleil, y lit-on, cause la division du temps en nuit et en jour. Les dieux ont comme les hommes un intervalle de temps composé de jours et de nuits. Le jour a été donné aux créatures pour qu'elles vaquent à leurs affaires ; la nuit est le temps du sommeil.

---

(1) L'heure ou paâr a 4 gourris, 8 dinds, 80 liggers, 4000 kaâns, 12,000 hémish ou clins d'œil, 108,000 labos, 324,000 bédos, et 972,000 onors. Au reste la division n'est point la même partout ; les noms même des intervalles ainsi que leur durée varient suivant les contrées. Les brahmines marquent les heures et les gourris, en frappant un certain nombre de coups sur des lames de cuivre qui rendent le son d'une cloche.

» Un mois ordinaire est un jour et une nuit des patriarches. De même que les hommes, ils en consacrent la première partie au travail et la seconde au repos. Une année n'est qu'un jour pour les dieux (1); ce jour se divise en deux parties; ils ont la lumière, quand le soleil (passant l'équateur) s'avance vers le nord; ils ont les ténèbres, quand cet astre se tourne vers le midi.

» Voyons maintenant ce qu'on entend par un jour de Brahma, et par les divers âges.

» Quatre mille ans des dieux forment ce qu'on appelle le *crita* ou *satya*, c'est-à-dire le premier âge; mais, indépendamment de sa propre durée, cet âge a deux périodes de plusieurs centaines d'années, l'une au commencement et l'autre à la fin. Les trois âges suivans diminuent chacun de mille ans au principal et de quelques années accessoires, de telle sorte que ces quatre âges, supputés ensemble, donnent un total de douze mille ans divins : c'est ce qu'on appelle un âge des dieux. Mille de ces âges, ajoutés l'un à l'autre (douze cent mille ans divins, multipliés par trois cent soixante) peuvent être considérés comme un jour de Brahma; sa nuit a la même durée.

(1) Il ne s'agit ici que des dieux du second ordre.

» Soixante-onze fois l'âge des dieux composent un manouantarà : le nombre des manouantaràs est incalculable, et chacun d'eux verra plusieurs fois le monde détruit pour être de nouveau créé; car l'Être Suprême produit et reproduit sans cesse. »

Les Hindous prennent en général au pied de la lettre ce qu'on vient de lire; ils sont persuadés que le ciel même l'a révélé aux hommes. Ce n'est pas tout; on trouve jusque dans leurs almanachs les notions suivantes; nous en avons déjà fait mention.

« Mille jours de Brahma sont une heure de Vischnou, six cent mille heures de Vischnou font la période de Roudra, et un million de roudras ne sont qu'une seconde pour Dieu. » Quoique d'après cette progression chacune de ces secondes se compose de plusieurs milliards de milliards d'années, les brahmines soutiennent que cette proposition n'est pas orthodoxe, parce que, disent-ils, le temps ou la durée n'existe pas pour Dieu; et ils ajoutent que les astronomes devraient se mêler de leurs propres affaires sans toucher aux matières religieuses.

L'âge de Brahma se compose de cent ans, dont chacun a trois cent soixante jours de mille âges divins, ou quatre cent trente-deux millions d'années lunaires. Il est déjà parvenu, disent les Hindous, à la moitié de son âge; et nous som-

mes actuellement dans le premier jour du premier mois de sa cinquante-unième année (1). Dans ce jour se sont déjà écoulés six manouantaràs et vingt-sept âges divins du septième. Le vingt-huitième âge divin de ce septième manouantarà a déjà vu passer les trois premiers âges du monde, et quatre mille neuf cent un ans du quatrième âge ou kali-youga (2); ce qui donne, pour le commencement de cette ère fameuse, l'an 3101 ou 3102 avant Jésus-Christ.

Pendant la durée du jour de Brahma, le gouvernement de l'univers est confié successivement à quatorze Menous qui, par eux-mêmes ou par leurs descendans, règnent chacun l'espace d'un manouantarà ou soixante-onze âges divins. Mais comme ce dernier nombre multiplié par quatorze ne donne que neuf cent quatre-vingt-quatorze, quelques savans brahmines pensent que les six unités qui manquent pour compléter le nombre mille doivent être regardées comme le crépuscule du jour de Brahma.

---

(1) M. Crawfurd dit qu'il y a cinquante jours de Brahma écoulés depuis la création. C'est une erreur qui lui est échappée.

(2) En 1800. Ce sera dorénavant le terme de correspondance que je prendrai pour adapter à notre ère les diverses dates du hali-youga et des autres ères hindoues.

On lit dans le Bhagavat-Gita (1) que, parvenu à la fin de son jour, Brahma doit se reposer pendant quelque temps, et qu'à cette époque le monde sera submergé par les eaux. Premièrement le soleil et la lune s'obscurciront, et d'épaisses ténèbres couvriront tous les globes. Vischnou seul les éclairera ; Ali-Sechen, le serpent à mille têtes, vomira des torrens de feu qui réduiront l'univers en cendres. Ensuite un vent impétueux se lèvera ; les mers sortiront de leur lit et répandront leurs flots sur la terre et dans les cieux. Vischnou, couché sur le serpent et surnageant sur les eaux, renfermera dans son sein les débris de tous les mondes.

§ II. — Des trois premiers âges du monde.

La durée du monde doit être égale à un âge des dieux; elle se divise en quatre parties nommées yougas qui se composent d'un nombre inégal d'années. Il y a plusieurs calculs originaux de ces yougas; M. Roberston en a compté cinq qui tous diffèrent entre eux par le nombre des années; mais la différence n'est peut-être qu'apparente. D'après l'opinion la plus suivie, le *Crita* ou *Satya-Youga* a duré quatre mille ans divins : le *Tétra* ou *Tirtâh* (2), le second âge, n'en a

(1) C'est un épisode du poëme de *la Grande Guerre.*

(2) D'autres écrivent *tréta.*

duré que trois mille; le *Douapar* ou *Douatar* a perdu encore mille ans; c'est le troisième âge, qui a fait place au *Kali-Youga;* ce dernier âge durera mille ans. Mais ces quatre âges n'équivalent ensemble qu'à dix mille ans, et un âge des dieux est de douze mille. Les deux mille ans qui forment la différence entre ces deux nombres sont répartis dans la même proportion, c'est-à-dire qu'on ajoute huit cents ans au premier, six cents au second et quatre cents au troisième; la période accessoire du kaly-youga ne sera que de deux cents ans.

Durant ces quatre âges, les vertus, le bonheur, la vie des hommes, leur force physique et leurs facultés intellectuelles ont toujours été décroissant, de la même manière que la durée des âges, c'est-à-dire dans une proportion géométrique.

Durant le satya, le véritable âge d'or, disent les brahmines, la vertu avait quatre pieds; elle en perdit un dans le cours du tétra, ne marcha que sur deux pendant le douapar, et maintenant un seul pied lui reste. De même l'homme, qui vivait d'abord cent mille ans, a vu sa vie réduite à un siècle dès le commencement du kali; et avant l'expiration des trois cent soixante mille ans dont se compose cet âge de pollution et de perdition, il tombera dans un tel état de faiblesse

que la vie, devenue d'ailleurs très-courte, ne sera plus pour lui qu'un pesant fardeau.

Les brahmines ne tardèrent pas sans doute à s'apercevoir que leur système du gouvernement des menous était sujet à de graves difficultés, et que la sainteté de ces personnages impliquait contradiction avec la dégradation de l'espèce humaine. Alors ils imaginèrent de dire que Menou n'habite la terre que durant l'âge d'or, et qu'il disparaît durant les trois derniers âges pour reparaître à la création suivante *faisant à peu près*, disent-ils, *comme l'oiseau plongeur*, *qui tantôt s'élève au-dessus de l'eau et tantôt se cache au sein des ondes*. Les brahmines, même les plus instruits, parlent très-sérieusement de ce fait. Il y a trois millions huit cent quatre-vingt douze mille huit cent quatre-vingt huit ans, disent-ils, que le septième menou habitait sur la terre; il y est resté tant qu'a duré le satya, c'est-à-dire, pendant un million sept cent vingt-huit mille ans. Ils ne savent rien, au surplus, de tout ce qu'il a fait durant sa vie; ils ne connaissent que son nom et la manière miraculeuse dont il fut sauvé du déluge, événement qu'ils placent à la fin du dernier *Calpa* ou période des quatre âges, immédiatement avant le calpa actuel, qui est le vingt-huitième du septième manouantarà du présent jour de Brahma, comme je l'ai déjà dit.

Ce septième menou, actuellement régnant quoique invisible pour les habitans de la terre, s'appelle Vaivassouata; il est fils de Sourya, fils de Kaschiapa (l'Uranie hindoue, divinité mâle), fils de Marichy (la lumière), fils de Brahma. C'est de lui qu'est sortie la race actuelle de l'espèce humaine par Ikschouacou son fils aîné qui fut le chef des sept Rischis, saints personnages, exceptés comme lui de la condamnation générale, et par Ilà sa fille qui épousa Bouddha ou Mercure, fils de Chandra ou la lune, lequel eut pour père Atrî fils de Brahma. Ainsi, sa postérité se divisa en deux grandes familles; dont l'une prit le nom d'enfans de Sourya, le soleil, et l'autre d'enfans de la lune, à cause de Chandra père du mari d'Ilà. Les premiers régnèrent sur l'Ayodhya, l'*Oude* moderne, et les seconds sur le pays de Pratischtzana ou Vitora.

Il est à remarquer que ce n'est point au menou Vaivassouata qu'est dû le livre des institutes des *Devoirs religieux et civils.* Sa date est bien plus ancienne; il est l'ouvrage du premier menou qui a régné dans le jour actuel de Brahma; il s'appelait Soua-Yambhouva, mot qui signifie *fils de celui qui existe par lui-même;* de sorte que si l'on veut connaître l'époque de la promulgation de ce livre, il ne s'agit que de multiplier par six fois soixante-onze ou quatre cent vingt-

six le total d'un âge divin (1), et ajouter au total tout ce qui s'est déjà écoulé du règne du menou actuel.

Quelques brahmines de bonne foi, mais en fort petit nombre, conviennent qu'on doit peu compter sur la supputation des premiers âges, et ils confesseraient presque s'ils n'étaient retenus par un faux amour-propre qu'il n'y faut voir que des calculs astronomiques, fondés sur les révolutions apparentes des étoiles fixes ou sur quelque base semblable. Quant au quatrième âge, ils se montrent fortement convaincus qu'il remonte à plus de trois mille ans au-dessus de notre ère ou de celle de Vicramaditya, et ils croiraient faire une trop forte concession que de rien retrancher des cinq mille ans d'existence qu'ils accordent au livre de Menou.

Certains Européens n'ont pas laissé voir moins de disposition que les brahmines eux-mêmes à prendre pour exactes leurs plus anciennes dates. M. Halhed, après en avoir cité quelques-unes qui remontent à plusieurs millions d'années, prend la peine de les défendre sérieusement contre les attaques de l'incrédulité. Un sastra (traité spécial sur les devoirs des hommes), ou-

---

(1) Cinq cent onze millions deux cent mille ans lunaires.

vrage de Mumnou qui dit l'avoir écrit par le commandement de Brahma, porte la date de la 1010me année du satya-youga. Un autre traité, relatif aux devoirs du magistrat, a été publié par Jugeboulk, l'an 95 du tétra-youga. « Si ces époques étaient fausses, dit ensuite l'écrivain anglais, il a été un temps où la fausseté aurait été trop sensible pour que le fait pût s'accréditer parmi les hommes; des réclamations unanimes se seraient élevées contre de telles allégations. »

Il y a tant de frivolité dans ce raisonnement qu'il paraît superflu de vouloir le combattre; mais convenons qu'il faut pousser un peu loin l'enthousiasme pour s'ériger ainsi en défenseur des contes brahminiques. Quand une triste expérience nous montre chaque jour que vingt siècles suffisent pour élever entre deux époques un voile souvent impénétrable; que dans le pays même que nous habitons, il n'est peut-être pas un seul monument qui ait deux mille ans d'existence, une seule vérité historique clairement établie pour ces temps reculés, comment peut-on seulement concevoir que l'ouvrage d'un homme, un livre, sujet à périr par tant d'accidens, ait traversé huit ou neuf mille fois trois cent soixante ans?

Le précédent calpa ayant fini par un déluge, la terre se peupla de nouveau par les enfans du menou Vaivassouata. Nous disons les enfans du

menou, car les Rischis, on ne sait trop pourquoi, n'eurent point de postérité. Le second âge, tétra-youga, commence avec le règne d'Ischouacou tige de la famille du soleil, et avec celui de Bouddha chef des enfans de la lune. Les premiers jusqu'à Rama, si fameux dans l'Inde par ses exploits et ses aventures, ont fourni sans interruption cinquante-cinq rois; les seconds jusqu'à Youdhischthir n'en comptent que quarante-cinq. On trouve la liste des uns et des autres dans les divers pouranas.

Ces princes se sont constamment succédé de père en fils par ordre de primogéniture, et, Rama non compris, ils ont régné l'espace de trois mille trois cents ans divins; Rama lui-même n'a paru que durant l'intervalle qui sépare le second et le troisième âge, le tétra et le douapar. Rama eut pour père Dasaratha.

Dans la famille de la lune, le droit d'aînesse a reçu de temps en temps quelque atteinte. Yayaty, le cinquième souverain depuis Bouddha, mécontent de ses quatre premiers-nés, leur fit des apanages ou les bannit de sa présence, et donna le trône de l'Inde au cinquième qui était le plus jeune. Drahya, l'un d'eux, reçut l'ordre de tourner ses pas vers l'est; c'est celui dans lequel M. Jones croit voir le *Yao* des Chinois. Le fameux *Douschmanta*, le héros du drame de Sa-

contala, est de la branche de la lune; il eut pour fils *Bharata* qui donna son nom au pays sur lequel il régnait. Les brahmines sont assez embarrassés pour remplir la lacune qui doit se trouver entre Bharata et son successeur Youdhischthir, parce que le nombre des princes qui occupent l'espace intermédiaire est moindre de neuf que dans l'autre branche; ils sont obligés d'assigner aux divers règnes une durée prodigieuse.

Les Souryas et les Chandras continuèrent à donner des souverains à l'Inde durant tout le cours du troisième âge; mais encore ici les Chandras sont moins nombreux que les Souryas; car depuis Couscha (Cusha) fils de Rama jusqu'à Vrihadrana dont le règne finit avec le douapar on compte trente princes, tandis qu'on n'en trouve que vingt-cinq dans la famille de la lune. Encore tient-on pour constant que Parikschit, le dernier de ceux-ci, a vécu dans l'intervalle du douapar au kali-youga. Quoi qu'il en soit, ces divers princes ont régné successivement l'espace de huit cent soixante-quatre mille ans.

Les troubles politiques dont l'Inde fut agitée à la fin de cet âge, ont fait naître un des plus beaux ouvrages dont ses poètes puissent justement s'honorer. C'est le Mahabbarat ou la grande guerre. Youdhischthir, oncle et prédécesseur de

Parikschit, fut détrôné par Douryodhan, et ne recouvra son royaume qu'après une lutte opiniâtre à laquelle le dieu Krischna prit beaucoup de part.

§ III. — Des Avatars, ou incarnations de Vischnou.

Vischnou chargé de conserver le monde créé par Brahma est venu plus d'une fois au secours des hommes, soit pour les défendre contre les élémens, soit pour combattre et tuer des tyrans qui les opprimaient, soit enfin pour les fortifier contre le vice ou les ramener dans les voies de la vertu. Dans toutes ces occasions il s'est revêtu de formes sensibles : tantôt il a pris le corps d'un animal, tantôt il s'est montré sous la figure humaine. Ce sont ces diverses incarnations de Vischnou que l'on nomme *Avatars;* et bien que par leur nature elles semblent appartenir à la religion plus qu'à la chronologie, nous en parlerons néanmoins ici, parce que leur histoire est intimement liée à celle des premiers âges.

Ces incarnations sont en très-grand nombre ; car toutes les fois que les hommes ont reçu quelque bienfait du ciel, ils ont supposé que c'était par l'intervention et l'action immédiate de cette Providence conservatrice dont Vischnou est dans l'Inde l'image ou l'agent; toutefois les

Hindous ne reconnaissent que dix avatars principaux, neuf déjà anciens et le dixième encore attendu. Ces grands avatars, objet vénéré de la croyance générale, sont décrits dans les divers pouranas; ils sont même la matière d'une ode de Zayadéva, l'un des plus grands poètes de l'Inde, et le dieu y est toujours invoqué sous le nom de *Césava* et de *Héri* ou seigneur de l'univers.

I. Dans la première de ses incarnations, Vischnou prit la forme d'un poisson. La terre entière était couverte par les eaux; les hommes allaient tous périr; un géant de la race des asours ou mauvais génies avait avalé les Védas. Le dieu sauva Satyaurata et sa famille, attaqua et tua le géant et recouvra les Védas qu'il plaça dans une arche fabriquée par lui-même. Quelques savans pandits prétendent qu'il ne retrouva que les trois premières parties du livre sacré, et c'est pour cette raison que la plupart des brahmines rejettent l'autorité de l'Atharva-Véda, qui est la quatrième.

II. Dans la seconde incarnation, Vischou se changea en tortue pour soutenir la montagne *Mandar* que les bons et les mauvais anges agitaient dans la mer afin de produire l'*amritam* qui devait leur donner l'immortalité. La montagne fut placée sur le dos de la tortue, et on la fit tourner comme un moulinet au moyen du ser-

pent *asouki* suivant M. Wilkins, et *adisseken* suivant Sonnerat.

III. Dans la troisième, il se métamorphosa en sanglier pour retirer la terre du fond des eaux où sa pesanteur l'avait entraînée, et il l'éleva sur la pointe d'une de ses défenses.

Ces trois avatars, qui se rapportent évidemment au même fait d'une inondation générale, ont leur place au commencement du satya-youga. C'est l'histoire du septième menou, pompeusement décrite dans le premier pourana et rapportée en abrégé dans le Bhagavat-Gita.

IV. Vischnou, dans le quatrième avatar, voulant punir un roi impie envers les dieux et tyran de ses sujets, sortit d'une colonne de marbre sous la forme d'un homme-lion, et il le mit à mort. Cet événement a eu lieu entre le premier âge et le second.

V. Le cinquième avatar, dit M. Jones, paraît fondé sur quelque fait historique, et tout au moins il renferme de belles fictions morales. Le dieu apparut déguisé sous la taille d'un nain et les habits d'un mendiant pour humilier et punir le roi Bali, trop fier de sa puissance et de sa stature de géant.

VI, VII, VIII. Dans ces trois avatars, Vischnou porte le nom de Parassou-Rama, de Rama-Chandra et de Pala-Rama; il châtie plusieurs princes

de la caste Tschatriya, est vainqueur du démon à dix têtes, paraît tout rayonnant de gloire, donne aux Hindous un gouvernement et des lois, et leur enseigne enfin l'art de cultiver la terre. Sonnerat a été mal informé, quand il donne au huitième avatar le nom de Parassou-Rama; c'est Pala-Rama. Mais d'une part le savant voyageur n'a guère recueilli ses renseignemens que sur la côte de Coromandel, où les doctrines diffèrent de celles du Haut-Hindoustan; d'autre part, il peut avoir été induit en erreur par la conformité des noms, d'autant qu'il est convenu par plusieurs pandits que les trois Ramas ne sont qu'un seul individu, et les trois avatars trois versions différentes du même fait. Ils sont du moins persuadés que les deux premiers sont contemporains, et ils les font vivre au commencement du troisième âge.

M. Sonnerat rapporte au sujet de Parassou-Rama une histoire assez singulière. Vainqueur des enfans du soleil, dit cet écrivain, Rama donna leur royaume aux brahmines; l'ingratitude de ces derniers le contraignit à chercher un asile sur les Gattes dont l'Océan baignait alors le pied. Il pria Varouna, dieu de la mer, de retirer un peu ses eaux, afin qu'il eût assez d'espace pour habiter au bas de la montagne; il lui demanda le terrain que pourrait parcourir une

flèche. Varouna consentit; mais le pénitent Varader dit au dieu de la mer que Parassou-Rama était Vischnou, et qu'il lancerait la flèche si loin qu'il ne lui laisserait plus de place pour ses eaux. Le dieu de la mort vint au secours de Varouna, et métamorphosé en fourmi blanche il se mit à ronger l'arc de Vischnou, qu'il endommagea au point que la flèche ne put parcourir qu'une petite distance. Les eaux s'étant aussitôt retirées, la côte de Malabar se forma de toute la portion de rivage qui restait à sec.

IX. Le même voyageur dit que dans la neuvième incarnation Vischnou apparut sous la forme de Krischen ou Krischna, qu'il délivra la campagne du serpent calengam et qu'il l'écrasa en lui marchant sur la tête; là-dessus il remarque que le serpent joue un rôle important dans toutes les anciennes mythologies; ce qui est vrai; mais il est évident encore qu'il s'est trompé en regardant cet avatar comme le neuvième. Krischna fut toujours le dieu de prédilection des Hindous et surtout de leurs femmes, et cette préférence est fondée, car Krischna est le plus aimable des dieux de l'Inde; aussi les brahmines disent sans hésiter que Krischna est Vischnou; toutefois cette transformation, mise par quelques-uns au nombre des avatars, ne figure point parmi les dix principaux, et l'opinion générale, d'autant plus à con-

sidérer qu'il s'agit d'un fait extrêmement essentiel, est que dans ce neuvieme avatar Vischnou est venu sous la forme de Bouddha pour proscrire à jamais les sacrifices sanglans que les *Védas* même recommandaient en plusieurs circonstances.

X. Le dixième avatar ne paraîtra qu'à la fin du kali-youga. Vischnou prendra la forme de *Kalci* ou de centaure, moitié homme moitié cheval; il détruira la race impure des méchans et des impies. Sonnerat observe encore ici que presque tous les peuples de l'Asie attendent un dieu comme les Hindous. Ali, disent les Persans, reviendra sur la terre à la fin des siècles; les Chinois l'espèrent de leur Phélo, les Japonais de Cambadoxi, les Siamois de Sammonocodom; les Romains attendaient un roi prédit par les sibylles et un fils d'Apollon annoncé par l'oracle de Delphes; les Juifs attendent encore le Messie, et partout ce dieu, ce héros, ce prince promis aux nations doit être un bienfaiteur de l'humanité, soutien des bons, terreur des méchans. Cet accord unanime dans le fond des mythologies asiatiques prouve sans contredit qu'elles émanent toutes du même principe; que partout les préceptes de la sagesse ont été confiés par les premiers hommes à la garde du merveilleux. Mais, dira-t-on, pourquoi jeter un voile incommode sur des vérités dont la connaissance, éclairant la raison,

peut conduire l'homme au bonheur? C'est que telle est la marche de l'esprit humain ; des idées abstraites le fatiguent, il préfère celles qui ont commencé par frapper les sens. Pour moi, quand je vois dans l'Inde ce temps qui existe avec Dieu de toute éternité; cette immensité d'âge accordée aux divinités secondaires; ces incarnations diverses qui n'ont eu pour but que l'avantage des hommes; cette providence conservatrice qui soutient le monde; ces génies tutélaires qui viennent donner des codes de morale et de politique aux enfans des hommes; quand je vois ensuite les autres peuples fonder sur la bonté divine les mêmes espérances ou proclamer les mêmes bienfaits, je ne doute point qu'il n'ait fallu partout l'intervention du ciel pour donner sur la terre quelque empire à la vertu.

Plusieurs brahmines ont adopté, pour classer les dix avatars dans les quatre âges, la même proportion décroissante de quatre à un ; de sorte qu'ils en mettent quatre dans le satya, trois dans le tétra, deux dans le douapar, et un dans le kali. Si leur calcul avait été généralement suivi, on pourrait en tirer une grande présomption d'exactitude ou le croire fondé sur quelque vérité historique; dans ce cas, on s'en servirait avec fruit pour arriver à des résultats un peu moins incertains.

Mais on n'est généralement d'accord que sur la date des anciens avatars. Il s'agit là d'événemens si éloignés, et, abstraction même faite des millions d'années de la chronologie hindoue, placés dans un tel isolement faute de faits contemporains dans l'histoire des autres peuples que les brahmines ne sauraient établir sur aucune raison des opinions diverses ou contradictoires. Tous encore sans exception se réunissent à dire que la transformation de Vischnou en kalci n'est pas arrivée, et que son apparition sous la figure de Bouddha doit être le dernier de ses grands avatars; mais l'époque même de l'apparition de Bouddha est vivement discutée entre les divers partis des pandits et des astronomes. Les uns la placent dans le troisième âge, et les autres vers le commencement du kali-youga.

§ IV. — De l'époque de l'apparition de Bouddha.

Les Kaschmiriens, qui prétendent que c'est dans leur pays que Bouddha s'est montré aux hommes, le font postérieur de deux siècles à Krischna qui, comme je l'ai dit plus haut, est le héros de la grande guerre du *Mahabharat* que la chronologie hindoue place vers la fin du troisième âge. D'après cette opinion, l'apparition de Bouddha devrait être fixée au commencement

du kali-youga, ou tout au plus au temps qui se trouve entre le kali et le douapar. Mais ici, comme partout où il s'agit de fixer une date ancienne, les difficultés sont nombreuses et les sentimens partagés. Le pandit Goverdhan, qui avait d'abord affirmé qu'un intervalle de deux cents ans séparait Bouddha de Krischna, a déclaré plus tard que les avis sur ce point varient dans le Kaschmir; que les uns font cet intervalle de vingt-quatre ans, et les autres seulement de douze.

L'auteur du *Dabistan*, qui fait toujours preuve d'exactitude, assure avoir entendu dire à tous les pandits que Bouddha a commencé sa carrière dix ans avant le commencement du quatrième âge. On lit dans le premier chapitre du *Bhagavat* que Bouddha fils de Jina a vu le jour à Cicata au commencement du kali. On croit que Cicata est la forêt de Dhermaranya, auprès de la ville de Gaya; on y voyait encore il y a peu d'années une image colossale du dieu en pierre noire.

L'opinion des pandits que l'auteur du *Dabistan* a consultés se trouve appuyée par une inscription sanscrite trouvée à Bouddha-Gaya (1). En voici un extrait :

---

(1) Elle a été trouvée par M. Wilmot en 1785, copiée par lui et traduite ensuite par M. Wilkins.

« L'auteur de toutes les félicités, émanation de Narayan, le bienfaisant Bouddha a résidé au milieu d'une forêt sauvage, peuplée de tigres et d'autres bêtes féroces. Ce dieu *Hari*, souverain de tout ce qui existe, est apparu dans cet océan des choses créées *à la fin du douapar* et *au commencement du kali;* c'est en ce lieu même qu'il s'est fait voir avec une portion de sa nature divine.

» L'illustre Amara-Déva, qui fut chef du conseil du grand roi Vicramaditya, ayant découvert cette place y passa douze ans entiers dans la pénitence, ne vivant que de racines et couchant sur la terre afin de se rendre favorable l'être suprême Bouddha..... Au bout de ce temps, il eut une vision pendant la nuit, et il entendit ces mots: Demande maintenant la grace que tu voudras. Amara surpris répondit: La grace que je te demande c'est de te rendre visible à mes yeux. La nuit suivante, il eut la même vision, mais le dieu s'exprima ainsi: *Est-ce qu'il peut y avoir une apparition dans le kali-youga?* Toutefois, en regardant et en adorant mon image, on obtiendra tous les biens, comme si j'étais présent.

» Alors Amara fit faire l'image de Bouddha, et lui érigea un temple magnifique..... Ce lieu porte le nom de *Bouddha-Gaya*..... Quiconque y voit l'image du dieu reçoit le pardon de cent péchés,

de mille s'il peut la toucher, et de cent mille s'il l'adore avec un cœur contrit.» Cette inscription porte la date de l'an 1005 de l'ère de Vicramaditya antérieure de cinquante-six ans à l'ère vulgaire.

Le double témoignage écrit du Dabistan et de l'inscription, corroboré par l'assertion positive du Bhagavat et par les traditions kaschmiriennes, semblerait devoir faire regarder comme positive l'époque de l'apparition de Bouddha. Mais l'auteur des *Pouranas expliqués*, Radhacant, l'un des plus célèbres pandits du Bengale, soutient qu'elle n'a eu lieu qu'après l'an 1000 du kali-youga. M. Jones rapporte que, lorsqu'il opposa au pandit l'autorité du Bhagavat, il lui répondit que, s'agissant d'une période de quatre cent mille ans et plus, on pouvait bien regarder les deux ou trois premiers mille ans comme *le commencement* indiqué par le pourana. Il cita, à l'appui de son opinion, le livre du savant Gossouami, intitulé: *le Bhagavat-Amrita* (nectar du Bhagavat) où il est dit formellement que Bouddha s'est rendu visible après la mille deuxième année du kali-youga, que son corps était de couleur rougeâtre et qu'il n'avait pas de cheveux sur la tête.

Quoi qu'il en soit de ces deux opinions opposées que je tâcherai dans peu de concilier, on

voit que pour déterminer l'époque précise de l'apparition de Bouddha, même dans le système chronologique des Hindous, il est nécessaire de fixer d'abord celle à laquelle commence le kali-youga.

§ V. — Du kali-youga ou quatrième âge.

Tous les brahmines soutiennent, parce qu'ils en paraissent convaincus, que leur kali-youga remonte à plus de trois mille ans avant notre ère et celle de Vicramaditya. Leurs pouranas donnent cette date au règne de Parikschit successeur de Youdhischthir, de même qu'à celui de Vrihadrana son contemporain, successeur de Vrihabbala qui fut tué dans la grande guerre du Bharat par Abimaniou fils d'Arjoun et père de Parikschit.

M. Legentil est l'un des premiers Européens qui, fondant leurs calculs sur des opérations astronomiques, ont cherché à déterminer le temps fixe auquel a commencé cette ère fameuse, et il a trouvé que c'est en l'an 3102 avant Jésus-Christ, ce qui forme une époque antérieure de plusieurs siècles au déluge de Noé. Le colonel Dow, Halhed, Holwel, Robertson et d'autres savans anglais ont adopté ce calcul avec très-peu de différence; on a fait de même en France, et plu-

sieurs de nos écrivains ne semblent pas conserver sur ce point le moindre doute. S'il ne s'agissait que d'une ère purement astronomique, on pourrait sans scrupule s'en tenir à cette opinion ; mais comme des faits essentiels se rattachent aux diverses périodes de cette ère et que, à moins de renverser de fond en comble la chronologie vulgaire, il n'est guère possible d'admettre dans l'histoire d'un peuple l'existence d'un fait qui remonte au-dessus de l'an 2300 avant Jésus-Christ, il semble qu'on ne doit se ranger au sentiment de M. Legentil qu'en le modifiant, c'est-à-dire en rapprochant de nous la naissance du kali-youga.

Essayons d'abord de présenter dans un tableau resserré les principaux événemens qui, suivant les brahmines, remplissent leur quatrième âge jusqu'aux temps plus modernes de Vicramaditya.

Après avoir donné à l'Hindoustan vingt-huit princes dans chaque ligne depuis Vrihadrana et Parikschit, durant l'espace de mille ans entiers, les deux familles du soleil et de la lune s'éteignirent dans les personnes de Soumitra et de Kschémaca ; ce qui fait à peu près trois générations pour cent ans ; calcul exagéré pour quiconque étudie et consulte le cours ordinaire de la nature; mais l'exagération est bien plus sen-

sible dans ce que les Hindous rapportent des princes du Maghada ou Bahar, dont la puissance née à la fin du troisième âge s'est soutenue jusqu'à l'époque de Soumitra et de Kschémaca. Sahadéva, disent-ils, fils de Jarasandha, profita de l'état de faiblesse du roi Youdhischthir pour créer dans le Maghada un état libre et indépendant; il le transmit à ses successeurs; mais le nombre de ceux-ci ne s'éleva qu'à vingt jusqu'à Pradyota, qui usurpa la couronne l'an 2100 avant Jésus-Christ. C'est donner à chacun de ces princes un règne d'environ cinquante ans, ce qui choque toute vraisemblance. Cet espace de mille ans, le même pour les trois races qui ont régné à la fois sur l'Inde, n'est probablement qu'une période artificielle adoptée par les Hindous pour les besoins de leur chronologie.

Satiajit, vingtième roi du Maghada, ne laissa qu'un fils assez jeune. Sounaca, son ministre, le fit mettre à mort et plaça la couronne sur la tête de son propre fils Pradyota. Cet événement eut lieu, suivant le Bhagavat-Amrita, deux ans avant l'apparition de Bouddha arrivée elle-même l'an 1802 du kali; et comme le kali précède de 3102 ans l'ère des chrétiens, l'avénement de Pradyota peut être fixé à l'an 2100 avant Jésus-Christ. Au reste, la date de ce fait est assez importante en ce que, depuis Pradyota, les prin-

ces de sa famille semblent s'être succédé régulièrement, et que la durée de leur vie ou de leur règne n'offre rien de contraire aux lois générales de la nature.

Pradyota et ses quatre premiers descendans ont régné ensemble cent trente-huit ans. Sissounaga, le cinquième, monta sur le trône l'an 1992 avant Jésus-Christ. Celui-ci eut après lui neuf successeurs jusqu'à Nanda, de qui les livres sanscrits font souvent mention. Ces quinze rois, Nanda non compris, occupèrent le trône pendant quatre cent quatre-vingt-dix-huit ans; il paraît qu'ils régnaient non-seulement sur le Bahar ou Maghada mais encore sur les bords du Gange, et qu'après l'extinction de Sourya et de Chandra, Pradyota avait réuni à ses domaines les royaumes d'Ayodhya et de Pratichtzana.

Nanda succéda l'an 1602 avant Jésus-Christ à Mahanandi, son père. Il parvint, disent les brahmines, à une grande vieillesse, puisqu'il ne régna pas moins de cent ans. Au bout de ce temps, il fut assassiné par un brahmine aussi vindicatif et irascible qu'il était savant; ce brahmine, appelé Chanacya, plaça sur le trône la race de Maurya; celle de Pradyota s'éteignit avec Nanda, dont tous les enfans partagèrent le sort. Le premier prince de cette dynastie nouvelle fut *Chandragoupta*.

§ VI. — De l'époque de Chandragoupta.

Cette époque n'est pas moins importante que celle de Pradyota ; car s'il est vrai que ce Chandragoupta est, comme tout porte à le croire, le même personnage que le Sinsarchound de Férischta et le Sandrocottus des Grecs, elle fournira un point de comparaison entre la chronologie vulgaire et celle des Hindous. Quant à présent, je ne ferai que suivre les pouranas et leurs calculs.

Chandragoupta s'empara ou fut mis en possession du trône de l'Hindoustan l'an 1502 avant Jésus-Christ. Sa famille fournit, en le comptant, dix souverains dont les règnes prennent ensemble cent trente-sept ans. Après la mort du dernier, un de ses officiers, nommé Pouchpamitra de la famille de Sounga, se saisit du sceptre l'an 1395. Cent douze ans après, c'est-à-dire l'an 1253 avant Jésus-Christ Dévabhouti, neuvième successeur de l'usurpateur Pouchpamitra, périt sous les coups de son ministre Vassoudéva de la famille de Canna.

Ici la chronologie hindoue retombe dans l'arbitraire ou le merveilleux. Dévabhouti et ses trois successeurs ont régné trois cent quarante-cinq ans. Balin, de la quatrième caste et de la famille d'Andra, tua Soussarman son maître, comme le bi-

saïeul de Soussarman avait tué Dévabhouti, et la couronne tomba dans les mains du meurtrier qui la transmit à ses descendans. Cette révolution arriva l'an 908 avant Jésus-Christ. Ceux-ci, au nombre de vingt jusqu'à Chandrabija, le dernier dont les pouranas font mention, se maintinrent au rang suprême pendant quatre cent cinquante-six ans. Après Chandrabija qui mourut l'an 452 avant J. C. ou 396 avant Vicramadyta, il n'est plus parlé des princes du Magadha, du moins comme souverains indépendans. A la vérité, le pandit Radacant, dans son livre des *Pouranas expliqués*, donne une liste de soixante-seize rois formant sept dynasties, lesquels ont possédé le trône pendant treize cent quatre-vingt-dix-neuf ans. M. Jones croit ou que l'existence de ces princes est fort douteuse, ou que leur domination dont le siége était dans le Dékhan, d'après l'auteur lui-même, ne s'est point étendue sur le Bahar. Radhacant conduit ses dynasties jusqu'au onzième siècle de notre ère; Praviraca, le dernier prince qu'il nomme, régnait à Cilacila, ville du pays des Mahrattes. A cette époque l'empire hindou fut entièrement envahi par les Mléckhas ou infidèles.

Je vais maintenant présenter aux lecteurs une table chronologique, où se trouvent rappelés les principaux événemens que j'ai cités. C'est le système entier de la chronologie des brahmines,

ou plutôt c'est l'esquisse imparfaite d'un système incomplet ; mais en puisant à des sources obscures, défectueuses, peu abondantes, il n'était guère possible de produire des résultats plus satisfaisans.

PREMIÈRE ANNÉE DU PREMIER JOUR DU PREMIER MANOUANTARA, DE LA CINQUANTE-UNIÈME ANNÉE DE BRAHMA.

Soua-Yambhouva, premier menou, auteur des institutes qui portent le nom de *lois de Menou.*

Depuis Soua-Yambhouva, cinq manouantaras se sont écoulés.

SEPTIÈME MANOUANTARA ; vingt-sept âges divins ou *calpas* en sont révolus.

Vingt-huitième calpa.

Déluge universel.

Trois premiers avatars ou incarnations de Vischnou en poisson, en tortue et en sanglier.

Commencement du SATYA-YOUGA.

Vaivassouata, septième menou.

Cet âge a quatre mille ans divins, et est séparé de l'âge suivant par une période de huit cents ans.

Le Sastra de Mumnou, suivant Halhed, porte la date de l'an 1010 du satya.

Le quatrième avatar a aussi paru dans le cours de cet âge.

Tétra-youga, composé de trois mille ans divins et d'une période de six cents ans.

Ikschouacou, tige des Souryas ou enfans du soleil.

Bouddha, tige des Chandras ou enfans de la lune.

Sastra de Joge-Boulk, portant suivant Halhed la date de l'an 95 du tétra.

Série de cinquante-cinq rois dans la branche de Sourya.

Série de quarante-cinq rois dans la branche des Chandras.

Apparition du cinquième avatar durant cet âge.

Parmi les enfans de Chandra on remarque: Yayati, qui bannit son fils Druhya, probablement l'Yao des Chinois, et Douschmanta, fameux par le drame de *Sacontala*, père de Bharata qui donna son nom à l'Inde.

Entre le tétra et l'âge suivant, apparition des sixième, septième et huitième avatars, et règne de Rama.

Douapar-youga, composé de deux mille ans divins et d'une période de quatre cents ans.

Série de trente Souryas et de vingt-cinq Chandras jusqu'à Vihadrana et Parikschit.

Vers la fin de cet âge, le Mahabbarat ou grande guerre; apparition de Krischna qui vient y prendre part.

Peu de temps après, suivant les Kaschmiriens, le Bhagavat, le Dabistan, etc.; apparition du neuvième avatar, Bouddha-Sakhia.

Kali-youga, de mille ans divins avec une période de deux cents ans.

Avant J. C.

Commencement de cette ère vers l'an 3101

Fondation du royaume de Maghada à la même époque.

Promulgation ou arrangement des Védas par Viassa, dans les premières années sans date fixe.

Fin du royaume d'Ayodhia et de la dynastie des Souryas en la personne de Soumitra, vingt-huitième roi, depuis Urucriya fils de Vrihadrana 2101

Fin du royaume de Pratchitzana et de la dynatie des Chandras dans la personne de Kschémana, vingt-huitième roi depuis Janamijaya fils de Parikschit, dans le même temps.

Mort de Satiajit, vingtième roi de Maghada, et usurpation du trône de tout l'Hindoustan par Pradyota, la même année.

Naissance de Bouddha, suivant Rhadacant, Gossouami et autres. 2098

Règne de Sissounaga. 1962

Avénement de Nanda, assassiné au bout de cent ans. 1602

Chandragoupta, premier roi de la race de Maurya. 1502

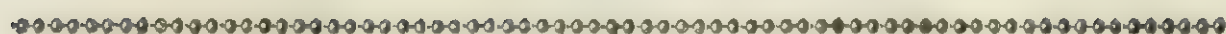
Pouchpamitra, de la race de Sounga, usurpateur. 1365

Vassoudéva, de la race de Canna, usurpateur. 1253

Balin, de la famille d'Andhra, Soudre de naissance, aussi usurpateur. 908

Chandrabija, dernier roi de Maghada. 452

Ère de Vicramaditya. 56



CHAPITRE III.

DE LA CONCORDANCE DE LA CHRONOLOGIE DES HINDOUS AVEC LA CHRONOLOGIE VULGAIRE.

Les Hindous ont eu des astronomes, des philosophes et des poètes, mais ils ont manqué d'historiens ; du moins les ouvrages de ces derniers se sont perdus ou ils sont encore enfouis dans les bibliothèques sanscrites, ce qui paraîtra néanmoins peu probable si l'on réfléchit aux travaux infatigables des savans anglais qui, depuis plus de trente ans, s'occupent de recherches historiques. Les poètes hindous se sont emparés des principaux événemens de leur pays, pour en faire le sujet de leurs chants ; et, comme les chroniques des peuples voisins ou les anciennes traditions confirment assez souvent leurs récits, au moins en partie, il est permis de penser que des faits réels se cachent toujours sous le voile de leurs fictions. Au surplus, on peut presque assurer que leurs trois premiers âges, de même que la durée arbitraire qu'ils ont assignée au kali-youga, ne présentent au fond que

le résultat symétrique des calculs des anciens astronomes, et que, pour les accommoder aux prétentions gigantesques de leur orgueil ou aux exigences d'une imagination capricieuse et vagabonde, les brahmines y ont transporté des événemens qui tout au plus doivent prendre place dans les premiers temps du kali-youga.

Il s'agit donc de chercher au milieu des fables qui les enveloppent ces événemens qu'ils ont pris tant de peine à défigurer; et, pour leur assigner des dates un peu moins incertaines, il faut partir d'un point fixe, au-delà duquel il est évident que leur histoire ne saurait remonter.

Il est un fait historique qu'on trouve dans les annales de tous les peuples, même de ceux qui n'eurent entre eux aucune communication: c'est celui du déluge. Et certes, lorsqu'on voit figurer un événement de ce genre dans l'histoire des Persans, des Indiens, des Égyptiens, des Scythes, des Grecs, des peuples même de l'Amérique (1), on peut croire au déluge, sans être taxé de ne voir l'histoire qu'à travers le prisme des préjugés religieux. Tant de témoignages si peu suspects peuvent servir de fondement à une opinion libre,

(1) Qu'on s'obstine à regarder comme nouveaux, quoiqu'on ne sache ni comment ni à quelle époque l'Amérique s'est peuplée.

indépendante des documens sacrés recueillis par Moïse. Et ce n'est point par une simple concession aux idées reçues, c'est bien à cause de ma conviction qu'en cherchant à concilier la chronologie vulgaire avec celle des Hindous je prendrai le déluge pour point de départ.

Mais si je crois trouver le premier homme dans le premier menou, Noé dans Vaivassouata, le déluge dans les premiers avatars, qu'on ne pense pas que je veuille dire que les Hindous ont emprunté des Juifs l'histoire des premiers temps; non; les Hébreux ne sont à mes yeux qu'un peuple de beaucoup postérieur à celui qu'Alexandre trouva sur les rives de l'Indus; les Hébreux sous Abraham, Isaac et Jacob ne composaient qu'une famille: ils ne se sont formés en corps de nation qu'après leur sortie de l'Égypte; mais à cette époque, les Égyptiens comme les Hindous possédaient de l'instruction, des richesses, de la puissance et un gouvernement régulier. Les uns et les autres, sortis d'une même contrée, avaient emporté en s'éloignant les traditions vivantes des événemens dont leurs pères avaient été les témoins oculaires, et ces traditions, bientôt altérées par l'idolâtrie, l'ignorance, la présomption et d'autres causes encore, étaient devenues, sur les bords du Gange et sur ceux du Nil, le fondement du dogme religieux, long-temps avant que Moïse

éclairât les Juifs et leur fît connaître leur propre histoire.

Qu'on ne pense pas non plus qu'adoptant une opinion diamétralement opposée, et ne voyant dans Moïse qu'un homme, grand pour son temps mais sans mission divine, je prétends que le législateur des Hébreux prit aux Égyptiens les matériaux de la Genèse. Les Juifs de cette époque étaient ignorans et grossiers, façonnés par une longue dépendance aux plus ignobles habitudes; ils n'avaient reçu des Égyptiens que leurs superstitions et leurs erreurs; Moïse élevé avec soin avait pu de bonne heure donner l'essor à son génie, et les célestes inspirations durent le trouver docile et naturellement disposé à devenir le libérateur de ses frères.

Quant au déluge, qu'on peut tenir pour constant même sans le secours des livres saints, je ne déciderai point s'il a été universel ou seulement partiel. Les deux opinions ont des partisans, et l'on peut sans risque embrasser l'une ou l'autre. Quand il est dit que les eaux couvrirent la terre, il est possible que l'expression n'ait cherché qu'à répondre à l'idée que les hommes avaient conçue de ce grand accident (1).

---

(1) C'est ainsi qu'il est dit dans l'Écriture que Josué ordonna au soleil de suspendre sa marche.

Ce qui paraît positif, c'est que les eaux submergèrent en entier la contrée qui avait servi de berceau au genre humain; par conséquent l'histoire d'aucun peuple ne peut aller au-delà de cette époque de destruction et de bouleversement.

De là il résulte que, si les traits frappans de ressemblance qui existent entre le Noé des Hébreux et le septième menou des Hindous conduisent à penser que ces deux individus sont le même personnage, les quatre âges devront en entier prendre une date postérieure à l'an 2350 avant J. C., époque du déluge de Noé; et la difficulté ne consistera plus qu'à déterminer le commencement du kali-youga.

§ I. — De la composition numérique des quatre âges hindous et de leur durée.

Commençons par établir une proposition que nous n'avons fait, jusqu'ici qu'énoncer. Ces quatre âges, soumis à une progression décroissante et parfaitement régulière, sont évidemment le résultat des calculs arbitraires des brahmines, calculs auxquels ils ont donné pour base des opérations astronomiques dont ils ont toujours fait mystère. On croit généralement aujourd'hui, dit Crawfurd, que ces périodes si bien proportionnées entre elles se rapportent à la révolution des

étoiles fixes, notamment à la précession des équinoxes, et que les brahmines ne leur ont donné cette durée immense que pour étonner le vulgaire et lui ôter la connaissance de ce qu'ils voulaient garder pour eux seuls.

M. Legentil rapporte qu'à force d'entendre son pandit parler des quatre âges, et s'étant souvenu à propos que lorsqu'il faisait sous les yeux de l'Hindou le calcul des éclipses solaires, celui-ci l'obligeait toujours à supposer dans les étoiles un mouvement de précession de cinquante-quatre secondes, il vint à soupçonner que tous ces yougas pouvaient bien n'être qu'un certain nombre de révolutions de l'équinoxe. Il trouva en effet, par ses propres calculs, que tout se réduisait à des périodes astronomiques qui, une fois déterminées, pouvaient amener des résultats à l'infini; car dès qu'on suppose que la précession des équinoxes est de cinquante-quatre secondes par chaque année, la révolution du ciel doit s'accomplir en entier dans vingt-quatre mille ans. Or, continue M. Legentil, toutes les sommes d'années que le pandit attribuait aux quatre yougas étaient divisibles par 24,000; ce qui démontrait clairement que les quatre yougas n'étaient rien autre chose que l'expression, par différens nombres, d'une période du mouvement des étoiles en longitude.

D'autres savans sont parvenus à un résultat à peu près semblable en se servant d'autres moyens. M. Bailly a découvert que le nombre 144 qui forme un ancien cycle hindou, multiplié par 180 qui est une période des Tartares ou Scythes, donne un total de 25,920, nombre juste des années qu'employent les étoiles fixes à faire leur révolution du levant au couchant. Ce dernier nombre est aussi le produit de 2,880 multiplié par 9; et il est à remarquer dans le nombre 9 qu'il ne constitue pas seulement un cycle lunaire, mais qu'il a des propriétés mystérieuses qui le font regarder par les Hindous comme l'emblème de la divinité. Ces propriétés consistent en ce que, s'il est multiplié par un autre nombre, la somme des figures du quotient donne toujours 9, pourvu que le multiplicateur n'ait lui-même qu'une figure; par exemple 2 fois 9, 3 fois 9, 4 fois 9, etc., font 18, 27, 36, etc., et l'addition des deux figures du quotient donne aussi 9. Si le multiplicateur a deux figures, par exemple 11 fois 9, 21 fois 9, 31 fois 9, etc., l'addition de la dernière figure du quotient avec la somme produite par les autres figures donne un multiple de 9. Ainsi 99, 189, 279, etc., donnent par l'addition 18, 27, 36, etc. (1). C'est ainsi,

(1) Si le multiplicateur est de trois figures, celles du quo-

disent les brahmines, que Dieu conserve toujours son essence inaltérable, bien qu'il apparaisse sous différentes formes.

Ce n'est pas tout; 360, nombre des jours de l'année et des degrés du grand cercle, multiplié par 72, nombre des années qu'emploient les étoiles à s'avancer d'un degré vers l'occident, donne aussi le même produit, 25,920; et quoique le pandit de M. Legentil prétendît que la révolution des astres s'accomplit en 24,000 ans par la précession de 54 secondes, on peut croire néanmoins que les anciens astronomes hindous ont su faire des calculs plus exacts. Au reste, qu'ils aient formé leur âge divin par la multiplication de 24,000 par 180, comme le dit le savant Français, ou par celle de 21,600 par 200, comme on le voit dans l'ancien traité d'astronomie qui sert de commentaire au *Sourya-Siddhanta*, il n'en est pas moins présumable que *William Jones.*

---

tient doivent être additionnées, savoir : les deux dernières seules, et les précédentes ensemble; s'il y a quatre figures dans le multiplicateur, on additionne seules les trois dernières du quotient et les autres conjointement, et ainsi de suite. Par exemple 9 multiplié par 211 donne 1899; on additionne 9 plus 9 plus 18, le résultat est 36. 9 multiplié par 2222 donne 19998. Additionnez 8 plus 9 plus 9 plus 19 : produit 45.

ces périodes qui constituent l'âge divin sont purement astronomiques, car il n'est pas possible que cette concordance qui existe entre tous les résultats soit l'effet accidentel du hasard.

Idem. Si, poursuivant l'analyse de tous ces nombres, et supposant avec Menou dans ses institutes qu'un jour des dieux est un an des mortels, on divise par 360 le nombre des années d'un âge divin qui est de 4,320,000, ce nombre se trouve réduit à 12,000, ce qui fait disparaître tout le merveilleux. Si d'ailleurs les deux périodes de 4,320,000 et de 25,920 sont soumises à la division, on trouve qu'elles ont pour diviseurs communs les nombres 6, 9, 12, 15, etc., ou 18, 36, 72, 144, etc. Il faut observer encore que le nombre 432, base de tout l'édifice, est la soixantième partie de 25,920, et que le nombre 60 est celui dont se servent communément les Hindous pour mesurer et diviser le temps. On peut aussi considérer que la somme énorme d'un roudra ne se compose que du même nombre 25,920 suivi de onze zéros, de sorte que, divisé par 60 suivi d'une égale quantité de zéros, il se réduit à 432.

M. Paterson a conçu de son côté une idée très-ingénieuse. « De même, dit-il, qu'un jour des patriarches est un mois pour les hommes, un jour des hommes doit être un mois pour les mondes inférieurs. Cela posé, une année de ces

mois ne sera réellement que de douze jours ordinaires, et il faudra trente années de ce genre pour en faire une des mortels. » En suivant cette supposition, Paterson divise par 30 les 4,320,000 ans d'un âge divin, et il obtient pour résultat 1,440. Le *pada* est une période astronomique hindoue de 1,440 ans; et cette somme, multipliée par 18, donne pour produit 25,920.

Tant d'épreuves diverses faites sur tous ces nombres, épreuves qu'on pourrait encore multiplier aisément, donnent la certitude morale que les quatre yougas, sous le rapport de la durée, sont uniquement le produit de deux nombres multipliés l'un par l'autre égalant 25,920, somme du temps nécessaire pour la grande révolution planétaire; et que, le diviseur 60 appliqué à ce total et donnant 432 pour quotient, c'est évidemment ce dernier nombre subdivisé par la progression décroissante de 4, 3, 2, 1 qui a déterminé la durée respective des yougas, et leur décroissance dans une proportion de même nature; de telle sorte qu'on peut assurer que tout est arbitraire de la part des brahmines dans la durée de ces quatre âges, et qu'il ne saurait y avoir de raison plausible pour les soustraire aux règles plus positives de la chronologie vulgaire.

Cette chronologie, qui est celle de la Genèse, ou nous devons l'adopter ou nous devons la

rejeter entièrement. Mais, abstraction faite de l'autorité qu'elle reçoit du nom de son auteur et dégageant la question de l'influence des idées religieuses, nous devons convenir que, appuyée sur les écrits ou sur les traditions de tous les peuples de la terre, cette chronologie a pour elle tant de probabilités que pour admettre un système contraire il faudrait des preuves plus claires que le jour. Quant à moi, je confesse franchement qu'après avoir cherché ces preuves, je ne les ai trouvées nulle part. J'ai vu des théories plus ou moins abstraites, des opinions plus ou moins plausibles; j'ai vu de savans géologues prêter à leurs hypothèses le coloris d'une imagination brillante ou la séduisante harmonie du style; mais ma conviction n'a pas été ébranlée, et je m'en suis tenu à la chronologie de nos pères.

« Il faut aller à la découverte de la vérité, dit William Jones, sans apporter aucun esprit de parti dans cette recherche, et même sans avoir égard aux conséquences qui peuvent en résulter; car le propre de la vérité, c'est de n'être jamais dangereuse pour la société. Mais sachons nous garder des illusions et des fausses clartés qui viennent parfois frapper nos regards; ne prenons point des énigmes ou des allégories pour des vérités historiques. Sans prévention, sans

système formé d'avance, je me sens disposé à proscrire Moïse si l'on me fait voir qu'il est dans l'erreur, tout comme j'adopterai ses opinions sans hésiter si je les trouve confirmées par des faits dont l'évidence me soit démontrée. »

§ II. — Des Menous ; du déluge de Vaivassouata.

On lit dans plusieurs pouranas que le premier homme eut le nom d'*Adimo*. *Adim* en sanscrit signifie le premier. Il eut pour femme Procriti. D'autre part, le premier menou fut surnommé Souayambhouva, mot qui signifie *né de celui qui existe par lui-même;* ce qui prouve qu'il n'eut aucun homme pour père. Sa femme s'appelait *Sataroupa;* elle donna le jour à deux fils et à trois filles. Ce premier couple fut créé pour la multiplication de l'espèce humaine après la dernière création du monde que les brahmines désignent par le nom de *padmacalpiya*, ou création du *lotos*. Dans ces premiers temps, ajoutent les pouranas, Dieu descendit sur la terre pour assister à un *sacrifice* qui lui fut offert.

Je ne parlerai plus de l'intervalle immense qui sépare ce premier menou du septième. Mais il suffit que les brahmines ne sachent ou ne disent rien de tout ce qui s'est passé dans le cours du premier calpa, et que, franchissant les cinq calpas suivans sans rien citer de leurs cinq me-

nous si ce n'est leurs noms, ils arrivent tout d'un coup au septième, pour qu'on puisse penser que tous les menous se réduisent à un seul; ou si, comme je le dirai bientôt, les événemens auxquels le septième menou a pris part semblent se rapporter à un autre personnage, on pourra croire que les brahmines ont donné le même nom à deux individus différens, séparés il est vrai par un long intervalle, mais appartenant l'un et l'autre à la création actuelle.

Que l'on compare l'histoire du premier menou avec son nom d'Adimo et ses deux fils à celle du premier homme de la Genèse, qu'on n'omette pas cette circonstance frappante *du sacrifice auquel Dieu descend*, et il sera difficile peut-être de ne point croire que Menou est Adam, et que le sacrifice mentionné par les pouranas est celui d'Abel, *agréable à Dieu*, et suivi d'un pareil résultat. Le hasard peut bien faire rencontrer chez deux peuples deux faits qui se ressemblent sur quelque point; mais le même fait, revêtu des mêmes accessoires, présentant les mêmes traits principaux, indique qu'il a passé d'une source primitive et unique dans les deux histoires où on le rencontre. Mais cette source primitive, où se trouvait-elle? Dans les traditions écrites ou orales des premiers hommes; et ceux-ci n'habitaient ni l'Inde ni le pays que beaucoup plus

tard on nomma Palestine ou Judée. Le petit nombre de ceux qui survécurent au déluge les transmirent à leurs enfans, et lorsque ces derniers s'étant multipliés cherchèrent au loin de nouvelles contrées pour s'y établir, ils les emportèrent comme dans les temps postérieurs les Grecs et les Romains emportèrent leurs pénates, et ils en firent le fondement de la religion qu'ils substituèrent à celle de leurs pères.

Ces émigrations diverses se sont incontestablement opérées long-temps avant la naissance de Moïse, et l'histoire du premier menou était ancienne dans l'Inde quand Moïse écrivit la Genèse. On ne peut donc pas dire que les Hindous l'ont empruntée aux Juifs, et c'est un nouveau motif pour croire que leurs ancêtres la tirèrent du lieu même où la tradition unique s'en était conservée. Elle existait aussi chez les Égyptiens, et Moïse dut nécessairement la connaître; il ne fit que la dégager des fables que la superstition y avait ajoutées pour la rendre à sa simplicité primitive. Il est des choses qui se prêtent un appui mutuel. De même qu'un principe reconnu vrai communique son caractère à toutes les conséquences qui en dérivent, de même quand on peut remonter des conséquences à la cause première, on est porté à penser que cette cause elle-même s'appuie sur des vérités fondamentales.

Ainsi l'antiquité dans l'Inde de l'histoire du premier menou peut sembler une preuve de la pureté de son origine; c'est à cette même origine que les Persans, les Égyptiens, les Scythes, les Grecs doivent leurs premières notions religieuses, et cette origine est encore celle d'où est sorti le livre du législateur des Hébreux.

Quant à ce qui concerne le septième menou, le sage et pieux Vaivassouata, on ne peut guère conserver de doute sur le jugement qu'on doit en porter dès qu'on a lu son histoire dans les livres sacrés des Hindous. Sans recourir au secours souvent trompeur de l'étymologie qui pourrait faire voir dans *Menou* le *Noé* que les Arabes, et probablement les Hébreux ont appelé *Nouh*, nous laisserons parler les brahmines eux-mêmes dans leurs pouranas. Nous n'avons pas besoin de dire que leur imagination s'est montrée inépuisable dans les détails, et que ces détails ont formé ensuite une partie essentielle du dogme; mais dans leur récit, tout défiguré qu'il se trouve par les accessoires dont ils l'ont surchargé, on reconnaîtra aisément Noé, le déluge et le vaisseau miraculeux qui le reçut lui et sa famille.

« Le maître du monde, lit-on dans le pourana intitulé : *Matsya* ou le poisson, prend diverses formes corporelles pour préserver de la des-

truction les animaux, les brahmines, les hommes vertueux, les Védas et toutes les choses précieuses; mais sous toutes ces formes qu'il anime, comme l'air qui pénètre dans tous les corps, il est toujours le même, parce que son essence est inaltérable.

» Vers la fin du dernier *calpa*, il y eut une destruction générale de l'univers occasionée par le sommeil de Brahma; ses créatures, dans les divers mondes, furent précipitées dans les abîmes de l'Océan. Tandis qu'il dormait, le démon *Hayagriva* s'approcha de lui et lui déroba les Védas qui sortaient de sa bouche. *Héri*, le conservateur de l'univers, s'en aperçut et il prit la forme d'un petit poisson appelé *sap-hari*.

» Il y avait alors dans la ville de Dravira (1) un saint roi, nommé Satyaurata, très-zélé adorateur de l'esprit qui anime les eaux et faisant de l'eau son unique nourriture; il était fils du soleil. Un jour qu'il s'occupait de ses devoirs pieux sur les bords de la rivière de *Critamala*, ayant pris de l'eau dans le creux de sa main pour ses libations, il y vit un petit poisson; le roi voulant sans doute le rendre à son élément le laissa tomber dans la rivière; mais le poisson

---

(1) Dravira était une ville de la Péninsule, au midi du Carnatic.

lui adressa ces mots : Toi qui aimes à défendre les opprimés, pourquoi veux-tu me laisser dans cette rivière au milieu de ces monstres qui vont me dévorer ?

» Quoiqu'il ne connût pas celui qui se cachait sous la forme de ce poisson, le roi n'en eut pas moins l'intention de le sauver, et, l'ayant repris, il le mit dans un grand vase rempli d'eau ; mais le poisson grossit tellement dans une seule nuit, que ne pouvant plus tenir dans le vase il pria le roi de lui donner une autre demeure. Satyaurata le plaça dans une citerne. Au bout de cinquante minutes, le poisson eut acquis trois coudées de diamètre ; il se plaignit d'être trop à l'étroit...... Il fut mis successivement dans un étang, dans un lac, et enfin dans l'Océan.

» Vois-tu ces monstres marins ? s'écria pour lors le poisson ; ils cherchent à me dévorer. O généreux prince ! vas-tu me laisser ici, où ma vie court tant de dangers ? Qui es-tu donc, lui répondit le roi, toi qui dans un seul jour as rempli du volume immense de ton corps un lac qui a cent lieues de circonférence ? Tu es sans doute *Bhagavat* ; tu es le grand *Héri*, qui fait son séjour au sein des eaux. Salut à toi, seigneur de la création, de la conservation, de la destruction ! Mais daigne m'apprendre pourquoi tu as pris cette forme.

» Dieu qui aimait ce prince et voulait le sauver, lui dit alors ces paroles : Dans sept jours les trois mondes périront submergés par l'Océan ; mais du milieu des ondes dévorantes sortira un vaisseau que je conduirai moi-même et qui s'arrêtera devant toi. Tu y mettras de toutes les plantes, de toutes les graines ; tu y feras entrer une couple de tous les animaux ; tu y entreras ensuite toi-même, accompagné des sept *rischis* (1). Quand tu sentiras le vaisseau agité par le vent, tu l'attacheras avec un serpent marin à la corne que j'ai sur la tête ; car je serai près de toi, et je resterai sur l'Océan jusqu'à ce que la nuit de Brahma soit finie.

» A ces mots, Héri disparut, Satyaurata attendit avec soumission le temps fixé. Tandis

---

(1) Les *rischis* ou *rishis* étaient de savans et pieux personnages que Vischnou voulut sauver avec Satyaurata, mais qu'il ne destina point toutefois à repeupler le monde puisqu'en aucun lieu il n'est parlé de leur postérité. Il semble que les brahmines ont voulu reculer encore leur propre origine au-delà du déluge où la race humaine périt ; car il est dit que ces rischis étaient les chefs des brahmines. Ils s'appelaient Kaschiapa, Atri, Varischtha, Vissouamitra, Gautama, Jamadagni et Bharadouaja. Dans le Bhagavat-gita, extrait du Mahabbarat, Krischna dit à Arjoon : J'ai révélé ma doctrine à Vivassouat ou le soleil ; celui-ci l'a transmise à son fils Menou, Menou à son fils Ikschouacou ; c'est par ce dernier que les rischis l'ont reçue.

qu'il méditait sur la grandeur de Dieu, l'Océan franchissant ses limites inonda la terre, et la pluie tomba par torrens. Bientôt après il vit le vaisseau s'avancer suivant la promesse d'Héri; et dès qu'il eut rempli le commandement qu'il avait reçu, il y entra, et les chefs des brahmines y entrèrent avec lui. Alors les rischis lui dirent : O prince! invoque Césava afin qu'il nous sauve de ce danger. A peine le roi eut-il fait sa prière que Dieu apparut sous la forme d'un poisson, brillant comme l'or, ayant un million de lieues d'étendue et une corne sur le front. Le roi attacha aussitôt le vaisseau à cette corne avec un serpent, en guise de câble.

» Satyaurata se mit de nouveau à prier. Quand il eut fini, Héri récita à haute voix le pourana sacré qui contenait les règles de la philosophie sankhya, la doctrine de l'immortalité de l'ame et la connaissance de Dieu..... Après quoi, les eaux s'étant retirées, Héri tua le démon Hayagriva, recouvra les Védas, donna la science à Satyaurata et l'éleva au rang de septième menou sous le nom de Vaivassouata (1). »

Tel est le recit non moins curieux qu'important que font les livres hindous de ce grand

---

(1) Suivant le même pourana, ce menou reçut aussi le nom de *Sraddhadéva*, qui signifie dieu des funérailles.

événement, que Moïse a décrit sous des traits peu différens pour le fond. Il ne faut pas croire, au reste, que les brahmines en regardent tous les détails comme rigoureusement vrais; car l'histoire de Satyaurata se termine par cette réflexion : « L'apparition du poisson cornu devant le pieux monarque ne fut qu'une illusion, *Maya*; et celui qui lira avec dévotion *ce récit allégorique* sera délivré de l'esclavage du péché. » Quoi qu'il en soit, cette tradition du déluge se trouve pleinement confirmée par les trois premiers avatars, qui n'ont évidemment de rapport qu'à un événement de ce genre. Dans le premier, c'est le dieu-poisson qui sauve un pieux personnage et sa famille; dans le second, c'est un sanglier, symbole de la force, qui soulève la terre submergée; dans le troisième, c'est une tortue qui soutient le globe, tandis que les dieux cherchent à retirer du fond des eaux tout ce qu'elles avaient englouti; et ces trois avatars ont, à ce qu'assure William Jones, la plus grande analogie avec les hiéroglyphes des anciens Égyptiens.

Si l'on est convaincu que Vaivassouata est le même individu que le Nouh des Arabes ou le Noé(1) de la Genèse, il suffira de connaître l'épo-

(1) Une circonstance bien remarquable c'est que la fille du septième menou s'appelait Ila, et que dans l'histoire phé-

que à laquelle ce dernier a vécu, pour assigner à la chronologie des Hindous des limites que la raison puisse avouer; et si en résultat le déluge a eu lieu vers l'an 2350 avant Jésus-Christ, il serait téméraire et même ridicule de pousser les quatre âges hindous au-delà de ce terme. Il ne paraît pas même que le premier âge, et moins encore le second ou le troisième puissent se rapporter au temps intermédiaire entre la création et le déluge. L'histoire de la création est toute dans celle du premier menou; et celle-ci est séparée de la grande inondation de Satyaurata par l'immense intervalle de plusieurs calpas; ce sont aux yeux des brahmines deux époques, deux temps entièrement distincts. D'ailleurs ils datent le commencement de leur satya de l'avénement de Satyaurata à l'éminente dignité de menou; ce ne fut qu'après l'écoulement des eaux qu'il en fut investi par Vischnou: c'est donc dans les temps postérieurs au déluge ou à l'an 2350 avant Jésus-Christ, que nous devons chercher la place des quatre yougas.

---

nicienne de Sanchoniaton, Noé lui-même est surnommé *Ilus*. On y voit encore Noé représenté comme fils du ciel et de la terre, *chronos* par allusion à ce qu'il est le premier homme après le déluge, et dans tout cet ouvrage les mots Chronos et Ilus sont employés comme synonymes.

Pour pouvoir marcher avec un peu moins d'incertitude au milieu des ténèbres qui rendent si difficiles de semblables investigations, nous aurons à fixer l'époque de deux faits extrêmement importans : l'apparition de Rama qu'on peut regarder comme le fondateur du premier gouvernement régulier qu'ont eu les Hindous, et celle de Bouddha qui fut ou voulut être le réformateur de leurs doctrines religieuses. Mais, avant de terminer cet article, nous devons faire une observation sur la contradiction apparente qui existe entre le récit des pouranas et le langage de tous les brahmines, niant constamment le déluge de Noé et surtout la date que lui donnent les Européens.

Cette date tombe sur le septième ou huitième siècle de leur kali-youga; si elle pouvait être exacte, elle renverserait toute leur chronologie. Ils sentent bien que leur histoire ne saurait s'élever au-dessus de la catastrophe terrible qui n'épargna que Satyaurata; mais de l'époque à laquelle ils la placent jusqu'à celle du déluge de Noé trois âges infiniment longs se sont écoulés, et ces âges ont vu passer neuf principaux avatars; que deviendraient leurs dieux, leurs héros, leurs législateurs, leurs souverains issus du soleil et de la lune, s'il fallait supprimer ces trois âges et rapprocher même de plusieurs

siècles le commencement du kali-youga? C'est donc moins le fait en lui-même qu'ils contestent avec tant de persévérance, que la date qu'il occupe dans notre histoire; et ils prétendent que si réellement ce déluge a eu lieu il n'a pu être que local, comme celui qui arriva sur la fin du troisième âge tandis que Youdhischthir soutenait une guerre malheureuse contre son ennemi Douryhodan. La contrée de Mathoura, disent-ils, fut inondée par l'effet des vengeances d'Indra, le dieu du ciel. Le peuple de Vraja célébrait par des fêtes la naissance de Krischna; Indra jaloux voulut le punir, et il fit tomber les eaux du firmament; mais le divin enfant réunit sur la montagne *Govardhéna* tous les bergers et les bergères qui partageaient ses jeux ou prenaient soin de son enfance, et il éleva cette montagne au-dessus des flots comme s'il n'avait tenu qu'une fleur dans sa main (1).

§ III. — De l'époque de Rama, fondateur présumé de la monarchie hindoue.

Trois avatars, ainsi que je l'ai dit plus haut, portent le nom de Rama; mais comme, d'après les

(1) D'autres disent qu'il éleva la montagne comme un parapluie, et qu'il fit placer au-dessous tous les bergers.

brahmines eux-mêmes, ces trois avatars ou incarnations de Vischnou se sont succédé à de de très-courts intervalles, ou même ont paru à la même époque, il est naturel de penser que ces trois Rama sont la même personne sous trois représentations différentes, ou que les trois avatars ne constituent que des manières diverses de rapporter les mêmes actions. Tous en effet sont peints des mêmes couleurs; tous sont guerriers, vaillans et magnanimes; la seule différence qui existe entre le troisième et les autres, c'est que les deux premiers n'ont été que guerriers, et que l'autre a réuni à la gloire des conquérans celle qui s'attache au nom de bienfaiteur de l'humanité; car il donna aux Hindous un gouvernement et des lois, et il leur apprit à cultiver la terre.

La mère du second Rama s'appelait *Caushalya*, nom dérivé de *Cush* ou *Couch;* ce dernier nom fut donné au fils de Rama; un de ses prédécesseurs s'appelait *Vicushi:* circonstances qui portent à croire que ce second Rama est le Ramah dont parle Moïse. D'un autre côté, les traits sous lesquels on le dépeint et les actions qu'il a faites ne permettent pas de douter qu'il ne soit le *Dionysos* des Grecs, établissant la paix parmi les hommes, leur donnant des lois, leur apprenant la navigation et le commerce, et faisant la conquête de l'Inde avec une armée de *satyres* com-

mandée par le dieu *Pan.* Rama (1), d'après les Hindous, fut un conquérant fameux qui délivra les nations de la tyrannie, retira sa femme *Sitta* ou *Sitti* des mains du géant Ravan, roi de *Lanca* (la Ceylan moderne), et, chose bien remarquable, eut une armée de *singes* de la grande race dont le prince, nommé *Hanoumat*, était fils de *Pavan*, dieu du vent et l'un des huit génies qui gouvernent l'univers.

Il est probable que ces singes guerriers n'étaient autres que des montagnards civilisés par Rama; mais les brahmines soutiennent qu'il faut prendre leurs récits à la lettre; et de là vient sans doute la haute vénération qu'ils ont pour les singes de la grande espèce (2).

La guerre de Lanca, fameuse dans les anna-

---

(1) Rama est représenté comme descendant de Sourya ou le soleil; et il est à remarquer que les Péruviens, dont les princes prétendaient à la même origine, donnaient à leur principale fête le nom de *Ramasitoa.*

(2) Ils la poussent au point d'avoir sur les bords du Gange deux ou trois hospices qui leur sont consacrés. Ces singes sont au surplus d'un naturel fort doux; ils vivent en troupes de trois ou quatre cents, et leurs habitudes sont tellement régulières qu'on dirait qu'il existe entre eux des lois positives auxquelles ils obéissent. M. Jones en parle comme témoin oculaire.

les hindoues, a servi de matière à plusieurs pouranas, à un poème épique et à un long drame qu'on représente tous les ans le jour de la fête de Rama. On voit dans les livres sacrés comment Rama et Hanoumat aux pommettes saillantes firent une jetée dans la mer pour se frayer un chemin jusqu'à Lanca. On en retrouve encore les restes dans cette chaîne de rochers à fleur d'eau, à laquelle les Portugais et les musulmans ont donné, on ne sait pourquoi, le nom ridicule de *Pont d'Adam*. Le drame, dit Holwell qui l'a vu plusieurs fois, se représente à Amboah, près de Culna sur le Gange, dans une maison de brahmines. Il dure fort long-temps, parce qu'on y figure les divers stratagèmes qu'employèrent les deux rivaux, l'un pour conserver l'autre pour reprendre la possession de Sitti. La pièce se termine par une espèce d'épreuve judiciaire par le duel, pour établir que Sitti n'a point cessé d'être fidèle. Les Hindous ont un fort grand *W. Jones.* nombre de drames réguliers qui ont deux mille ans au moins d'ancienneté, et il y en a plusieurs sur les aventures de Rama. Quant au poème intitulé *Ramayan*, c'est l'ouvrage de Valmic, le premier poète de l'Inde.

Il est un autre trait de ressemblance entre Rama et Dionysos ou Bacchus, tellement frappant qu'il ne laisse aucun doute sur l'identité

de ces deux personnages. Les Grecs donnent le nom de *Méros* à une montagne de l'Inde, et ce fut là que Dionysos naquit: il y a dans l'Inde le mont Mérou, célèbre dans tous les poèmes sanscrits. A la vérité, les anciens géographes indiens supposent une montagne du même nom formant le pôle septentrional; mais le mont Mérou des poètes s'élève auprès de la ville de Naishada ou Nysa, que les géographes grecs nomment Dionysopolis. Il faut dire pourtant que les Hindous font d'Ayodhya la patrie de Rama; et il paraît positif, du moins, que ce fut là qu'il jeta les fondemens de son empire et peut-être même ceux de cette ville fameuse qui, suivant les brahmines, s'étendait sur une ligne d'environ quinze lieues, de sorte que la ville actuelle de Loucnoou (Lochnau ou Lucnow) est sur l'emplacement qu'occupait jadis une de ses portes, appelée *Lakchmanadouara*, ou porte de *Lakchman;* celui-ci était frère de Rama.

Cette opinion est clairement confirmée par le témoignage de l'*Ayin-Akbéri.* Aboulfazil dit en termes exprès que *Ramchund* fut radjah d'Oude dans le tétra-youga ou second âge des Hindous, et qu'il réunit les deux titres de prophète et de roi (1).

---

(1) M. Sonnerat croit qu'Ayodhya est Siam, et que Rama

Suivant les anciens historiens grecs, ce fut sous le règne d'Amphictyon que Bacchus revint dans l'Attique, après avoir conquis l'Inde. Amphictyon avait détrôné le fils de Cécrops, et celui-ci était sorti de l'Égypte seize cents ans environ avant J. C. Ce serait donc à la même époque qu'il faudrait rapporter l'expédition de Bacchus et en même temps les exploits de Rama si réellement Rama est Bacchus. La circonstance du retour de Bacchus dans l'Attique, tandis que Rama ne quitte point l'Inde, n'est pas une preuve du contraire; car les anciens grecs doivent à l'Inde leur mythologie, soit qu'ils l'aient reçue directement des brahmines, soit qu'ils la tiennent d'eux par l'intermédiaire des Égyptiens; et l'on sait qu'ils étaient dans l'usage de s'approprier par orgueil tous les personnages célèbres qu'ils trouvaient chez les autres peuples. C'est ainsi, par exemple, qu'ils se sont emparés du fameux voyage des Argonautes qui ne fut jamais, comme Hérodote en convient, une expédition grecque et qu'on ne peut guère attribuer, si toutefois il a eu réellement lieu,

---

et Bouddha ne forment qu'un seul individu. Cette opinion n'a aucun fondement. Quelle que soit l'époque à laquelle ces deux personnages ont vécu, il est hors de doute que plusieurs siècles se sont écoulés de l'un à l'autre.

qu'à cette race audacieuse et entreprenante que l'on trouve établie dans la Chaldée. M. Jones a d'abord énoncé comme hypothétique l'opinion que Rama établit le gouvernement d'Ayodhya deux mille ans environ avant l'ère chrétienne; cette époque précède de quatre ou cinq siècles celle que les Grecs assignent à leur Bacchus, et cette différence, disait-il, devait peu étonner, s'agissant de temps reculés où aucune date n'est appuyée sur des monumens certains et de personnages qui appartiennent à la fable autant ou plus qu'à l'histoire; plus tard, il a voulu rapprocher de notre ère le temps de Rama.

Il résulte, dit-il, de la description des colures d'Eudoxe et du témoignage d'Hipparque que les opérations astronomiques qui constatent la place de ces colures ont dû être faites vers l'an 937 avant J. C. Mais en comparant les colures d'Eudoxe à la description qu'en fait Parasara, célèbre astronome indien, on voit qu'entre Parasara et Eudoxe il doit s'être écoulé un espace de deux cent quarante-quatre ans; de sorte qu'on peut présumer que le premier vivait dans les commencemens du douzième siècle avant J. C. Or tous les brahmines conviennent que Parasara était petit-fils de Vasischtha, ancien astronome et législateur de qui les ouvrages existent encore, et fils de Viassa qui a publié les Védas dans la forme où

ils sont maintenant. Ils conviennent aussi que Vasischtha fut l'instituteur de Rama, roi d'Ayodhya, et d'après tous ces faits il paraîtrait certain que Rama n'a vécu tout au plus qu'un demi-siècle avant Parasara, c'est-à-dire sur la fin du treizième siècle avant J. C.; mais plusieurs raisons se réunissent ici pour prouver le contraire.

D'abord, si Bacchus est Rama comme tout porte à le croire, il faut, pour concilier l'opinion de Jones avec ce fait, donner une date bien plus moderne à l'expédition du dieu conquérant, expédition que les historiens grecs et latins déjà si anciens par rapport à nous regardaient comme très-ancienne, antérieure de plusieurs siècles à Zoroastre. Pline n'hésitait pas à dire, en parlant de ce dernier, qu'il vivait six mille ans avant la mort de Platon. C'était sans doute exagérer grandement l'antiquité du réformateur persan, mais cette exagération prouve quelle idée on avait en ce temps sur l'antiquité même de Bacchus. Arrien le citait comme le premier conquérant de l'Inde, d'après une tradition non contestée; et Pline rapporte encore que lorsque Mégasthène fut envoyé au pays des Pratchis, Sandrocottus était le cent cinquante-troisième roi de la race du prince que Bacchus avait mis sur le trône avant de s'éloigner de l'Inde.

En second lieu, les dates qui se fondent uni-

quement sur des calculs astronomiques, ne sont jamais tellement positives qu'on ne puisse les contester. Quelque rapport qu'il semble y avoir entre des opérations de ce genre et le temps auquel on présume qu'elles ont été faites, il arrive souvent que ces présomptions conduisent à l'erreur, parce qu'il n'est point impossible qu'à une époque quelconque on ait opéré sur la situation où devaient se trouver les corps célestes à une époque antérieure avec tant de soin, de précision et d'exactitude, qu'il ne semble naturel de penser que les observations ont été réellement faites dans des temps très-voisins de celui auquel elles se rapportent. Quand M. Legentil publia les fameuses *Tables de Tirvalour*, il prétendit démontrer que l'époque de ces tables pour l'an 3102 avant l'ère chrétienne était réellement établie sur des observations faites dans ce temps reculé. Plusieurs savans français et anglais vérifièrent ces tables, et ils adoptèrent l'opinion de Legentil. Bailly s'était fortement prononcé en faveur de cette antiquité prodigieuse. Robertson fortifiait par de longs raisonnemens les observations de Bailly; la chose paraissait définitivement jugée. On a fini cependant par se convaincre qu'elles n'avaient été dressées que dans le treizième siècle de notre ère, ce qui leur ôte quatre mille ans d'existence. Le savant M. Delambre est

l'un des premiers qui ont combattu ces exagérations et qui, tout en reconnaissant que l'astronomie est très-ancienne dans l'Inde et que les Hindous ne doivent qu'à eux-mêmes leurs connaissances en cette partie, exprime avec beaucoup de modération les doutes qu'il a conçus au sujet de ces tables et de certains autres ouvrages astronomiques des Hindous.

En troisième lieu, les brahmines s'accordent généralement à dire que le jurisconsulte *Yagia-Oualcia* vivait à la cour de *Janaca* père de la fidèle mais infortunée Sitti, épouse du grand Rama. Or cet Yagia cite, dans une compilation qu'il a faite sur la législation de son temps, *Parasara* et *Viassa* au nombre des écrivains à qui l'on devait des traités sur les lois. Ces deux derniers étaient donc plus anciens ou pour le moins aussi anciens que lui, et il était lui-même contemporain de Janaca, par conséquent plus âgé que Rama, qui cependant devait l'être beaucoup plus que *Parasara* puisqu'il était l'élève de Vasischtha, grand-père de ce dernier.

Enfin l'opinion unanime des pandits hindous place Rama à la fin du tétra-youga; dans l'ordre des avatars, Rama précède Bouddha; et si Bouddha lui-même n'a paru qu'à la fin du troisième âge ou au commencement du quatrième; si, d'un autre côté, la première année de cette ère pré-

cède de plus de vingt siècles la naissance de J. C., comme je vais l'établir, il faudra tenir pour constant qu'antérieur à Bouddha et au kali-youga, le conquérant et le législateur de l'Inde a dû vivre vers l'an 2000 avant l'ère vulgaire.

§ IV. — De l'époque de Bouddha; et des deux Bouddha.

Il n'est pas plus facile de déterminer le temps précis de l'apparition de Bouddha que de dire qui il était, ni d'où il sortait; les opinions sont assez opposées même parmi les brahmines. Ceux-ci furent de tous les temps ennemis déclarés des bauddhistes qu'ils accusent d'impiété, d'athéisme, de corruption; ils ne parlent d'eux et du fondateur de leur secte qu'avec une sorte d'horreur, et cependant les plus orthodoxes, les plus versés dans la connaissance des livres sacrés, les plus attachés à leurs doctrines héréditaires soutiennent que Bouddha est leur dieu Vischnou dans son neuvième avatar. Il y aurait là une contradiction tout-à-fait inexplicable; mais trop évidente pour ne point frapper les brahmines eux-mêmes, si l'on n'admettait l'opinion de Giorgi de Kaschmir sur l'apparition de deux Bouddhas, dont le dernier seul doit être regardé comme le fondateur de cette doctrine que les

Hindous rejettent, et que les Chinois ont reçue quelques siècles plus tard. Il est bon de remarquer que Giorgi affirme le fait, sans y être porté par aucune raison particulière ; car il n'énonce ni question suscitée ni controverse existante, il n'en parle que comme d'un fait non contesté.

L'auteur du dictionnaire sanscrit le plus estimé, Amaracoscha qui lui-même était bauddhiste, après avoir parlé des divers mots qui signifient *dieu* et des noms qui s'appliquent aux dieux subalternes et aux génies, bons ou mauvais, arrive à ceux de Bouddha *en général*, tels que : *sagesse*, *excellence*, *vertu*, *sainteté*. Après en avoir indiqué dix-huit de ce genre, il passe aux noms particuliers de ce fameux personnage; et le considérant sous le rapport de Bouddha-Mouni issu directement de la famille de *Sacya*, il lui donne plusieurs titres qui ne sont que des épithètes. D'autres savans hindous prétendent que Bouddha est un nom générique, comme celui d'ange ou de *dewta*, et qu'il signifie *sage* ou *philosophe ;* ils n'attachent à ce mot aucune idée de pouvoir surnaturel, et il est très-probable que le Bouddha dont il est fait mention dans l'ode ou hymne de Jayadéva est le Sacya-Sinha (lion de Sacya) qui défendit les sacrifices sanglans que les Védas prescrivaient, innovation attribuée par les brahmines à Vischnou incarné, *W. Jones.*

et que le second Bouddha ne fut qu'un philosophe de la même école qui, pour frapper davantage les esprits, se couvrit des attributs et du nom du fondateur et tenta de renverser la doctrine des brahmines, ce qui attira sur ses sectateurs de longues et cruelles persécutions.

Dans ce système, tout s'accorde et se concilie. L'ancien Bouddha, le Wod ou Odin des Scandinaves, le Mercure des Grecs, le Taut des Égyptiens, préside pour ainsi dire à la naissance du kaly-youga; il donne des doctrines religieuses aux peuples que la terre se hâte de reproduire après le déluge. Le second ne paraît dans l'Inde que lorsque mille ans de cet âge se sont écoulés, et, sous un nom usurpé, il opère une révolution qui s'étend des rives du Nil jusqu'à l'île de Lanca ou de Ceylan. Mais les deux époques sont tellement éloignées de l'âge actuel que les brahmines, qui pour la plupart sont loin de la science de leurs aïeux, manquant d'historiens et de documens positifs, n'ayant pas d'ailleurs intérêt à distinguer deux dates dans leur vieille histoire, se sont accoutumés à confondre les deux Bouddha, sans s'apercevoir même de la contradiction choquante que cette confusion établit entre leur vénération pour Bouddha avatar et leur haine profonde contre Bouddha chef de secte.

On dira peut-être que la supposition de deux Bouddha n'a point de fondement solide, qu'elle est rejetée de fait par les brahmines qu'on doit consulter dans leur propre cause, et que par conséquent on n'y saurait voir qu'une de ces hypothèses que chacun à son gré peut faire et qui ne prouvent rien.

Il est bien vrai que, lorsqu'il s'agit de faits semblables, on ne saurait donner des preuves réelles à l'appui de son opinion; mais il est quelquefois des probabilités dont le concours donne au fait qu'elles annoncent une sorte d'existence morale qui ne peut être révoquée en doute. Des probabilités de ce genre se trouvent ici en grand nombre, et c'est le cas de dire que l'analyse des conséquences doit faire remonter au principe. Je vais en indiquer quelques-unes, et s'il paraît ensuite que chacun des deux Bouddha se distingue à des traits particuliers, l'opinion de Giorgi cessera d'avoir l'air d'un paradoxe.

Knox, dans son *Histoire de Ceylan*, La Loubère dans celle de Siam, Chambers dans une dissertation sur les ruines de Mavalipouram, prétendent que le Soummonacodom des Siamois est le même que le Bouddha hindou, et que celui-ci, désigné par les mots de Bod, Boudd, Poud, Wod, etc., donnant son nom chez presque tous les peuples de l'Asie au quatrième jour de la semaine

et à l'une des sept planètes, est le Mercure des Grecs et des Latins, et l'Hermès d'Égypte. La Loubère remarque même que, dans la langue *bàli*, la mère de Soummonacodom est nommée Maha-Maïna, et que celle de Mercure s'appelle Maïa; il ajoute que, dans la langue *tamoul*, la terminaison en *en* donne au nom de Bood ou Pood une extrême ressemblance avec celui que porte le dieu des Goths, Woden, qui de même que Mercure et Bouddha préside à l'un des jours de la semaine.

Il est peu de faits dans l'histoire ancienne, dit Thomas Maurice, qu'on puisse mieux établir que l'identité du dieu Bouddha avec l'Odin ou Woden des nations septentrionales. On en trouve une première preuve dans la concordance des noms de la semaine et des planètes qui y répondent. Ce *boodh-war*, jour de Bouddha, notre mercredi, est le même que le *woden dies* des peuples septentrionaux, duquel les Anglais ont fait par corruption leur *wédnesday* au lieu de *woden's day;* personne aujourd'hui ne doute que Woden ne soit Mercure. D'ailleurs les signes ou symboles astronomiques dont Bouddha se montre entouré prouvent évidemment qu'il ne diffère point du fameux *Taut* qui, d'après le témoignage unanime des anciens, sortit de la Phénicie, s'établit dans la Haute-Égypte et fut mis au

rang des dieux sous le même nom ou sous celui d'Hermès et d'Anubis, après avoir enseigné aux Égyptiens l'astronomie, la musique et les lettres. Les Grecs et les Romains empruntèrent plus tard leur Mercure à la mythologie égyptienne.

Il y a plus : le Taut phénicien se retrouve dans le Teutatès des Celtes; et si l'on disait que le caractère de Teutatès et celui de Bouddha diffèrent en ce que ce dernier a défendu les sacrifices humains qui ont continué d'ensanglanter les autels du second, il suffirait, pour résoudre l'objection, de faire remarquer que cette différence dans le culte rendu à la même divinité tient uniquement à celle qui existe dans les mœurs des deux peuples. Mais ces figures cubiques qu'on trouvait dans les anciens temples de l'Asie autour de l'image de Mercure, et la vénération des druides pour le cube, symbole de la vérité et attribut du dieu qu'ils regardaient comme le messager des cieux; la prédilection que montraient les Égyptiens, comme les Hindous, pour la forme de la lettre T, que les premiers appelaient croix d'Hermès (1) et que les autres imi-

(1) Il est à présumer que dans cette croix d'Hermès, sur la signification de laquelle les savans ont émis tant d'opinions différentes, les Égyptiens et les Hindous eux-mêmes ne

taient dans la construction de leurs pagodes, prédilection que témoignaient aussi les druides, lorsque choisissant les plus beaux chênes ils ne leur laissaient que deux grosses branches latérales afin de leur donner la forme d'une croix : tout prouve, suivant M. Leclerc, que le Thot ou Taut de Phénicie est le même que le Teutatès des Gaulois, l'Hermès des Grecs et le Mercure des Romains ; et les savans qui ont comparé dans l'Inde les attributs du vieux Bouddha avec ceux du Woden des peuples septentrionaux se montrent fortement convaincus de l'identité de tous ces personnages qu'on doit réduire à un seul.

Mais le second Bouddha de l'Inde, qu'on ne saurait confondre avec le dieu Mercure, l'auteur du schisme fameux qui depuis si long-temps divise les Hindous, se fait reconnaître à d'autres traits non moins caractéristiques dans le Sésac des Arabes qui vers l'an 1000 avant J. C. sortit de l'Éthiopie, et, législateur et guerrier, porta vers l'orient sa doctrine et ses armes. Les deux époques de Sésac et de Sacya l'un des noms du réformateur, coïncident parfaitement ; ajoutons

---

voyaient qu'une représentation symbolique du phallus. J'établis ce point dans l'Histoire générale de l'Égypte.

que Bouddha n'est point né dans l'Inde; que les traits et la couleur qu'on lui donne dans ses statues indiquent une origine africaine. Sa tête, presque toujours couverte de laine ou de cheveux frisés, quoique les Hindous aient les cheveux plats, confirme cette présomption. Cependant les Chinois disent qu'il est natif de l'Inde, et les Indiens nomment la forêt de Gaya comme le lieu de sa naissance; mais il est évident que les uns et les autres confondent les deux Bouddha, et qu'ils appliquent généralement au dernier ce qui ne peut concerner que l'ancien, de même qu'ils désignent l'ancien par le surnom de Sacya qui ne convient qu'au dernier.

Ainsi, dans l'hypothèse de Giorgi, la difficulté se réduit tout entière à déterminer l'époque précise de l'apparition du second Bouddha. Cette époque connue, il deviendra facile de trouver le commencement du kali-youga; ce sera un point fixe d'où l'on pourra également remonter et descendre avec quelque certitude pour établir les autres époques antérieures ou postérieures.

« Les brahmines qui aidèrent Aboulfazil dans la composition de son livre, dit William Jones, lui déclarèrent (1) que depuis la naissance de

(1) Si toutefois les figures employées dans l'Ayin-Akbér sont tracées correctement.

Bouddha jusqu'à la quarantième année du règne d'Akber il s'était écoulé une période de deux mille neuf cent soixante-deux ans; ce qui donne à cet événement la date de l'an 1366 avant J. C. Mais quand le gouvernement chinois, dans le premier siècle de l'ère vulgaire, eut admis la nouvelle religion de l'Inde, il fit faire des recherches particulières sur la naissance ou l'âge de Bouddha, et elles eurent pour résultat d'indiquer la quarante-unième année du vingt-huitième cycle chinois, ou l'an 1036 avant J. C.

» M. de Guignes contredit Couplet qui rapporte le fait précédent; et sur l'autorité de quatre historiens chinois, il assure que Bouddha ou Fo, fils de *Moye* ou *Maya*, est né dans le Kaschmir vers l'an 1027 avant J. C. Le Kaschmirien Giorgi prétend, d'après les calculs des Thibétiens, qu'il est né soixante-huit ans plus tard, c'est-à-dire l'an 959. M. Bailly indique, non sans assez d'hésitation, l'an 1031; mais il penche vers l'opinion qui le fait beaucoup plus ancien, confondant probablement les deux Bouddha (1).

» Maintenant, soit qu'on prenne un milieu entre ces dates diverses, soit qu'on s'en tienne

(1) M. Jones confesse qu'il l'avait fait lui-même auparavant.

aux autorités citées par M. de Guignes, il faudra regarder comme un point constant que l'apparition du réformateur Bouddha est d'environ mille ans antérieure à l'ère vulgaire; et l'on ne doit pas, quand il s'agit de temps si éloignés de nous, penser qu'une époque n'est pas suffisamment déterminée parce que l'on se sert du mot environ. »

Si à notre tour nous rapprochons toutes ces dates de celle que les brahmines donnent au commencement du kali-youga, nous trouverons pour résultat, dans le cas néanmoins où l'on ne voudrait admettre qu'un seul Bouddha, soit l'an 1000 environ avant J. C., soit l'an 2000 avant cette époque, suivant qu'on adoptera l'opinion de l'auteur du Dabistan qui prétend que Bouddha apparut dix ans avant le kali-youga, ou qu'on embrassera celle de Radhacant dans ses Pouranas expliqués, lequel soutient que mille ans du kali-youga s'étaient déjà écoulés. Mais avec Giorgi, en ne considérant même son assertion que comme une hypothèse, toute la difficulté s'évanouit.

Ila, fille de Menou (et l'on se souvient que Noé porte le surnom d'Ilus), épouse Bouddha fils de Chandra, et de cette union sortent les enfans de la lune qui règnent à Pratichtzana durant le second et le troisième âge, tandis que les

descendans d'Ikschouacou, frère d'Ila, règnent sur Ayodhya sous le nom d'enfans du Soleil. Le second Bouddha est appelé tantôt fils de Jina, tantôt fils de Maha-Maya, né suivant les uns dans le Kaschmir, suivant les autres dans l'Inde où plusieurs villes le revendiquent ; ce sont donc deux personnages tout différens. Le premier est désigné dans les pouranas comme la tige d'une famille nombreuse et d'une longue suite de rois; il a vécu dans les temps voisins du déluge de Vaivassouata; l'autre est né vers la fin du troisième âge ou le commencement du quatrième. Il s'agit là, même d'après les brahmines, de deux événemens trop distincts par le temps et par les circonstances pour que nous puissions les confondre.

Ainsi l'on peut, sans trop accorder à des hypothèses, rapporter à l'an 1027 ou environ avant J. C., suivant M. de Guignes et M. Jones, l'apparition du moderne Bouddha, tandis que l'autre, qui est sans contredit celui dont parlent les pouranas, a paru bien long-temps auparavant. Or Goverdhan affirme que les Kaschmiriens ne comptent que quelques années d'intervalle entre Bouddha et Krischna, dont la naissance précède immédiatement le kali-youga; et les termes précis du Bhagavat font venir Bouddha au commencement de ce quatrième âge; d'un autre côté Rha-

dacant, d'après Gossouami, dit que le Bouddha des Chinois est né l'an 1010 du kali-youga. Il faut donc conclure de ce rapprochement que les deux Bouddha sont séparés par mille ans d'intervalle, et que si l'un se place à l'an 1027 avant J. C., l'autre est de l'an 2027; d'où il suit que l'an 1800 de notre ère correspond au 3827e du kali-youga. Remarquons que cette date, qui coïncide assez avec celle de la mort de Noé, n'est guère postérieure que de trois siècles au déluge; qu'elle n'est séparée de la dispersion des enfans de ce patriarche que par un intervalle d'environ cent quatre-vingts ans; qu'elle touche aux temps de Rama et qu'on ne peut guère admettre d'autre époque pour la fondation de l'empire de l'Inde. Mais en adoptant cette date pour le commencement du kali-youga, il semble d'abord que les trois cent vingt ans qui restent de là jusqu'au déluge offrent un espace beaucoup trop étroit pour comprendre les trois premiers âges.

La difficulté n'est rien qu'apparente. Les Hindous n'ont évidemment donné à leurs yougas qu'une durée arbitraire; et comme au surplus ils n'ont pour toute histoire de ces temps anciens que des listes arides de noms ou des fables grossières qui s'attachent à quelques-uns des personnages qui les portent, il est plus que probable que les trois premiers âges n'ont existé que

dans leur imagination ou que, tout au moins, ils ne sortent pas des trois premiers siècles qui ont suivi le déluge. On ne peut pas même les rapporter aux temps antédiluviens, car le satya-youga commence précisément au déluge avec Satyaurata. Les temps précédens, c'est-à-dire l'intervalle d'Adam à Noé, appartiennent chez les Hindous au premier manouantara; et il est évident qu'ils ne peuvent pas plus savoir ce qui a précédé le déluge que les autres nations ne le savent, que nous ne le savons nous-mêmes malgré le secours des livres de Moïse. Quelles annales, en supposant qu'il en eût existé, auraient pu survivre à cette époque de bouleversement?

Tout en adoptant pour l'apparition du réformateur Bouddha la date indiquée par M. de Guignes de l'an 1027 avant Jésus-Christ, je ne dois point dissimuler que des savans, dont le nom fait autorité, assignent à cet événement une place de beaucoup postérieure. Kœmpfer, dans son *Histoire du Japon*, prétend que le Bouddha-Sacya de l'Inde fut un prêtre de Memphis, qui s'enfuit de l'Égypte dans l'Inde à l'époque de l'invasion de Cambyse, laquelle n'eut lieu que l'an 525 avant Jésus-Christ; ce qui s'accorde peu avec les traditions arabes où Sésac est représenté comme un législateur guerrier qui, cinq

cents ans plus tôt, parcourut en triomphateur tous les pays renfermés entre l'Yémen et les bouches du Gange (1).

Maurice, qui témoigne pour cet écrivain la glus grande vénération, croit qu'il n'est question chez lui que du second Bouddha, par la raison que les doctrines druidiques qui montrent par leurs rapports avec le culte du Wodden scandinave qu'elles ne sont pas d'origine égyptienne existaient dans la Grande-Bretagne et dans les Gaules bien long-temps avant l'expédition de Cambyse, assertion amplement confirmée par les observations de M. Mallet dans ses *Antiquités du nord.* Mais cela ne résout point la difficulté; Kœmpfer n'a pas seulement confondu le second Bouddha avec l'ancien, mais probablement encore il a trop rapproché l'époque à laquelle il le fait paraître. C'est qu'il a voulu tout rapporter à une idée dominante : la diffusion dans l'Asie des doctrines égyptiennes par les prêtres de Thèbes et de Memphis exilés par Cambyse ou fuyant ses persécutions. Un écrivain moderne arrive par d'autres routes aux mêmes résultats. M. W. Ward

(1) On peut croire que Kœmpfer aurait embrassé une autre opinion, s'il eût connu les historiens cités par M. de Guignes et les pouranas d'après lesquels se décide William Jones.

qui a publié il y a quelques années une vaste compilation de documens divers sur la religion, l'histoire et la littérature des Hindous appuyés sur des extraits de livres sanscrits dont il rapporte les passages, a donné sur Bouddha une notice où il est établi que son apparition ne peut remonter au-delà du sixième siècle avant Jésus-Christ (1).

« La plupart des écrivains, dit M. W. Ward, placent l'ère de Bouddha dans le sixième siècle avant J. C., et il est à présumer qu'il était fils ou du moins parent de Mahi-Pati, dont le grand-père ou le bisaïeul avait détrôné le roi de Délhy; car on donne à Bouddha le surnom de Goutama, qui était celui de la race de l'usurpateur; il peut aussi se faire qu'il appartînt à la branche de cette famille qui régnait à Bénarès. Comment expliquer autrement les accroissemens rapides de la réforme introduite par Bouddha?

---

(1) Je ne parlerai pas de l'esprit détracteur qui domine dans tout l'ouvrage, rempli d'ailleurs d'intérêt, d'érudition et de documens précieux ; je dirai seulement que c'est sur les écrits ou les traditions des Birmans et des habitans de Ceylan qu'il a composé sa notice ; et l'on sait que ces peuples qui suivent le culte imposé par Bouddha ont de lui une tout autre opinion que les brahmines.

» Les successeurs de Mahi-Pati régnèrent pendant deux cent quatre-vingt onze ans ; le onzième, Aditya, fut détrôné par Dourandhara, probablement vers l'an 300 avant J. C. Et c'est de cet événement que date sans doute la persécution que les brahmines firent souffrir aux bauddhistes; *ce qui prouve que les brahmines n'ont pas été plus tolérans que les autres hommes.* Il est vrai qu'on lit dans un ouvrage sanscrit que le brahmine Oudayanachariya, l'un des plus ardens persécuteurs des bauddhistes, se précipita lui-même dans les flammes en expiation des cruautés qu'il avait exercées contre eux. »

Ce dernier trait nous révèle les sources où M. Ward a puisé; mais ce qui contredit ouvertement les allégations des partisans de Bouddha, c'est que d'après diverses inscriptions sanscrites trouvées à Monghir et à Bouddhal et dont la date est des temps voisins de J. C., il est pour ainsi dire évident que les princes qui régnaient à cette époque dans ces contrées étaient de la secte de Bouddha; ce qui doit faire rejeter toute idée de persécution antérieure, et rendre extrêmement douteux le récit des Birmans et des Chingulais.

§ V. — Réduction de la chronologie hindoue à la chronologie vulgaire.

En partant comme d'un point fixe de l'époque généralement adoptée pour le déluge de Noé, et en plaçant sous la même date celui du menou Satyaurata, il ne sera pas impossible de faire concorder les deux chronologies. Ce n'est que vers le quatrième siècle avant J. C. que l'histoire des Hindous se montre un peu moins surchargée de fables. Mais si, pour les temps antérieurs, on peut saisir à travers leurs récits quelques faits dont les époques soient déterminées par des moyens indépendans de leurs assertions, comme si on les trouve dans l'histoire des autres peuples, on pourra donner aux autres faits pour lesquels on manque de ce secours des dates au moins approximatives.

Ainsi, quelle que soit l'époque de la promulgation des institutes de Menou et des Védas eux-mêmes, nous admettrons avec M. Jones que Viassa qui les à recueillis et mis en ordre ne vivait que vers l'an 1300 avant l'ère chrétienne.

Quant aux dynasties des Souryas et des Chandras, si elles ont existé, elles doivent avoir fini trois cents ans plus tard; car si Pradyota, vingtième roi du Maghada, a vécu deux ans avant

Bouddha et qu'il ait réuni sur sa tête les royaumes d'Ayodhya et de Pratichtzana, ces deux dynasties ont dû s'éteindre à la même époque.

Pour ce qui est de Rama et de l'ancien Bouddha , nous avons à choisir entre l'époque résultante du rapprochement des pouranas et celle que les Grecs ont donnée à l'expédition de Bacchus, c'est-à-dire entre l'an 2000 ou l'an 1500 environ avant J. C. Nous prendrons la première, parce que c'est celle que nous assignons au commencement du kali-youga.

Vient ensuite l'époque de Chandragoupta, fondateur de la dynastie de Maurya; contemporain d'Alexandre, il doit perdre douze cents ans d'antiquité et descendre à la fin du quatrième siècle avant J. C.

Ces principaux points établis, il devient plus aisé de classer tous les autres, et il semble qu'on peut réduire à la table suivante celle qui termine le chapitre précédent.

	avant J. C.
Soua-Yambhouva, premier menou, *Adimo*.	4006
Déluge de Noé ou de Satyaurata, Vaivassouata, septième menou (premier âge).	2350
(Dans l'intervalle, familles du soleil et de la lune, deuxième âge).	

Commencement du kali-youga (troisième et quatrième âge) 2027

Époque de Rama, fondation d'Ayodhya; apparition de l'ancien Bouddha ou Mercure, dans le même temps.

Mort de Noé. 1999

Age de Viassa. 1300

Fin des royaumes d'Ayodhya et des dynasties du soleil et de la lune. 1029

Règne de Pradyota, la même année.

Apparition du second Bouddha-Sacya. 1027

Règne de Nanda vers l'an. 400

Chandragoupta. 330

Ère de Vicramaditya. 56

On trouve dans le premier tableau trois dynasties de rois de Maghada après celle de Maurya; la troisième, qui s'éteint en la personne de Chandrabija, aurait duré suivant les Hindous jusqu'à l'an 396 avant Vicramaditya. La fausseté de cette assertion est évidente : Balin, le premier de cette race, n'a pu exister que vers l'époque de la naissance de J. C., car les successeurs de Chandragoupta et Chandragoupta lui même ont régné ensemble cent trente-sept ans ; les dix rois de la dynastie de Sounga n'embrassent qu'une période de cent douze ans; mais Vassoudéva, de la race de Canna, et ses trois succes-

seurs prennent d'après les Hindous trois cent quarante-cinq ans; exagération qu'on peut réduire des quatre cinquièmes, ce qui donnerait environ soixante-dix ans pour quatre princes; et les trois sommes réunies font un total de trois cent dix-huit ans entre Chandragoupta et Balin, ce qui fait vivre ce dernier vers le commencement de l'ère chrétienne.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES PRINCIPALES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME PREMIER DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'INDE.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.




UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 191 969 5

